



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

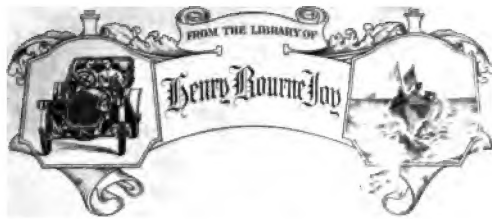
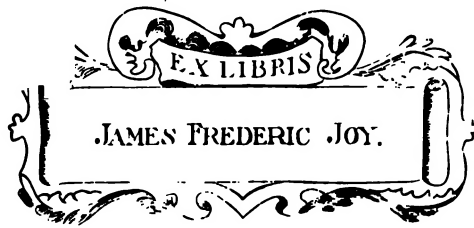
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

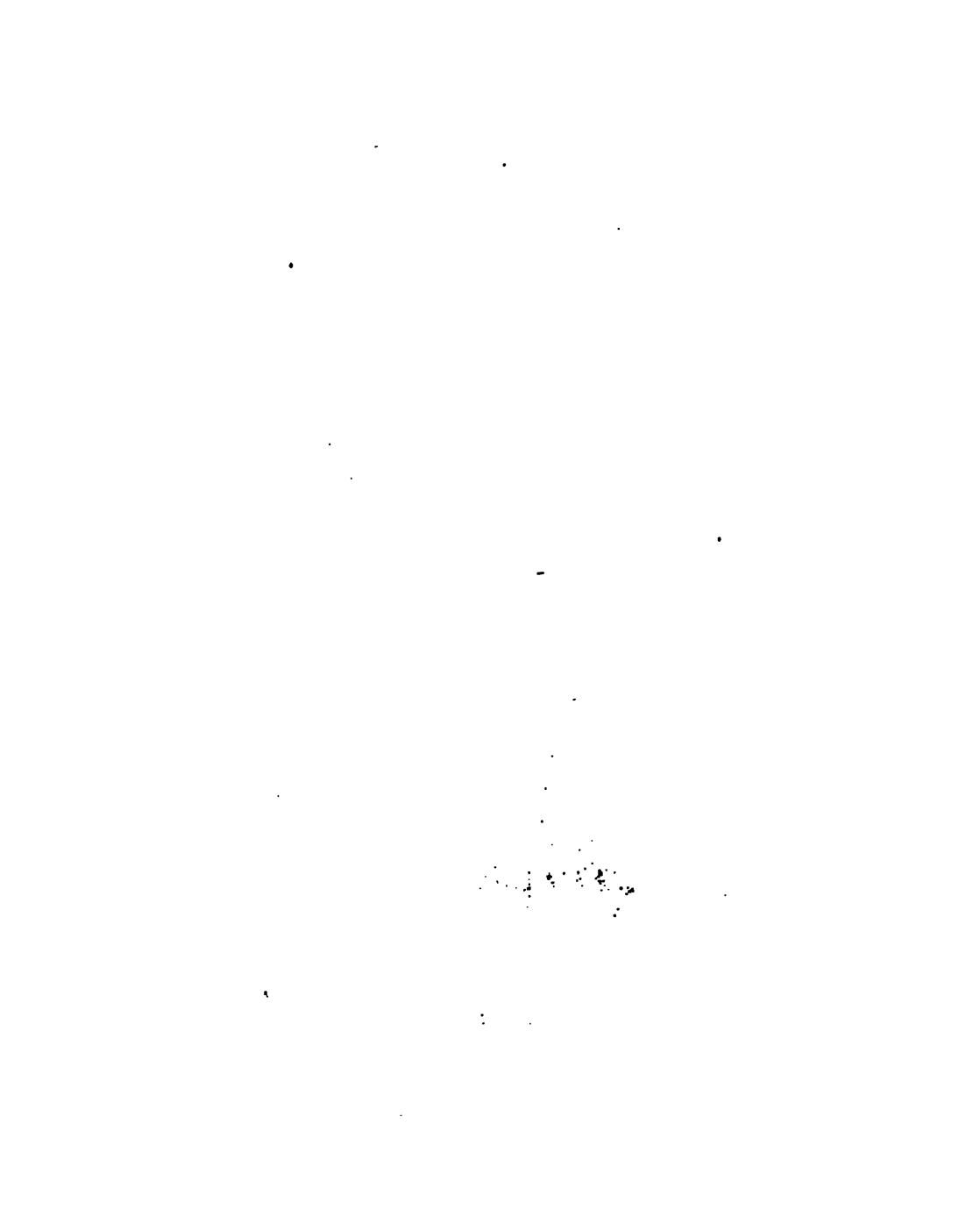
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

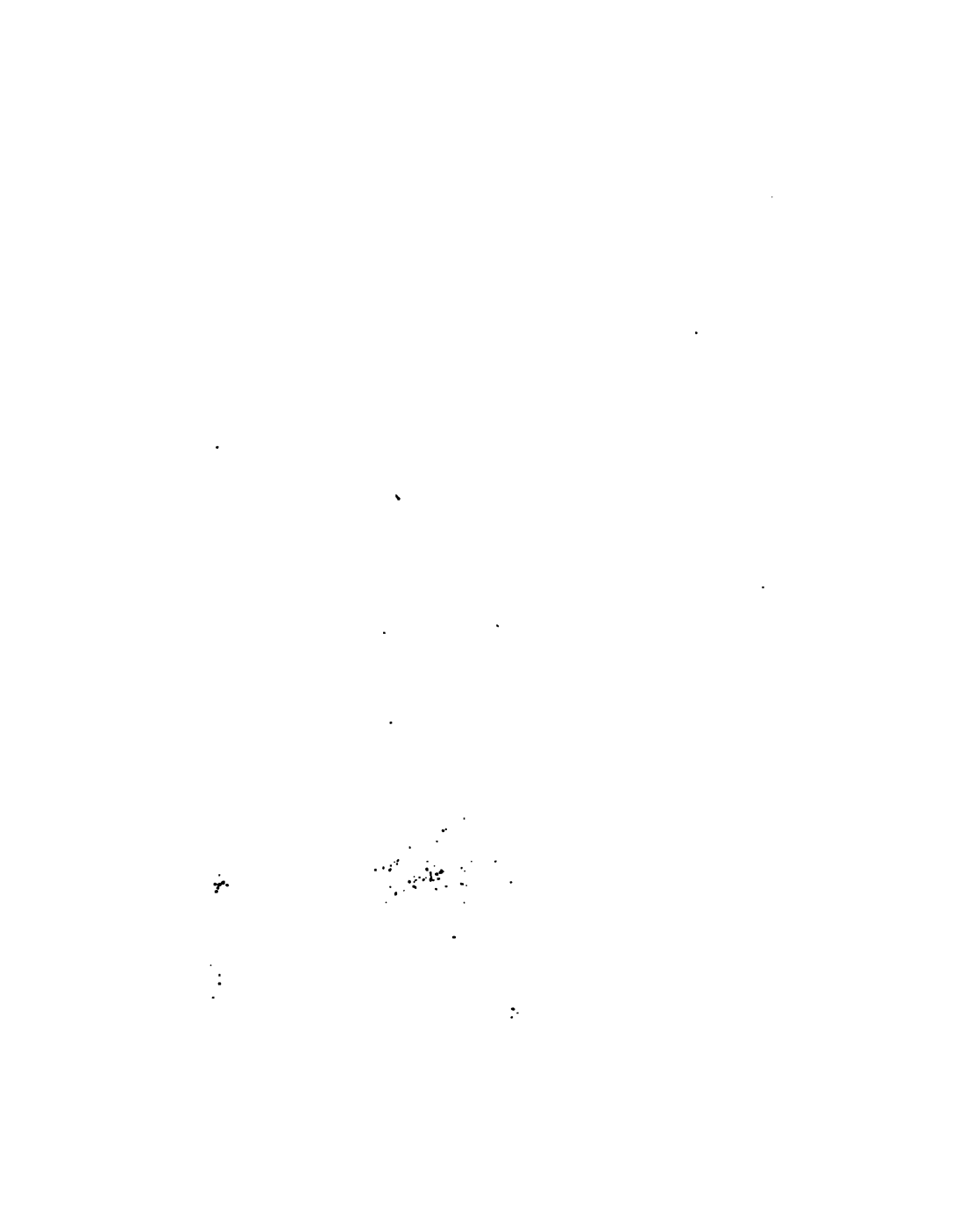
DEUTERONOMY
I. 10
CHAPTER 10













Œ U V R E S
COMPLETES
D E
M O N S I E U R
DE CRÉBILLON, FILS.

TOME QUATRIEME,
Contenant LES HEUREUX ORPHELINS.



Œ U V R E S

C O M P L E T E S

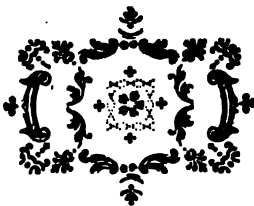
D E

M O N S I E U R

DE CRÉBILLON, FILS.

Nouvelle Édition revue & corrigée.

T O M E Q U A T R I E M E .



A M A E S T R I C H T ,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHIL.
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. D C C. L X X I X .

STOR

848

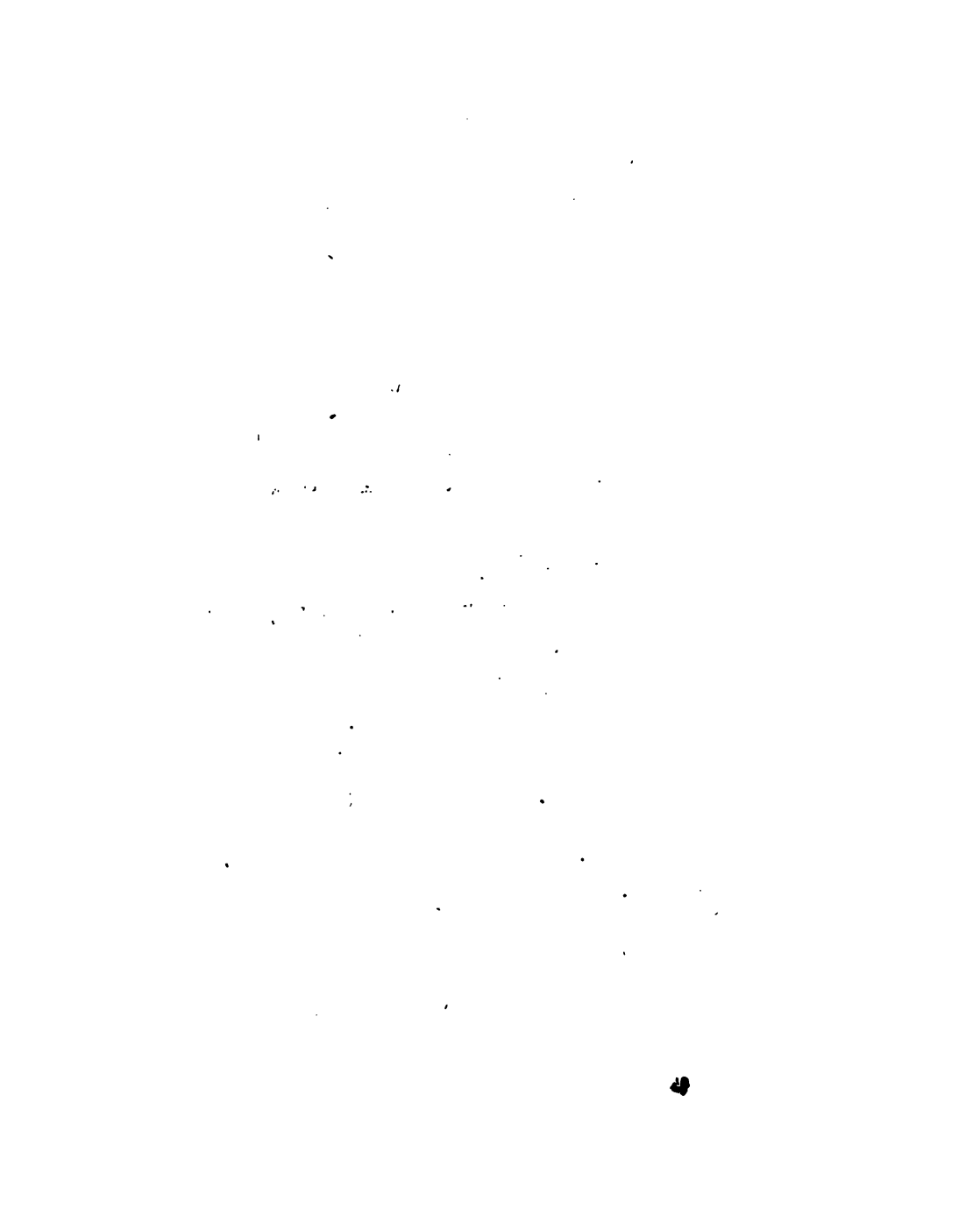
C91

1779

v. 4

Gr. 10.
H46
Henry B. Joy
12158

LES HEUREUX
ORPHELINS,
HISTOIRE
IMITÉE DE L'ANGLAIS.



LES HEUREUX
ORPHELINS,

HISTOIRE

IMITÉE DE L'ANGLAIS.

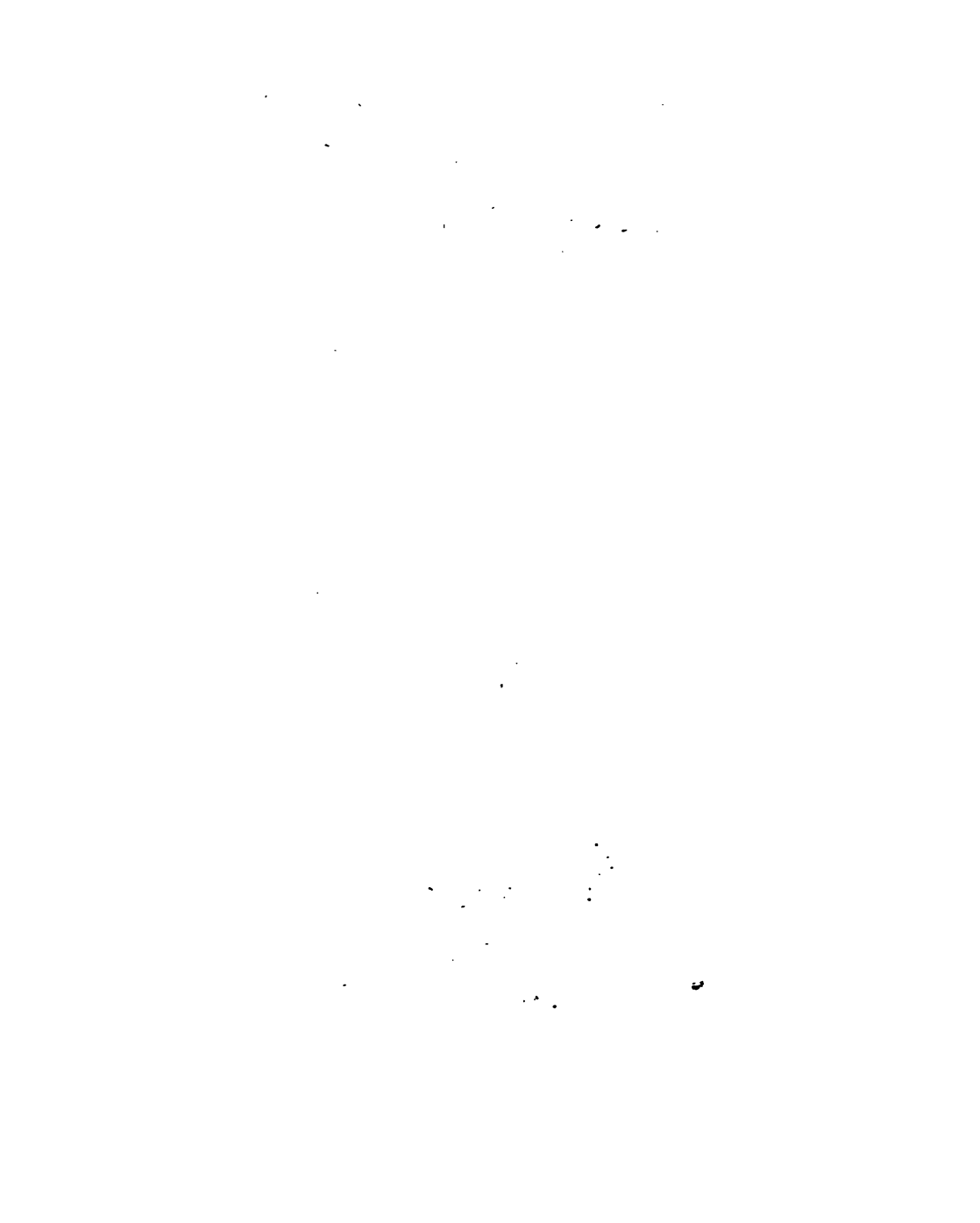
Par M. DE CRÉBILLON, Fils.



A MAESTRICHT,

Chez JEAN-EDME DUFOUR & PHILIPPE
ROUX, Imprimeurs-Libraires, associés.

M. DCC. LXXIX.





A M A D A M E

L . . . D . . . D . . . L . . .

MADAME,

Vous ne vous attendiez pas , sans doute , lorsque vous me permîtes de vous faire ma cour , à la noirceur que je vous fais aujourd'hui. Vous ne craigniez , vous n'imaginiez même pas qu'il fût possible que je devinsse Auteur ; & rien ne m'annonçoit à moi-même , qu'un jour je me donneroie un si grand ridicule. Il n'en est pourtant pas moins vrai que j'ai fait un Livre , & même que je vous le dédie. Oui , MADAME , je vous le dédie , il ne faut pas vous flatter. Posez , de plus , vous assurer que , quelque

a 55

grand que soit le rang que vous tenez dans le monde, quelque fameux, quelqu'illustre que soit le nom que vous portez, nom depuis si long-temps si cher aux François, & si révéré par eux, ce n'est pas aux avantages que vous devez à la fortune, que je rends un hommage qui n'est jamais dû légitimement qu'au mérite. Elle ne rend pas toujours digne d'éloge, ce qu'elle rend objet de respect. Ce n'est même pas à ces dons de l'esprit qui vous distinguent si avantageusement, à l'étendue, à la finesse, aux graces, au naturel, à la justesse du vôtre; c'est à la grandeur & à la dignité de votre ame, à la noblesse & à la bonté de votre cœur que je sacrifie. Je puis même ajouter que je vous devois un témoignage public de ma reconnaissance. Oui, *MADAME*, je vous dois beaucoup; & c'est encore une chose que je puis vous dire, sans que vous en puissiez plus aisément me deviner. Cette Lettre est donc une *Épître Dédicatoire*; je crois devoir vous en avertir, parce que j'ai cru remarquer que vous ne leur faites pas le même honneur qu'aux *Préfaces*; & qu'il se pourroit, que vous, *MADAME*, qui savez tant de choses, ne fussiez pas ce que c'est. Malgré cette sorte de probabilité, je ne serois pas, sur ce que je fais, sans une très-vive inquiétude, si je ne me flattois pas de

vous être éternellement inconnu. Jugez combien de choses aussi désagréables pour vous, qu'elles pourroient paroître flatteuses à beaucoup d'autres, je pourrois vous dire ici, si je voulois abuser de la certitude que j'ai en ce moment de vous échapper toujours. J'aurois même pu faire quelque chose de plus simple, & qui vous eût sûrement mieux louée, que tout ce que je pourrois dire, c'étoit de vous nommer; mais je n'ai pas cru devoir rendre mon crime irrémissible. Il est cependant vrai, MADAME, que tout énorme qu'il paroîtra, je n'en sentirois pas de remords, si je ne craignois point de vous en voir accuser quelqu'un qui en seroit bien capable, à la vérité, mais que sa paresse, & le parti qu'il semble avoir pris de ne plus écrire, devroient garantir de vos soupçons, & qui sera, je crois, fort étonné de s'en trouver l'objet. La promptitude avec laquelle les autres Parties de cet Ouvrage succéderont à celles qui paroissent aujourd'hui, & par lesquelles on s'est cru permis d'essayer le goût du Public, le justifieront mieux auprès de vous, que tout ce que je pourrois vous alléguer en sa faveur. Ce seroit naturellement ici le lieu de vous supplier de prendre ce Livre sous votre protection; mais je doute que vous reçussiez bien cette prière; & je crois que je dois me bor-

ner à vous prier de ne vous pas plaindre de l'ennui que peut-être il vous causera. Il vous paroîtra sans doute singulier, quand vous l'aurez lu, (car je suppose que, ne fut-ce que par curiosité, vous lui ferez cette grace) que j'aye douté qu'il pût vous ennuyer. Mais je suis Auteur, *MADAME*; l'on en prend l'amour-propre plus aisément que l'on n'acquiert les talents qui devoient être toujours attachés à l'envie d'écrire; & d'ailleurs, il est à présumer que si mon Ouvrage m'avoit paru ennuyeux, je ne l'aurois pas livré au Public. Ce que je desiré ardemment; mais ce dont je ne me flatte pas, c'est que, sans en juger aussi favorablement que moi, vous y trouviez, cependant, *MADAME*, de quoi me pardonner la liberté que j'ai prise, si malgré toutes mes précautions, & le peu d'apparence qu'il y a que vous me deviniez, vous venez un jour à me connoître.

Daignez recevoir les assurances du profond respect avec lequel je suis,

M A D A M E,

Votre très-humble, &c.


L E S



LES HEUREUX
ORPHELINS.



P R E M I E R E P A R T I E.

 E fut en l'année 1688, année si mémorable par la fuite & par les malheurs de Jacques II, qu'un jeune Gentilhomme Anglois, nommé le Chevalier Rutland, retourna dans sa patrie, après avoir, pour se former le cœur & l'esprit, parcouru pendant quelques années, les différentes Cours de l'Europe. Il y avoit, en effet, puisé toutes les graces, & acquis tous les talents qui peuvent rendre un homme aimable dans la société; mais en même-temps, il étoit devenu assez Philosophe pour être las du tumulte & du vuide qui regnent dans les Cours, & des peines ou des dégoûts que le Ciel semble avoir attachés aux plai-

firs. Né avec un caractère doux & tranquille, il voulut sur-tout éviter de se trouver à Londres, dans un moment où l'on y étoit dans la plus cruelle agitation; & traversant le Pays, sans approcher de cette Capitale, il se retira dans une Terre assez belle, qui en étoit éloignée de 50 milles, jusqu'à ce que le retour de la tranquillité publique lui permit de goûter les plaisirs de la Ville, sans risquer de compromettre son repos. Il étoit déterminé à ne le sacrifier à aucun des deux partis qui divisoient alors le Royaume & les esprits; & il lui eût peut-être été difficile de conserver une si raisonnable indifférence, dans un lieu où tout étoit en mouvement, & où l'exemple & des liaisons qu'il y auroit pu former, auroient vraisemblablement dérangé le plan qu'il s'étoit fait. Né Anglois, & par conséquent plus sérieux & plus Philosophe qu'il ne sembloit devoir l'être à son âge, il n'eut pas de peine à supporter la solitude profonde dans laquelle il s'étoit promis de vivre. Ses réflexions, la lecture, la chasse l'occupoient tour-à-tour, & toujours assez agréablement pour lui faire passer sans ennui, des jours que tout autre, à sa

place, auroit sans doute trouvé trop longs. Ce n'étoit pas qu'il n'aimât les plaisirs; l'amour, ou plutôt, ce qui est si peu lui, & qui quelquefois pourtant lui ressemble si bien, avoit rempli une assez grande partie de sa vie; mais son goût pour les femmes, ne l'avoit jamais mené plus loin que le goût même, & jamais aucune n'avoit pris sur son cœur assez d'empire, pour qu'il eût cessé d'en être le maître. Et étoit-il pour cela plus ou moins heureux? Le sentiment donne-t-il tout ce qu'il promet? Ce mouvement léger & capricieux, que l'on appelle le goût, suffit-il au bonheur? La tranquillité qui l'accompagne, est-elle préférable à ce délicieux délire où plonge une véritable passion? C'est ce qu'il seroit difficile de décider; & sur quoi cependant, soit réflexion, soit caractère, le Chevalier s'étoit déterminé depuis long-temps.

Avec d'aussi heureuses dispositions, & une ame, dont aucune passion n'altéroit la tranquillité, il conservoit, sans peine, une galeté qui auroit été constante, s'il n'eût jamais essuyé de malheurs, que ceux qu'en pensant différemment, il auroit pu s'attirer; mais le sort lui en avoit préparés, même avant son

4 LES HEUREUX

existence ; & tout accoutumé qu'il y devoit être, il ne pouvoit cependant ne s'en pas affliger quelquefois.

Ce fut dans un de ces moments de mélancolie , qu'une rêverie profonde le conduisit un jour , & sans presque le savoir , au bout d'un vaste jardin qui entouroit son Château. Là , il y avoit une de ces grottes rustiques , dont les Anglois , plus amis de la nature que de la symmétrie , ornent assez souvent leurs parcs. De cette grotte , dont il s'étoit approché , il crut entendre sortir des plaintes , auxquelles tout livré qu'il étoit en ce moment à ses réflexions , il prêta une oreille attentive. Le son des gémissements qui l'avoient frappé , le guidant , il les suivit ; & à l'entrée d'un bosquet qui précédoit la grotte , il vit une corbeille qu'il ouvrit avec la précipitation que donne toujours la curiosité. Son étonnement fut extrême d'y trouver deux enfants qui paroissoient ne faire que de naître , & dont les tendres plaintes sembloient implorer son secours. Ils étoient fort proprement emmaillottés : sur la poitrine de l'un des deux , étoit attaché un papier , où il lut ce qui suit.

Au Chevalier RUTLAND.

„ Une destinée inévitable abandonne
„ ces malheureux enfants à vos soins ;
„ l'on vous connoît trop , pour croire
„ que dans leur infortune , l'on eût pu
„ leur choisir un protecteur plus géné-
„ reux. Ils sont jumeaux , & d'un sang
„ qui les rend dignes des bienfaits que
„ leur état exige de vous. Si vous dai-
„ gnez , comme on l'espere d'un si hon-
„ nête homme , avoir pitié de leur mi-
„ sere , vous n'aurez pas lieu de vous
„ en repentir. Peut-être saurez-vous un
„ jour pourquoi on vous les confie par
„ préférence à tout autre : en attendant ,
„ bornez une curiosité qui , dans ce mo-
„ ment , vous seroit inutile , à savoir
„ qu'ils sont l'un & l'autre baptisés sous
„ le nom d'EDOUARD , & de LUCIE.
„ Adieu ”.

Quelle que fût la surprise du Cheva-
lier , elle céda au besoin pressant que les
deux infortunés qu'on lui confioit , sem-
bloient avoir d'être promptement se-
cours. Sans hésiter , & presque sans y
penser , il ramassa lui-même la corbeille ,
& courant du pas le plus précipité vers
son Château , il appella au plus vite une
femme de charge qui s'y trouvoit , avec

6 LES HEUREUX

quelques servantes, & leur ordonna de donner à ces enfants, sans différer, tous les secours qui pouvoient dépendre d'elles. Pendant qu'elles remplissoient ses desirs, il fit promptement monter à cheval quelques-uns de ses gens, avec ordre de chercher chez les Fermiers, quelques femmes en état de nourrir ces deux petits Orphelins.

Alors plus tranquille, il commença à réfléchir sur la singularité de cette aventure; & se trouvant entouré de tout ce qui composoit sa maison, il questionna sévèrement chaque domestique en particulier : mais tous lui jurèrent d'un air où il paroissoit tant de vérité, qu'ils ignoroient autant que lui-même, qui avoit porté ces enfants dans le lieu où il les avoit trouvés, & à qui ils pouvoient appartenir, qu'il se lassâ enfin d'une recherche si infructueuse. Et bien ! dit-il, en regardant avec une bonté tendre ces petits infortunés, à qui que ce soit qu'ils appartiennent, je ne trahirai pas une confiance qui m'honore. Que m'importe, en effet, de savoir à qui ils doivent le jour ! ils ont besoin que je le leur conserve, & c'est tout ce qu'il faut à mon cœur. Oui, ajouta-t-il avec transport, je jure de ne les abandonner ja-

mais , & de leur tenir lieu de ces parents infortunés qui , sans doute , leur refusent à regret les secours qu'ils leur doivent.

A peine s'étoit-il si solennellement engagé de servir de pere aux enfants que l'on remettoit entre ses mains , que ses gens lui amenerent deux nourrices , qu'il fit examiner avec tant d'attention , & auxquelles il recommanda si fortement le dépôt dont il les chargeoit , qu'il auroit persuadé que ces enfants lui appartenoient , si tout ce qui l'écoutoit , n'eût su que n'y ayant pas trois mois qu'il étoit de retour de ses voyages , ils ne pouvoient être à lui.

Peu de temps après , il apprit que Londres étoit assez tranquille pour qu'il y pût retourner , sans courir le risque qui l'en avoit écarté. Il quitta donc sa solitude ; mais ce ne fut pas sans ordonner de ce ton , qui fait si bien sentir que l'on veut être obéi , que l'on eût des enfants qu'il y laissoit tout le soin imaginable. Il voulut que sa femme de charge quittât ce titre , pour prendre le titre de leur gouvernante , & lui recommanda de ne leur rien épargner de tout ce qui pouvoit leur être nécessaire , les regardant , disoit-il , comme un présent du Ciel , qui vouloit rendre nécessaire à la socié-

3 LES HEUREUX

té, un homme qui, jusques-là, lui avoit été si inutile.

Ses ordres furent exécutés à la lettre. L'enfance des deux nourrissons du Chevalier n'ayant produit ou amené aucun événement considérable, on la passera sous silence. Leur bienfaiteur, que son goût pour les amusements champêtres ramenoit assez souvent à sa Terre, y jouissoit du doux plaisir que l'on éprouve en voyant ce que l'on rend heureux. Il prit insensiblement, par goût, aux deux enfants qu'il élevoit, l'intérêt que d'abord il n'avoit dû qu'à son humanité. Leurs jeux innocents l'amusoient; & à mesure que leurs idées se développoient, il se faisoit un plaisir, & même une occupation suivie de les former & de les étendre. La nature sembloit vouloir le payer de la générosité de ses soins, par le caractère dont elle avoit doué ces deux petits infortunés.

Lorsque leur esprit put percer les voiles de l'enfance, il eut tout lieu d'être satisfait de celui que le Ciel leur avoit comme prodigué, pour les dédommager du malheur auquel il sembloit les avoir condamnés en naissant. La noblesse de leurs sentiments répondoit à celle de leur figure, qui ne laissoit rien à desi-

rer. Cet avantage frivole , sans doute , mais pourtant si nécessaire , & qu'ils possédoient tous deux au même point , les rendoit encore plus intéressants au Chevalier. L'innocence & la vérité de leurs caresses le séduisoient au point qu'il passoit souvent auprès d'eux un temps qu'il auroit pu donner à des occupations plus sérieuses , ou en apparence plus agréables , mais qui l'auroient ou moins satisfait , ou moins intéressé. Il fallut enfin s'en séparer. Il étoit temps de songer sérieusement à leur donner une éducation qui répondît , & aux heureuses dispositions qu'ils montroient , & à l'affection tendre qu'ils lui avoient inspirée. Il mit donc Lucie dans une de ces maisons qui , en Angleterre , tiennent lieu de Couvents , où les filles de la première qualité sont élevées sous les yeux & par les soins de filles qui sont elles-mêmes d'extraction noble , & qui par leurs sentiments & l'éducation qui les a cultivés , sont en état de donner l'une , & d'inspirer les autres à l'illustre jeunesse dont on leur confie les premières années. Aucun secours étranger ne fut refusé à Lucie : les meilleurs & les plus habiles Maîtres lui furent prodigués ; aussi profita-t-elle d'un bonheur si rare , dans une

situation aussi cruelle que l'étoit la sienne. Sa tendre reconnoissance pour le Chevalier , & qui sembloit croître avec elle , lui donnoit un desir si vif de se perfectionner en tout , que quand elle n'auroit pas reçu de la nature les plus heureuses dispositions , elle auroit pu les emprunter de ce sentiment.

Pour Edouard , le Chevalier le conduisit lui-même à Londres , où il le remit entre les mains du Docteur Busby , renommé par les talents singuliers qu'il avoit pour élever la jeune noblesse , de laquelle il travailloit encore plus à former le cœur que l'esprit , quoiqu'il ne négligeât rien de ce qui peut contribuer à orner le dernier.

Quelques années s'écoulerent , pendant lesquelles Rutland , toujours attentif aux pupilles dont il étoit chargé par la Providence , & qu'il chérissoit comme s'il les eût tenus de la nature même , voyoit avec un plaisir extrême , les progrès que l'un & l'autre faisoient , chacun dans son genre. Edouard , de qui l'esprit & les talents prématurés ne lui laissoient plus rien à apprendre dans une maison consacrée à ne donner que les premiers éléments des sciences , sembloit demander à entrer dans une car-

riere moins resserrée. Le Chevalier, pour mettre la dernière main à son éducation, l'envoya à Oxford, & lui fit faire en même-temps ses exercices. Lorsqu'il les eut finis, Rutland le retira chez lui, comme dans sa maison paternelle. Là, il ne retrancha vis-à-vis lui, des façons, & du ton d'un pere, que ce qui inspire aux enfants plus de crainte que de respect, ce qui souvent interdit la confiance, & ne permet pas à l'amour de naître. Ces deux derniers sentiments étoient la seule récompense qu'il prétendit de ses soins : Eh ! comment, en effet, lui auroit-on pu refuser ce dont il étoit si digne ? Edouard étoit si pénétré d'estime, de respect, de tendresse & de reconnoissance pour Rutland, qu'il étoit impossible à celui-ci de douter de l'impression qu'il avoit faite sur le cœur de son pupille.

Le Chevalier ne devoit pas être moins content de l'esprit d'Edouard, qu'il ne l'étoit de ses sentiments. Il étoit difficile que l'on en promît davantage. Il craignoit cependant de lui voir porter trop loin le goût qu'il marquoit pour les Sciences ; & un jour qu'il s'entretenoit avec lui, moins comme avec un jeune homme que l'on forme, que comme avec un ami

que l'on conseille & que l'on éclaire : mon cher Edouard , lui dit-il , je vois avec beaucoup de plaisir , & vous ne pouvez pas en douter , le goût que vous avez pris à Oxford pour les Lettres ; mais je voudrois , s'il étoit possible , que vous vous y livrassiez avec moins de fureur , & que vous pussiez sur-tout éviter cette sorte de pédanterie , que nous autres Anglois ne prenons que trop ordinairement dans nos Universités , & dont l'âge , le commerce du monde , son usage , les plus grandes places , ne nous défont pas toujours. Cultivez les Lettres ; mais gardez-vous de vous livrer à l'étude , de façon à ne vous pas laisser le temps de réfléchir , & peut-être à vous en ôter le moyen. Il faut , il est vrai , se former l'esprit ; mais il ne faut pas l'accabler.

La nature ne veut être ni trop parée ni trop nue. L'ignorant dégoûte ; le savant ennuye. Cultivez donc vos talents ; mais encore une fois , ne les chargez pas : ils ne font rien sans les grâces ; & les grâces ne peuvent pas exister sans le naturel. Le temps où vous devez faire choix d'un état , approche ; ne le faites pas sans les plus sérieuses réflexions ; de ce choix dépend le bonheur ou le mal-

heur de la vie : que le caprice ne vous guide donc pas dans une chose si importante. Un homme sensé ne doit rien entreprendre qu'avec l'intention , l'espérance même de réussir ; & pour que cette espérance soit fondée, il faut se sentir un goût naturel pour ce que l'on embrasse : jamais les efforts ne remplacent la nature ; & tout travail forcé , est nécessairement un travail sans succès. Tâtez-vous donc ; appliquez-vous à développer vos talents : faites-moi part de vos découvertes , j'aiderai à vous les rendre utiles ; & quel que soit le fruit d'un examen si nécessaire , comptez que l'argent & la protection ne vous manqueront pas , pour mettre en exécution des projets conçus avec prudence.

Monsieur, lui répondit Edouard ; enfant de vos bontés, qui me tiennent lieu de parents, de fortune & d'amis, je suis trop sensible à ce que je leur dois, pour avoir fait de moi-même un choix sur lequel j'ai cru que je devois consulter beaucoup moins mon inclination , que vous-même. Quelque contraire que l'état dans lequel vous m'imposerez de vivre , puisse être à mes idées & à mes vœux , je sacrifierai , sans balancer , & mes répugnances , & mes desirs à vos

volontés; & je ferai tout ce que vos bontés peuvent exiger de ma reconnoissance, pour m'en rendre digne. Mais puisque vous poussez la générosité jusqu'à m'affranchir d'une si juste dépendance; puisqu'enfin vous rendez à lui-même, pour un moment, un infortuné qui est, & veut toujours être à vous, permettez que je vous dise que mon choix est tout fait. Oui, Monsieur, si le penchant, le goût, le desir même le plus ardent, doivent en décider, je n'ai plus rien à me demander. Eh! quel est donc, lui demanda Rutland, d'un air surpris, cet état dont les charmes vous entraînent au point de vous inspirer un goût si vif? C'est, répondit Edouard, en se précipitant à ses genoux, le parti des armes.

Le Chevalier avoit trop étudié le caractère d'Edouard, pour être étonné de cet aveu; mais il ne put prendre sur lui de n'en point paroître fâché. En qualité d'Anglois, & d'Anglois qui pensoit solidement, cet état, qui paroissoit à Edouard le seul dans lequel on pût vivre, ne l'enchantoit pas de même. S'il fut charmé de trouver dans son pupille une bravoure qui ne le rendoit que plus estimable à ses yeux, il n'approuvoit

pas que ce fût dans le service qu'il en voulût faire usage. Il n'omit donc rien pour lui faire perdre cette idée, & ne manquoit pas, en effet, de raisons pour la combattre. La certitude presque assurée de rester toujours subalterne, de contribuer sans cesse à la gloire des autres, & de n'en pas acquérir pour soi-même, sur-tout lorsqu'on n'est pas d'une naissance qui puisse étayer les services; toutes ces raisons, & beaucoup d'autres furent vainement employées par Rutland. Au reste, ajouta-t-il, voyant Edouard consterné de la résistance qu'il opposoit à ses desirs, mes remontrances ne l'ont pas des ordres; tout ce que j'ai prétendu a été de vous parler en ami, sur le choix que vous avez fait; mais mon intention n'est pas de vous contraindre. Tout ce que je vous demande, est de ne pas vous laisser entraîner par le feu de vos idées. Faites vos réflexions; je les aiderai des miennes; & si après le plus mûr examen (car mon amitié l'exige de vous) vous persistez dans le choix que vous semblez avoir fait, vous me trouverez aussi prêt à vous y soutenir, que si vous vous fussiez déterminé pour l'état que je desirerois pour votre bonheur, & que je ne veux même pas vous indiquer,

de peur que vous n'imaginassiez que je veux vous le prescrire. Je vais, en attendant, différer votre départ pour Oxford, & faire venir votre sœur; elle ne connoît au monde de parents que vous; peut-être sa présence vous ôtera-t-elle le courage de l'abandonner. Ne me répondez point, mon cher Edouard, je vous en prie; & s'il le faut, je vous le défends. Consultez-vous; mais, encore une fois, en le faisant, ne consultez que vous-même.

Aussi-tôt que le Chevalier eut quitté Edouard, il fit partir l'ancienne gouvernante, avec ordre d'amener Lucie à Londres, le jour même : son frere & elle ne s'aborderent qu'avec les transports de l'amitié la plus vive. Rutland, qui partageoit les tendres caresses dont il étoit le témoin, ne put voir, sans une joie mêlée d'admiration, les progrès qu'avoient fait la taille & la beauté de cette jeune personne. Rien de si aimable ne s'étoit encore offert à ses yeux. La régularité des traits se joignoient en elle à un air spirituel & fin; rien ne pouvoit égaler l'éclat & la fraîcheur de son teint. Des graces sans apprêt, libres, & tout à la fois modestes; un air noble & ingénu; ce je ne sais quoi enfin, qui se

fent si bien, & se définit si mal, achevoient de rendre Lucie la personne du monde la plus séduisante. Le Chevalier fut aussi content de son esprit, qu'il l'étoit de sa figure ; il le trouva naturel , & orné ; son cœur lui parut , comme il l'étoit effectivement , droit , & rempli de tous les principes & de toutes l's vertus qu'il lui pouvoit désirer ; & lorsqu'il voulut éprouver ses talents , il lui trouva , avec une voix charmante , tout ce que la connoissance de la Musique & le goût du chant peuvent ajouter à ce don naturel. Il y avoit même peu d'instruments, de ceux qu'il semble que l'usage ait permis à son sexe, qu'elle ne touchât avec le plus grand succès.

Rutland, enchanté des singuliers progrès de Lucie , ne pouvoit se lasser, ni de la voir, ni de l'entendre : il lui fit part des projets d'Edouard, & la pria de travailler à lui donner d'autres idées ; mais bientôt Edouard parvint à lui faire goûter les siennes, au point même de l'obliger à prier le Chevalier de ne s'y opposer plus ; & celui-ci, après plusieurs tentatives aussi inutiles que les premières , crut ne devoir plus combattre une vocation si marquée , & ne songea plus qu'à l'équipage de son pupille. Né trop

noble, & devenu trop tendre pour y rien épargner, il le forma bien moins en bienfaiteur qu'en pere. Rien de ce qui pouvoit attirer à Edouard cette sorte de considération que l'opulence mérite si peu, & dont cependant elle est toujours si sûre, ne lui fut refusé. Un ancien Intendant du Chevalier, homme sensé & de confiance, fut choisi pour le conduire : deux domestiques composoient son train ; enfin, tout étant disposé pour un départ qui coûtoit tant à Rutland, il en fixa lui-même le jour.

Edouard, malgré le plaisir de ne voir plus rien s'opposer à ses vœux, ne le vit approcher qu'avec une vive douleur. Pouvoit-il en effet n'en pas sentir en quittant sa sœur, & ce généreux Chevalier, à qui il devoit d'autant plus, qu'il n'avoit eu d'autre titre auprès de lui, pour en être secouru dans sa profonde misère, que sa misère même ? Il soutint cependant avec fermeté, une séparation si cruelle pour son cœur. L'attendrissement de Rutland, en le voyant partir, fut extrême ; pour Lucie, elle sembloit n'avoir de force que pour retenir son frere dans ses bras ; enfin, ils'en arracha malgré elle, malgré lui-même ; & après s'être jetté mille fois aux genoux de son

généreux bienfaiteur, il les quitta tous deux, chargé des plus fortes recommandations pour M. Brisfield, ami intime du Chevalier, Colonel d'un Régiment Anglois, & fort en faveur auprès du fameux Duc de Malborough.

Après le départ d'Edouard, Rutland voulut retenir Lucie pour quelque temps, auprès de lui, pour lui faire voir, disoit-il, les beautés d'une Ville qui lui étoit si nouvelle, & pour se distraire des impressions de tristesse que la privation d'Edouard lui avoit laissées. Mais loin que la présence & les soins de Lucie fissent sur son ame l'effet qu'il avoit paru en attendre, ils sembloient ajouter à sa mélancolie. Bientôt même, cet homme, d'un caractère si tranquille, d'une humeur si égale, de qui le chagrin même (car on lui en voyoit quelquefois) n'altéroit jamais la douceur, devint distrait, sombre, inégal, & presque brusque. Tour-à-tour il cherchoit & fuyoit Lucie; cent fois le jour il l'appelloit, & la renvoyoit dans son appartement. Cette jeune personne, qui n'attribuoit un si extraordinaire changement, qu'à l'éloignement de son frere, en conçut pour Rutland un redoublement de tendresse; & croyant devoir, par reconnoissance, lui sacrifier

son propre chagrin, elle reprit cette douce & aimable gaieté dont les charmes étoient capables de suspendre ou d'effacer les idées désagréables qui paroissent troubler le repos du Chevalier : mais loin qu'il la partageât, il sembloit s'en attrister davantage ; quelquefois même, il sembloit qu'il s'en offensaît.

Que vous êtes heureuse, lui dît-il, un jour, avec chagrin, d'avoir un cœur si peu capable de recevoir des impressions vives ; ou plutôt que vous êtes à plaindre de ne pouvoir pas connoître le bonheur d'aimer ! Je croyois, lui répondit-elle, d'un ton doux, mais affligé, que je devois surmonter mon affliction, pour tâcher d'adoucir la vôtre ; & je ne pensois pas qu'un effort, que je ne dois qu'à la vivacité du sentiment que vous m'inspirez, dût mériter, de votre part, le reproche de ne le pas connoître. Mon attachement pour vous, pouvoit seul me distraire du regret cruel que me cause l'absence de mon frere, & l'emporter sur ma tendresse pour lui. Ah ! s'écria le Chevalier, qu'il m'est aisé de juger par la différence des expressions que vous employez, en parlant de nous deux, de celle qu'en es-

fet v^otre cœur met entre nous ! Attachement pour moi , tendresse pour lui ? Mais est-il bien vrai que vous connoissiez ce dernier sentiment ? Quoi ! Monsieur, s'écria-t-elle, en fondant en larmes, en pourriez-vous douter ? Quoi ! mon bienfaiteur , celui auquel je dois plus que mon existence, puisque sans lui je n'aurois existé que pour vivre dans les malheurs les plus affreux, hésite à me croire capable d'un sentiment dont il est si digne de remplir mon cœur ! Qu'ai-je fait, qu'ai-je dit, ajouta-t-elle, en se jettant à ses genoux , qui doive vous faire juger si mal d'une ame que vous occupez si tendrement ! Ah ! levez-vous , ma chere Lucie , lui dit le Chevalier, d'un air ému ; je devrois être content de votre cœur ; plutôt au Ciel que je le fusse du mien ! Mais n'en parlons plus ; préparez-vous seulement à retourner dans votre retraite ; je me reproche de vous faire perdre ici un temps précieux , & que vous devez employer à perfectionner vos talents : j'ai déjà donné mes ordres ; & tout va être prêt pour votre départ. Ah ! s'écria Lucie, d'un ton douloureux, je suis perdue ! un torrent de larmes succéda à cette exclamation. Que veut donc dire

une si vive affliction , lui demanda Rutland , d'un air aussi inquiet que surpris : Londres , que vous connoissez si peu , auroit-il pour vous assez de charmes , pour exciter en vous de si violents regrets ? Hélas ! Monsieur , lui dit Lucie , lorsqu'elle se fut calmée assez pour pouvoir lui répondre , ni Londres , ni ses plaisirs , que je ne connois point , que je n'imagine pas , ne peuvent , comme vous paroissez vous plaire à le penser , me causer aucun regret. C'est la perte de votre amitié que je pleure. Je ne suis point jalouse de celle que vous avez pour mon frere ; mais je ne puis m'empêcher de voir que vous n'aimez que lui , & que ma présence vous est encore plus à charge , que son éloignement ne vous est douloureux. Vous montrez autant d'empressement à m'éloigner de vous , que vous en avez eu pour le retenir , & je sens , avec la douleur la plus amere , la différence que vous mettez dans votre affection , par les mouvements différents que nous vous inspirons tous deux. Ah ! vous voudriez que je fusse déjà partie ! Et vous concluez de-là , lui dit le Chevalier , en la prenant dans ses bras , où il la ferroit plus tendrement qu'il ne le croyoit sans doute , vous concluez , dis-

je, que je ne vous aime plus ! Ah Lucie ! que votre simplicité vous abuse ! jamais vous ne me fûtes si chère ; jamais votre vue ne m'a été si nécessaire , & votre présence aussi précieuse. Eh bien , lui dit-elle vivement , & en lui rendant ses caresses , pourquoi me renvoyez-vous ? pourquoi ordonner une séparation qui , s'il est vrai que je vous sois chère , ne doit pas moins blesser votre cœur que le mien ? Si vous m'aimiez autant que je vous aime , vous ne voudriez pas me quitter.

Cette réflexion de Lucie , & l'air tendre & naïf dont elle étoit accompagnée , jetterent le Chevalier dans une rêverie profonde ; il soupiroit , la regardoit , l'embrassoit tour-à-tour. Cette scène muette & si vive dans son silence , auroit peut-être duré encore long-temps , si un laquais ne l'eût interrompue , pour annoncer que le carrosse étoit prêt. Cet avertissement sembla tout d'un coup déterminer Rütland. Adieu , mon aimable Lucie , lui dit-il , en la serrant encore dans ses bras , il faut nous séparer. Vous êtes encore bien jeune , & vous ne sentez pas à quel point un plus long séjour ici pourroit vous être nuisible. Partez donc ; mais en partant , emportez la cer-

titude que c'est l'amitié la plus tendre , & non une indifférence dont je ne puis jamais être capable pour vous, qui me force à vous renvoyer.

En achevant ces paroles, il présenta la main à Lucie, qui, persuadée de la sincérité de Rutland, partit avec assez de tranquillité, pour quelqu'un qui venoit d'effrayer une scène assez fâcheuse, quoiqu'elle eût été encore plus embarrassante pour le Chevalier, que pour elle-même.

A peine Rutland l'eut-il perdue de vue, qu'il se renferma chez lui pour se livrer à mille douloureuses réflexions. Eclairé sur son cœur, par ce qui venoit de se passer avec Lucie, & par la violence extrême qu'il s'étoit faite pour s'en séparer, il ne doutoit plus qu'il ne l'adorât. Aussi cherchoit-il moins à se développer un sentiment, dont il n'étoit que trop sûr, qu'à le combattre. Que veux-je faire, se demanda-t-il, de cette malheureuse passion ? voudrai-je travailler à détruire des vertus que j'ai moi-même cultivées avec tant de soin ? pourrai-je me résoudre à sacrifier à mes plaisirs, cette innocence & cette candeur qui me charment ! profiterai-je de la facilité que mes propres bienfaits peuvent me donner auprès de cette infortunée ? quoi ! j'aurois

j'aurois la perfidie d'abuser d'un dépôt que l'estime, sans doute, a remis entre mes mains ? Sais-je à qui appartiennent ces enfants, quel compte honteux ne rendrois-je pas un jour de la malheureuse Lucie, si j'avois eu la bassesse de la séduire ? ah ! que ne puis-je me lier avec elle par des nœuds indissolubles ! mais quand mon amour pourroit l'emporter sur la répugnance que j'ai à former de tels liens, peut-il jamais détruire des raisons solides, nées avec moi, & qui s'opposent invinciblement à tout engagement de ma part ? d'ailleurs, cette fille, si noble peut-être ! peut aussi n'être que le fruit de la débauche de quelque vil domestique ? quelle honte pour moi, si de pareils parents venoient un jour la réclamer ! que ne diroient pas mes ennemis, de la bassesse de mon choix, que n'en concluroient-ils pas contre mes sentiments ! quel mépris ne chercheroient-ils pas encore à répandre sur une mémoire qui doit m'être si chère & si respectable ! Non ! je ne l'épouserai jamais ; je ne la séduirai pas non plus : l'idée seule m'en fait horreur ! oublions-la ; arrachons-nous à une passion qui n'a pris tant d'empire sur moi, que parce que l'ignorance où j'ai été jusqu'ici,

de mes sentiments , ne m'a permis de les combattre. Peut-être, qu'aïdé par le temps , l'absence , & mes propres réflexions , cette victoire que je me propose aujourd'hui , & qu'il me paroît si difficile de remporter , coûtera moins à mon cœur que je ne pense. Quoi qu'il en soit , je dois le tenter ; & si je succombe , pouvoir du moins me dire , que ce n'a pas été sans m'être cherché des ressources dans ma vertu.

Cette résolution qu'il conçut , avec cette force que les Anglois mettent dans toutes leurs idées , le détermina à changer absolument son genre de vie , & à se livrer à cette même dissipation , dans laquelle , jusques alors , il avoit trouvé tant de vuide , & si peu de plaisir. Sans avoir encore éprouvé ce qu'une véritable passion prend sur le cœur , il n'ignoroit pas du moins combien le malheur d'être livré à soi-même donne de force aux idées , & il sentoit qu'il ne pouvoit trop noyer les siennes , dans tout ce qui pouvoit affoiblir en lui le souvenir de Lucie. On fut surpris de voir cet homme si sédentaire & si studieux , courir les spectacles , les femmes , les soupers , & se livrer à tout cela , d'un air si triste , que ses amis ne pouvoient comprendre

comment il pouvoit chercher avec tant d'ardeur, des plaisirs qui paroissent l'intéresser si peu. Mais comme on est à Londres fort accoutumé aux inconséquences, & que cette maladie à laquelle les Anglois sont si sujets, & que l'on appelle *le Spîten*, leur donne des caprices fort extraordinaires, on cessa bientôt de s'occuper de celui du Chevalier.

Tout singulier cependant, que le rendoit aux yeux de ceux avec lesquels il vivoit, l'air sombre & ennuyé qu'il portoit dans la société, les femmes qui composoient celle à laquelle il s'étoit livré, n'en avoient pas moins remarqué qu'il étoit encore jeune, que sa figure étoit belle, & qu'il jouissoit d'un bien fort considérable. A Paris, avec tant d'avantages réunis, Rutland auroit inspiré d'autres idées que celles du mariage; mais à Londres, où la galanterie regne beaucoup moins, les projets que l'on forma sur lui, furent moins brillants & plus solides. Le changement qui étoit survenu dans son genre de vie, sembloit en annoncer un dans sa façon de penser; toutes les filles qui auroient désiré que Rutland se fût déterminé pour elles, voulurent croire qu'il avoit perdu son ancienne aversion pour le maria-

ge , & prévinrent , le plus décevement qu'il leur fut possible , des desirs auxquels , pour s'expliquer , elles supposèrent , avec assez peu de preuves , qu'il ne manquoit qu'un peu d'encouragement. Le Chevalier toujours possédé d'une passion qu'il ne trouvoit dans son cœur , qu'avec un extrême regret , & qu'il auroit par conséquent perdue avec le plus grand plaisir , se prêtoit aux avances qu'on lui faisoit , & aimoit à se flatter qu'il se pouvoit que quelqu'une de celles , dont il étoit l'objet , enfin le rendroit sensible. Il ne se refusoit à aucune des personnes qui avoient des vues sur lui , & les étudioit toutes ; mais c'étoit avec un cœur si prévenu pour cette même Lucie , qu'il avoit tant d'envie d'oublier , que quand elles auroient en effet eu les mêmes vertus & les mêmes graces , elles n'auroient assurément pas gagné à la comparaison. Aussi , tourmenté de plus en plus par son idée cruelle , persuadé , par une épreuve de quelques mois , qu'il n'existoit rien , ni de capable , ni de digne de l'effacer de son esprit ; excédé de fatigue & d'ennui , il résolut d'essayer ce que pourroit l'occupation d'esprit contre une passion si obstinée ; mais lorsqu'il voulut s'y livrer , il n'é-

prouva que trop à quel point l'esprit suit le cœur ; & combien il est difficile d'arracher l'un à ce qui séduit l'autre. Emporté machinalement vers cet objet qu'il vouloit éviter , il ne lui restoit de ses efforts que le supplice qu'il se faisoit. Il passoit sans cesse de son appartement dans celui que Lucie avoit occupé. Là , tout ce qui avoit servi à cette jeune personne , tout ce qu'elle avoit touché , lui étoit précieux , & devenoit le sujet de ses regrets , ou l'objet de ses plus tendres caresses. Enfin , dominé plus que jamais , par ses sentiments , de tous les projets qu'il avoit formés , il ne garda que la résolution qu'il avoit prise de ne la pas chercher. Mais que ce sacrifice qu'il faisoit à sa raison , à son honneur , à sa vanité peut-être , lui coûtoit cruellement , & lui servoit peu ! Il sentoit avec douleur , quelquefois même avec désespoir , l'inutilité du combat que lui imposoit sa vertu ; mais tout cruel & tout inutile qu'il étoit pour lui , il l'auroit peut-être continué long-temps encore , si une Lettre qu'il reçut de la Supérieure de la maison où étoit Lucie , ne lui eût fait perdre de vue un projet , tout à la fois si honnête & si peu salutaire.

On lui mandoit de cette maison , que Lucie étoit tombée depuis quelque-temps , dans un état de langueur ; dont rien ne pouvoit la tirer ; que quelque près qu'elle fût de Londres , il n'étoit pas possible qu'on lui procurât , comme dans la Capitale même , les secours dont elle pouvoit avoir besoin , & que l'on croyoit qu'il feroit sagement de l'y faire transporter , jusques à ce que sa santé fût rétablie. Rutland desiroit trop de revoir Lucie , & s'y intéressoit même trop vivement , pour différer un instant de l'aller chercher lui-même. S'il fut agréablement surpris de la trouver debout , il fut aussi allarmé qu'attendri de sa pâleur , & de la langueur dans laquelle elle paroissoit être. Il se flatta d'abord que Lucie n'avoit pas mieux supporté l'absence que lui-même ; mais il ne put conserver long-temps une idée aussi flatteuse ; & s'il remarqua dans ses yeux charmants , sur lesquels il attachait tendrement les siens , de la joie de le revoir , il ne put se dissimuler , que le mouvement qu'il lui avoit causé , n'étoit pas celui qu'il sentoit si vivement dans son cœur , & qui devoit être si marqué dans ses propres regards. Après avoir joui quelque temps de l'enchantement

où plonge la présence de ce qu'on aime , lors même qu'il nous rend à plaindre , Rutland la fit monter dans son carrosse , s'y plaça auprès d'elle , & se livrant alors aux sentiments dont il étoit pénétré , lui exprima avec tant de force , de tendresse & de douleur , les inquiétudes qu'il avoit sur sa santé , que la sensible & reconnoissante Lucie se précipita dans les bras de son bienfaiteur , avec autant d'innocence que de plaisir. Que je suis heureuse , lui disoit-elle tendrement , de trouver en vous des soins , des attentions , une bonté enfin , que je pourrois à peine espérer du pere le plus tendre qui puisse exister ! le Ciel qui me comble de tant de bonheur , me refusera-t-il de vous prouver à quel point j'y suis sensible , & combien vous m'êtes cher ! Non , mon aimable Lucie , lui répondit-il avec transport , il ne vous le refusera pas ; & si vous m'aimez autant que vous me le dites , vous aurez bientôt l'occasion de me le prouver.

Enfin ils arriverent à Londres. Après y avoir passé quelques jours dans les remèdes qui lui furent ordonnés , Lucie reprit si promptement sa fraîcheur , & son embonpoint , que les Médecins jugerent qu'elle n'avoit plus besoin que de

l'air de la campagne , & conseillèrent à Rutland de l'y mener. Quand il n'auroit pas cru la santé de Lucie intéressée dans ce conseil , il y trouvoit trop à gagner pour son amour ; pour ne pas s'empressez à le suivre. Dans le trouble où le mettoit la présence perpétuelle de l'objet de sa tendresse , il craignoit , avec raison , de s'exposer à des yeux plus éclairés , que n'étoient ceux de Lucie , qui ne pouvoit devoir l'ignorance dans laquelle elle étoit sur les sentimens du Chevalier , qu'à sa profonde simplicité , & à son inexpérience. D'ailleurs , est-on jamais assez seul avec ce qu'on aime ! Quelque peu de monde qu'il vît dans Londres , il étoit forcé d'en voir ; & quand il n'auroit pas été dans la nécessité de contraindre sa tendresse , & de la dérober à tous les yeux , il lui auroit suffi du supplice (plus cruel que ne le pensent ceux , ou qui n'aiment pas , ou qui n'aiment que foiblement) d'être distrait de sa tendresse , & de partager ses moments , lorsque son cœur ne pouvoit pas l'être.

Ce fut donc avec le plaisir le plus vif , qu'il conduisit Lucie dans ce même lieu où il l'avoit trouvée ; où , pour ainsi dire , elle avoit , pour la première fois ,

ouvert ses yeux à la lumière, où il avoit
 vu croître ces mêmes charmes qui de-
 puis l'avoient frappé si vivement. Il se
 promit dans sa solitude, des plaisirs que
 Londres ne lui auroit jamais offerts ; &
 quand il n'y auroit éprouvé que celui de
 se livrer, sans distraction, à un senti-
 ment qui lui étoit si cher, quel plaisir
 dans la nature, pouvoit l'en dédomma-
 ger ? D'ailleurs, dans le dessein où il
 étoit de ne plus combattre sa passion, &
 de tout employer pour y rendre Lucie
 sensible, il avoit besoin qu'elle-même
 n'en vît jamais que les effets, & que
 nul autre objet ne pût partager son at-
 tention : il croyoit qu'il auroit pu se flat-
 ter de la déterminer à l'épouser, en lui
 disant seulement qu'il le desiroit ; mais
 trop tendrement épris, pour n'être pas
 fort délicat, il se seroit fait un supplice de
 sa possession, s'il avoit pu penser qu'il
 ne la devoit qu'à la simple reconnois-
 sance, & que les nœuds dont il vouloit
 se l'attacher, ne la rendroient pas aussi
 heureuse que lui-même. Quoique ce qu'il
 trouvoit pour lui, dans le cœur de Lu-
 cie, ne lui parût pas répondre au senti-
 ment dont elle pénétoit le sien, il se flat-
 ta que sûre d'être aimée de lui, plus, &
 différemment qu'elle ne croyoit l'être,

elle prendroit sur lui d'autres idées. Ce qu'il auroit désiré le plus d'effacer de l'âme de Lucie , c'étoit ce sentiment de respect pour lui , qui étoit , pour ainsi dire , né avec elle ; il savoit combien peu il est propre à faire naître l'amour , & même combien il en éloigné. Pour tâcher d'y substituer un mouvement plus doux & moins imposant , il s'éloigna lui-même peu-à-peu , d'un ton qui pouvoit entretenir le premier ; & en paroissant être blessé des expressions sérieuses de Lucie , & de la sorte de timidité qu'elle conservoit avec lui , il essaya de l'amener à cette douce familiarité qui dispose le cœur à des impressions agréables. Ce qu'il craignoit , sur-tout , étoit qu'elle ne s'ennuyât dans une solitude , où elle ne jouissoit pas comme lui , du suprême bonheur d'aimer , & où son cœur n'en étant pas rempli , le spectacle perpétuel des mêmes objets , & cette vie simple & unie que l'on mene à la campagne pouvoit enfin la fatiguer. Pour éviter un inconvénient , qui auroit pu être si contraire à son amour , il lui donnoit souvent des fêtes , qui , quoique toujours champêtres , & amenées en apparence , par le hasard seul , étoient toujours variées & ornées par l'amour

même. Quoi qu'il semblât à Rutland, qu'elle en jouissoit, sans en démêler l'auteur, & sans s'en croire l'objet, elles l'amussoient ; & c'étoit beaucoup pour lui. L'amour qui , de toutes les passions, est assurément celle qui desiré le plus, & trouve même jusques dans le sein du bonheur, des desirs à former, est cependant de tous les sentiments, celui à qui quelquefois, il faut le moins pour le satisfaire. Rutland, en devenant de jour en jour plus amoureux, devenoit aussi plus timide. Cent fois il avoit trouvé l'occasion de parler à Lucie de sa tendresse, autant de fois il l'avoit laissé échapper. Prêt à rompre ce silence cruel, auquel, depuis tant de temps, il se condamnoit, un regard froid qu'elle faisoit tomber sur lui, anéantissoit son audace : il ne sentoît plus alors que le malheur affreux dont, d'un seul mot, elle pouvoit l'accabler ; & ne pouvoit se résoudre à parler, lorsqu'en faisant l'aveu de sa passion, il se mettoit au hasard de perdre le seul bien, dont il jouît depuis long-temps, l'espérance d'être aimé.

Cependant le temps de quitter la campagne approchoit, & jamais Rutland ne trouvoit le moment de s'expliquer avec Lucie. Un jour, cependant, en se pro-

menant avec elle, il la mena insensiblement du côté de cette grotte où il l'avoit trouvée. Voilà , lui dit-il , en regardant ces lieux d'un air attendri , où j'ai rencontré le précieux trésor que je possède : c'est-là où je vous ai tenue dans mes bras, où vous avez reçu mes premières caresses , & mes premiers soins. Ah ! pourquoi , ceux de qui je vous tiens , refusaient-ils de se faire connoître ! que ne puis-je leur témoigner toute la reconnaissance que je sens du bonheur dont ils me comblent ! Ah , Monsieur ! répondit Lucie, en s'attendrissant elle-même, mes infortunés parents ont sans doute de bien fortes raisons pour se laisser ignorer ; peut-être même , continua-t-elle en versant quelques larmes , n'existent-ils plus , ou que , témoins secrets de l'excès de vos bontés , ils croiroient nuire à l'éducation que je reçois de votre générosité , si en se montrant , ils vous laissoient voir combien peu ma naissance m'en rend digne. Ah, Lucie ! interrompit-il avec impatience , qui peut vous faire penser qu'elle n'est pas illustre ! Non , on ne puise pas tant de vertus dans un sang vil ; une bonne éducation peut en donner l'apparence ; mais en ornant les vices , elle ne les rend que plus

dangereux. Ah, Lucie ! que la nature m'avoit peu laissé à faire , & que vous avez bien plus de graces à lui rendre , qu'à mes soins ! Hélas ! lui dit-elle , je ne dois , peut-être , qu'à votre amitié tout ce mérite que vous m'attribuez : mais quand il seroit vrai qu'il existât , ce ne seroit qu'à vous que je voudrois le devoir , vous seul qu'il me seroit doux d'en remercier. Non, vous ne me devez rien ; reprit vivement Rutland ; tout autre que moi auroit fait les mêmes choses ; mais personne , peut-être , n'auroit rempli ce devoir avec le délice que j'y trouve. C'est de ce seul sentiment que vous devez me savoir gré , & dont cependant je n'ose encore prétendre de reconnoissance. Quels droits pourtant , lui dit-elle , n'avez-vous pas sur la mienne , & que je sens de plaisir à vous en assurer ! Ce sentiment , répondit Rutland , suffit pour payer le bienfaiteur ; mais ne suffit pas toujours au bienfaiteur ; & quoique je pense trop bien de votre cœur , pour croire qu'il n'y existe pas pour moi , je vous avoue que je serois désespéré , si je ne vous inspirois que celui-là : à en juger par ce qui se passe pour vous , dans mon ame , reprit-elle , il est impossible qu'il existe sans la plus tendre amitié & le plus profond

respect, sur-tout, lorsque les obligations sont de la nature de celles que je vous ai.

Ce terme de profond respect qui apprenoit au Chevalier que Lucie n'en étoit encore qu'à l'indifférence, le força de remettre à un temps plus heureux, l'explication qu'il s'étoit flatté d'avoir avec elle ce jour-là. Il croyoit lui en avoir dit assez pour en être entendu, s'il étoit parvenu à lui inspirer de l'amour, & qu'elle lui auroit en ce cas, répondu bien différemment. La langue de ce sentiment s'apprend au moment même qu'il s'établit dans le cœur; & Lucie, en ne la parlant pas, ne lui prouvoit que trop qu'elle l'ignoroit encore.

Quoique le peu de succès d'une conversation dont, peut-être, il s'étoit plus promis qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même; ne permît pas à Rutland de la pousser plus loin, du moins sur le ton, que d'abord il lui avoit donné, il ne put se croire sans espérance; ainsi déguisant le chagrin qu'il avoit conçu de cette menace, que Lucie sembloit lui faire de le respecter très-profondément; je croyois, lui répondit-il avec douceur, que je vous avois dit assez souvent à quel point votre respect me blesse, pour me flatter que vous seriez assez généreu-

se pour m'en épargner les protestations. Ce sentiment , si c'en est un , nuit trop aux autres , pour que je ne sois pas allarmé de le trouver gravé dans votre cœur ; si la vanité l'exige , l'amitié le craint & ne le permet pas ; & je ne puis vous cacher que vous ne pouvez vous obstiner à me respecter comme vous faites , sans me donner de la vôtre une opinion que , selon toute apparence , vous seriez fâchée que j'en eusse. J'ai cru , Monsieur , lui répondit modestement Lucie , que les obligations que mon frere vous a , m'étant communes avec lui , vous me permettriez des termes qui , dans sa bouche , n'ont jamais paru vous blesser. Je vous les épargnerai cependant , puisqu'ils font sur vous un effet si contraire à mon intention & à votre bonheur.

Rutland ne jugea pas à propos de lui répondre davantage ; & le cœur d'autant plus pénétré de douleur , qu'il s'efforçoit plus de la renfermer , il termina tout-à-la-fois & leur promenade , & leur entretien , & se promit de plus de ne faire qu'à Londres les nouvelles tentatives qu'il méditoit sur le cœur de Lucie. Avec un pareil projet , il est aisé de croire qu'il se hâta de la tirer d'un

lieu d'où l'hiver alloit bannir tous les plaisirs qui rendent agréable le séjour de la campagne, & où, par conséquent ce qu'il aimoit, se feroit ennuyé. Sa passion étoit devenue insurmontable, autant par la douce habitude qu'il avoit prise de s'y livrer, que par les nouveaux charmes, & les nouvelles vertus qu'il croyoit avoir découverts à Lucie, pendant le long séjour qu'il avoit fait avec elle à sa terre. Déterminé à l'épouser, & à ne point sacrifier plus longtemps le bonheur de sa vie, aux préjugés qu'il avoit eus si long-temps contre le mariage, à l'ignorance où il étoit sur la naissance de Lucie, & aux raisons solides qu'il avoit toujours cru avoir de fuir tout engagement de ce genre, il ne s'occupa plus que des moyens de faire réussir un projet, dont le succès pouvoit seul le rendre heureux. S'il ne se flattoit pas toujours d'inspirer à Lucie toute la tendresse qu'il sentoît pour elle, il croyoit du moins qu'elle l'épouserait sans répugnance; & il aimoit mieux alors la posséder, sans faire sur elle cette vive impression, qui auroit été si nécessaire à son bonheur, que de vivre sans sa possession. Cette idée n'étoit pas digne de sa délicatesse; mais qui ne fait que si l'a-

mour en exige toujours, il n'est que trop ordinaire au desir de s'en passer ? D'ailleurs, il ne pouvoit douter qu'elle n'eût pour lui l'amitié la plus tendre ; & quoiqu'il n'ignorât pas combien peu ce sentiment ressemble à celui qu'il exigeoit d'elle, il vouloit espérer qu'aidé par tout ce que l'amour peut imaginer de soins flatteurs, & de tous les moyens qu'il sait mettre en usage, quand il veut plaire, le cœur de Lucie partageroit enfin tout le désordre dans lequel elle avoit mis le sien. Il n'y avoit pas, (tant il se faisoit de chimères !) jusques au devoir sur lequel il ne comptât.

Tout déterminé qu'il étoit à parler enfin ouvertement à Lucie, sur ses projets, il crut devoir essayer encore quelque temps, si, dans les soins dont il l'accabloit, dans ses discours, dans ses tons, dans ses regards, elle ne découvreroit pas, à la fin, cet amant dont jusques alors elle s'étoit si peu doutée. Cette épreuve fut sans succès ; l'inexpérience & la simplicité de Lucie, ne lui laissoient jamais voir dans l'amant le plus tendre & le plus empressé, qu'un ami fort attentif, & peut-être trop délicat. Car, avec quelque équité que Rutland crût envisager leur situation mutuelle, il n'étoit pas pos-

fible qu'il ne se fachât pas quelquefois contre Lucie , du peu d'attention qu'elle faisoit à ses sentiments. L'on dit (& peut-être cela n'est-il pas vrai) que l'amour peut se passer de retour ; mais en ce cas du moins , il est certain que l'amour-propre n'est pas si modéré , & qu'il s'offense de ce que le cœur pardonne, ou croit quelque temps pardonner.

Las de sonder avec tant de discrétion, & si peu de fruit , un cœur où jusques alors , il n'avoit trouvé aucun des sentiments qu'il travailloit depuis si longtemps à y faire naître , Rutland se déterminâ enfin à parler. Vous voilà , ma chère Lucie , lui dit-il un jour , parvenue à l'âge où l'on peut vous offrir un établissement ; depuis quelque temps je songe à vous marier , & comme je ne veux que votre bonheur , je voudrois que vous me diffiez naturellement ce que vous pensez de mon idée. Monsieur , lui répondit Lucie d'un air modeste & timide , j'ai peu réfléchi jusques à présent sur un état , que je n'ai ni désiré , ni prévu , qu'il me seroit difficile de vous dire , avec vérité , ce que je pense. Mais , reprit-il , vous pouvez du moins me dire quel effet fait sur vous ma proposition. Elle me cause , répondit-elle , une assez

grande surprise ; mais c'est , en vérité , sans aucun mélange de répugnance , de dégoût ; ma volonté sur cela , ne peut naître que de la vôtre. Ce n'est pourtant pas la mienne que j'ai dû devoir consulter , lui dit le Chevalier , & que je compte suivre ; ainsi il seroit nécessaire que vous vous déterminassiez à en avoir une. L'homme que j'ai à vous proposer , a passé cette jeunesse , plus dangereuse encore que brillante , où l'inconstance suit de si près l'amour , où même c'est un air de manquer à la femme du monde , qui mériterait le plus , un attachement éternel : il est de mon âge ; son bien ne cède pas au mien ; son caractère & sa figure n'ont (à ce que je crois du moins ,) rien qui doive vous déplaire , & si... Eh ! que m'importe ce qu'il est , interrompit-elle , & ce qu'il peut devoir d'avantages à la nature ou à la fortune ? dites-moi plutôt s'il est doué des mêmes vertus : mais quand il se pourroit qu'il les possédât , je ne pourrai jamais l'aimer autant que je vous aime , puisque jamais je ne puis lui avoir les mêmes obligations : & cependant il faudroit vous quitter pour le suivre ! Non , Monsieur , continua-t-elle , je ne puis m'y résoudre ; & si vous avez la

44 LES HEUREUX

bonté de laisser la chose à mon choix, souffrez que je continue à vivre auprès de vous : je ne veux , ni ne desirer d'autre bonheur. Ah, Lucie ! s'écria Rutland, en lui baissant la main avec transport, sentez-vous bien tout le bonheur dont vous me comblez ! Quoi ! vous sacrifiez un établissement brillant au plaisir de me voir ! osez-vous , après cela , croire que vous me devez quelque chose ! Achevez , mon aimable Lucie , achevez de me rendre le plus heureux des mortels ! reconnoissez en moi un amant qui vous adore , & l'époux que je vous offre.

A ces paroles , qu'il prononça avec toute la chaleur dont l'amour rend capable , & d'un ton que l'espérance animoit , Lucie demeura si interdite , & son trouble ressembloit si peu à celui qu'elle auroit éprouvé , si ce que Rutland lui proposoit , avoit dû la rendre aussi heureuse qu'il avoit cru pouvoir s'en flatter , qu'il reprit ses premières inquiétudes. Eh quoi ! Lucie ! lui dit-il , en se jettant à ses genoux , n'est-ce qu'ainsi que vous pouvez recevoir l'hommage que je vous fais ! Vous ne devez pas douter , Monsieur ; lui répondit-elle , d'un air contraint , que je ne sente tout le prix de ce

que vous voulez faire pour moi ; & je me flatte aussi, que vous êtes sûr de mon obéissance. De votre obéissance ! Lucie, s'écria-t-il, ah ! de quel prix payez-vous mes sentiments, & que vous les connoissez peu, si vous croyez qu'il puisse leur suffire ! mon intention, reprit-elle, avec une froideur qu'elle tâchoit en vain de dissimuler, ne seroit pas qu'ils fussent malheureux ; & je crois que je ne puis mieux vous le prouver, qu'en vous assurant de mon respect pour vos ordres. Pour mes ordres ! s'écria-t-il encore ; ah ! l'amour en fait-il donner ! cruelle Lucie ! que l'indifférence est désobligeante, lors même qu'elle voudroit ne l'être pas ! Vous baissez les yeux ! vous ne me répondez rien ! ah ! votre silence ne me le dit que trop ; ou vous avez de l'aversion pour moi, ou ce cœur barbare, que je ne puis toucher, sent pour un autre, ce qu'en vain je lui demande pour moi ! Quoi ! lui dit-elle en répandant les larmes les plus amères, vous m'estimez assez peu pour croire que je puis vous haïr, & pour soupçonner que j'en aime un autre, lorsque je consens aux nœuds que vous me proposez ! pensez-vous que j'en ignore les devoirs, & que je ne m'y soumise qu'avec le

dessein de n'y pas être fidelle ? Non ! reprit Rutland , vous ne consentez pas à ce que je vous propose , puisque votre cœur n'en a pas le même besoin que le mien. Il n'ignore pas du moins , repliqua-t-elle , ce qu'il vous doit de reconnaissance ; & il est , j'ose vous en répondre , pénétré pour vous de la plus vive tendresse. Peut-être , ajouta-t-elle en baissant les yeux , la mienne n'est-elle pas du genre de la vôtre ; mais elle n'en est sûrement pas moins sincère. Vous m'empouferez donc sans répugnance , lui demanda-t-il ? Ce seroit , repliqua-t-elle , un sentiment bien injuste , & que vous n'êtes pas fait pour inspirer. Mais , reprit-il , pensez-vous qu'il suffise à mon amour , de vous voir ne vous pas faire un supplice d'être à moi ? ah ! Lucie ! je vous l'avoue à ma honte , j'ai cru quelquefois , dans la vive ardeur dont je brûle pour vous , que c'étoit assez pour moi du bonheur de vous posséder , & qu'il me suffiroit , pour être heureux , de n'avoir pas à me reprocher de vous avoir fait violence ; mais que cette illusion étoit peu digne de mon cœur ! Dans cet instant funeste où votre indifférence le déchire , où je n'ai jamais senti plus vivement l'amour malheureux qui m'en-

traîne vers vous, je ne conçois pas que j'aye pu penser un instant, que ce qui ne feroit pas un bonheur pour vous, pouvoit en être un pour moi. Plus je vois que vous ne m'aimez pas, plus je sens que je ne puis auprès de vous, me passer du bonheur d'être aimé. Ne craignez donc point, je vous en conjure, qu'abusant contre vous, du hasard heureux qui vous a mis entre ses mains, je veuille jamais forcer votre bouche à prononcer des serments que votre cœur n'avoueroit pas ! mais, ajouta-t-il, en se relevant, ce n'est peut-être pas assez pour votre bonheur, que de vous jurer que je ne vous contraindrai jamais à m'épouser; il faut peut-être encore vous permettre de vous unir à un autre. Vous me rendez bien peu de justice, si vous ne me croyez pas capable de cet effort. Nommez-moi seulement l'objet heureux auquel je dois, sans doute, votre indifférence; & si, comme je dois l'espérer de la noblesse de vos sentiments, il est digne de vous, ne doutez pas, quoiqu'il puisse m'en coûter, que je ne fasse pour votre félicité, ce que vous refusez à la mienne.

Je crois, Monsieur, répondit Lucie, que je vous avois déjà dit que rien ne

peut m'empêcher d'être à vous , & j'osois me flatter que vous voudriez bien m'en croire. Vous seul , en exigeant de moi un sentiment qu'il ne dépend peut-être pas de moi de connoître , ou en vous affoiblissant ceux que vous m'inspirez , vous opposez ici ~~à~~ **à votre** bonheur. J'aurois éternellement à rougir devant moi-même & devant le public , témoin de toutes vos bontés , si , quand il vous plaît ~~de~~ s'attacher à ma possession , je pouvois balancer un seul moment à vous l'accorder. Je ne crains donc pas , Monsieur , de vous le répéter , je suis à vous , & j'y dois être , en effet , dès l'instant que vous voulez bien le desirer. Je vous connois trop , lui répondit-il , pour croire que vous me dissimuliez vos sentiments pour un autre ; mais , en même-temps , je connois trop le cœur pour que j'ose me flatter d'avoir fait sur le vôtre , l'impression qui seroit nécessaire à notre bonheur mutuel. Vous ne m'aimez pas , ma chere Lucie , & peut-être , hélas , ne m'aimerez-vous jamais ! puis-je , avec une si cruelle certitude , puis-je , avec un doute si affreux , former les nœuds auxquels vous croyez que la bienfaisance vous condamne ? Non , Lucie , un si odieux abus de mes bienfaits ,

C

je sens que ce que je vous dirois là-dessus ne vous paroîtroit pas aussi désintéressé que pourtant il le feroit, & je dois ménager à cet égard, & vos idées & votre tendresse; mais, ajouta-t-elle, voyant que Rutland ne l'écoutoit qu'avec une forte de désespoir, calmez-vous, je vous en conjure. L'état da [redacted] je vous vois, m'afflige si sensiblement, qu'il n'y a rien au monde qui ne desire avec plus d'ardeur, [redacted] voir conformer mes sentimens à vôtres. Je vais y travailler de toute ma puissance; peut-être ferai-je [redacted] heureuse pour que vous les fassiez entrer dans mon cœur. Que j'aurois plaisir à vous annoncer ce changement, continua-t-elle, en le regardant avec une tendresse extrême! je l'attends de ma reconnaissance, & de mon extrême sensibilité pour vos bienfaits. Je vous rendrai le compte le plus fidèle & le plus exact de ce qui se passera dans mon âme: vous jugerez mieux que moi, du progrès que vous y ferez; & encore une fois, je vous dois trop pour ne pas faire tout ce qui me sera possible pour triompher d'un mouvement que rien ne justifie, & que je me reproche plus cruellement que vous ne pouvez encore me le reprocher vous-même. Cessez donc de

vous affliger : votre douleur accable mon ame.

Le Chevalier immobile , & presque hors de lui-même , écoutoit Lucie avec un étonnement inconcevable. Quelle candeur ! quelle simplicité ! quelle vérité brilloient dans ses yeux ! Ah ! lui dit-il , pénétré de tristesse , peut-on connaître si peu un sentiment que l'on inspire si bien ! Vous croyez donc , Lucie , que pour avoir de l'amour , il ne faut que vouloir en prendre ? Eh ! comment ! interrompit-elle , puis-je le croire , lorsque je n'en sens pas pour vous ? si vous me demandiez une chose qui dépendit de moi , seriez-vous encore à l'obtenir ? Ah ! je ne le vois que trop ! ce cruel sentiment ne dépend pas de la volonté ! mais je veux tant de mal à mon cœur , de n'être pas susceptible de tout ce que sent le vôtre ; je me trouve d'une si noire ingratitude de refuser quelque chose au bonheur d'un homme auquel je dois tout le mien ; j'en suis si humiliée que je m'imaginais qu'ayant pour vous , ma raison , ma reconnaissance , ma tendresse même , il n'est pas possible que vous ne triomphiez , avec le temps , d'une indifférence si mal fondée , & que je veux moi-même vous aider à vaincre. Promettez-moi

seulement que tant qu'elle durera, vous n'exigerez pas que je lui fasse une violence dont je mourrois peut-être, ou quid du moins, en me rendant fort à plaindre, devoit vous rendre vous-même très-malheureux. Je vous le jure par tout ce qu'il y a de plus sacré pour un honnête homme, lui Rutland, en répondant à son amour ; mais si vous connoissiez son cœur ; si vous saviez de quel sentiment il est animé, quelle délicatesse il est accablé, vous trouveriez ce serment inutile, que le seront, sans doute, les efforts que vous allez faire pour le sauver d'un infortuné, condamné à mourir toujours. Eh ! pourquoi, lui dit Lucie avec une douceur extrême, vous prédire des malheurs dont je ne vous assure pas encore ! Espérez mieux d'un cœur que vous avez vous-même formé à la vertu. La reconnoissance en est une, & vos bontés Ah ! cruelle Lucie, interrompit-il, ne me parlez plus d'un sentiment si peu propre à faire naître ceux que je vous desiré. Hélas ! c'est elle peut-être qui s'oppose à mon bonheur. Ah ! pourquoi vous ai-je connue avant l'instant où je vous ai aimée !

Rutland ajouta à ses plaintes mille raisons, qui toutes intéressoient Lucie,

mais ne la touchoient pas autant qu'il l'auroit voulu, & qu'elle le desiroit elle-même. Peu de jours, depuis ce jour-là, se passèrent sans qu'elle en entendit de semblables. Elle s'y prêtoit avec douceur, consolait Rutland d'une indifférence qui la même la désespéroit ; mais plus elle tendoit son cœur, plus elle lui en dévoiloit les mouvenens, moins il croyoit qu'il étoit flatté de lui voir un jour partager la tendresse. Elle étoit toujours remplie de bonté, d'attentions, d'égards tendres pour le Chevalier ; mais elle étoit involontairement devenue avec lui timide & embarrassée. Il ne lui auroit pas fallu beaucoup de réflexions pour lui retrancher ses anciennes caresses ; mais elle en avoit besoin pour souffrir celles qu'il lui faisoit quelquefois ; & qui, les mêmes exactement, que celles qu'autrefois elle en avoit reçues avec tant de plaisir, lui causoient, depuis qu'elle ne pouvoit plus douter qu'elle ne les dût à l'amour, un chagrin dont toute sa raison avoit peine à triompher.

Que je suis malheureuse, se disoit-elle mille fois le jour, d'avoir inspiré au Chevalier une tendresse si vive, & de ne pouvoir la rendre heureuse ! mais

quel est ce sentiment qu'il exige de moi ; & comment se peut-il qu'il existe dans la nature , & qu'il ne me le communique pas ! Ah ! sans doute , je suis destinée à ne le connoître jamais , puisque je ne le trouve pas pour lui dans mon cœur ! mais pourquoi faut-il qu'il m'ait fait désirer , lorsqu'il m'a été si nécessaire pour me le rendre , de le recevoir si main !

En conséquence de ces réflexions , elle conjuroit Rutland , lorsqu'elle le voyoit accablé de sa douleur de n'être pas aimé d'elle , qu'il l'auroit voulu , de ne pas en être plus long-temps victime de sa passion ; mais cette démarche qu'elle faisoit pour s'ouvrir à l'amitié , à la reconnaissance , à la compassion , lui coûtoit si cruellement ; & avec quelque soin qu'elle la dissimulât , la violence qu'elle se faisoit étoit si visible , que Rutland n'en étoit que plus affermi dans le dessein qu'il avoit formé , ou de lui plaire , ou de ne l'épouser jamais.

Si la situation de Lucie étoit triste , celle de Rutland ne le rendoit pas moins à plaindre , & même étoit mille fois plus violente que la sienne. Avoir toujours devant les yeux , & en sa disposition même , une femme que l'on adore , à laquelle on le dit sans cesse , qui vous

écoute, vous répond même avec toute la douceur & toute la tendresse de l'amitié la plus vive, mais qui par cela même ne vous en fait que plus craindre, que vous ne pourrez jamais lui inspirer d'amour : telle étoit la position de Rutland, & il étoit peu d'aussi douloureuses.

Lucie qui n'avoit à connoître son cœur, & qui étoit attachée au Chevalier la pauvre femme qui avoit donnée de l'instruction à ce qui s'y passeroit, l'en avertit avec cette cruelle franchise que l'on a volontairement, dans le cas où elle ne veut rien dire, pour ce qu'on n'aime pas ; & Rutland y trouvoit toujours un desir ex-
pouvoir le rendre heureux, il y avoit aussi l'impossibilité de lui faire jamais partager les sentiments : mais par un malheur qui semble attaché au cœur humain, moins il avoit de sujets d'espérer, plus il sentoit croître son amour ; il s'y joignoit même alors, des mouvements de fureur, dont il avoit une peine extrême à se rendre le maître, & qu'il ne savoit pas toujours assez bien déguiser pour que Lucie, qui les faisoit dans le fond de son ame, n'en fût pas quelquefois effrayée. Rutland l'étoit lui-même du trouble affreux dans lequel elle le

plongeoit. Comme c'étoit inutilement qu'elle mettoit tout en usage pour parvenir à l'aimer, c'étoit avec aussi peu de fruit, qu'il se conseilloit de ne la revoir jamais. Eh! quel est, en effet, l'amant assez heureux pour ne vouloir que des choses raisonnables, & ne pas écouter celles que sa passion lui dicte !

Il y avoit à ce moment-là que Rutland étoit dans la même situation, lorsque se présenta une nuit avec Lucie, & qu'il se trouva dans un de ces moments où tout cède à la passion, & disoit à son cœur. Il lui parloit de son amour : eh de quoi, en effet, lui avoit-il parlé ! Echauffé par le feu de ses propres expressions, attendri par la douceur avec laquelle Lucie qui, toute désespérée qu'elle étoit de l'amour du Chevalier, lui répondoit : encouragé par le silence de la nuit, emporté par ses desirs, peut-être sans savoir bien lui-même ce qu'il vouloit, il l'entraîna sous un berceau qui étoit au bout de son jardin, & dont l'obscurité sembloit faite pour favoriser le crime que la violence de son amour, & l'égarement de sa raison alloit lui faire commettre. Là, transporté, & ne prenant plus de conseil que de ses desirs, il saisit Lucie avec une

fureur qu'elle n'avoit encore, ni crainte,
 ni éprouvée de sa part; & sans lui laisser
 le temps, ni des'allarmer, ni de se défendre,
 il la couvrit de baisers si ardens &
 si nouveaux pour elle, que ne pouvant,
 ni ne voulant même faire de cris que
 l'éloignement où ils étoient de la mai-
 son, auroient vraisemblablement rendu
 inutiles, & qui quand ils y feroient
 parvenus, auroient plutôt servi à mani-
 fester le crime de Rutland qu'à le préve-
 nir; elle se servit de toutes ses forces que
 son trouble & sa terreur lui faisoient,
 pour échapper de ses bras, & tomber
 à ses genoux. Dans cette suppliante
 posture, elle le conjura, d'une voix
 tremblante & presque éteinte, de vou-
 loir bien l'entendre. Songez, lui dit-elle,
 du ton le plus tendre & le plus pressant,
 que c'est une fille que vous avez jugée
 digne d'être votre femme, que vous al-
 lez déshonorer. Songez que cette fille
 infortunée vous doit sa vertu. Ne m'en
 avez-vous donc inspiré que pour m'en
 faire perdre le fruit avec tant d'inhumani-
 té. Ah! Monsieur, rappelez votre rai-
 son, vos propres principes, votre hon-
 neur enfin, qui ne m'intéresse pas moins
 que le mien même; & si ces souvenirs
 ne vous suffisent pas, soyez du moins

touché de la crainte de me perdre. Oui ! je jure à vos pieds de ne point survivre à la honte dont vous voulez me couvrir : toutes vos précautions, tous vos soins, les réparations même que vous pourrez m'offrir, ne m'empêcheront pas, je vous le jure encore, de me donner la mort. Ah, cruel ! voulez-vous que ce soit à vous que jela doive ! Ne m'avez-vous conservé la vie que pour me forcer à m'en priver ?

Rutland Rien n'étoit plus nouveau que moi, & qui pendant le discours avoit eu le temps de rentrer en lui-même, étonné, confus, désemparé, le ce qui venoit de se passer, la releva doucement ; & prenant la posture qu'il la contraignoit de quitter : C'est à moi, dit-il, c'est à moi, trop aimable Lucie, à expier par la mort, le crime affreux que j'ai voulu commettre. Montrez que je suis ! & j'osois me croire de la vertu ! j'osois vous en donner des leçons ! & ce n'est qu'à la vôtre seule que je dois le bonheur de n'être pas dans cet instant, le plus scélérat des hommes ! Fuyez, Lucie, fuyez un perfide si indigne de vous & de vos bontés.... mais non, interrompit-il, ne le fuyez pas ; soyez témoins de mes regrets, fiez-vous

à mes remords, du soin de mon supplice. Mon respect qui, j'ose vous le promettre, ne se démentira plus, vous prouvera mon repentir; lui seul désormais vous parlera d'une malheureuse tendresse que mon égarement vient de vous rendre encore plus odieuse; & s'il vous est permis de douter que je vous adore, du moins je le prouverai par des entreprises que je n'aurais jamais osées, & qui m'avilissent tant à mes propres yeux, que je vous en rappellerai le souvenir. Mais, ajouta-t-il en se relevant, partons d'un lieu que je ne pourrai jamais voir sans la plus horrible confusion, & que je ne puis vous remettre, s'il se peut, du trouble, & de l'état affreux où j'ai plongée.

Lucie avoit effectivement besoin de repos; pâle, tremblante, à demi-morte; enfin, elle eut de la peine à suivre le Chevalier jusques à la maison. Aussi-tôt qu'elle fut rentrée dans son appartement, elle le pria d'une voix encore foible & éteinte, de permettre qu'elle se mît au lit. C'étoit lui ordonner de se retirer; aussi le fit-il après s'être encore jetté à ses genoux, en la suppliant d'être tranquille, & d'ajouter une foi entière à son repentir. Lucie ne put lui répondre que

par un torrent de larmes ; pour en arrêter le cours, il se hâta de la quitter. Lorsqu'elle se fut assez calmée pour pouvoir se montrer, elle appella ses femmes pour la coucher ; mais , hélas ! qu'elle étoit éloignée de vouloir se livrer au sommeil ! à peine fut-elle seule , que prenant avec courage , le seul parti qu'elle crût convenir à sa vertu , sachant que son inexpérience lui perdroit sans doute la vue des conséquences & les dangers , elle se leva , choisit dans son armoire de-robelle l'habit le plus simple qu'elle eût , fit un petit paquet du linge nécessaire , & se mit à l'enfiler , puis elle y put trouver , dans une commode toutes les lettres qu'elle avoit reçues de Rutland , & qui étoient en assez grand nombre ; & y ajoutant une centaine de guinées qui lui restoient , elle ne s'en réserva que cinq , qu'elle crut pouvoir lui suffire, jusques à ce que la Providence , à laquelle elle résolut de se confier , pourvût à ses besoins. Après cet arrangement , où l'instinct avoit beaucoup plus de part que la réflexion , tant elle étoit hors d'elle-même , elle se détermina à écrire à Rutland , de qui le souvenir lui causoit plus de douleur que de colere. Ah ! quel sera son état , se disoit-elle , lorsqu'il m'aura perdue ! quelle

amertume, ma fuite va répandre sur ses jours ! que deviendra-t-il ! mais si je ne le fais pas, que deviendrai-je moi-même ! puis-je compter sur une vertu que j'ai vue se démentir d'une façon si décidée ! que lui serviront ses remords ! qu'à éloigner l'occasion de me faire de nouvelles

Ah ! ne nous fions pas à ce que peut une vertu sur un cœur rempli de la passion la plus violente. Que m'importeroit que la vertu lui fît horreur du crime qu'il auroit commis, lorsque j'en serois la victime. Ses remords me rendroient-ils ce dont sa vertu

seroit privée ! fuyons, n'exposons pas des plus honnêtes hommes qu'il y ait au monde, à un repentir qui feroit malheur de sa vie, & qui n'empêcheroit pas la honte de la mienne. La fuite est l'unique parti qui me reste, puisqu'une malheureuse, mais invincible répugnance ne me permet pas de consentir jamais à l'épouser. Après s'être confirmée par toutes ces réflexions dans le parti qu'elle venoit de prendre, elle écrivit à Rutland, d'une main tremblante, la Lettre qui suit.

L E T T R E.

„ C'est, Monsieur, avec la plus vive
 „ douleur, que je vous dis peut-être le
 „ dernier adieu. Une destinée cruelle
 „ m'impose la dure, mais inévitable
 „ nécessité de quitter pour jamais mon
 „ pere, mon bienfaiteur, & mon ami.
 „ Je pars, sans savoir ce que je devien-
 „ drai, n'importe presque avec moi,
 „ que le fils de tout ce que je vous
 „ dois, & la reconnaissance que rien
 „ n'effacera de mon cœur. Ah ! généreux
 „ père, pourquoi faut-il que l'amour
 „ pris sur votre vertu un empire
 „ qui a effrayé la mienne ! je pars ! &
 „ c'est pour vous quitter ! c'est peut-être
 „ pour ne vous revoir jamais que je me
 „ sépare de vous ! je ne conçois pas, dans
 „ l'abattement où me met cette funeste
 „ résolution, comment j'ai la force de
 „ l'exécuter ! ah ! si j'avois pu me flatter,
 „ après ce qui vient de se passer entre
 „ nous, que le repentir que vous m'avez
 „ montré est sincère, qu'il m'auroit
 „ été doux de passer le reste de ma vie
 „ avec un homme auquel je dois tant,
 „ & de qui, jusques ici, les bienfaits
 „ m'avoient si sensiblement flattée ! Par-

„ donnez-le moi , je vous en conjure ;
 „ mais plus j'avois cru devoir compter
 „ sur votre vertu , plus l'égarement où
 „ je viens de vous voir , m'allarme pour
 „ l'avenir. Vous-même, auriez-vous cru
 „ que l'amour eût dû vous emporter si
 „ loin : & pouvez-vous être bien sûr
 „ de ne vous pas faire illusion , lorsque
 „ vous vous flattez que ce sera la der-
 „ niere fois qu'il triomphera de votre
 „ vertu & de voi l'encore une
 „ fois , pardonnez-ma ne pas ofer
 „ l'espérer ; daignez i une in-
 „ fortunée, qui la fera tou s par
 „ le malheur qu'elle vous ille
 „ ne peut l'être jamais par to
 „ qu'elle peut éprouver ; souve z-v-
 „ de moi , sans amour & sans aversion.
 „ J'ai fait , je vous le jure encore , tout
 „ ce qui m'a été possible pour partager
 „ vos sentimens ; n'imputez donc ni à
 „ l'ingratitude , ni à la foiblesse de mon
 „ amitié pour vous , un mouvement
 „ dont rien ne pouvoit triompher sans
 „ doute, puisque tous mes efforts ne l'ont
 „ pas détruit. Vous trouverez dans ma
 „ commode des choses qui , en vous
 „ quittant , m'ont paru ne devoir plus
 „ m'appartenir. Adieu , mon cher Rut-
 „ land , si en vous perçant le cœur , il

„ peut m'être encore permis de vous
 „ donner ce nom ; adieu , souvenez-vous
 „ de l'infortunée Lucie , & soyez sûr que
 „ la mémoire de ce qu'elle vous doit ,
 „ la suivra jusques dans le tombeau ”.

Après avoir cacheté cette lettre dans
 laquelle Lucie renferma le papier de la com-
 mode , où elle avoit laissé les diamants ,
 elle se chargea d'un petit paquet de linge
 qu'elle avoit voulu emporter ; &
 munie de la clef d'une petite porte du
 jardin , elle pénétra dans le parc de
 Saint-Étienne , elle descendit le plus dou-
 cement qu'elle put : mais il lui fut im-
 possible de passer auprès de la porte du
 Chevalier , sans ressentir une si vive émo-
 tion , qu'elle fut forcée de s'y appuyer ,
 pour reprendre ses forces. Enfin , rap-
 pellant son courage , elle gagna le jardin ,
 ensuite le parc ; & choisissant une route
 au hasard , elle se trouva dans des rues
 qui , comme toutes celles de Londres ,
 lui étoient absolument inconnues ; mais
 cette ignorance ne diminua rien de la
 précipitation de sa marche ; & comme
 elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté
 que quand elle seroit fort éloignée de
 la maison qu'elle quittoit , elle arriva
 au bout de deux heures , d'une course

assez rapide , dans la Cité. Là excédée de fatigue , & sentant que ses jambes se déroboient sous elle , elle entra dans la boutique d'une fameuse Lingere , où elle eut à peine demandé la permission de se reposer , qu'épuisée de lassitude & de besoin , elle se dit connoissance. La Marchande , occupée à quelque marché intéressant pour elle , n'avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie ; elle ne s'aperçut même pas qu'elle étoit là ; mais une femme qui étoit dans la même boutique , qui avoit vu de Lucie avoir frappée , & qui voyant Lucie évanouie , se précipita vers elle , se jeta sur elle , & lui donna de l'eau de fel à la main ; mais le lui fit inutilement fait respirer , & jugeant son pouls , que l'inanition causoit en partie cet accident , elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie , qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée , fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable , ma chere enfant , lui dit cette bonne femme avec amitié , qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins ; mais où allez-vous donc seule , & de si bonne heure ? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle , en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes , je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez , & non une curiosité qui vous fait de connoître mon motif. Vous est sans doute à charge , qui se livre les questions , peut-être imprudentes , que je vous ai faites. Je suis touchée de vos bontés, Madame . répondit Lucie , & elles me donnent de confiance en vous , que j'allois avoir que nous ici , je crois que je suis conduite par la Providence , & vous demander conseil. Qu'à cela ne tienne , lui dit cette bonne femme , je loge à deux pas d'ici , venez-y avec moi : aussi-bien , voilà l'heure de déjeuner , nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles , elle donna le bras à Lucie , qui avoit véritablement besoin de ce secours , la fit entrer dans une assez belle maison , qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé , mais d'une propreté extrême. Commençons , ma chere fille , lui dit-elle , par déjeuner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de pareille. Il est vrai, répondit Lucie en soupirant, que j'ai été élevée d'une façon peu conforme à l'état auquel la Providence semble me destiner. Ce qui vous paroît aujourd'hui un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments ; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en fera court
 & douloureux. Alors elle conta à Ma-
 dame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas
 ses parents, & s'étendit sur les soins que
 le Chevalier avoit pris d'elle & de son
 frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans
 la paix la plus profonde, ~~et j'étois~~ tel-
 le, de devoir mon existence à ma vertu,
 mes talents, au plus noble & au plus
 vertueux mortel qui respirât ; lorsque
 malheureux sur moi, l'amitié
 dont il m'honoroit est devenue une pas-
 sion violente. Je lui rends justice. Ce n'a
 d'abord été que par des voies confor-
 mes à son caractère, qu'il a attaqué mon
 cœur, & qu'il a tâché de le plier à ses
 sentimens : mais notre malheur com-
 mun ayant voulu que tous ses efforts
 aient été inutiles, cet homme si res-
 pectable s'est enfin laissé emporter par
 sa passion, jusques au point d'attenter à
 ma vertu. Oui, ma chere Madame Pik-
 ring, (& quel ne devoit pas être son
 égarement pour s'être si peu respecté ?)
 il a voulu me faire violence. Il est vrai
 qu'il s'est repenti d'un si infâme projet,
 avec une promptitude qui prouve bien
 combien peu il étoit fait pour son cœur ;
 mais quelques reproches qu'il s'en soit
 faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que
 moins j'avois dû craindre de sa part une
 pareille foiblesse, plus, l'en trouvant
 une fois capable, il étoit dangereux pour
 moi de rester auprès de lui : car il
 faut, pour en être venu à une extré-
 mité, s'en tenir à ses principes, que ce
 sentiment de la belle amour, soit un
 sentiment bien précieux, & qui dé-
 range cruellement. Cette réfle-
 xion m'a déterminé, pour n'être
 pas exposée à une nouvelle in-
 sulte de sa part. Ah ! frémis
 encore, quand
 lequel je l'ai vu hier au 101.
 bloit autant que moi-même ;
 ration étoit précipitée & in rom ie ;
 & ses regards, autant que l'obscurité
 de la nuit a pu me permettre de le re-
 marquer, étoient rempli d'un feu &
 d'une ardeur inquiète, dont le souve-
 nir seul me pénètre de terreur. N'ai-je
 pas fait sagement de sortir de chez lui à
 la pointe du jour ? car c'étoit de chez
 lui que je venois, lorsque j'ai eu le
 bonheur de vous rencontrer. Voilà mon
 histoire : je ne vous cache que le nom de
 mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile
 de savoir, & qui ne doit point sortir
 de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ah! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, que d'innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompensera de tant de vertu: prenez courage, ma chère fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'est, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre , lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protège assurément , puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà , ajouta-t-elle , en les lui présentant , cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins , sur une centaine que j'ai cru devoir , en le quittant , restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter , je vous en conjure. Oui , lui dit Madame Pikring , avec un air d'admiration ; oui , je les prends , & les employerai cette après-dinée même , à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car , continua-t-elle , en souriant , votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai , répondit Lucie , emporté , comme vous pouvez bien le penser , que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux , que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née , ma chere fille , s'écria Madame Pikring ; je ne puis , en vous entendant , admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite , & de combien sa lumiere est plus sûre , que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ah! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, que d'innocence! que de candeur & naturel! le Ciel, n'en doutez vous récompensera de tant d' : prenez courage, ma chère s' verrons à vous placer q' que Dame de qualité: c'e crois, ce qui peut vous con- mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre , lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protège assurément , puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà , ajouta-t-elle , en les lui présentant cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins , sur une centaine que j'ai dû , par devoir , en le quittant , restituer à mon digne protecteur. Daignez les accepter , vous en conjure. Oui , lui dit Madame Pikring , avec un air d'admiration ; je les prends , & les employerai à mon besoin même , à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car , continua-t-elle , en fourrant , votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai , répondit Lucie , emporté , comme vous pouvez bien le penser , que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux , que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née , ma chere fille , s'écria Madame Pikring ; je ne puis , en vous entendant , admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite , & de combien sa lumiere est plus sûre , que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

„ peut m'être encore permis de vous
 „ donner ce nom ; adieu , souvenez-vous
 „ de l'infortunée Lucie, & foyez sûr que
 „ la mémoire de ce qu'elle vous doit,
 „ la suivra jusques dans le tombeau ”.

Après avoir cacheté cet ~~écrit~~ dans
 laquelle Lucie renferma ~~le~~ de sa com-
 mode , où elle avoit l ~~es~~ les diamants ,
 elle se chargea ~~un~~ f paquet de linge
 qu'elle avoit ~~à~~ voir emporter ; &
 munie de ~~une~~ d'une petite porte du
 jardin . ~~Elle~~ ndoit dans le parc de
 Sain- ~~t~~ elle descendit le plus dou-
~~ce~~ elle put : mais il lui fut im-
 possible de passer auprès de la porte du
 Chevalier, sans ressentir une si vive émo-
 tion , qu'elle fut forcée de s'y appuyer,
 pour reprendre ses forces. Enfin , rap-
 pellant son courage , elle gagna le jardin,
 ensuite le parc ; & choisissant une route
 au hasard , elle se trouva dans des rues
 qui , comme toutes celles de Londres,
 lui étoient absolument inconnues ; mais
 cette ignorance ne diminua rien de la
 précipitation de sa marche ; & comme
 elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté
 que quand elle seroit fort éloignée de
 la maison qu'elle quittoit , elle arriva
 au bout de deux heures , d'une course

assez rapide , dans la Cité. Là excédée de fatigue , & sentant que ses jambes se déroboient sous elle , elle entra dans la boutique d'une fameuse Lingere, où elle eut à peine demandé la permission de se reposer , qu'épuisée de lassitude & de besoin, elle se dit connoissance. La Marchande, occupée à quelque marché intéressant pour elle, n'avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie. Elle ne s'aperçut même pas qu'elle étoit arrivée ; mais une femme qui étoit dans la même boutique, que Lucie avoit frappée, & qui voyant Lucie dent effraya , courut à elle , de sel à la main ; mais le lui donna inutilement fait respirer , & jugeant son pouls, que l'inanition causoit en partie cet accident , elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie , qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée, fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable , ma chere enfant , lui dit cette bonne femme avec amitié , qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins ; mais où allez-vous donc seule , & de si bonne heure ? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant , continua-t-elle , en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes , je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez , & non une curiosité de connoître mon motif. Vous est sans doute à charge , qui a tant de questions , peut-être importunes , que je vous ai faites. Je suis persuadée de vos bontés , Madame , répondit Lucie , & elles me donnent de la confiance en vous , qui voyoit que nous ici , je croiois conduite par la Providence , nous demander conseil. Qu'à cela

Lucienne , lui dit cette bonne femme , loge à deux pas d'ici , venez-y avec moi : aussi-bien , voilà l'heure de déjeuner , nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles , elle donna le bras à Lucie , qui avoit véritablement besoin de ce secours , la fit entrer dans une assez belle maison , qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé , mais d'une propreté extrême. Commençons , ma chere fille , lui dit-elle , par déjeuner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire d'autres. Il est vrai, répondit Lucie en se levant, que j'ai été élevée d'une façon conforme à l'état auquel la Providence me destine. Ce qui vous paroît.

un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments ; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Le récit, repartit Lucie, en sera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, ~~et j'étois~~ elle, de devoir mon existence à ma vertu, mes talents, au plus noble & au plus vertueux mortel qui respirât; lorsque malheur me fit perdre par moi, l'amitié dont il m'étoit si cher. Elle est devenue une passion violente, qui lui rends justice. Ce n'a d'abord été que par des voies conformes à la nature, qu'il a attaqué mon cœur, & qu'il a tâché de le plier à ses vœux : mais notre malheur commun ayant voulu que tous ses efforts aient été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment n'eût nulle amour, soit un sentiment bien vicieux, & qui dérange cruellement. Cette réflexion m'a déterminé, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah ! je n'en suis pas encore, quand je songe, lequel je l'ai vu hier au soir, bloit autant que moi-même ; sa raison étoit précipitée & interrompue ; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiète, dont le souvenir seul me pénétre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour ? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ali! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, que l'innocence! que de candeur & de naturel! le Ciel, n'en doutez, vous récompensera de tant de vertu : prenez courage, ma chère fille, nous verrons à vous procurer quelque Dame de qualité : ce qui peut vous contraindre à mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison : nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre , lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protège assurément , puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà , ajouta-t-elle , en les lui présentant , cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins , sur une centaine que j'ai cru devoir , en le quittant , restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter , je vous en conjure. Oui , lui dit Madame Pikring , avec un air d'admiration ; oui , je les prends , & les employerai cette après-dinée même , à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car , continua-t-elle , en souriant , votre paquet me paroit contenir fort peu de chose. Je n'ai , répondit Lucie , emporté , comme vous pouvez bien le penser , que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux , que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née , ma chere fille , s'écria Madame Pikring ; je ne puis , en vous entendant , admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite , & de combien sa lumiere est plus sûre , que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

„ peut m'être encore permis de vous
 „ donner ce nom ; adieu , souvenez-vous
 „ de l'infortunée Lucie, & soyez sûr que
 „ la mémoire de ce qu'elle vous doit,
 „ la suivra jusques dans le tombeau ”.

Après avoir cacheté cet ~~écrit~~ dans
 laquelle Lucie renferma ~~le~~ de sa com-
 mode , où elle avoit ~~mis~~ les diamants ,
 elle se chargea ~~de~~ ce paquet de linge
 qu'elle avoit ~~à~~ pour emporter ; &
 munie de ~~ce~~ d'une petite porte du
 jardin . ~~Elle~~ondoit dans le parc de
 Sai-~~nt~~ , elle descendit le plus dou-
 cement qu'elle put : mais il lui fut im-
 possible de passer auprès de la porte du
 chevalier , sans ressentir une si vive émo-
 tion , qu'elle fut forcée de s'y appuyer,
 pour reprendre ses forces. Enfin , rap-
 pellant son courage , elle gagna le jardin,
 ensuite le parc ; & choisissant une route
 au hasard , elle se trouva dans des rues
 qui , comme toutes celles de Londres ,
 lui étoient absolument inconnues ; mais
 cette ignorance ne diminua rien de la
 précipitation de sa marche ; & comme
 elle croyoit qu'elle ne seroit en sûreté
 que quand elle seroit fort éloignée de
 la maison qu'elle quittoit , elle arriva
 au bout de deux heures , d'une course

assez rapide , dans la Cité. Là excédée de fatigue , & sentant que ses jambes se déroboient sous elle , elle entra dans la boutique d'une fameuse Lingere , où elle eut à peine demandé la permission de se reposer , qu'épuisée de lassitude & de besoins , elle se donna sa connoissance. La Marchande , occupée à quelque marché intéressant pour elle , n'avoit fait peu d'attention à l'entrée de Lucie ; mais elle ne perçut même pas qu'elle étoit nouvelle ; mais une femme qui étoit dans la même boutique , qui étoit noble de Lucie avoit frappée , & elle se sentit effraya , courut à elle , & prit de sel à la main ; mais le lui ayant inutilement fait respirer , & jugeant son pouls , que l'inanition causoit en partie cet accident , elle demanda quelque eau cordiale. A peine en eut-elle fait avaler à Lucie , qu'elle reprit ses esprits. Le premier usage qu'en fit cette infortunée , fut de rendre grace à cette charitable femme. Vous êtes si aimable , ma chere enfant , lui dit cette bonne femme avec amitié , qu'il est tout simple que vous intéressiez les personnes mêmes qui vous connoissent le moins ; mais où allez-vous donc seule , & de si bonne heure ? tout en vous me dit que vous

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant , continua-t-elle , en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes , je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez , & non une curiosité de connoître mon motif. Vous est sans doute à charge , qui a dit les questions , peut-être importunes , que je vous ai faites. Je suis touchée de vos bontés , Madame , répondit Lucie , & elles me donnent de la confiance en vous , que j'allois avoir que nous ici , je croirois être conduite par la Providence , & ne devrions pas demander conseil. Qu'à cela tienne , lui dit cette bonne femme , loge à deux pas d'ici , venez-y avec moi : aussi-bien , voilà l'heure de déjeuner , nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles , elle donna le bras à Lucie , qui avoit véritablement besoin de ce secours , la fit entrer dans une assez belle maison , qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé , mais d'une propreté extrême. Commençons , ma chere fille , lui dit-elle , par déjeuner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de j Il est vrai, répondit Lucie en 1, que j'ai été élevée d'une façon conforme à l'état auquel la Providence me destiner. Ce qui vous paroît un de vos malheurs, répondit Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentimens ; on vous en aura donné les talents, les agrémens même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'on appelle amour, soit un sentiment bien vicieux, & qui dérange cruellement. Cette réflexion m'a déterminé, pour n'être pas exposée à qu'une nouvelle insulte de sa part. Ah ! je ne suis venue encore, quand je le vis, dans lequel je l'ai vu hier au soir, bloit autant que moi-même ; la conversation étoit précipitée & interrompue ; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiète, dont le souvenir seul me pénétre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour ? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ah! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, que la innocence! que de candeur & naturel! le Ciel, n'en doutez vous récompensera de tant d' : prenez courage, ma chère f : s verrons à vous placer : que Dame de qualité: c'e : rois, ce qui peut vous com- mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison : nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre , lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protegente assurément , puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà , ajouta-t-elle , en les lui présentant , cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins , sur une centaine que j'ai cru devoir , en le quittant , restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter , je vous en conjure. Oui , lui dit Madame Pikring , avec un air d'admiration ; oui , je les prends , & les employerai cette après-dinée même , à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car , continuait-elle , en souriant , votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai , répondit Lucie , emporté , comme vous pouvez bien le penser , que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux , que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née , ma chere fille , s'écria Madame Pikring ; je ne puis , en vous entendant , admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite , & de combien sa lumiere est plus sûre , que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant , continua-t-elle , en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes , je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez , & non une curiosité fautive de connoître mon motif. Vous est sans doute à charge , qui a dicté les questions , peut-être importunes , que je vous ai faites. Je suis persuadée de vos bontés , Madame , répondit Lucie , & elles me donnent de la confiance en vous , quoiqu'il paroisse que nous ici , je crois que la Providence nous conduira à demander conseil. Qu'à cela

rien de plus , lui dit cette bonne femme , loge à deux pas d'ici , venez-y avec moi : aussi-bien , voilà l'heure de déjeuner , nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles , elle donna le bras à Lucie , qui avoit véritablement besoin de ce secours , la fit entrer dans une assez belle maison , qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé , mais d'une propreté extrême. Commençons , ma chere fille , lui dit-elle , par déjeuner. L'inanition augmente

le découragement ; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure ; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire de si bon usage. Il est vrai, répondit Lucie en 1^{re} que j'ai été élevée d'une façon conforme à l'état auquel la Providence me destiner. Ce qui vous paroît un de vos malheurs, répondit Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments ; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir ; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

n'êtes pas faite pour l'abandon où je vous vois. Ah ! ma chere enfant, continua-t-elle, en voyant que Lucie avoit peine à retenir ses larmes, je ne veux pas vous affliger ; je ne veux que vous secourir. C'est l'intérêt que vous m'inspirez, & non une curiosité de connoître mon motif. Vous est sans doute à charge, qui êtes les questions, peut-être même les que je vous ai faites. Je suis émue de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & elles me donnent de la confiance en vous, qui voit que nous ici, je crois

conduite par la Providence, nous demander conseil. Qu'à celaienne, lui dit cette bonne femme, je loge à deux pas d'ici, venez-y avec moi : aussi-bien, voilà l'heure de déjeuner, nous prendrons du thé ensemble ; & nous nous parlerons sans témoins.

A ces paroles, elle donna le bras à Lucie, qui avoit véritablement besoin de ce secours, la fit entrer dans une assez belle maison, qui étoit à deux pas de celle qu'elles quittoient ; & la conduisit dans un petit appartement simplement meublé, mais d'une propreté extrême. Commençons, ma chere fille, lui dit-elle, par déjeuner. L'inanition augmente

le découragement; & je me trompe fort, ou vous n'avez pas besoin d'ajouter au vôtre. Il est vrai, répondit Lucie, que ma situation actuelle est fort embarrassante. Elle vous le paroîtra peut-être moins, repartit Madame Pikring, lorsque j'en serai instruite. Mais, mangez, je vous en conjure; à l'état auquel votre course vous a réduite, il m'est aisé de juger que vous n'êtes pas accoutumée à en faire d'autre. Il est vrai, répondit Lucie en se levant, que j'ai été élevée d'une façon conforme à l'état auquel la Providence me destine. Ce qui vous paroît un de vos malheurs, répondit Madame Pikring, sera vraisemblablement un jour, & de ce moment même votre plus grande ressource. L'éducation est un bien précieux, qui tient lieu de beaucoup d'autres, & dont aucun ne dédommage. Si vous avez été élevée en fille de qualité, on vous en aura, sans doute inspiré les principes & les sentiments; on vous en aura donné les talents, les agréments même, & voilà ce qu'à un certain âge, la fortune la plus brillante ne sauroit faire acquérir; cessez donc de gémir d'un bonheur digne d'être envié, & racontez-moi vos véritables infortunes.

Lerécit, repartit Lucie, en fera court & douloureux. Alors elle conta à Madame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas ses parents, & s'étendit sur les soins que le Chevalier avoit pris d'elle & de son frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans la paix la plus profonde, ~~de la~~ de la vertu, de devoir mon existence à ma vertu, mes talents, au plus ~~beau~~ & au plus vertueux mortel ~~qui~~ respirât; lorsque malheur ~~me~~ par moi, l'amitié dont il m' ~~est~~ est devenue une passion vio ~~lente~~ ui rends justice. Ce n'a d' ~~ailleurs~~ par des voies conformes à son caractère, qu'il a attaqué mon ~~amour~~ qu'il a tâché de le plier à ses ~~lois~~ nts : mais notre malheur commun ay ~~ant~~ it voulu que tous ses efforts aient été inutiles, cet homme si respectable s'est enfin laissé emporter par sa passion, jusques au point d'attenter à ma vertu. Oui, ma chere Madame Pikring, (& quel ne devoit pas être son égarement pour s'être si peu respecté ?) il a voulu me faire violence. Il est vrai qu'il s'est repenti d'un si infâme projet, avec une promptitude qui prouve bien combien peu il étoit fait pour son cœur ; mais quelques reproches qu'il s'en soit faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment d'une telle amour, soit un sentiment bien vicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à partir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je songe à tout dans lequel je l'ai vu hier au soir; il sembloit autant que moi-même; sa respiration étoit précipitée & interrompue; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient rempli d'un feu & d'une ardeur inquiète, dont le souvenir seul me pénètre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire : je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ah! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, que d'innocence! que de candeur & de bon naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompensera de tant de vertu: prenez courage, ma chère fille, nous verrons à vous placer auprès de quelque Dame de qualité: c'est, je crois, ce qui peut vous convenir le mieux. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre, lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protegente assurément, puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà, ajouta-t-elle, en les lui présentant, cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins, sur une centaine que j'ai cru devoir, en le quittant, restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter, je vous en conjure. Oui, lui dit Madame Pikring, avec un air d'admiration ; moi, je les prends, & les employerai cette prés-dinée même, à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car, continua-t-elle, en fouriant, votre paquet me paroît contenir fort peu de chose. Je n'ai, répondit Lucie, emporté, comme vous pouvez bien le penser, que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux, que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née, ma chère fille, s'écria Madame Pikring ; je ne puis, en vous entendant, admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite, & de combien sa lumière est plus sûre, que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

Après cette conversation, qui avoit un peu allongé le déjeuner, la bonne femme laissa Lucie maîtresse de son appartement, & alla vaquer à ses affaires, jusques au dîner, qui, comme elle, fut simple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle sortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit nécessaires. Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi sur le projet qu'elle avoit formé de la placer après de quelque Dame, il lui avoit paru nécessaire de la mettre pour quelque temps chez une Lingère, où elle apprendroit bien des choses, que son nouvel état pourroit lui rendre nécessaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Pickering lui dit qu'elle en connoissoit une qui passoit pour une très-honnête personne, & chez laquelle elle seroit très-bien ; que ces courses l'ayant menée dans son quartier, elle la lui avoit proposée, & que Madame Yielding avoit accepté son offre avec plaisir. Ainsi, ma chère Lucie, continua-t-elle, si la proposition vous agréé, je vous y menerai lorsque vous vous serez reposée ici quelques jours ; car je ne veux pas que vous me quittiez de la semaine. Lucie insista pour ne la pas incommoder si long-temps.

long-temps : ah ! de grace , interrompit Madame Pikring , quittez ce ton de cérémonie , qui n'est fait que pour m'affliger. C'est de bon cœur que je vous offre les secours qui peuvent dépendre de moi ; & si vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnaissance , prouvez-moi la vôtre , en vivant avec moi sans façon , & avec autant de confiance , que je sens d'amitié pour vous. Lucie , touchée de tant de franchise , ne voulut pas insister davantage sur la crainte de lui être à charge ; & resta , en effet , chez elle jusqu'au Lundi suivant , qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding , à laquelle elle la recommanda , comme elle auroit fait sa propre fille , & ne la quitta que les larmes aux yeux , après lui avoir promis de la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle sortie , que la Yielding présenta de l'ouvrage à Lucie , qui s'acquitta assez bien de ce qu'elle lui avoit donné à faire , pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient passés tranquillement , lorsqu'un après-midi , un équipage leste & brillant , d'où sortoit impétueusement un jeune homme encore plus brillant que son car-

. Lerécit, repartit Lucie, en fera court
 & douloureux. Alors elle conta à Ma-
 dame Pikring, qu'elle ne connoissoit pas
 ses parents, & s'étendit sur les soins que
 le Chevalier avoit pris d'elle & de son
 frere, jusqu'à ce jour-là. Je jouissois dans
 la paix la plus profonde, ~~de la~~ de
 le, de devoir mon existence à la vertu,
 mes talents, au plus ~~beau~~ & au plus
 vertueux mortel. ~~Je~~ respirât; lorsque
 malheur ~~me~~ r moi, l'amitié
 dont il m' ~~est~~ est devenue une pas-
 sion vic ~~ieuse~~ ui rends justice. Ce n'a
 d ~~été~~ par des voies confor-
 actere, qu'il a attaqué mon
 qu'il a tâché de le plier à ses
 . nts : mais notre malheur com-
 mun ay ~~ait~~ it voulu que tous ses efforts
 aient été inutiles, cet homme si res-
 pectable s'est enfin laissé emporter par
 sa passion, jusques au point d'attenter à
 ma vertu. Oui, ma chere Madame Pik-
 ring, (& quel ne devoit pas être son
 égarement pour s'être si peu respecté ?)
 il a voulu me faire violence. Il est vrai
 qu'il s'est repenti d'un si infâme projet,
 avec une promptitude qui prouve bien
 combien peu il étoit fait pour son cœur ;
 mais quelques reproches qu'il s'en soit
 faits, quelques promesses qu'il m'ait fai-

tes pour l'avenir, il m'a semblé que moins j'avois dû craindre de sa part une pareille foiblesse, plus, l'en trouvant une fois capable, il étoit dangereux pour moi de rester auprès de lui : car il faut, pour en être venu à une extrémité si contraire à ses principes, que ce sentiment qu'il appelle amour, soit un sentiment bien pernicieux, & qui dérange cruellement la tête. Cette réflexion m'a déterminée à le fuir, pour n'être pas exposée à quelque nouvelle insulte de sa part. Ah! Madame, je frémis encore, quand je songe à l'état dans lequel je l'ai vu hier au soir; il trembloit autant que moi-même; sa respiration étoit précipitée & interrompue; & ses regards, autant que l'obscurité de la nuit a pu me permettre de le remarquer, étoient remplis d'un feu & d'une ardeur inquiète, dont le souvenir seul me pénètre de terreur. N'ai-je pas fait sagement de sortir de chez lui à la pointe du jour? car c'étoit de chez lui que je venois, lorsque j'ai eu le bonheur de vous rencontrer. Voilà mon histoire: je ne vous cache que le nom de mon bienfaiteur, qu'il vous est inutile de savoir, & qui ne doit point sortir de ma bouche, dans une occasion où

il ne peut pas être accompagné d'un éloge. C'est, j'en suis sûre, la première fois de sa vie qu'il a pu mériter d'être blâmé; il est naturellement le meilleur & le plus vertueux des hommes, & tant que respirerai, je conserverai pour lui la plus tendre reconnaissance. Ah! s'écria Madame Pikring, embrassant vivement Lucie, qu'elle est innocente! que de candeur & de naturel! le Ciel, n'en doutez pas, vous récompensera de tant de bonté: prenez courage, ma chère fille, nous verrons à vous plaire. Une Dame de qualité: mais, qui peut vous convenir. En attendant, vous resterez avec moi, qui, malgré la médiocrité de ma fortune, vous garderois volontiers toujours, si ma profession étoit compatible avec le desir que j'en ai; mais vous êtes jeune, charmante, & vous seriez trop exposée ici, où je reçois tous les jours des étrangers; parce que je loue des appartements meublés. Cependant, avec la précaution de vous tenir renfermée dans le mien, vous éviterez les yeux & les propos des jeunes gens qui habitent cette maison, & nous aurons le temps de vous chercher ce qu'il vous faut. Que j'ai de grâces

à vous rendre , lui dit la reconnoissante Lucie ! la Providence me protegee assurément , puisqu'elle a permis que j'eusse le bonheur de vous rencontrer : mais il n'est pas juste que je vous sois à charge ; voilà , ajouta-t-elle , en les lui présentant , cinq guinées que j'ai réservées pour mes pressants besoins , sur une centaine que j'ai cru devoir , en le quittant , restituer à mon généreux protecteur. Daignez les accepter , je vous en conjure. Oui , lui dit Madame Pikring , avec un air d'admiration ; oui , je les prends , & les employerai cette après-dinée même , à vous acheter tout ce qui peut vous être nécessaire ; car , continua-t-elle , en fouriant , votre paquet me paroit contenir fort peu de chose. Je n'ai , répondit Lucie , emporté , comme vous pouvez bien le penser , que ce dont j'avois absolument besoin : je me serois reproché le superflu comme un vol honteux , que je ne me serois jamais pardonné. Que vous êtes heureusement née , ma chere fille , s'écria Madame Pikring ; je ne puis , en vous entendant , admirer assez à quel point la vertu seule vous a bien conduite , & de combien sa lumiere est plus sûre , que toutes celles que nous pouvons tenir de l'âge & de l'expérience !

Après cette conversation, qui avoit un peu allongé le déjeuner, la bonne femme laissa Lucie maîtresse de son appartement, & alla vaquer à ses affaires, jusques au dîner, qui, comme elle, fut simple & fort bon. A peine fut-il fini, qu'elle sortit pour faire les emplettes qu'elle croyoit nécessaires. Lucie : elle lui dit, en rentrant, qu'après avoir réfléchi sur le projet qu'elle avoit formé de la placer, après de quelque Dame, il lui avoit paru nécessaire de la mettre pour quelque temps chez une Lingère, qu'elle apprendroit bien des choses, que son nouvel état pourroit lui rendre nécessaires. Lucie ayant applaudi à cette nouvelle idée, Madame Picking lui dit qu'elle en connoissoit une qui passoit pour une très-honnête personne, & chez laquelle elle seroit très-bien ; que ces courses l'ayant menée dans son quartier, elle la lui avoit proposée, & que Madame Yielding avoit accepté son offre avec plaisir. Ainsi, ma chere Lucie, continua-t-elle, si la proposition vous agréé, je vous y menerai lorsque vous vous serez reposée ici quelques jours ; car je ne veux pas que vous me quittiez de la semaine. Lucie insista pour ne la pas incommoder si long-temps :

long-temps : ah ! de grace , interrompit Madame Pikring , quittez ce ton de cérémonie , qui n'est fait que pour m'affliger. C'est de bon cœur que je vous offre les secours qui peuvent dépendre de moi ; & si vous croyez que ma bonne volonté mérite quelque reconnaissance , prouvez-moi la vôtre , en vivant avec moi sans façon , & avec autant de confiance , que je sens d'amitié pour vous. Lucie , touchée de tant de franchise , ne voulut pas insister davantage sur la crainte de lui être à charge ; & resta , en effet , chez elle jusqu'au Lundi suivant , qu'elle la mena à regret chez Madame Yielding , à laquelle elle la recommanda , comme elle auroit fait sa propre fille , & ne la quitta que les larmes aux yeux , après lui avoir promis de la venir voir le plus souvent qu'elle pourroit.

A peine fut-elle sortie , que la Yielding présenta de l'ouvrage à Lucie , & s'acquitta assez bien de ce qu'elle avoit donné à faire , pour s'en attirer mille éloges. Quinze jours s'étoient passés tranquillement , lorsqu'un après-midi , un équipage leste & brillant , d'où sortoit impétueusement un jeune homme encore plus brillant que son car-

rosse, arrêta à la porte de la Yielding. Que le Diable, dit-il, en entrant, d'un air brusque & insolent, avec noblesse, emporte la Cité, ou la rapproche de la Cour ! Je crois, parbleu ! qu'elle s'en éloigne tous les jours ; il faudroit des relais pour y venir ; je ne fais ce que mes chevaux pensent de cette course-là ; mais pour moi, qui n'ai pas l'honneur de me porter aussi-bien qu'eux, j'en suis excédé. Tu veux donc pas quitter ce vilain quartier, Fanny ? La Yielding alloit répondre avec le plus grand respect, à ces limes impertinences, mais elle s'apercevant Lucie : t-il, on y trouve de ces is-là, c'est la Cité ! qu'elle s'éloigne a présent, qu'elle reste où elle est, c'est, je te jure, ce qui me devient bien indifférent : eh ! d'où diable sort donc cette manière de Divinité, que je ne te l'ai pas encore vue ? Dieu me damne, mais complètement, si ce n'est la plus jolie créature qu'il y ait dans Londres ! & tu crois que nous te la laisserons long-temps ! non, ma belle enfant, ajouta-t-il tout de suite, en s'adressant à Lucie, & en s'asseyant auprès d'elle, ce n'est pas pour orner une vile boutique, mais le plus beau des palais, que

êtes faites. Je le suis, Mylord, répondit modestement Lucie, pour la place que j'occupe, & je n'en ambitionne point d'autre. Oh ! par exemple, c'est ce que nous verrons, dit-il, en voulant lui baiser la main. Quoi ! vous me retirez votre main ! eh, bon Dieu ! que la vertu est farouche dans la Cité ! si vous saviez combien nous en avons apprivoisé en notre vie, vous nous en montreriez une plus humaine ; croyez-moi donc, mon petit Ange, nous sommes à la Cour une douzaine de Pairs auxquels rien ne résiste. Il est vrai, au reste, que quand les temps nous le permettent, nous faisons tous les ans un voyage en France. Diable ! nous n'avons garde de laisser appesantir nos grâces, par l'air grossier de Londres. Ils sont fort plaisants, ce me semble, les François, repliqua Lucie, & bien dignes de la réputation qu'ils ont de l'être, si c'est chez eux que vous avez pris vos tons & vos manières. Mais, parle donc, Fanny ! dit le Lord à la Yielding, je la crois *Perfifleuse*. C'est que cela seroit délicieux, au moins ! mais c'est que je l'aime à la folie, le *Perfiffage* ! personne à la Cour ne le manie comme moi ! & nous ferions tous deux, si elle a ce talent, comme je le

suppose, des conversations charmantes, & des soupers, comme j'ose dire, que l'on en fait peu dans Londres.

La Yielding qui jugeoit de l'embarras de Lucie par sa rougeur, & qui craignoit qu'en laissant continuer au Lord un entretien si scandaleux, elle ne donnât lieu à Lucie de la soupçonner d'avoir pour lui d'assez peu honnêtes complaisances, l'interrompit assez froidement, pour lui demander s'il y avoit quelque chose pour son service. Je croyois quand je suis venu, répondit-il, en avoir assez à te commander. J'avois dans la tête les plus belles dentelles du monde; mais avec la Dêité que tu m'as avises de placer dans ton comptoir, comment diable veux-tu qu'on se souvienne de quelque chose? que veux-tu que je te dise? je reviendrai; & tu voudras bien m'en croire, peut-être, sans que j'en jure. Adieu, ma Reine, ajouta-il, en s'adressant à Lucie, vous faites la dédaigneuse; mais je veux être le Pair d'Angleterre le plus déshonoré, si nous ne faisons pas ensemble une plus ample connoissance.

En achevant ces intéressantes paroles, il remonta dans son carrosse; & ses chevaux aussi étourdis que lui, l'emporte-

rent de toute la vitesse de leurs jambes. Qui est cet homme-là, demanda Lucie à la Yielding, avec étonnement ? je n'aurois jamais cru, si je ne l'avois pas vu, qu'il y eût des êtres aussi souverainement ridicules. Qu'appellez-vous ridicule, Mademoiselle, repliqua la Yielding ? savez-vous bien que celui à qui vous donnez si indiscrettement cette épithète, est un des plus nobles Lords d'Angleterre, & une de mes meilleures pratiques ? savez-vous bien qu'il achète sans cesse, ne marchande jamais, & paye toujours comptant ? Je comprends bien, répondit Lucie, que cela fait de grandes vertus à l'usage de votre boutique ; mais je n'en crois pas moins qu'on peut les posséder, & par-delà, & être encore fort impertinent. Oh, sans doute ! repartit la Yielding ; est-ce parce qu'il vous a trouvé jolie, & qu'il vous l'a dit à sa manière ; il est vrai ; mais enfin, si elle étoit si mauvaise, tourneroit-il, comme il fait, la tête aux plus jolies femmes de la Cour ? Ah ! s'écria Lucie, qu'il faut qu'une femme l'ait mauvaise, pour se la laisser tourner par de pareils propos, & des façons si offensantes ! Ne vous a-t-il pas dit, reprit la marchande, qu'il va en France tous

les ans ? Ces façons que vous blâmez sont celles de ce pays-là , & plaisent fort en celui-ci ? eh puis ! croyez-vous qu'avec de petites bourgeoises comme nous , un Seigneur de cette importance agisse comme avec une Duchesse ? Ce sont ses affaires , répondit Lucie ; mais comme toute bourgeoise que je suis , le ton qu'il a pris avec moi ne me convient pas , je vous prierai de trouver bon que je travaille dans ma chambre , afin de n'y plus être exposée. Oh ! pour cela non , Mademoiselle , dit la Yielding , d'un air fâché ; quand on est jolie , il faut s'accoutumer à se l'entendre dire. Plus on effuye de ces propos-là , moins ils font d'impression ; & je le fais assez par moi-même , pour ne les pas craindre pour vous.

Lucie , que cette conversation ennuyoit , pour la faire cesser , prit la Gazette qui étoit sur le comptoir , & ne fut pas d'une médiocre surprise , d'y trouver cet article.

„ Si une jeune personne , qui s'est
 „ sauvée de chez des gens qui l'ont éle-
 „ vée , & auxquels elle est chère , veut
 „ y revenir , on l'affure qu'elle ne sera
 „ plus exposée aux accidents qui l'ont
 „ déterminée à la fuite , & qu'elle n'au-

„ra jamais lieu de se repentir de son
 „retour, dans une maison que son ab-
 „sence désespere”.

Cette lecture avoit plongé Lucie dans une rêverie si profonde, que ce fut en vain que la Yielding, qui croyoit dire sur l'usage qu'on doit faire de la vertu, de fort belles choses, chercha à s'attirer plus long-temps son attention. Plus elle réfléchissoit sur ce qu'elle venoit de lire, moins elle pouvoit se persuader que cet article n'eût été inséré dans la Gazette, par l'infortuné Rutland. Cette nouvelle preuve de bonté de sa part, réveilla vivement dans l'ame de Lucie, sa tendresse, sa reconnoissance, & même la douleur qu'elle avoit eue de le quitter. Cependant il ne lui fut pas possible, en se rendant compte de ce qu'elle avoit fait, de se persuader qu'elle eût eu tort de s'alarmer, & qu'elle eût pu, avec raison, compter sur le repentir du Chevalier. Il falloit que dès-lors elle eût mauvaise opinion de la vertu des hommes, & qu'elle ne crût pas qu'elle dût remporter la victoire, lorsqu'elle trouvoit à combattre une passion violente. Quoi qu'il en soit, toute mécontente qu'elle commençoit à être de son état, les nouvelles assu-

rances que le Chevalier lui donnoit, de la respecter toujours, ne diminuerent rien de ses terreurs, & ne changerent rien à la résolution qu'elle avoit prise de ne pas retourner chez lui. Elle lui étoit cependant trop tendrement attachée, pour qu'elle s'y conformât, sans éprouver une vive douleur. L'espece de combat qu'elle se livra, & les réflexions qu'elle fit sur son état passé, & sur sa situation présente, la tinrent éveillée toute la nuit; & la Yielding fut surprise le matin de l'abattement où elle la trouva. Lucie cependant n'en étoit que plus belle. Cette insomnie avoit mis dans ses yeux, cette langueur touchante, qui répand dans l'ame un sentiment moins vif, mais plus satisfaisant pour celle qui le fait naître, & pour celui qui l'éprouve, que le simple desir. Tout destiné qu'étoit le Lord Chester à ne connoître que celui-là, il parut, lorsqu'il arriva, plus bruyant & plus brillant encore que la veille; que l'air tendre & languissant de Lucie le frappoit vivement. Qu'elle est belle! s'écria-t-il, comme s'il eût été seul avec elle: que de grace! que de noblesse! & tu voudrois, continua-t-il, en s'adressant à la Yielding, que la tête ne tournât

pas d'une créature de cette espèce ! Que j'aïvois d'empressement de vous revoir, mon Ange ! ajouta-t-il , en regardant Lucie avec des yeux plus hardis que tendres : vous détournez vos regards ! craignez-vous de lire dans les miens tout ce que vous m'inspirez , ou de me laisser voir dans les vôtres , que vous en avez quelque reconnaissance ! j'aime la pudeur , à un certain point s'entend ; mais quand elle devient *Beguculerie* , croyez-m'en , ma petite Reine , elle ne vaut pas le diable. Madame , dit Lucie , à Yielding , sans regarder le Lord , ne m'avez-vous prise ici que pour y essuyer de pareils propos , & Mylord n'y vient-il que dans le dessein de m'affliger de sa présence & de ses discours ?

La Yielding & le Lord , tout imprudens qu'ils étoient tous deux , furent embarrassés de cette apostrophe. L'une en rougit , l'autre n'y répondit rien ; mais le Lord Chester ne voulant pas obliger Lucie à le quitter , comme elle paroïssoit en avoir l'intention , regardant une superbe garniture de dentelle qu'elle tenoit , la loua beaucoup , & demanda ensuite à la Yielding si elle étoit à vendre. Elle est comme retenue , Mylord , répondit-elle ; cependant si elle

vous plaît, pour deux cents guinées elle est bien à votre service. Je la trouverois, tout admirable qu'elle est, un peu chère, dans toute autre circonstance, reprit-il : mais tout ce qu'à présent je ne te pardonnerois pas, ce seroit d'en avoir une plus belle, & de ne me la pas montrer. En achevant ces paroles, il jeta sur le comptoir, quatre rouleaux que la Marchande reçut, en l'assurant que cette garniture étoit ce qu'elle avoit de plus beau.

Pendant que le marché se faisoit, Lucie enveloppa la garniture, pour être plutôt quitte de cet insupportable Lord ; mais lorsqu'elle voulut la lui remettre : Elle est, lui dit-il, dans les mains où je veux qu'elle aille ; & je ne vous donne, aimable Lucie, en vous priant de l'accepter, qu'une bien foible preuve du desir que j'aurois de vous être utile, & de réparer tous les torts que la fortune me paroît avoir avec vous. Je ne lui en reproche qu'un, Mylord, répondit-elle fièrement ; & c'est de m'exposer aux discours que vous me tenez, & de me rendre l'objet de vos honteuses libéralités ; à ces mots, elle jeta la garniture du côté du Lord, avec un mépris qu'il sentit vivement, & qui l'étonna beau-

coup : car sa vanité qui lui en faisoit mériter tant , ne lui permettoit pas de croire qu'il en inspirât. Vous répondez singulièrement à Mylord, lui dit la Yielding; on peut être désintéressée, mais il me semble que cela ne dispense pas d'être polie : Mylord est si respectable Qu'il agisse donc de façon à se faire respecter , interrompit vivement Lucie; qu'il respecte lui-même la vertu, ou que du moins il la laisse tranquille.

A ces mots , elle se leva brusquement , & jettant sur Mylord Chester, qui vouloit la retenir , un regard d'indignation qui l'atterra , tout insolent qu'il étoit, elle se retira dans une chambre à côté , dont elle ferma la porte sur elle. La Yielding, outrée qu'on eût osé traiter ainsi un homme de cette importance , lui en commençoit des excuses , lorsque le Lord l'interrompant par un éclat de rire forcé ; Voilà , dit-il , un petit dragon de vertu que j'aurai bien du plaisir à dompter : mais où diable l'as-tu pris ? car , ajouta-t-il , en regardant les filles de la Yielding , sans offenser ces Dames , & même ta boutique , je crois que tu te souviens qu'elles ne sont ici ni si réservées , ni si chères. Bon jour , la Yielding , nous nous reverrons , & dans

peu. Ah, parbleu ! Madame Lucie, vous avez, à ce que je vois, envie de me mener loin ; mais vous ferez plus de la moitié du chemin, ou je suis bien trompé. Vous ne jouez pas mal votre rôle ; mais, graces à Dieu, nous savons le nôtre ; & je vous mettrai à portée d'en dire des nouvelles. A propos ; & n'est-ce pas toi qui la conseilles ? Ah, sur mon ame ! Mylord . . . Oh ! interrompit-il, je prise, à ce que je crois, ton ame ce qu'elle vaut ; mais c'est que si cela étoit, & que tu fusses d'intelligence avec la Lucie, seulement par hasard, tu m'entends bien ! tu me connois ! je te respecte fort ! mais parbleu ! tu ne m'aurois pas fait impunément cette galanterie. Fais tes réflexions sur ce que que j'ai l'honneur de te dire ; & dans tous les cas, compte sur ma reconnoissance. Adieu. Mais, Mylord, lui dit-elle, que voulez-vous que je fasse de cette garniture ? Garde-la à Lucie, lui cria-t-il, en remontant dans son carrosse, je te réponds qu'elle te la redemandera avant qu'il soit peu. La Yielding, qui n'avoit pas si bonne opinion de cette affaire que le Lord, secoua la tête, & ne répondit rien. Lorsque Lucie fut assurée du départ du Lord Chester, elle rentra ; &

sans donner le temps à la Lingere de lui parler , elle lui demanda permission de travailler dans une chambre à part , ou de se retirer. A l'air décidé dont elle fit cette proposition , la Yielding , qui avoit quelque envie d'obliger le Lord , & qui ne vouloit pas cabrer Lucie , lui répondit obligeamment qu'elle feroit tout ce qui lui plairoit ; mais elle ne put se dispenser d'ajouter que son procédé avec un Seigneur , tel que le Lord Chester , lui paroissoit souverainement ridicule. Lucie qui commençoit à se défier des mœurs de Madame Yielding , & qui attendoit avec impatience la bonne M^e. Pikring , pour lui confier ses peines , & l'engager à la retirer d'une maison qu'elle regardoit comme dangereuse ; Lucie , dis-je , ne répondit rien à une remontrance si déplacée , & profita de la permission qu'on venoit de lui accorder.

Elle fut donc tranquille jusques au lendemain , que Mylord Chester arriva , avec l'air de ne pas douter que cette troisieme visite ne dût être le terme de ses soins , & tout au moins , le commencement de son triomphe. S'il avoit confié à la Yielding ses espérances , elle les auroit assurément modérées. Cette femme n'avoit vu dans le cœur de Lucie ,

qu'une extrême aversion pour lui ; & s'il se pouvoit, un mépris encore plus grand ; & si le premier de ces mouvements peut s'effacer quelquefois , l'autre qui est ordinairement fondé , ne prend par le temps , & par la réflexion , que de nouvelles forces. La Marchande trouvoit encore dans l'ame de Lucie un désintéressement qui achevoit de l'effrayer pour la réussite des projets du Lord ; & qui lui plaisoit d'autant moins , que si elle avoit pu la déterminer à s'y prêter , elle ne doutoit pas qu'il ne l'eût très-libéralement recompensée de ses soins.

Où est donc , s'écria-t-il , en entrant , cet aimable petit monstre de vertu , que je ne le vois pas ici ? qu'est devenue la plus agréable & la plus fiere de toutes les Lucies du monde ? Fanny, ajouta-t-il , en regardant la Marchande avec colere , tu fais bien que tu dois m'en répondre. Moi ! Mylord , répondit la Yielding , cette fille est-elle à moi , pour que j'en dispose ? Je n'entre point dans toutes ces discussions , repliqua-t-il ; c'est ici que je l'ai trouvée , qu'elle m'a plu , que je la viens chercher , & qu'il faut que je la retrouve. Ecoute ; je ne suis fait pour être ta dupe , que quand j'achete. Il y a ici de la conjuration : vous croyez , en

me la faisant chercher, elle en se cachant, que je payerai plus cher. Tu te trompes, mon cœur, j'ai fixé le prix que j'y veux mettre; & n'en donnerai pas un Schelling de plus. Oh parbleu ! si depuis que j'existe, j'avois donné dans ces panneaux-là, je serois ruiné, il y a longtemps. Allons, où est-elle, dis-le-moi amicalement, & ne me force pas à déshonorer une boutique pour laquelle j'ai eu jusques ici tant d'égards. Mais, Mylord, repartit-elle, supposez un instant que Lucie n'est plus ici, & que j'ignore où elle est : cela ne se pourroit-il pas dans le fond ? Rien n'est, repartit-il, ni plus vraisemblable, ni pourtant moins vrai. Tu es fort éloquente, sans doute ; mais tu le serois plus que toute la Cité ensemble, que tu ne me persuaderois pas. Finissons, ajouta-t-il, en parlant plus bas, mon indignation, ou cent guinées, & Lucie. Voilà bien du tourment, reprit-elle, pour une petite personne qui.... Oui, interrompit-il, qui ne te vaut pas : mais tu me permettras de n'en pas juger comme toi. En un mot, j'en ai la fantaisie ; & le diable l'eût-il cachée dans les entrailles de la terre, je la trouverai, je t'en donne ma parole. Eh bien ! est-ce marché conclu entre nous ? voilà les cent

guinées... Mylord est si noble ; repar-tit-elle , que Que tu me diras où est Lucie , sans doute ; j'aime mieux la voir , que d'effuyer tes éloges , tous élégants que je prévois qu'ils seront. Eh bien ! puisque vous voulez absolument le savoir , elle est là-dedans , lui dit-elle , en lui montrant la chambre où Lucie s'étoit retirée. Ce n'est pas pour te déplaire , lui dit le Lord , en lui donnant les cent guinées ; mais pour une femme d'esprit , tu donnes tes secrets à bon marché.

En achevant ces paroles , il vola où étoit Lucie ; & entrant fort doucement dans sa chambre , il la vit qui révoit profondément. Suis-je , lui dit-il , d'un air un peu plus tendre que la veille , mais dans lequel il entroit pourtant plus de fatuité que de sentiment ; suis-je , ma divine Lucie , le fortuné mortel qui vous occupe ? réfléchissez-vous à la barbarie qu'il y a à fuir un homme qui vous adore , & qui ne veut que vous rendre heureuse ? Croyez-moi , mon petit Ange , ajouta-t-il , en profitant de la surprise de Lucie , quittez un séjour si peu digne de vous , & venez prendre possession du palais que je vous ai préparé , & où avec mille guinées de rente , je ne vous

laisserai ni bijoux, ni parure, ni plaisirs à desirer. Portez, lui répondit Lucie, en se levant d'un air fier & irrité, vos présents & votre personne à des femmes assez méprisables, pour estimer l'une, & pour recevoir les autres. Mais, ma petite Reine, reprit le Lord, je vous prie de vouloir bien considérer qu'il y a déjà trois grands jours que j'ai l'honneur de vous adorer, & que vous me faites celui de me traiter avec une cruauté, que j'ose dire que je n'ai éprouvée nulle part. Et que vous éprouveriez par-tout, ajouta Lucie, si tout le monde vous rendoit autant de justice que moi. Pour de la dignité, passe, repartit-il, cela décore une affaire; mais pour des injures, belle Lucie, m'en dire, & croire au surplus, continua-t-il, en la retenant, que je vous laisserai sortir d'ici, sans m'avoir fait une satisfaction convenable, c'est, en vérité, ce qui ne doit pas être, & que je ne souffrirai jamais. Encore une fois, mille guinées, & ma personne. Lâche, s'écria Lucie, si tu es trop corrompu pour connoître ou respecter la vertu, apprend que quand j'en pourrois manquer, le mépris m'en tiendrait lieu avec toi.

Mylord Chester déjà irrité de la fierté

de Lucie, le fut au dernier point de la façon dont elle venoit de le traiter ; & croyant ne devoir pas ménager plus long-temps une fille qu'il trouvoit chez la Yielding , & à la vertu de laquelle il croyoit , en conséquence , assez légèrement , il la prit entre ses bras. Il étoit déterminé , ou à se venger d'elle , ou à la décider par des caresses , qui ne pouvoient être en cette occasion , que les plus cruelles insultes ; mais la vigoureuse résistance de Lucie , & les cris perçants qu'elle poussa , ne lui laisserent pas long-temps l'espérance de la vaincre. D'ailleurs la Yielding , qui ne vouloit point non plus passer pour ce qu'elle étoit dans le fond , craignant que les cris de Lucie n'excitassent une rumeur qui n'auroit pas été à son avantage , malgré la vive reconnoissance qu'elle conservoit pour le Lord , courut au secours de cette infortunée , & le força d'abandonner son infâme projet. Elle étoit occupée à gronder Lucie , sur ce qu'elle faisoit pour un rien , l'éclat du monde le plus scandaleux ; & Lucie qui commençoit à la connoître , lui répondoit avec le dernier mépris , lorsque la bonne Pikring , qu'un procès avoit beaucoup occupée depuis quelques jours , & qui , par cette raison ,

n'étoit pas venue voir Lucie à son ordinaire, entra dans la chambre. La Yielding fut confondue de sa présence; pour Lucie, elle la salua par un cri de joie; c'est le Ciel, lui dit-elle, en l'embrassant tendrement, qui vous envoie à mon secours, ma chère Madame Pikring. Eh, bon Dieu! que vous est-il donc arrivé, ma fille, lui demanda celle-ci? Des choses affreuses! inouïes! dit alors le Lord; on lui dit qu'elle est jolie, on veut le lui prouver, avec décence pourtant; car c'est mon avis à moi, qu'il en faut par-tout; & elle crie, comme vous l'avez entendu, peut-être. Oh! pour cela, dit la Yielding, Mademoiselle est fort sage, mais si *Béguenle*, que si Mylord m'en avoit voulu croire, il n'auroit pas daigné l'honorer d'un regard. Ah! Madame Yielding, dit la bonne Pikring, en secouant la tête, je crains bien de m'être trompée dans la bonne opinion que j'avois de vous. Cela pourroit bien être, reprit Lucie; fortions dès l'instant de cette odieuse maison, je vous le demande en grace. Allons, ma chère enfant, répondit la bonne Pikring, vous êtes trop raisonnable pour n'avoir pas de bonnes raisons pour le désirer. Ah! cela n'est pas douteux, interrompit le Lord,

d'un air ironique & piqué ; que le Diable me confonde, si cette petite innocente ne veut tirer de moi le double service de faire briller sa vertu, & de nourrir sa vanité ! Non , Mylord , lui répondit Lucie , en lui faisant , d'un air dédaigneux , une profonde révérence , vous ne pouvez jamais ni flatter l'une , ni éprouver l'autre. Après cet adieu , elle monta dans le carrosse qui avoit amené Madame Piking. Il étoit déjà nuit lorsqu'elles arriverent chez elle.

Lucie étoit si fatiguée de l'agitation que lui avoit causé le Lord Chester , qu'elle pria son hôtesse de trouver bon qu'elle remît au lendemain le récit de son aventure. La nuit tranquille qu'elle passa , & la joie qu'elle sentoît de se croire éloignée & garantie des poursuites de son persécuteur , lui rendirent sa gaieté ordinaire. Elle satisfit après-dîner la curiosité de Madame Piking , qui , indignée de la conduite de la Yielding , jure de ne voir de la vie , une créature si méprisable. En vérité , continua Lucie , quelque chose que l'orgueil de ce Lord lui fasse penser de sa vanité , elle est bien plus humiliée de sa conquête qu'elle n'en est satisfaite. Si tous les hommes de la Cour ressemblent à celui-là ,

la vertu des femmes y doit être bien en sûreté. J'ai entendu parler de lui ; répondit la bonne Pikring ; & tel que vous le trouvez , & qu'il est , vous ne sauriez imaginer combien il y tourne de têtes. Il faut sûrement, repliqua Lucie, ou que les têtes n'en soient pas fortes , ou que l'on soit convenu d'y prendre les ridicules pour des graces. Si vous aviez vu , ma chere Madame Pikring , avec quelle insolence , en me disant qu'il vouloit me plaire , il me traitoit ! quel mépris éclatoit dans ses propos , même les plus galants ! combien il croyoit me faire de grace & d'honneur , en daignant s'occuper à me déshonorer ! Non , vous ne comprendriez pas qu'il eût le desir de me plaire , avec un si grand soin de m'insulter.

Comme elle achevoit ces paroles , un carrosse qu'elle entendit arriver au galop , & qui arrêta à la porte , la fit changer de couleur. Elle regarda avec inquiétude au travers des vitres , & ayant reconnu les livrées du funeste Lord ; Ah ! Madame , s'écria-t-elle , c'est lui-même , chez vous ! grand Dieu ! que vais-je devenir ! Ne vous allarmez pas , répondit la bonne Pikring , vous n'êtes pas ici

chez la Yielding; & je vous jure qu'il ne s'en retournera pas content. Je vais vous enfermer ici & lui parler. Elle sortit à l'instant. A peine étoit-elle descendue dans sa salle, que le Lord y entra. Je ne fais, lui dit-il, d'un air assez honnête pour lui, si vous me connoissez. Oui, Mylord, répondit-elle respectueusement, j'ai eu l'honneur de vous voir hier, & ce n'étoit pas pour la première fois. Tant mieux, lui dit-il, je suis pressé d'en venir au fait, & cela m'épargne une préface. Puisque vous savez qui je suis, vous n'ignorez, sans doute, ni mes richesses, ni mon crédit. Je viens vous offrir l'un & l'autre, soit pour ou contre votre procès, soit pour ou contre vous, dans toutes les occasions imaginables. Comment! pour ou contre, interrompit-elle? Oui, reprit-il, d'un air froid; je ne peux pas savoir moi, comment vous agirez à mon égard. Je puis sortir d'ici, ou le meilleur de vos amis, ou le plus implacable ennemi que vous puissiez avoir. Puis-je, sur ce qui ne dépend que de vous, & ne sachant pas quelles seront vos dispositions, être sûr des miennes, soit en bien, soit en mal? on ne m'a pas parlé en bien de votre procès. Il est cependant fort bon,

repliqua la Pikring. Oui ! fort bon , reprit-il , propos de plaideur. Mais laissons cela ; je m'engage à vous le faire gagner , ou à vous dédommager très-amplement de sa perte , & n'exige de vous , pour cela , d'autre reconnoissance que de me faire l'amitié de me dire ce qu'est devenue cette petite Lucie que vous avez hier emmenée de chez la Yielding. Vous n'avez pas besoin , Mylord , répondit-elle , de m'offrir de si brillantes récompenses , pour une chose qu'en vérité je vous dirois pour rien. J'ai remis Lucie à ses parents. Quoi ! dit-il , si subitement ? je fais qu'elle a couché ici. Je ne le nie pas , répondit-elle ; mais j'ai pu faire beaucoup de choses depuis ce matin ; & vous verrez , Mylord , que ç'aura été par celle-là que j'aurai commencé. Vous pensiez donc , dit-il , avoir quelques raisons de vous hâter ? & je n'entrois pour rien dans une si singulière précipitation ! Je ne vois pas , en effet , Mylord , repliqua-t-elle , à propos de quoi un homme de votre genre auroit pu entrer pour quelque chose dans les petits arrangements qui peuvent regarder une fille comme Lucie. Petits arrangements ! répéta-t-il : savez-vous bien , Madame Pikring , que je commence à vous trou-

ver infiniment délicieuse. Eh ! ces parents de Lucie , auxquels vous l'avez si obligeamment remise , ne puis-je prétendre à l'honneur de les connoître ? Vous leur en feriez trop , Mylord , répondit Madame Pikring d'un ton ferme ; & puisqu'il faut m'expliquer clairement avec vous , la fortune ne les a pas faits pour être vos amis ; & leur probité ne leur permet pas les infâmes complaisances que vous pourriez vouloir exiger d'eux. Cela est on ne peut pas mieux écrit , reprit le Lord d'un ton ironique ; mais je n'en suis pas étonné : je savois déjà que vous avez bien de l'esprit. Le vôtre vous servira pourtant assez peu dans cette occasion-ci , Madame Pikring. Le profond respect que je vous dois , & que j'ai pour vous , Mylord , répondit celle-ci , ne me permet pas de vous rendre compliment pour compliment ; mais pour abrégér un entretien où vous & moi , perdons également notre temps , & pour revenir à Lucie , ses parents ne sont pas dignes de votre alliance , & le sont trop de votre estime , & de celle de tous les honnêtes gens , pour permettre que Lucie fût votre maîtresse. Je le pense comme vous , repartit le Lord : c'est à cause de cela précisément que je voudrois

drois avoir l'honneur de les connoître. Supposons que j'aye, comme il vous plaît de le penser, de certains projets sur la chasteté de Mademoiselle leur fille, & que cela ne leur convienne pas, ils sauront apparemment la défendre, sans que vous preniez la peine de vous en mêler. Allons, Madame Pikring, nommez-moi amicalement ces honnêtes gens-là. Que vous importe ! vous n'êtes plus chargée de Lucie, vous ; ce sera à présent leur affaire & la mienne ; & j'ai, quand je le veux, de si bonnes manières avec les probités auxquelles il m'arrive d'avoir affaire, que je n'en ai pas jusques ici trouvées qui m'incommodassent à un certain point. La leur, j'en suis sûre, vous incommoderoit, Mylord, répondit-elle ; & pour vous épargner ce désagrément, je ne vous les nommerai jamais.

Cette conversation fut longue. Mylord Chester y fit toutes sortes de personages, promit de l'or, offrit des pierres, s'emporta, se radoucit : & tout cela, le plus inutilement du monde. La bonne Pikring fut inébranlable, & il la quitta enfin, avec des menaces & des juréments qui ne l'émurent pas plus, que n'avoit fait tout ce qu'il lui avoit offert. Aussi-tôt que Madame Pikring en fut

débarassée , elle remonta avec empressement , raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez , je crois , ajouta-t-elle , être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres , je crains ses violences. Il n'est sûrement pas amoureux , mais il croit l'être , sa tête est frappée ; eh ! combien de gens prennent la leur , pour leur cœur ! il va faire assiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un domestique : en un mot , il apprendra que vous êtes ici ; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi , s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez , tant que cette fantaisie durera , je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. J'ai à Bristol une sœur qui , comme moi , loue des appartements garnis. C'est une bonne femme qui m'aime , & qui sûrement vous aimera autant que je fais , ma chère Lucie , lorsqu'elle vous connoîtra. En attendant , pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même , je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari , de qui elle ne connoît pas la famille , & lui dirai de plus , que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester , nous partirons , si vous le voulez bien , avant le jour. Que pensez-vous de ce projet ? Je pense , répondit Lucie , en l'embrassant tendrement , que vous êtes la meilleure de toutes les femmes , & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance ; mais ma chere Madame Pikring , je ne puis rester long-temps chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela , repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche , y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront , il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez , & qui vous convienne aussi : car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition , faisons dès ce moment nos préparatifs , & demain avant le jour , nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne ; mais , graces à Dieu , nous n'aurons pas à les

craindre ; & pour qu'il nous poursuive inutilement , s'il vient à apprendre notre départ , j'aurai soin de dire que nous allons du côté le plus opposé à la partie de l'Angleterre , vers laquelle nous dirigerons nos pas.

Cet arrangement fait , elles souperent de bonne heure , se couchèrent de même , partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela ; & le troisieme jour de leur départ , elles arriverent à Bristol , & allerent descendre chez Madame Hépenney , sœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les unissoit toutes deux , prouve qu'elles se ressembloient. C'étoit la même franchise & la même générosité. Ces deux sœurs s'embrassèrent donc avec la plus vive tendresse. Quand Madame Hépenney fut un peu à elle , elle regarda Lucie avec autant de plaisir que de surprise , & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même , ajouta-t-elle , que dans l'intention de vous la laisser , & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez ; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter , répon-

dit Madame Hépenney , que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez , & qu'une personne si faite pour intéresser , & qui vous est si chère , ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur , songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent , & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le temps de la garder. . . . Oh ! interrompit Madame Pikring , c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot , je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir , sur ma parole. Je la reçois donc , & de bon cœur , reprit Madame Hépenney , & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs , toute ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk , notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques , que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinents , si mal élevés , & si libertins , comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring, satisfaite de cet arrangement , & du goût que sa sœur paroïsoit prendre pour sa chere Lucie , songea à retourner à Londres , où sa présence étoit nécessaire ; ainsi , après deux jours de séjour à Bristol, elle dit à sa prétendue niece , un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez , & agissez toujours , ma chere enfant , lui dit-elle , en l'embrassant , comme vous avez fait jusques ici , & soyez sûre qu'à cette condition , je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere , & qui me paroît commencer à vous aimer. Si , cependant , quelque chose vous déplaisoit , vous n'avez qu'à m'écrire , & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme , ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin ; enfin , il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenney , Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture , & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit faite le Lord Chester , à peine osoit-elle regarder par la fenêtre , tant

elle craignoit qu'il ne fût qu'elle étoit à Bristol , & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenney , surprise de voir une fille d'une figure si distinguée , se réduire par choix à une si profonde solitude , conçut pour Lucie une sorte de respect , qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après , la Duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maison , & la crainte d'être vue , déterminèrent Lucie à ne plus sortir de sa chambre. Un jour que la Duchesse étoit sortie avec toute sa suite , Madame Hépenney monta chez Lucie , & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque temps , elles entrèrent dans l'appartement de la Duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin , & quelques instruments. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talents pour la musique étoient encore les mêmes ; elle se saisit d'abord d'une guitarre , ensuite d'un dessus de viole , & finit par se mettre au clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenney , qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue , étoit si confondue de ce c

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperçue d'aucun des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la musique, & qui jouoit de tous les instruments que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenney, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenney, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aye entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hasard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon séjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talents; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante ! s'écria la Duchesse, quoi ! Madame Hépenney, cette jeune personne est votre niece ; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous ? A être, Madame, repliqua la Hépenney, auprès de quelque Dame, à laquelle ses talents pourront plaire. Ah ! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre ? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

débarassée, elle remonta avec empressement, raconter à Lucie ce qui venoit de se passer. Vous pouvez, je crois, ajouta-t-elle, être convaincue qu'il ne reviendra pas me tenter. Mais si je méprise ses offres, je crains ses violences. Il n'est sûrement pas amoureux, mais il croit l'être, sa tête est frappée; eh! combien de gens prennent la leur, pour leur cœur! il va faire assiéger ma maison par des espions. Il corrompra aisément un domestique: en un mot, il apprendra que vous êtes ici; & je ne prévois plus que de l'embarras pour vous & pour moi, s'il vient à faire cette découverte. Pour éviter tous les risques que vous courez, tant que cette fantaisie durera, je crois qu'il seroit prudent que vous vous éloignassiez de Londres. J'ai à Bristol une sœur qui, comme moi, loue des appartements garnis. C'est une bonne femme qui m'aime, & qui sûrement vous aimera autant que je fais, ma chère Lucie, lorsqu'elle vous connoîtra. En attendant, pour l'engager à prendre à vous tout l'intérêt que j'y prends moi-même, je vous ferai passer pour une niece de feu mon mari, de qui elle ne connoît pas la famille, & lui dirai de plus, que vous êtes ma filleule. Et pour

prévenir toute entreprise de la part du Lord Chester , nous partirons , si vous le voulez bien , avant le jour. Que pensez-vous de ce projet ? Je pense , répondit Lucie , en l'embrassant tendrement , que vous êtes la meilleure de toutes les femmes , & que je ne pourrai jamais vous exprimer assez bien ma reconnoissance ; mais ma chere Madame Pikring , je ne puis rester long-temps chez votre sœur. Il faut que je songe à n'être à charge à personne. Ne vous tourmentez pas sur cela , repartit sa bonne hôtesse. Bristol est le lieu du monde le plus propre à vous placer heureusement. La saison des eaux qui s'approche , y attire beaucoup de monde. Ce seroit bien extraordinaire qu'entre toutes les femmes de qualité qui s'y trouveront , il ne s'en rencontrât pas une à laquelle vous conveniez , & qui vous convienne aussi : car c'est encore un point à examiner. Mais ce n'est pas à présent de cela qu'il est question. Puisque vous agréez ma proposition , faisons dès ce moment nos préparatifs , & demain avant le jour , nous serons en chaise. Je crois bien que demain matin les espions de votre persécuteur seront en campagne ; mais , graces à Dieu , nous n'aurons pas à les

craindre ; & pour qu'il nous poursuive inutilement, s'il vient à apprendre notre départ, j'aurai soin de dire que nous allons du côté le plus opposé à la partie de l'Angleterre , vers laquelle nous dirigerons nos pas.

Cet arrangement fait , elles souperent de bonne heure , se couchèrent de même , partirent à l'heure qu'elles avoient marquée pour cela ; & le troisieme jour de leur départ , elles arriverent à Bristol , & allerent descendre chez Madame Hépenney , sœur de la bonne Pikring. L'amitié qui les unissoit toutes deux , prouve qu'elles se ressembloient. C'étoit la même franchise & la même générosité. Ces deux sœurs s'embrassèrent donc avec la plus vive tendresse. Quand Madame Hépenney fut un peu à elle , elle regarda Lucie avec autant de plaisir que de surprise , & demanda à la bonne Pikring qui elle étoit. Celle-ci lui dit ce dont elle étoit convenue avec Lucie. Je ne vous l'amene même , ajouta-t-elle , que dans l'intention de vous la laisser , & avec la certitude que vous n'oublierez rien pour la placer auprès de quelque femme de qualité. Vous en logez ; & cela ne doit pas vous être bien difficile. Vous ne devez pas douter , répon-

dit Madame Hépenney , que je ne m'emploie de tout mon pouvoir à ce que vous demandez , & qu'une personne si faite pour intéresser , & qui vous est si chère , ne me le soit pas beaucoup à moi-même : mais me la laisser ! ma sœur , songez-vous bien à ma profession ? ma maison est nécessairement ouverte à tout le monde : votre filleule est charmante ; il se peut qu'il loge ici des gens qui le lui disent , & il n'est peut-être pas impossible que quelqu'un ne lui fasse trouver du plaisir à se l'entendre dire. Je n'ai pas le temps de la garder. . . . Oh ! interrompit Madame Pikring , c'est une peine qu'elle saura vous épargner : elle est dans l'usage de se garder elle-même : en un mot , je vous réponds de sa façon de penser ; & vous pouvez la recevoir , sur ma parole. Je la reçois donc , & de bon cœur , reprit Madame Hépenney , & d'autant plus volontiers que je la trouve charmante. D'ailleurs , toute ma maison étant retenue pour Madame la Duchesse de Suffolk , notre aimable enfant n'y courra pas les mêmes risques , que si j'y avois de ces jeunes Lords si impertinents , si mal élevés , & si libertins , comme cela ne m'arrive que trop souvent.

La bonne Pikring, fatisfaite de cet arrangement , & du goût que sa sœur paroissoit prendre pour sa chere Lucie , songea à retourner à Londres , où sa présence étoit nécessaire ; ainsi , après deux jours de séjour à Bristol , elle dit à sa prétendue niece , un adieu aussi tendre & aussi douloureux qu'elle auroit pu le dire à sa propre fille. Pensez , & agissez toujours , ma chere enfant , lui dit-elle , en l'embrassant , comme vous avez fait jusques ici , & soyez sûre qu'à cette condition , je ne vous abandonnerai jamais. Je vous laisse chez une sœur qui m'est chere , & qui me paroît commencer à vous aimer. Si , cependant , quelque chose vous déplaisoit , vous n'avez qu'à m'écrire , & je reviendrai sur le champ vous reprendre.

Lucie qui avoit le cœur pénétré des bontés de cette femme , ne s'en sépara qu'avec un vrai chagrin ; enfin , il fallut qu'elles se quittassent. Restée seule avec Madame Hépenney , Lucie jugea à propos de partager son temps entre la lecture , & mille petits ouvrages dont elle s'acquittoit avec une dextérité merveilleuse. Encore saisie de la peur que lui avoit faite le Lord Chester , à peine osoit-elle regarder par la fenêtre , tant

elle craignoit qu'il ne fût qu'elle étoit à Bristol , & qu'il ne fût venu l'y chercher. Madame Hépenney , surprise de voir une fille d'une figure si distinguée , se réduire par choix à une si profonde solitude , conçut pour Lucie une sorte de respect , qui l'engagea à redoubler pour elle d'égards & d'attentions. Peu de jours après , la Duchesse de Suffolk arriva avec un train considérable. Le monde qu'elle attiroit dans la maison , & la crainte d'être vue , déterminèrent Lucie à ne plus sortir de sa chambre. Un jour que la Duchesse étoit sortie avec toute sa suite , Madame Hépenney monta chez Lucie , & l'obligea d'aller avec elle faire un tour de jardin. Après s'y être promenées quelque temps , elles entrèrent dans l'appartement de la Duchesse. Ce fut avec une joie extrême que Lucie y trouva un clavecin , & quelques instruments. Elle ne put se refuser au plaisir d'essayer si ses talents pour la musique étoient encore les mêmes ; elle se saisit d'abord d'une guitarre , ensuite d'un dessus de viole , & finit par se mettre au clavecin. Elle en jouoit supérieurement. Madame Hépenney , qui ignoroit l'éducation que Lucie avoit reçue , étoit si confondue de ce qu'elle

voyoit, & si occupée du plaisir de l'entendre, que Madame de Suffolk, qui étoit revenue en chaise à porteurs, pour répondre à des lettres qu'on venoit de lui apporter de Londres, entendit ce petit concert pendant plus d'un quart d'heure, sans être apperçue d'aucun des deux. Lucie, quand elle entra, chantoit un air Italien, en s'accompagnant. Sa voix étoit douce, flexible, tendre & ménagée avec tout l'art qui pouvoit la faire valoir. Madame de Suffolk qui aimoit la musique, & qui jouoit de tous les instruments que Lucie avoit trouvés chez elle, ne se lassoit ni de l'entendre, ni de l'admirer, lorsqu'un mouvement involontaire qu'elle fit, suspendant l'attention de la Hépenney, la fit remarquer de cette femme. Le cri que cette vue inopinée lui arracha, interrompit Lucie. Jugeant alors, moins encore au respect de la Hépenney, qu'à l'air de Madame de Suffolk, devant qui elle se trouvoit, elle se leva avec précipitation, & faisant à la Duchesse une révérence, aussi noble que respectueuse, elle lui demanda pardon d'avoir osé entrer chez elle, & de s'y être amusée. Vous voulez donc, lui répondit la Duchesse, me demander pardon du plaisir que vous m'avez procuré, en me faisant entendre

la voix la plus agréable & la plus touchante que j'aye entendue de ma vie. Dites-moi seulement, je vous prie, à quel hasard je dois ce bonheur, & si je puis me flatter que pendant mon séjour ici, vous voudrez bien me le procurer quelquefois. Je ne mérite pas, Madame, répondit Lucie, l'éloge que vous daignez faire de mes foibles talents; & je m'estimerai trop heureuse, & serai trop honorée en effet, s'ils peuvent vous amuser. Ma tante vous dira, Madame, que je suis à vos ordres. Votre tante ! s'écria la Duchesse, quoi ! Madame Hépenney, cette jeune personne est votre niece ; & que fait-elle, ou à quoi la destinez-vous ? A être, Madame, repliqua la Hépenney, auprès de quelque Dame, à laquelle ses talents pourront plaire. Ah ! s'écria Madame de Suffolk, avec vivacité, n'en cherchez pas d'autres que moi, ou vous m'avez pour ennemie jurée. Ne voulez-vous pas bien, demanda-t-elle à Lucie, vous attacher à moi, non en qualité de domestique, car vous n'avez sûrement pas été élevée pour l'être, mais comme une compagne, avec laquelle je me ferai un plaisir de vivre ? Vous me comblez de vos bontés, Madame, répondit Lucie, & je tâche-

rai de les mériter par l'attachement le plus inviolable.

Eh bien ! dit Madame de Suffolk , de ce moment vous pouvez vous regarder comme à moi ; mais , encore une fois , je ne veux pas que ce soit en qualité de Suivante : j'ai sur vous d'autres projets ; mais j'ai besoin pour m'y confirmer , de vous connoître davantage. Ce que je veux faire pour vous , pourra vous plaire. Une seule chose m'embarrasse dans mes vues ! Etes-vous connue de mes gens ? J'ai peine à le croire , puisqu'aucun d'eux ne m'a parlé de vous. Non , Madame , répondit la Hépenny , quoiqu'elle fût chez moi avant votre arrivée , elle sort aujourd'hui de sa chambre pour la première fois. Tant mieux , repliqua la Duchesse , hâtez-vous de l'y remener. Je veux , lorsque je jugerai à propos de la faire paroître , qu'elle soit aussi nouvelle pour tout mon monde , qu'elle semblera l'être pour moi. Jusques-là , je ne la verrai qu'incognito , & je me flatte qu'en nous connoissant un peu plus , je trouverai dans son caractère , de quoi justifier ce qu'elle m'inspire , & que , de son côté , elle trouvera en moi de quoi augmenter l'attachement qu'elle me promet. Adieu , nous nous rever-

rons bientôt : partez au plus vite , ajouta-t-elle , voyant que Lucie s'apprêtoit à lui faire des remerciemens ; je craindrois que quelqu'un n'arrivât , & je serois outrée , je vous l'avoue , que quelque chose pût contrarier mon projet.

En achevant ces paroles , Madame de Suffolk fit sortir Lucie par une fausse porte ; & pendant huit jours , se déroba à tous les amusemens de Bristol , qui , à la vérité , par la disposition d'esprit où elle étoit , ne la touchoient guere , pour jouir du plaisir d'avoir & d'entendre Lucie. Elle lui trouva , dans ces conversations particulieres , tant de mœurs , de douceur & d'agrémens , & la prit dans une amitié si vive , qu'elle ne voulut pas différer plus long-temps l'exécution du projet qu'elle avoit formé. Je vais , lui dit-elle , paroître vous attendre comme une fille de condition , que l'on me donne pour être auprès de moi ; & dans quelques jours vous vous présenterez à moi , comme arrivant d'un Couvent de Flandres : car n'ayant l'accent d'aucune de nos Provinces , je ne saurois supposer que vous en arriviez , encore moins de Londres , où l'on ne manqueroit pas de s'informer de vous.

En conséquence de cette résolution ,

Madame de Suffolk se fit un plaisir de disposer tout pour la réception de Lucie ; elle l'annonça aux gens qui alloient chez elle ; & sa maison l'apprit par les nouveaux domestiques, dont elle l'augmenta pour le service de cette jeune personne. Elle eut aussi la précaution de faire venir de Londres tout ce qui étoit nécessaire pour habiller, & même parer Lucie, & fit adresser les ballots à la Hépenney, afin qu'on ne pût pas soupçonner que Lucie tint rien d'elle.

Les graces, les talents & la beauté de Lucie avoient inspiré plus d'amitié pour elle, à Madame de Suffolk, qu'elle n'en avoit senti de jalousie. Ce n'étoit pas cependant quoiqu'elle fût de la figure du monde la plus agréable, la plus noble & la plus intéressante, qu'elle pensât d'elle-même assez bien, pour se flatter que Lucie n'eût pas de quoi l'effacer ; mais son ame, naturellement noble, ne connoissoit pas le lâche sentiment de l'envie. Elle se faisoit un plaisir délicat & nouveau, d'imaginer que cette jeune personne lui devoit non-seulement son bien-être, mais encore l'estime & la considération du public, l'amitié de ceux qui paroïtroient ses égaux, & le respect de ceux qui se croiroient ses inférieurs.

Peu de jours après que la Duchesse l'eut vue pour la première fois, Lucie lui fut annoncée, & elle la reçut comme elle auroit pu recevoir une parente qui lui auroit été chère. Tout ce qui approchoit de Madame de Suffolk prit son ton ; chacun s'empressoit à l'accabler d'éloges, d'amitié, de respect. Lucie n'avoit pas besoin de prendre beaucoup sur elle-même, pour recevoir d'un air noble & naturel, ce que l'on croyoit qu'on lui devoit, & pour rendre elle-même ce que d'après le personnage qu'elle jouoit, elle croyoit devoir. Accoutumée dès sa plus tendre enfance au rôle que Madame de Suffolk croyoit lui faire jouer pour la première fois, elle n'étoit gênée que par la défense expresse que sa bienfaitrice lui avoit faite, de lui trop marquer en public un respect & une reconnaissance, dont l'excès auroit pu occasionner des réflexions qui auroient nui à son projet. Au milieu de tant de sujets de joie, Lucie n'étoit cependant pas sans inquiétude. Quand elle auroit été sûre que le Lord Chester ne vint pas à Bristol, comment, logeant chez la Duchesse, qui le connoissoit sans doute, éviter de le rencontrer à Londres ? comment aussi se soustraire aux yeux de ce

Rutland qu'elle rendoit si malheureux , & qui lui étoit cependant si cher ? Ces affligeantes idées, qu'elle ne se présenteoit que trop souvent, la tourmentoient au point, qu'enfin elles prirent assez sur son repos & sur sa gaieté, pour que Madame de Suffolk la crût indisposée. Lucie qui n'imaginoit pas d'autre moyen, pour éviter le Lord Chester, que de rester dans la plus profonde solitude, la confirma dans cette idée, & la pria de vouloir bien la dispenser, pendant quelque temps, de l'accompagner.

Un jour que, sur le prétexte de cette indisposition prétendue, elle étoit restée seule, Madame de Suffolk, qu'elle n'attendoit pas si-tôt, rentra avec précipitation, mais si émue & si changée, qu'elle en étoit méconnoissable. Je me trouve mal, dit-elle, en entrant, d'une voix foible, que l'on me couche promptement, & qu'on me laisse seule. Lucie qui, par respect, n'osoit l'interroger, prit pour elle un ordre si général, & alloit se retirer, lorsque Madame de Suffolk la pria de rester. Ah ! Lucie, s'écria Madame de Suffolk, fondant en larmes, dès qu'elle se vit en liberté, jamais je n'eus plus besoin d'une amie, & jamais vous ne me fûtes aussi nécessaire. Vous voyez, ma chère

Lucie, la plus malheureuse de toutes les femmes , & qui , dans ce moment , croit l'être , d'autant plus qu'elle a plus lieu de craindre que ce qu'elle va vous confier , ne lui fasse perdre beaucoup de votre estime. Ah ! Madame , s'écria Lucie , pouvez - vous penser que rien au monde puisse altérer mon attachement & mon respect pour vous ? On respecte forcément quelquefois ce qu'on n'estime pas , répondit Madame de Sulffolk ; & quant au sentiment de l'amitié , il ne se peut point , ma chere Lucie , qu'il subsiste avec le mépris. Ce n'est pas à ce qu'il a plu à la fortune que je fusse , & à quoi je n'ai jamais attaché que le prix que cela mérite , que je voudrois devoir le respect : celui que l'on inspire par ses vertus , est le seul qui puisse satisfaire une ame noble , le seul que je voudrois de vous , qui nous convienne à toutes deux , & que je crains en ce moment que vous ne puissiez plus avoir pour moi. Eh ! Madame , lui dit Lucie , regardez-vous des erreurs comme des crimes , & pensez-vous que toute jeune , & sans expérience que je suis , je ne veuille donner que du mépris à ce qui ne mérite sans doute que la plus tendre compassion. Ah ! Lucie , s'écria Mada-

me de Suffolk , il faut aimer , ou du moins avoir aimé , pour connoître tout le pouvoir de l'amour , & plaindre les malheureux qui en sont la victime. Non , je ne suis pas de ces femmes méprisables , pour lesquelles tout est tentation , qui travaillent à se séduire elles-mêmes , & qui regardent les principes les plus respectables comme les plus misérables préjugés. Hélas ! je n'ai pas cédé la victoire ; on ne m'a pas trouvée vaincue dès l'instant qu'on m'a attaquée , & je n'ai averti moi-même , ni par des regards indécents , ni par des actions peu mesurées , que pour peu que l'on pressât mon cœur , il étoit tout prêt de se rendre. J'aurois mille fois préféré la mort , à une chute si peu faite pour moi , qui n'auroit pas même dû flatter la vanité de mon amant , & ne pouvoit m'exposer qu'à son mépris. Cependant je n'en crains pas moins le vôtre , & ne me sens guère moins humiliée devant vous de ma foiblesse , que je ne le fus devant lui-même , lorsqu'enfin il me força de la lui avouer. Encore une fois , Madame , lui dit Lucie , en lui baissant affectueusement la main , qu'une crainte si injuste n'acheve pas de troubler votre ame. Lorsque l'on pense aussi bien que vous , on n'a pas besoin de

conseils ; & quand je serois en droit de vous faire des reproches , iroient-ils jamais aussi loin , que ceux que vous vous faites à vous-mêmes ? Eh ! qui peut se vanter de n'avoir jamais de foiblesses ? Pourquoi me prévaudrois-je contre vous , de ma vertu , lorsque je ne la dois sans doute qu'au bonheur de ne m'être pas trouvée dans les mêmes circonstances. Je crois que je puis être sûre que je ne me serois pas moins respectée que vous-même ; mais , qu'il s'en faut que je puisse , que je veuille même l'être , que je n'aurois pas eu le malheur de succomber , si celui qui doit peut-être triompher un jour de mon cœur , s'étoit trouvé dans le petit nombre de ceux qui l'ont attaqué ! Daignez donc , Madame , m'ouvrir votre ame , & soyez assurée de trouver dans la mienne , tous les sentimens qui peuvent soulager votre douleur. Je vais donc m'y déterminer , répondit Madame de Suffolk ; je me sens un besoin extrême de parler , & de mon amour & de mes malheurs ; & je crois ne pouvoir pas en entretenir quelqu'un qui veuille bien s'y intéresser autant que vous.

Fin de la premiere Partie.



LES HEUREUX

ORPHELINS.



SECONDE PARTIE.

JE suis fille unique du feu Comte de Surrey : destinée par lui, presqu'en naissant, à épouser le Duc de Suffolk, je n'avois que douze ans, lorsque ce mariage s'accomplit. M. de Suffolk en avoit vingt. Accoutumé l'un à l'autre dès notre plus tendre enfance, je ne fais si l'habitude de nous voir, & celle que nous avions respectivement de nous regarder, lui, moi comme un enfant, moi, lui comme un maître, n'avoit pas empêché que nous ne nous inspirassions ce sentiment qui'auroit été nécessaire à notre bonheur ; mais si ce fut sans répugnance que nous nous unîmes, ce fut aussi sans plaisir. Je remarquai, toute

jeune & toute indifférente que j'étois, la froideur de M. de Suffolk. Notre vanité est souvent piquée de ce qui intéresse le moins notre cœur; & j'avoue que ce ne fut pas sans une sorte de chagrin que je m'apperçus que je ne plaisois pas à mon mari. Je voulus même me flatter que quand l'âge auroit développé mes agréments, il y seroit plus sensible. Deux ans après mon mariage, on nous permit de vivre ensemble; & il ne me parut pas que ma possession fût sur M. de Suffolk l'effet que j'en avois attendu. Je ne fais s'il est vrai, comme on le dit de nous, que nous voulons plaire, même à ce qui nous plaît le moins; mais ce qu'il y a de certain, c'est que presque fûre que je n'aurois pas répondu aux sentimens de M. de Suffolk, s'il eût pris pour moi ceux que je lui desirois, je n'en fus pas moins vivement blessée du peu d'impression que je faisois sur lui. Tous deux assez faits pour nous plaire, nous ne nous plûmes donc pas; M. de Suffolk, grand politique, excellent patriote, à ce qu'il croyoit, mais voulant, de quelque façon que ce fût, jouer un rôle, donnoit à l'ambition des moments que l'amour eût mieux remplis. Pour moi, née plus tendre que coquette, &

pensant assez bien pour ne pas me livrer par dépit, la froideur de mon mari ne m'inspira pas le desir de m'en venger. Je ne voudrois cependant pas répondre qu'avec les funestes dispositions que j'avois à l'amour, trouvée aimable par tous les hommes qui me voyoient, me l'entendant souvent dire, je ne me fusse pas enfin vengée de son indifférence, si au bout de trois ans de mariage, la petite-vérole ne l'eût pas enlevé. Son aversion, & celle de mon pere pour ce qu'ils appelloient la servitude, & qui n'étoit dans le fond qu'opposition au Ministère, n'avoit permis à aucun des deux de me présenter à la Cour. Plus faite pour les plaisirs que pour la politique, je gémissois de passer les plus beaux jours de ma vie dans une campagne délicieuse à la vérité, mais qui cependant ne m'offroit toujours que les mêmes objets ; à entendre parler sans cesse de chasse, ou des privileges de la Nation, & à voir s'enivrer à la *damnation* du Ministre.

Enfin, la mort de mon pere, qui suivit d'assez près celle de M. de Suffolk, me laissa en pleine liberté. La Comtesse de Manchester, sa sœur, n'eut pas plutôt appris la mort de Mylord Sur-

rey, qu'elle vint me trouver, & passer
 avec moi tout le temps de mon deuil.
 Comme elle n'aimoit pas plus que moi,
 la province & la campagne, elle m'em-
 mena à Londres aussi-tôt que j'y pus pa-
 roître avec décence. Je fus, selon mes
 desirs, présentée à Sa Majesté, qui me
 reçut avec d'autant plus de grâces, qu'en
 voyant à sa Cour la fille du Comte de
 Surrey, & la veuve du Duc de Suffolk,
 elle croyoit faire une conquête. D'ail-
 leurs, elle me trouva d'une figure assez
 agréable pour croire que, suivant ma
 façon de penser pour la Cour & pour elle,
 je pouvois lui faire bien des ennemis ou
 beaucoup de partisans. Elle m'honora
 donc d'une distinction particuliere, &
 voulut que je fusse de tous ses voya-
 ges. Je plus même assez à Madame de
 Marlborough, (qui, comme vous sa-
 vez, gouverne despotiquement cette
 Princesse, ou qui, pour parler plus juste,
 étoit sûre d'en faire naître, ou d'en arrê-
 ter à son gré les sentiments) pour qu'elle
 vît sans envie ma faveur. Quoique l'on
 encense moins en Angleterre que par-
 tout ailleurs, les favoris y ont des cour-
 tisans; & je n'y brillai guere moins
 par l'avantage de plaire à la Reine, que
 par ma jeunesse & par mes agréments.

118 LES HEUREUX

Si je n'y jouis pas pour la première fois du plaisir de m'entendre dire des choses qui avoient toujours flatté ma vanité, sans cependant intéresser mon cœur, j'y éprouvai du moins le plaisir de m'entendre louer, avec moins de vérité peut-être, mais avec cette finesse d'expression & cette galanterie qui n'ont, hélas ! que trop de prix auprès de nous. Je vous avoue, ma chère Lucie, que quelque desir que j'eusse de connoître un sentiment que je croyois alors le seul bonheur de la vie, quelque secrète volupté que je goûtasse à croire que je l'inspirois, je ne sentoisi dans mon cœur, rien pour aucun de ceux qui s'empressoient à me montrer de l'amour. Si j'avois eu le malheur de naître avec cette imagination déréglée qui si souvent tient lieu de sentiments, & même de vices, je n'aurois pas attendu, pour m'engager, que l'on eût touché mon cœur; & je ne vous cacherais pas que je fus quelquefois assez près de me tromper, & de prendre pour ce que je desirois tant de sentir, cette agréable, mais assez tranquille émotion qu'on peut faire naître en nous, en nous parlant de nous-mêmes, & des impressions que nous pouvons faire, avec ce feu élégant que les hommes ne doivent sou-

vent qu'au desir, & que notre foiblesse ou notre vanité nous font si souvent prendre pour de la passion. Mais je n'étois née que pour l'amour ou pour la vertu ; & les illusions que je me faisois , ne furent pas assez fortes pour détruire l'une , & pour me faire croire que je sentoiss l'autre.

Ah ! Lucie , que j'ai depuis regretté ce calme heureux qui me paroissoit alors répandre tant de langueur sur ma vie , & que je trouve aujourd'hui qu'il a peu duré !

Je m'étois un jour rendue de bonne heure chez la Reine. Je fus surprise de trouver auprès d'elle un jeune Lord qui lui avoit été présenté le matin , qui étoit pour la Cour un objet d'autant plus nouveau , qu'il avoit été fort longtemps à Paris, où son pere, par goût pour les mœurs Françoises , l'avoit fait élever , & d'où il n'étoit sorti que pour aller achever de se former dans les principales Cours de l'Europe. Il sembloit , Lucie ! que la nature & l'éducation eussent travaillé de concert pour lui donner mille charmes. Il tenoit de la première , la figure la plus intéressante & la plus noble , & de l'autre , les graces même les plus séduisantes. Trop habi-

le, malgré sa jeunesse, pour n'avoir pas plus consulté le ton & les mœurs d'une Cour où il devoit vivre, & où il lui étoit important de plaire, que son goût & ses propres penchans, il ne parut parmi nous qu'avec un extérieur qui n'avoit rien de cet air avantageux & impertinent, dont par jalousie peut-être nous accusons les François. Simple, doux & modeste, il sembloit n'avoir pris ou conservé d'eux, que cette aisance dans le maintien, & cette liberté dans la conversation qui les distingue par-tout.

Je vous définirois mal, sans doute, la sorte d'ébranlement que sa vue donna à mon ame. Votre propre cœur ne vous fera que trop connoître un jour, les mouvements cruels que je chercherois si vainement à vous peindre. Je ne sais quelle émotion inquiète, mais agréable pourtant, s'empara de moi. Que sa présence jettoit de trouble dans mes sens, & quel bonheur ne trouvois-je pas dans cette agitation qui m'emportoit déjà si loin de moi-même ! je n'osois pas le regarder, je le croyois du moins ; & cependant, en moins d'une minute, je vis & sentis toutes ses graces. Que tous les hommes de la Cour, ceux même qui jusques-là, m'avoient paru le mieux, étoient

étoient anéantis pour moi auprès de lui ! J'étois injuste peut-être ; mais l'amour peut-il jamais faire de comparaisons dans lesquelles la prévention ne le guide pas ! Quoiqu'il lui fût impossible de saisir aucun des sentiments dont sa vue me pénétrait, & qu'en conséquence il ne pût me savoir gré de toutes les préférences que je lui donnois dans mon cœur, il faut, tant j'y trouvois de charmes, que, sans que je le fusse, & même sans que je m'en doutasse, je crusse jouir du suprême bonheur de lui dire à lui-même tout ce qu'il m'inspiroit.

Malgré la sorte de stupidité dans laquelle sa cruelle vue m'avoit plongée, je crus m'appercevoir, je me flattai du moins, que ma présence ne lui étoit pas indifférente. Ses yeux me parurent se porter agréablement sur moi, & même s'y arrêter. Une tendre langueur s'y peignit ; & ce mouvement me flatta mille fois plus que l'admiration que je paroissais lui causer. On n'aime pas toujours ce que l'on admire ; eh ! qu'est-ce que des éloges, pour qui desire un sentiment ! Nos yeux se rencontrèrent ; son émotion redoubla la mienne ; il parut troublé ; je rougis. Je me reprochai de le regarder trop, & ne pus cependant le

regarder moins. Je ne fais quel attrait m'entraînoit invinciblement vers lui. Mon ame se perdoit dans ce délicieux égarement, lorsque le Comte de Dorset, qui étoit l'homme de la Cour de qui j'estimois le plus le cœur, & de qui j'aimois le mieux l'esprit, vint me tirer d'un état tout à la fois si pénible & si doux. J'ignore ce qu'il me dit; ma réponse sans doute fut singulière & déplacée, puisqu'elle le fit rire. Heureusement je passois à la Cour pour distraite; mais quand le Comte auroit lu dans mon cœur ce que j'étois alors, bien loin d'y lire moi-même, je n'aurois eu rien à craindre pour mon secret. Il ne l'auroit pas plus sacrifié aux autres, qu'il ne m'auroit laissé entrevoir qu'il l'avoit surpris.

La Reine m'avoit mandée pour une promenade qu'elle vouloit faire dans le parc; & comme si elle eût deviné l'état de mon ame, elle voulut que ce fût le Lord Durham qui m'y donnât la main. Elle savoit que j'aimois passionnément le François, que je m'étois appliquée à parler cette langue, que je ne négligeois aucune occasion de me la rendre encore plus familière, & elle crut sans doute m'obliger en me mettant à por-

tée d'avoir une conversation un peu suivie avec quelqu'un qui, à ce qu'elle disoit, la parloit avec toute l'élégance & toute la pureté imaginable. Cette Princesse avoit raison. C'étoit sans doute un mérite assez léger dans un homme qui étoit presque François, & qui avoit vécu à Paris dans le plus grand monde, de s'exprimer dans cette langue avec noblesse & avec facilité; mais cet avantage, tout frivole qu'il étoit, acheva de m'enchanter. J'étois non-seulement destinée à lui tenir compte de tout, mais encore à croire que je ne pouvois trouver qu'en lui tout ce qui peut séduire un cœur.

Je ne pourrois vous exprimer, ma chere Lucie, tout ce qui se passa dans le mien lorsqu'il me donna la main, & que je crus sentir qu'il trembloit. Moins je pouvois me méprendre à la cause de sa timidité, plus je fus comblée de joie, de faire sur lui une si vive impression. Grand Dieu ! pourquoi faut-il que les hommes puissent jouer si facilement la passion, & les mouvements qui peuvent en indiquer une, ou que nous soyons assez malheureuses pour les en croire pénétrés sur des marques & si foibles & si peu sûres !

Quoi qu'il en soit, l'idée que je lui étois chère, acheva de me perdre. Il me semble cependant, que je sentoís moins en ce moment le bonheur de lui plaire, que la crainte de n'avoir pas de quoi lui plaire assez. Comme je ne doutois pas que toutes les femmes qui étoient-là, ne lui rendissent la même justice que moi, je craignois que toutes ne lui parussent plus aimables; & je sentis pour la première fois de l'inquiétude sur ma beauté.

J'étois trop occupée, & d'ailleurs, mon sentiment me rendoit trop timide, pour qu'il me fût possible de commencer la conversation; & lui-même paroissoit trop fortement ému, pour qu'il dût avoir dans l'esprit plus de liberté que moi. Notre promenade fut donc assez long-temps très-taciturne. Je croyois, Madame, me dit-il enfin, les yeux baissés, savoir parfaitement le François; j'éprouvé cependant qu'il y a des choses pour lesquelles je ne trouve pas de termes dans cette langue: mais, ajouta-t-il, quelle est celle, à quelque point qu'on la possède, que l'on puisse parler avec liberté devant Madame de Suffolk? La Reine m'a fait beaucoup de tort, Mylord, lui répondis-je, & les

éloges qu'elle m'a donnés sur la façon
 dont je parle le François, vous ont in-
 spiré une si grande timidité. Je croyois,
 je vous l'avoue, que c'étoit à moi à trem-
 bler ; & j'en étois si convaincue, que
 sans l'espece d'ordre qu'elle m'a donné
 de vous entretenir en cette langue, je
 n'aurois jamais eu une présomption que
 je me reproche autant que je le dois,
 & plus peut-être que vous ne pensez.
 Vous voudriez en vain, Madame, re-
 pliqua-t-il, me dérober de votre supé-
 riorité : je la connoissois avant que de l'a-
 voir éprouvée, & je puis vous assurer
 que tout vain que je suis, il s'en faut
 bien peu que je ne rende graces à la na-
 ture, des avantages qu'elle vous a don-
 nés sur moi. Du moins, s'il m'arrive
 d'en gémir, je vous conjure de ne pas
 attribuer à mon amour-propre le cha-
 grin que j'en pourrai concevoir. Je se-
 rois bien surprise, répondis-je en sou-
 riant, si j'avois un jour à vous en con-
 soler ; & quand vous me connoîtrez
 mieux, vous le serez beaucoup vous-
 même, d'avoir imaginé un moment que
 vous pouviez me faire croire ce que
 vous me dites. Ah ! de grace, Madame,
 reprit-il avec précipitation, daignez ne
 me pas accuser de manquer de sincérité,

& ne commencez pas avec moi par une si cruelle injustice. Je ne vous dis rien que vous ne dussiez, que vous ne pussiez, du moins, vous dire la première; & je sens avec la plus vive douleur que je suis perdu, si vous ne voulez pas me croire sur tout ce que vous inspirez.

Quoique je lui eusse, à ce que je crois, difficilement pardonné de me parler d'une façon indifférente, & que je ne le visse pas, sans un plaisir extrême, chercher à me faire entendre que ma vue avoit fait quelque impression sur lui, je ne crus pas devoir lui laisser la liberté de m'en dire davantage. Me défendre encore sur tous les talents qu'il lui plaisoit de m'attribuer, c'étoit lui fournir l'occasion de redoubler ses éloges, & peut-être de me parler trop tôt d'un sentiment qu'il m'étoit bien doux de trouver ou de croire dans son cœur, mais dont je ne croyois pas convenable qu'il m'entretînt à la première vue : paroître l'entendre, c'étoit revenir au même par une autre voie, ou m'exposer à me faire accuser de trop de vanité, s'il étoit vrai qu'il ne fût que galant. Vous dirai-je plus, ma chère Lucie! je tremblois qu'il ne fût que cela; & je craignois encore plus la certitude de n'en

être pas aimée, que je n'eus d'empressement pour me procurer le bonheur, non de n'en pas douter, mais du moins de lui entendre dire que je lui étois chère.

Ne sachant comment me tirer seule de cet embarras, j'appellai le Comte de Dorset qui révoit seul à quelques pas de nous; & je vis sur le visage de Mylord Durham, qu'il étoit fâché que je ne trouvassé pas d'autre réponse à ce qu'il me disoit. Eh bien ! Comte, interrompis-je, Mylord sait mieux le François que moi, & je crois que vous n'en doutiez pas; mais, ce qui vous surprendra peut-être, c'est que j'en connois le ton aussi-bien que lui.

D'autres personnes alors se joignirent à nous; & si leur présence n'empêcha pas Mylord Durham de me dire de mille façons ce que je desirois tant de croire, quoique je craignisse tant qu'il ne le prononçât, elle rendit du moins la conversation générale, & me sauva de l'embarras de lui répondre, ou de l'affectation de ne lui répondre pas.

Cependant, au milieu de tant d'agitations & de toutes les contrariétés que je me faisois, je me sentoís dans une espèce de bonheur dont je n'avois pas encore eu l'idée. Ce désordre dans lequel

ma raison étoit comme anéantie, ce mouvement singulier qui me troubloit à la fois le sang & le cœur, cette sorte d'inquiétude qui me dévorait, sans avoir de causes que je pusse bien me définir, même en me tourmentant, avoient pour moi les plus grands charmes. Grand Dieu ! avec quel empire ce cruel sentiment ne s'établit-il pas dans un cœur ! Quel trouble enchanteur il répand dans les sens & dans les idées ! Combien alors la nature ne change-t-elle pas de face pour nous ! De quel bonheur ne jouit-on pas ! Combien, dans ces premiers & délicieux instans, ne s'en promet-on point ! Entraîné rapidement, loin de soi-même, avec quel plaisir ne se perd-on pas dans ces flatteuses illusions que l'amour, l'amour seul sait produire ! Hélas ! que j'étois, en ce moment, loin de penser que la honte & le malheur de ma vie étoient attachés à ce funeste égarement, auquel je me livrois avec si peu de précautions & tant de simplicité !

Ne croyez pas cependant que je pusse m'expliquer mes mouvements avec la même netteté que je vous les détaille aujourd'hui. Le temps & mes réflexions m'ont depuis développé ce qui se passoit alors dans mon ame, mais qui en

même-temps, la plongeoit dans un trop grand trouble, & jettoit trop de confusions dans mes idées, pour que je pusse me rendre le même compte de mes sentimens.

Pendant que, sans le croire, j'étois si tendrement & si sérieusement occupée, la Reine termina sa promenade, & rentra dans ses appartemens, où elle vouloit faire tirer une loterie de bijoux. Cette Princesse est magnifique, & se plaît souvent à faire aux Dames de sa Cour, cette sorte de galanterie. Je veux, dit-elle en souriant au Lord Durham, qu'elle traitoit avec la plus grande distinction, vous prouver, Mylord, que l'on est aussi galant en Angleterre pour les Etrangers, que dans aucune des Cours où vous avez été. L'on peut bien vous donner ce titre à la nôtre, puisque tout Anglois que vous êtes, vous y paroissez aujourd'hui pour la première fois; & je le fais d'autant plus volontiers, que ce n'est qu'à ce titre que je puis sans conséquence, vous admettre à une loterie dont les hommes ne sont jamais.

La Reine alors lui donna un billet. Comme ils portoient tous, elle ordonna qu'on en fît un nouveau, & que l'on ajoutât un lot. Soit hasard, soit dessein, le

plus considérable de tous tomba au Lord Durham. C'étoit un Amour d'or émaillé, qui, d'une main, tenoit une petite montre, enrichie de brillants, & travaillée avec la dernière délicatesse, & qui, de l'autre main, en montrait du doigt les minutes, avec cette légende : *je n'en voudrois pas perdre une.*

Le jeune Lord, en recevant ce bijou des mains de la Reine, parut embarrassé. Me seroit-il permis, Madame, lui demanda-t-il, en jettant les yeux de mon côté, de me plaindre d'une faveur du sort, qui auroit pu être infiniment mieux adressée, & pourrai-je, sans déplaire à Votre Majesté, en réparer l'injustice ? Non, assurément, répondit la Reine ; que votre cœur donne, s'il veut, des préférences ; instruisez - en encore, si vous le voulez, & si elle y consent, la personne qui peut trouver ici l'objet des vôtres ; mais que ce secret reste entre vous deux, & n'allez pas exciter dans ma Cour une jalousie qui en altéreroit la tranquillité.

Le Lord obéit à la Reine ; mais ce ne fut pas sans me dire par un regard tendre & timide, que j'étois la seule à laquelle il eût pensé. J'ignore si mes yeux ne le remercièrent pas de cette marque

d'attention. Je voulois paroître l'ignorer; mais dans l'état où j'étois, fait-on tout ce que l'on veut? Son regard m'embarraffa, me fit rougir; & mes yeux, apparemment lui répondirent plus que je ne pensois, puisque je vis briller dans les siens la joie du monde la plus vive.

Peu de temps après, on se mit au jeu, où il ne fut pas aussi heureux qu'à la loterie, & où il perdit beaucoup, avec l'air du monde le plus noble & le plus aisé. Quelque vif que fût déjà l'intérêt que je prenois à lui, je ne pus reprocher à la fortune, un malheur qui lui donnoit l'occasion de me montrer une vertu. Quand vous serez moins indifférente, ma chere Lucie, vous connoîtrez le plaisir extrême que l'on sent à en trouver à ce qui nous est cher.

Enfin, on quitta la Reine. Le Lord Durham qui avoit cherché l'occasion de me parler encore, étoit sorti avant moi; & je ne pourrois que difficilement exprimer le chagrin qui me saisit, lorsque je me vis privée de sa présence. J'allai souper chez Madame de Buckingham, où j'étois engagée, & où je voulois, sans savoir pourquoi, me flatter que je le trouverois. Il n'y vint pas; je devois m'y attendre : mais je ne lui en sus pas.

moins mauvais gré que s'il eût dû deviner que j'y ferois, & que je lui eusse dit de s'y rendre. On parla beaucoup de lui, pendant le souper; mais soit que je fusse trop absorbée dans mes idées, pour me mêler de la conversation, soit qu'il me restât assez de prudence pour craindre de parler avec trop d'intérêt & de feu, d'un homme de qui je me sentois si occupée, j'en parlai plus modérément que personne. Que je voulois de mal aux femmes qui le louerent, & que je fus de gré aux hommes qui firent la même chose !

Toute entraînée que j'étois par mon sentiment, & par l'extrême douceur que l'on trouve à penser à ce qu'on aime, il s'en falloit beaucoup que je fusse sans inquiétude. Il me sembloit, à quelque point que j'aimasse à me flatter, & que dans cet instant même, j'en eusse besoin, qu'il n'y avoit pas une femme à la Cour, qui n'eût plus arrêté ses regards que moi, & qui n'eût, en effet, plus de quoi les satisfaire. Jamais, je crois, avec moins d'intention de plaire, je n'avois été aussi coquette que je le fus ce soir-là. Je cherchois, avec une sorte d'inquiétude que je n'avois jamais connue, & que je me serois même beaucoup reprochée,

dans les yeux de tous les hommes qui
 étoient chez Madame de Buckingham ;
 la forte d'impression que je faisois sur
 eux , pour me rassurer sur celle que ,
 sans le savoir , je desirois de faire sur
 Mylord Durham ; & quand j'avois lieu
 d'en être contente , je ne m'en flattois
 pas davantage d'avoir de quoi plaire à
 ce qui seul me plaisoit. Ah ! que sur ces
 fortes de triomphes l'amour est plus dif-
 ficile à satisfaire que la vanité ! Il me
 sembloit cependant , quand il m'avoit
 parlé , qu'il s'étoit contraint , pour m'en
 dire si peu , que si j'eusse voulu l'enten-
 dre , j'aurois eu moins d'allarmes sur son
 cœur ; & je me reprochois amèrement
 le sacrifice que j'avois fait à la décence ,
 en l'empêchant de continuer. Je me re-
 iprochois cette idée même. Je me deman-
 dois pourquoi je l'avois toujours présent
 à la pensée , pourquoi cette inquiétude
 que je me faisois sur ses sentiments , cette
 langueur à laquelle je me livrois avec
 tant de plaisir , quelle étoit la cause de
 tant de mouvements différents que j'ig-
 norois encore le matin même de ce fu-
 neste jour ? Il vous paroîtra peut-être
 singulier , qu'à tant de cruels symptô-
 mes , je pusse encore méconnoître l'a-
 mour : il est cependant vrai que j'étois

entièrement livrée à cette redoutable passion, que j'osois me flatter encore que ce n'étoit pas en si peu de temps que l'on pouvoit triompher de mon cœur.

Je sortis de chez Madame de Buckingham le plutôt qu'il me fut possible, sans savoir pourquoi : j'avois un besoin extrême de la solitude. Quoique rien ne pût me distraire de la chère & fatale idée qui m'occupoit, je n'y étois pas dans le tumulte, aussi livrée que j'aurois voulu l'être, & je me hâtai de retourner chez moi. La douce émotion & la tendre langueur qui s'étoient emparées de mes sens, m'inquiétoient en faisant éprouver à mon ame une volupté que non-seulement je n'avois jamais connue, mais dont je n'avois même jamais soupçonné l'existence. Ce plaisir, tout nouveau qu'il étoit pour moi, tout enchanteur même que je le trouvois, loin de me satisfaire, répandoit dans toutes mes veines, je ne sais quelle ardeur qui m'en faisoit un supplice. Je ne savois ce que je desirois ; je desirois pourtant, & avec une violence inconcevable, ce même bonheur que je pouvois si peu me définir. Ne pensez-pas, de grace, ma chère Lucie, qu'aucun honteux mouvement se mêlât à mon désordre. Je sen-

tois que j'aimois, que je serois, si je n'étois pas aimée, la plus infortunée de toutes les femmes ; mais il me semble que ce desir & cette crainte composoient alors toute ma foiblesse. J'étois née vertueuse, & trop accoutumée à me respecter vis-à-vis moi-même, pour que rien d'avilissant pour moi entrât dans toutes les chimères dont je repaïssois mon imagination.

Aussi-tôt que je fus rentrée, l'on me remit une boîte extrêmement ornée, avec une lettre qui en renfermoit la clef. Toute occupée que j'étois du fatal objet qui s'étoit emparé de mon cœur, la curiosité de percer cette espece de mystère, me fit ouvrir cette lettre avec empressement. L'écriture m'en étoit inconnue ; mais je n'en sus pas moins promptement de quelle part elle venoit. Et vous croyez déjà sans peine, qu'elle étoit du Lord Durham. La voilà, ajouta Madame de Suffolk en la tirant d'un portefeuille qu'elle avoit mis sur son lit, lisez-la, ma chere Lucie ; je ne toucherois pas aujourd'hui, sans un mouvement d'horreur, ce même papier qui alors me rendit si heureuse ; & les caractères tracés par la main de ce perfide, ne pourroient à présent s'offrir à

mes yeux, sans me pénétrer de la douleur la plus cruelle.

L E T T R E.

„ Les ordres de la Reine ne m'ont
 „ pas permis tantôt de vous rendre, Ma-
 „ dame, un hommage qu'il m'a paru que
 „ vous seule méritez : & je me crois le
 „ plus malheureux des hommes si, mal-
 „ gré le profond respect que vous m'inf-
 „ pirez, mes yeux ne vous ont pas ap-
 „ pris avec quelle douleur j'obéissois.
 „ Avez-vous, Madame, daigné les en-
 „ tendre ? Ils n'ont sûrement parlé qu'à
 „ vous ; mais quoi qu'ils vous aient dit,
 „ qu'il me resteroit encore des choses à
 „ vous apprendre, s'il m'étoit permis de
 „ vous en instruire ! Je vous ai quittée
 „ avec une crainte si vive, que vous ne
 „ m'eussiez pas deviné, que, quelque
 „ chose que je croye risquer en vous dé-
 „ couvrant mon secret, il ne m'a cepen-
 „ dant pas été possible de vous le laisser
 „ ignorer plus long-temps. Ah ! sans dou-
 „ te, vous punirez mon audace ; mais
 „ quel que soit le sort que j'en doive at-
 „ tendre, il me semble en ce moment
 „ que, de tous les malheurs, le plus
 „ cruel pour moi, seroit que Madame de

„Suffolk pût penser que je l'ai vue sans
 „émotion, que je ne m'en souviens pas
 „avec transport, & qu'il me fut toujours
 „défendu de lui dire ce que je n'ose à
 „présent lui prononcer”.

Ne croyez pas, ma chere Lucie, qu'il me fut possible de vous dire à quel point cette malheureuse lettre me troubla. Hélas! je ne vois que trop aujourd'hui que ce n'étoit pas l'amour qui l'avoit dictée; mais qu'alors elle me parut tendre, & qu'elle me toucha! Ne pouvant me livrer devant mes femmes, aux transports qui m'agitoient, je me fis mettre au lit avec la dernière promptitude. Quelle nuit! quelle heureuse nuit je passai! Combien de fois je relus cette lettre! Quelles délicieuses larmes elle me fit répandre! Ah! Lucie, il faut aimer comme j'aimois; on ne peut pas, sans un cœur aussi tendre que le mien, se faire une idée du plaisir que l'on sent à pouvoir se croire aimée de ce qu'on adore! Quoi! tu m'aimes! m'écriois-je; tu me l'écris! Je t'entendrai prononcer cet aveu, qui peut seul faire le bonheur de ma vie! Et tu crains que je ne punisse ton audace! Ah! que cette injuste crainte ne te trouble pas! Quoi! je jouis

du bonheur de savoir que tu m'aimes ;
& tu doutes encore du tien ?

Cette frénésie que , dans ce moment , je ne pouvois contraindre , & que je ne cherchois pas à modérer , m'agita la plus grande partie de la nuit ; mais enfin , elle fit place à de plus justes & de plus convenables réflexions. J'eus honte du désordre auquel je m'abandonnois avec si peu de ménagement. Les cruelles suites qu'il pouvoit avoir pour mon honneur , pour mon repos , pour mon amour même , se présentèrent à mon esprit ; & loin de me les affoiblir , je me les offris dans toute leur horreur. J'étois vaincue , à la vérité ; mais comme je ne desirois pas de l'être , je m'armai de tout ce qui pouvoit combattre ma foiblesse , & en triompher. Non-seulement je me reprochai mon amour , mais je ne pus encore me pardonner ma crédulité. Je sentis , en relisant cette funeste lettre , combien , malgré les craintes prétendues du Lord Durham , il falloit qu'il eût conçu d'espérance pour avoir osé me l'écrire. Je m'indignai contre moi-même , de lui avoir donné tant d'avantage sur moi , à la première vue. Je me représentai combien il falloit qu'il m'estimât peu , pour me parler si légèrement de son amour ;

& combien , en supposant que je m'y rendisse , il auroit de mépris pour moi , si je m'y rendois avec une si honteuse promptitude. Eh ! quelle est , en effet , la femme assez vile , pour pouvoir se passer de l'estime de son amant ! Quel bonheur peut-elle espérer dans une liaison qu'elle a commencé par tant de bassesses ; & quelle que soit à cet égard la vanité des hommes , dans quelques illusions qu'elle les entraîne , quelle vertu , quelle délicatesse , peuvent-ils supposer , où ils ont trouvé une si avilissante facilité ! Quels engagements peut respecter une femme qui s'est elle-même respectée si peu ; & comment peut-elle espérer d'en être crue , lorsqu'elle rejette sur la violence de son amour , une défaite dont on a tant de raison de ne se croire redevable qu'au caprice , au dérèglement de l'imagination , à des mouvements plus honteux encore , & à un manque total de principes !

Ces réflexions ne furent pas aussi peu puissantes sur mon esprit , que la violence de mon égarement me l'avoit d'abord fait craindre. Si je ne parvins pas à le détruire , je parvins du moins à le modérer. Ce n'étoit pas assez , sans doute ; mais cependant c'étoit beaucoup pour

l'état où j'étois. Je sentoîs tout mon amour, à la vérité; mais comme dans cet instant je travaillois à l'étouffer, ces mêmes mouvements qui m'avoient d'abord rendue si heureuse, ne me faisoient plus éprouver qu'un supplice insupportable. Cependant, (& je dois vous le dire à l'avantage de la vertu) dans quelque affreuse situation que me réduisît la mienne, je trouvois une secrete douceur à m'en trouver encore capable, & à croire que je pouvois encore m'estimer. Il est, en effet, aussi rare que nous ne soyons pas récompensées des sacrifices que nous faisons à la vertu, qu'il l'est que nous ne soyons pas punies de ceux que nous faisons à l'amour.

Epuisée enfin par tant de combats, dont le résultat fut de me défendre contre le Lord Durham, contre moi-même, contre cette funeste crédulité qui accompagne toujours l'amour, je m'endormis. Sa fatale idée me suivit dans les bras du sommeil, & je le vis plus tendre que je ne voulois le croire, & plus heureux que je ne voulois qu'il fût. Loin de regarder cette espece de bonheur comme un dédommagement de toutes les peines que je m'étois faites, il ne me fit que plus sentir encore toute l'étendue de ma

foiblesse , & me confirma dans la résolution de n'y pas céder. Je ne sais cependant pourquoi je me levai avec de plus grands projets de parure que je n'en avois encore formés , & une défiance de moi-même que je n'avois pas encore connue. Que le desir que j'avois de paroître belle étoit violent , & que malgré toute l'attention que j'apportai à ma toilette , je craignis d'avoir mal réussi ! Je me disois , j'étois même sûre que je ne chercherois pas le Lord Durham ; mais je ne pouvois point de même me flatter de ne le pas rencontrer ; & si j'avois assez de vertu pour ne le pas chercher , j'avois trop de foiblesse pour lui , pour penser avec tranquillité , qu'il pouvoit me voir , & ne me point trouver aimable.

Une partie de la journée se passa dans ce désordre d'idées , que j'ai déjà exposé à vos yeux. Lasse enfin d'une solitude que je crus devoir d'autant plus craindre , qu'elle me sembloit me livrer plus au trouble de mon ame , je me déterminai à aller chez la Reine. Y seroit-il ? n'y seroit-il pas ? Après les bontés dont elle l'avoit comblé , les projets qu'il annonçoit sur moi , & tout au moins l'espérance de m'y trouver , la chose n'étoit pas douteuse ; mais il m'étoit nécessaire

l'être , pour que la conversation n'eût pas languï beaucoup , si le Comte de Dorset , qui n'avoit ni projets ni émotion , n'en eût pris les fraix sur lui. Ce qui me plaît singulièrement dans le Lord Durham , me dit-il , est , Madame , cet air modeste & timide que je lui trouve auprès de vous , & qui se sent si peu de cette familiarité dont on accuse auprès des femmes les gens du pays où il a vécu si long-temps. En vérité , à cela près , qu'il n'a pas absolument l'air de sortir d'Oxford , ou de Cambridge , il n'y a presque personne qui ne le prît pour un Anglois. Mais est-il vrai , Mylord , demandai - je au Lord Durham , que les François agissent avec les femmes aussi singulièrement qu'on le dit ? Madame , me répondit-il en souriant , sans prétendre excuser une Nation à laquelle je crois devoir beaucoup de reconnaissance , je puis vous assurer qu'il n'y a rien de plus faux que le préjugé qui me paroît établi ici sur l'indécence des mœurs des François. Les hommes y sont sans doute fort galants ; peut-être un peu légers ; mais à l'exception d'un petit nombre de gens qui regardent l'impertinence comme une grace nécessaire & très-séduisante , & auxquels il faut avouer

avouer qu'elle réussit quelquefois , les François , en général , ne m'ont point paru tels qu'un peu de jalousie peut-être nous les fait peindre ici. Nous les accusons d'être frivoles ; ils prétendent , eux , que notre raison nous assomme , & soutiennent même qu'au milieu de la dissipation qui semble sans cesse les entraîner , ils réfléchissent beaucoup plus profondément que nous ne le pouvons faire dans le silence du cabinet ; mais si vous me permettez d'en dire ce que j'en pense , ils ne sont ni aussi légers que nous le disons , ni aussi profonds qu'ils se croient. Et les femmes , lui demandai-je encore ! Madame , repliqua-t-il modestement , il faut connoître les objets pour les peindre. Je sais qu'il y en a de gaïantes ; j'en connois de fort raisonnables , & l'on prétend qu'il y en a de sensibles ; au reste , comme les femmes d'Angleterre les blâment de la liberté qui paroît régner dans leurs actions , les Françaises trouvent à nos femmes un air guindé , & une vertu sèche dont elles sont assez peu de cas , & qui ne les empêchent pas , à ce qu'elles disent , d'être aussi sensibles qu'elles - mêmes peuvent l'être : mais , comme je voudrois , s'il se pouvoit , réconcilier en tout , deux na-

tions qui me paroissent plus faites pour s'estimer, que pour se haïr, il me semble que les Françaises pourroient mettre dans leur maintien, plus de décence, & que les Angloises devroient y mettre plus de liberté. L'une rendroit la vertu de nos femmes plus agréable; l'autre feroit qu'on en croiroit plus aux Françaises, & peut-être, autant qu'en effet elles en ont. Ah! Madame, s'écria en riant le Comte de Dorset, quel serpent je vous ai amené, & que je me le reproche! Sage, sensé, discret; non, il ne se peut pas qu'il soit tout ce qu'il vient de paroître. Il veut sûrement tromper ici quelqu'un; & si vous me permettez de vous le dire, je meurs de peur que ce ne soit vous, Madame.

Cette apostrophe à laquelle ni le Lord Durham, ni moi ne nous attendions, me fit singulièrement rougir, & me parut l'embarrasser. Heureusement le Comte de Dorset ne fit aucune attention au trouble où il nous mettoit; & le dessein que j'avois d'aller chez la Reine, me servit de prétexte pour terminer une visite qui m'embarrassoit.

Aussi-tôt que je fus dans mon carrosse, & que l'absence du traître qui prenoit tant à la fois, sur ma raison & sur mon

repos, me permit de réfléchir, je sentis tout ce que je risquerois en allant chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'allât m'y chercher. Je m'étois trouvée si foible vis-à-vis lui, que je craignis de lui montrer enfin l'empire prodigieux qu'il avoit sur moi, si dans l'émotion où m'avoit jetté sa présence, il s'offroit encore à mes regards; & quelque chose qu'il m'en coûtât, je sacrifiai, sans balancer, un plaisir qui pouvoit m'être si dangereux. D'ailleurs, s'il faut vous avouer, ma chere Lucie, toute l'étendue de ma foiblesse, je trouvois une secrete douceur à retourner dans des lieux où je venois de le voir; & je me hâtai de retourner chez moi pour en jouir. C'étoit, à la vérité, un bien foible dédommagement de ce que je sacrifiois; mais enfin, c'en étoit un; & rien n'est perdu pour l'amour.

Cependant j'étois piquée contre lui. Si l'aveu de sa passion m'avoit sensiblement flattée, sa légèreté, & le présent qui l'avoient accompagnée, m'avoient déplu; ou, pour vous parler plus naturellement, je ne crus pas que je dusse lui laisser penser que je les approuvasse. Dans le dessein où j'étois de le lui renvoyer, j'avois, lorsqu'il étoit entré chez

moi , trouvé le moyen d'ordonner à un de mes gens , de savoir sa demeure de l'un des siens. J'avois été obéie ; & mon premier soin en rentrant chez moi , fut de dicter cette lettre à une de mes femmes , dans la crainte que , quelque peu satisfaisante pour lui que j'espérois de la faire , elle ne flattât encore assez sa vanité , pour qu'il la montrât à quelqu'un.

L E T T R E.

„ On veut bien croire que votre intention n'a pas été d'offenser la personne à laquelle vous avez envoyé cette boîte ; l'on en a même plus d'une raison ; mais on ne s'en croit pas moins obligé de ne pas vous laisser l'idée qu'une pareille liberté ait pu plaire. On croit aussi devoir vous conseiller d'attendre que les femmes d'Angleterre aient mis dans leurs mœurs , plus de facilité pour les respecter si peu ; & l'on veut bien rejeter sur l'ignorance où vous pouvez être de leur façon de penser , une témérité qui , sans cela , pourroit , avec quelque raison , paroître inexcusable. On auroit aussi quelques conseils à vous donner sur la légèreté avec laquelle vous ex-

„ primez des sentiments que l'on ne croit
 „ pas réels ; mais que , vrais ou imagi-
 „ naires, vous pouvez développer avec
 „ moins de promptitude. On auroit peut-
 „ être là-dessus bien des choses à vous
 „ dire , si l'on croyoit devoir se permet-
 „ tre les détails. Vous pensez sans doute
 „ trop bien , & vous n'avez pas assez de
 „ sujets de penser mal de la personne
 „ que vous forcez à vous écrire , pour
 „ qu'on ne doive pas se flatter , que vous
 „ vous direz à vous-même ce que l'on
 „ vous épargne. Vous auriez su plutôt
 „ combien on croit avoir à se plaindre
 „ de votre conduite , si la présence de la
 „ personne qui vous a mené aujourd'hui
 „ dans la maison d'où l'on vous écrit ,
 „ n'avoit pas retardé une sorte d'expli-
 „ cation dont on n'a pas cru devoir le
 „ rendre témoin ; & l'on a mieux aimé
 „ vous laisser un plaisir que l'on étoit si
 „ sûr de vous ôter, que de divulguer vos
 „ torts. Reprenez donc , tout à la fois ,
 „ Mylord , & un présent que vous étiez
 „ si peu autorisé à faire , & l'idée que
 „ vous devez avoir de la personne à la-
 „ quelle vous l'avez , (permettez qu'on
 „ vous le dise) un peu trop indiscreète-
 „ ment adressé ”.

Si ma raison fut contente de cette let-

tre , & de la fierté qui y régnoit , qu'en revanche mon cœur en souffrit ! Tout affreux qu'il étoit pour moi de la lui envoyer , je la lui envoyai pourtant par un de mes valets-de-chambre , qui eut ordre de ne pas dire de quelle part il venoit. Ce ne fut qu'en répandant les larmes les plus ameres , que je me déterminai à me faire un si cruel sacrifice. Je me dis mille fois qu'il n'étoit pas possible qu'après avoir reçu une lettre où il régnoit tant de sécheresse & d'indifférence , il pût se flatter encore de l'espérance d'être aimé , & de celle de pouvoir l'être un jour. Hélas ! je craignois bien plus de l'en priver , que peut-être il ne craignoit, lui, d'être forcé de la perdre.

Que le cœur , quand on aime , éprouve , ma chere Lucie , de singulieres contradictions ! Je croyois , comme je vous l'ai dit , à ne considérer seulement que le bonheur de mon amour , ne pouvoir trop disputer la victoire ; & je pensai mourir de la premiere rigueur que j'avois pour lui , quoique par son procédé il me la rendit indispensable. Que la nuit que je passai fut affreuse ! Que je sentis vivement le mal que je croyois lui faire , & que je lui supposai d'allarmes &

de tourments ! Combien de pardons je lui demandai de le laisser douter de mon cœur , pendant que j'aurois dû n'en demander qu'à moi-même , de tout le sentiment que je lui prêtois , & de lui faire un honneur dont , selon toute apparence , il étoit si peu digne ! Mais comment , après la façon simple & modeste dont il avoit le jour même parlé des femmes chez moi , pouvois - je le soupçonner d'une vanité qu'il masquoit si bien ! Et peut-être , ma chere Lucie , eût-ce été sans aucun fruit pour moi qu'il auroit laissé percer la sienne , ou du moins , les craintes qu'elle m'auroit inspirées , n'auroient subsisté qu'autant qu'il n'auroit pas voulu me les faire perdre. Un seul mot de sa bouche les auroit effacées : eh ! que n'est-ce pas , en effet , qu'un mot de ce qu'on aime ! L'inquiétude extrême dans laquelle j'étois sur l'impression que ma lettre avoit faite sur lui , m'obligea bien plus que la nécessité de faire ma cour , à aller chez la Reine. Je ne doutois pas qu'il n'y fût ; je l'y trouvai en effet. Je ne puis vous exprimer le trouble affreux que me causa sa présence. Il fut d'autant plus cruel , que la mienne me parut moins l'intéresser. Un respect froid , une politesse sèche , des yeux qui ne

marqueient ni émotion , ni crainte , ni repentir..... Ah ! peut-on paroître si indifférent quand on aime ; & quelques raisons que nous puissions avoir de vouloir alharmer sur notre cœur , ce qui nous est cher , une si horrible contrainte doit-elle si peu coûter ! Le cruel ! Que je le haïssois , Lucie ! Mais que je le haïs bien davantage , lorsqu'après quelques instans que je fus arrivée , je le vis disparaître ! Avec quelle froideur ! quelle liberté d'esprit , il parut me quitter , & combien il entroit de l'une & de l'autre dans le compliment que , pour achever de me désespérer , il vint me faire. Avec quelle barbarie il se jouoit d'un sentiment infortuné dont il ne pouvoit plus douter , & dont l'état où il me réduisoit , n'en eût-il pas eu d'autre preuve , suffisoit pour l'instruire ! L'ingrat ! Qu'es'il ignoroit l'art de rendre un cœur heureux , il possédoit bien celui de le tourmenter !

Toute insensée que j'étois , une conduite si peu ménagée de sa part , me blessa sensiblement , & réveilla mon orgueil. Je sentis vivement à quel point mon amour me dégradoit ; & cette réflexion sur mon état , me fut encore plus salutaire que ne me l'auroit été ma vertu. Si je ne fus pas assez heureuse pour re-

prendre mon indifférence, j'eus du moins assez d'empire sur moi-même pour cacher ma douleur. Je l'aimois trop pour ne me pas croire des rivales ; & mes sentimens me tourmentoient avec trop de violence , pour que j'osasse me flatter de les déguiser à des yeux intéressés , peut-être , à les saisir dans le fond de mon cœur , si je ne les y renfermois pas avec la plus sévère attention. J'avois donc repris en apparence , l'air tranquille qui convenoit à la situation dans laquelle j'avois tant d'intérêt qu'on me crût ; & je paroissais même fort occupée d'un récit assez plaisant , que nous faisoit le Comte de Dorset , lorsque le Lord Durham croyant peut-être m'avoir assez punie de la lettre que j'avois osé lui écrire , ou voulant plutôt jouir de la douleur dans laquelle il ne doutoit pas que je ne fusse plongée , entra inopinément. Il fut d'une si grande surprise de me voir rire , & la marqua d'une façon si singulière , que mon rire en redoubla. Mon Dieu ! dit-il en s'approchant de nous , que Mylord Dorset est heureux , Madame , de pouvoir si agréablement vous distraire ! Me distraire , répondis-je avec étonnement , vous auriez parlé plus juste , si vous aviez dit qu'il m'oc-

cupe. Si je me suis trompé de terme ,
repliqua-t-il , je n'en trouve pas son bon-
heur moins à envier. Je ne vous con-
seille pas , Mylord , dit le Comte , de
prendre une peine si inutile. Je vous
rends justice , vous êtes plus fait que
moi pour intéresser ; mais j'ose vous as-
surer que vous n'amuserez jamais tant
Madame de Suffolk.

Je ne vous rendrai point cette con-
versation assez inutile à mon objet. Je la
soutins avec lui , aussi long-temps que je
crus avoir besoin de le faire , & ce fut
avec si peu de contrainte de ma part ,
& d'un air si naturel que , quelque usage
qu'il eût des femmes , il lui auroit été
difficile de savoir ce que ce sang-froid
apparent me coûtoit. Cet air désintéres-
sé sur lequel il avoit compté si peu , lui
fit perdre beaucoup de l'air détaché qu'il
avoit lui-même , & à mesure qu'il
eut lieu de penser qu'il n'avoit pas fait
sur moi la plus vive des impressions , ses
yeux , & son ton reprirent toute la sou-
mission & toute la tendresse que le lieu
où nous étions , & les spectateurs dont
nous étions entourés , pouvoient lui
permettre. Je suis née fière , & je me
sens si peu faite pour le mépris , que mon
cœur , tout foible qu'il étoit , ne pou-

voit lui pardonner l'air de légèreté qu'il avoit d'abord pris avec moi. Ah ! pourquoi ne le garda-t-il pas plus long-temps, ou pourquoi oubliai-je si facilement qu'il s'étoit si mal conduit !

Cependant, quoique mon extrême tendresse pour lui, lui eût pardonné bien avant que je le crusse, un reste de prudence, ou de fierté me fit conserver cette apparente liberté dans le cœur qui paroissoit le désespérer ; & je sortis de chez la Reine, sans m'être permis rien qui pût lui faire croire qu'il m'intéressât. Malgré tout le soin qu'il me sembloit que j'avois apporté à l'éviter, il se trouva, lorsque je quittai le cercle, si près de moi, que je ne pus me dispenser d'accepter sa main. Par un malheur dont je voulus assez peu de mal au hasard, personne ne sortit avec nous. Je ne me vis pas plutôt seule avec lui, que toute mon agitation me reprit. Il me parut encore plus ému que la veille, & garda quelques instants le silence ; j'étois sûrement plus embarrassée que lui ; mais il eut l'art de le paroître plus que moi.

Je dois, Madame, me dit-il enfin d'une voix tremblante, vous faire des excuses de vous avoir offert un objet sur lequel vos yeux ne s'arrêtent plus qu'avec la

plus cruelle répugnance ; & je ne me flatte pas que la nécessité de faire ma cour, & l'incertitude où j'étois si vous viendriez ou non chez la Reine , suffissent pour me justifier. Je crois , Mylord , lui répondis-je sans le regarder , vous avoir fait tous les reproches que j'avois à vous faire ; & vous vous êtes conduit avec moi de façon à me dispenser de vous chercher des torts dans les hasards. Ah ! Madame , reprit-il en soupirant , mon intention n'étoit pas d'être si coupable ; & Madame de Suffolk est si peu faite pour qu'on lui manque , elle devroit si peu croire qu'on en pût avoir l'idée , que j'avoue que je ne puis assez m'étonner qu'elle ait voulu punir par tant de colere , une action dans laquelle , (si elle veut bien me permettre de lui dire) elle n'auroit jamais dû voir que l'ignorance dans laquelle je suis des usages de ce pays-ci. Je doute , repartis-je , qu'il y en ait aucun où les femmes , de quelque genre qu'elles puissent être , ne veuillent pas être respectées. Au reste , vous vous trompez si vous me croyez de la colere ; & je ne pense pas , en effet , vous en avoir marqué. Quoique vous ne vous soyez plainte que d'un de mes torts , reprit-il , je n'ignore pas qu'il n'en est aucun que vous

me pardonnerez ; eh ! que je crains que celui dont vous me parlez le moins , ne soit celui qu'en secret vous me reprochez le plus.

Je sentis alors que la sorte de foiblesse, avec laquelle je lui avois parlé dans ma lettre de celle qu'il m'avoit écrite , lui avoit laissé plus d'espérance que je ne croyois. Ce reproche indirect qu'il m'en faisoit , & la crainte que j'eus que l'indulgence que j'avois eue beaucoup plus pour moi que pour lui , de ne la lui pas renvoyer , ne l'éclairât sur mon cœur , me mit dans un embarras extrême. Je crois , lui répondis - je en rougissant , m'être plainte , en effet , de tout ce dont j'avois à me plaindre ; mais s'il y a des choses sur lesquelles je ne me suis pas étendue , c'est qu'on s'occupe peu de ce qui n'intéresse pas.

Je ne fais encore comment j'eus la force de lui faire une réponse si sèche & si peu conforme à mes sentiments. Je la tirai ; sans doute , de la colère que je sentis de me voir si bien devinée , de l'imprudence qu'il avoit de me le montrer , & du parti que sa vanité sembloit en vouloir tirer contre moi. Malgré son audace , il en fut anéanti ; cependant il voulut répondre. Au nom de Dieu ,

Mylord, lui dis-je d'un air impatiente, ne parlons pas sur cela davantage : une pareille conversation est beaucoup moins faite pour moi, que vous le penlez sans doute, & que vous pourrez l'apprendre un jour.

En achevant ces paroles, je montai dans mon carrosse, plus épuisée de l'effort que je venois de me faire, que je ne pourrois jamais vous le dire. Je me savois un gré extrême de la fierté avec laquelle je lui avois répondu, & je me reprochois de l'avoir traité avec une rigueur qui pouvoit me le faire perdre. Cependant son air consterné, (car quels sont les mouvements que le traître ne fait pas feindre !) me rassuroit à cet égard autant que le sentiment qui me maîtrisoit pouvoit le permettre. Il me sembloit que je n'aurois pu, sans me commettre de la façon la plus honteuse, m'expliquer avec lui sur un ton plus doux ; & quelque cruel qu'il me fût de penser qu'il pouvoit porter ailleurs des vœux, que je paroissais si peu disposée à recevoir, il me l'auroit paru encore plus de m'être dégradée à ses yeux, & de m'être exposée à perdre son estime. En le quittant, j'allai souper chez Madame de Norfolk, où assurément je ne craignois

pas de le rencontrer; je l'y trouvai cependant. Il avoit connu la Duchesse en France; & étoit même assez de ses amis. Il me parut qu'on le trouvoit aussi aimable que je le voyois moi-même, & en conséquence, beaucoup plus que jen'aurois voulu. Malgré le trouble cruel que sa présence m'inspiroit toujours, je crus remarquer qu'il m'examinait; & je résolus de me conduire de façon à ne lui pas donner d'espérance. Comme nous étions beaucoup de monde, il me fut aisé d'éluder le projet qu'il me parut avoir formé d'être à table auprès de moi. Madame de Norfolk, quoique sans aucun dessein sur son cœur, mais uniquement pour le faire parler, & de la France, & des autres pays qu'il avoit parcourus, s'en empara. Je plaçai de mon autorité, Mylord Dorset auprès de lui; & me mettant moi-même après, j'évitai également un vis-à-vis qui m'auroit jeté dans l'embarras du monde le plus grand, & une proximité qui m'auroit peut-être trop émue.

Je n'ai jamais pu savoir si ce fut le dessein de me paroître plus aimable, ou celui de me prouver que je prenois peu sur lui, ou s'il ne fit que se livrer à son caractère; mais jamais je ne l'ai vu si

brillant. Qu'il avoit de liberté dans l'esprit; & que je fus déplacée en voulant jouer le même rôle ! Sa gaieté, cette cruelle gaieté qui m'annonçoit tant d'indifférence, me perçoit le cœur. J'avois à souffrir tout à la fois du peu d'intérêt qu'il paroïssoit prendre à moi, du soin avec lequel il cherchoit à plaire aux autres, & des éloges qu'en effet on lui donnoit. Moins j'étois contente de son cœur, plus je craignois qu'on ne me l'enlevât. Aucune des femmes qui étoient de cet affreux souper, ne jettoit les yeux sur lui, & ne les y arrêtoit sans me causer des mouvements si violents, qu'à peine toute ma raison pouvoit m'obliger à les contraindre; & je sentis dans cette malheureuse soirée, ce que l'amour peut inspirer de plus tendre, ce que la crainte peut donner d'inquiétude, & l'épouvantable tourment de la plus vive jalousie. Avec tant de supplices réunis dans le fond de mon cœur, & une franchise dans le caractère qui ne me permet pas la dissimulation, je réussis, je crois, assez mal dans le projet que j'avois formé d'être aussi légère que lui; du moins, je crus le sentir; & dans la crainte que l'enjouement que j'affectois, & qui me paroïssoit à moi-même si forcé, ne déce-

lât mon trouble, & n'en instruisît trop le perfide qui le faisoit naître, je me hâtai de reprendre mon ton naturel, & que dans ce moment-là j'avois toutes les peines du monde à conserver.

Je ne fus pas aussi heureuse après le souper. Quelque chose que je pusse dire, je fus forcée de jouer, & de jouer avec lui. Ce tourment ne fut pas cependant aussi cruel pour moi que je l'aurois pensé. J'avois imaginé que ce malheur pourroit m'arriver, & comme j'avois arrangé mes idées en conséquence, si (selon ce qu'il m'a dit depuis, il n'avoit pas été déjà sûr de ma tendresse) je conservai à cette partie assez d'empire sur moi-même pour ne me commettre ni devant lui, ni devant personne.

Que l'amour nous rend à plaindre, ma chère Lucie, dans tous les temps où il nous occupe, sur-tout lorsque nous nous respectons ! Et combien plus encore ne le sommes-nous pas, lorsque nous bravons cette décence, la première de toutes les graces de notre sexe ! Quel affreux supplice n'est-ce pas pour nous, que d'être forcées de cacher sans cesse nos sentiments, nos peines, nos plaisirs ; ou de ne pouvoir nous livrer au désordre de notre ame, sans nous exposer à

un déshonneur qui , pour une femme qui pense ; ne peut jamais être que la plus cruelle des infortunes !

Pourquoi vous parlerois-je encore de mes nuits ? Je vous ai trop peint l'état de mon cœur ; vous savez trop à quel point le Lord Durham m'étoit cher , & combien il me tourmentoit , pour que vous puissiez penser que la nuit qui suivit ce funeste souper , fût plus tranquille que les autres. Née avec trop de candeur pour imaginer des ruses , & ayant trop peu d'expérience pour deviner celles que je crois aujourd'hui qu'il employoit contre moi , tout ce que je pensai de ses procédés , & de cette insultante froideur qui avoit succédé à ses premiers soins , fut ou qu'il ne m'aimoit pas , ou qu'il en aimoit une autre ; & chacune de ces idées me pénétoit d'une douleur mortelle , mais ne changeoit pas mon cœur.

Il m'avoit cependant humiliée. Il me sembloit qu'il n'étoit pas possible à la façon dont il osoit me traiter , qu'il n'eût pas saisi dans le fond de mon ame la funeste passion qui la déshonorait ; & je ne comprenois pas qu'il eût si peu d'égards pour mes sentiments , s'il étoit vrai qu'il les partageât. Les hommes ne peuvent-ils donc en effet régner sur

nous que par le malheur ; & nos larmes ont-elles plus de quoi les flatter que nos transports ? Désespérée d'une foiblesse si honteuse & si peu ménagée , je crus ne devoir plus m'exposer ni à sa présence , contre laquelle je ne trouvois pas de forces , ni à des procédés qui me perçoient le cœur. Je croyois sentir que si je continuois à le voir , je ne pourrois pas long-temps me répondre de moi-même ; & je desirois trop sincèrement de triompher d'une si malheureuse passion , pour n'en pas éviter l'objet. L'effort que je me fis pour prendre & pour exécuter cette résolution , est trop cruel pour pouvoir être décrit ; mais il y alloit & de mon honneur & de mon repos ; & je crus qu'il n'y avoit point de sacrifice que je ne leur dusse. Je pris donc le parti de feindre une indisposition , de rester chez moi , & de n'y être visible que pour un petit nombre de personnes , dont je donnai la liste à ma porte. Je connoissois le Lord Durham depuis trop peu de temps , & nous n'étions pas assez liés , pour qu'il lui parût extraordinaire de ne pas entrer chez moi , s'il daignoit y passer. Je ne fus pas long-temps sans apprendre avec autant de douleur que de plaisir qu'il y étoit venu.

J'aurois désiré qu'il m'eût oubliée, & j'en serois morte de désespoir. Pendant huit jours que je lui interdis ma présence ; il ne se laissa pas de la chercher. Pour mon malheur, une attention qui lui coûtait si peu me toucha trop. Je me dis, sans le croire pourtant, (& sans malgré cela vouloir moins m'y tromper) que la politesse exigeoit de moi de ne le plus faire passer inutilement à ma porte : & je révoquai enfin l'ordre fatal qui faisoit contre lui ma seule sûreté. J'étois seule chez moi quand il y arriva. Son air étoit respectueux, ses regards tendres, sa contenance embarrassée. Il cherchoit peut-être à m'exagérer son état, j'aurois voulu lui dérober le mien ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire qu'il réussit mieux que moi. Je pourrois me plaindre, Madame, me dit-il, du peu de pitié que vous avez marquée pour mes inquiétudes, & peut-être aussi du peu d'égards que vous avez eus pour mes soins ; mais je vois, ajouta-t-il en soupirant, qu'il faut que je m'accoutume à vos injustices. Je ne croyois pas, Mylord, répondis-je d'un air assez dédaigneux, que j'en eusse quelqueune à me reprocher vis-à-vis de vous. Ah ! Madame, reprit-il avec vivacité, nous n'a-

vous pas ici de témoins qui pussent gêner mes sentiments. Le respect même que j'ai pour vous , tout profond qu'il est , ne peut pas me faire une loi de ne vous en pas instruire : & ceux que Madame de Suffolk inspire , sont de nature à pouvoir paroître à ses yeux. Mylord ! interrompis-je avec plus de surprise que de colere , songez-vous bien à qui vous parlez ? En doutez-vous , Madame , à ce que je vous dis , repliqua-t-il ? Eh ! à quelle autre que vous , pourrois-je jurer l'amour le plus tendre & le plus durable , tout malheureux qu'il est , & je prévois qu'il le sera. Quoi ! lui dis-je , emportée par la funeste passion qui me dominoit , vous m'aimez ! Vous ! après la façon cruelle dont vous m'avez traitée la dernière fois que nous nous sommes vus.

Hélas ! ma chere Lucie , je n'aurois pas su que j'avois l'imprudence de lui faire une reproche qui lui découvroit si bien mes sentiments , sans la joie qui se peignit dans ses yeux. Elle m'apprit à quel point je m'étois oubliée ; & je sentis si vivement l'avantage que je venois de lui donner sur moi , que pour lui cacher ma honte , je détournai mes yeux de dessus lui. Ah ! Madame , me

dit-il avec transport, quoi ! je suis tout-à-la-fois assez heureux & assez à plaindre pour que vous m'ayez trouvé coupable ! Mais comment avez-vous pensé que vous puissiez sortir un moment de mon cœur ! Ah ! daignez , ajouta-t-il en voyant redoubler mon trouble, daignez me rendre des regards que vous ne pouvez tourner sur d'autres objets que moi , sans m'inspirer une douleur mortelle ! Je ne mérite pas que vous m'en priviez. Laissez m'y lire , je vous en conjure , que vous prenez à moi quelque intérêt. J'en suis digne , j'ose vous en assurer , si l'amour le plus tendre & le plus sincere accompagné de tout le respect qui vous est si bien dû , peut mériter quelque pitié de votre part. Vous ne paroissiez pas , lui répondis-je d'une voix tremblante , avoir un aussi grand besoin de la mienne que vous me le dites aujourd'hui. Je suis coupable sans doute , puisqu'il vous semble que je le suis , reprit-il ; mais , Madame, je vous jure par vous-même , par vous qui m'êtes si chère , qui me le ferez jusques au tombeau , que ce que vous voulez bien me reprocher , m'a coûté plus qu'à vous-même , & qu'il m'a fallu pour me contraindre autant que je l'ai fait , toute

la crainte que j'ai de laisser percer des sentiments dont, quel qu'en puisse être le succès, je ne dois jamais instruire que vous.

Quoique ce qu'il me disoit, fit sur moi toute l'impression qu'il pouvoit désirer, & que mes yeux ne lui disoient que trop, je voulus, s'il étoit possible encore, réparer mon imprudence. Il me semble à vos excuses, Mylord, lui dis-je d'un air fier, que vous vous méprenez à mes reproches. Je ne sais quel objet vous leur supposez; mais j'ai cru devoir vous apprendre qu'ils n'en ont pas d'autres, que la légèreté avec laquelle vous me parlez de vos sentiments! & l'obstination avec laquelle vous m'offensez.

Quelque sécheresse que j'eusse mise dans ma réponse, quelque fierté qui régnaît dans mes yeux, je ne me flattois pas après la façon dont je m'étois commise, de lui faire prendre le change. Il y a des choses que nous ne reprenons jamais; & celle que j'avois dite, étoit de ce genre. Aussi ne me parut-il ému de la colère que j'affectois que par politesse, ou sans doute par fausseté.

J'ai peut-être en effet, répondit-il, rompu trop-tôt le silence; & je sens bien que vous ne me trouverez jamais que

coupable, si vous attribuez à des espérances que je n'ai pas conçues, une témérité dans laquelle avec une moins vive répugnance pour moi, vous ne verriez que l'excès de l'amour que vous m'inspirez. J'ai long-temps vécu dans un pays, où l'aveu de ce qu'on sent, ne passe pas pour un crime même de la part de ce qu'on ne veut pas aimer. Je vous tromperois cependant, Madame, si je rejettois le tort que j'ai eu de vous instruire de ma passion, presque dans l'instant que je l'ai senti naître sur l'habitude que j'ai des mœurs des François; & vous ne vous abuseriez pas moins, si vous l'attribuiez à celle de parler du sentiment que j'ose vous offrir. Non, Madame, ajouta-t-il en soupirant, non, je vous le proteste, je n'ai pas conçu d'espoir; c'est malgré moi que je vous aime & que je vous le dis; & vous êtes la première qui m'avez inspiré une tendresse dont vous ne pouvez pas désirer aussi vivement que moi-même, que mon cœur soit délivré. La première! m'écriai-je d'un air qui lui dit que je ne me flattois pas du bonheur dont il m'assuroit. Madame, continua-t-il les yeux baissés, des erreurs ne sont pas des passions. Je n'ai jamais eu lieu de
me

me croire amoureux ; mais s'il m'étoit arrivé de me tromper à ce point sur mon cœur , ce que j'ai le malheur de sentir pour vous , suffiroit pour m'apprendre qu'avant vous , je n'avois pas connu l'amour. Mais, Madame , au nom de tout ce qui peut vous être cher , daignez ne plus m'éviter avec tant d'inhumanité ; ne désespérez point par votre absence un infortuné que sa passion & la façon dont vous le recevez ne rendent déjà que trop à plaindre. Hélas ! lui dis-je , l'avez-vous sentie ? Ah ! si vous vouliez que je pusse croire que vous m'aimiez , étoit-ce avec tant de légèreté & si peu d'égards que vous deviez attaquer mon cœur ? Quand il se feroit même pu , que vous ne crussiez pas avoir fait sur moi la plus forte impression , si vous croyiez m'avoir touchée , pourquoi avez-vous cherché avec tant de cruauté à me percer le cœur ; & si vous me croyiez indifférente , comment pouviez-vous avoir une gayeté qui s'accorde si mal avec une passion violente & malheureuse ? Pourquoi m'insulter , si je vous aime ; ou pourquoi affecter tout ce qui peut m'éloigner de répondre à votre tendresse , s'il est vrai que vous en ayez pour moi ?

Mais, continuai-je en répandant malgré moi les larmes les plus amères, vous ne m'aimez pas, & je suis même sûre que vous ne m'aimerez jamais.

Soit que l'état où il me vit touchât ce barbare, ou, comme je n'ai eu que trop depuis sujet de le penser, qu'il soit du nombre de ces hommes perfides, auxquels on dit que les pleurs ne coûtent rien, il se précipita à mes genoux, & dans un état qui différoit peu de l'état où il me mettoit moi-même. Il sembloit qu'il eût perdu la force de parler; il saisit ma main, & la baisa avec une ardeur extrême; je la sentis bientôt inondée de ses larmes. Qu'il étoit à plaindre, ma chère Lucie, s'il étoit vrai qu'il ne pût pas s'égarer dans les mêmes transports que moi! Que cet état, tout douloureux qu'il étoit, avoit des charmes pour mon cœur! Quelle tendre émotion, dont je n'avois pas même l'idée, l'agitoit, & qu'elle me rendoit heureuse! Non, rien ne peut peindre les délices de ces plaisirs qui confondent les sens, & que les sens ne partagent pas. Ah! qu'il est vrai pour les cœurs sensibles, qu'il y a une volupté bien supérieure à toutes celles qu'ils peuvent faire éprouver!

Nous restâmes assez long-temps dans cette situation; enfin, relevant sur moi ses yeux baignés de larmes : Quoi ! vous m'aimez ! me dit-il : mais, grand Dieu ! comment m'apprenez-vous mon bonheur ! Eh ! pourquoi faut-il que vous me deviez qu'à l'excès de la douleur ces mêmes larmes , qui ne me sont arrachées que par l'excès de mes plaisirs ! Non, Madame, ce n'est pas à un perfide que vous livrez un cœur dont tous les transports du mien ne payeront pas assez le plus léger des sentiments ! Est-ce vous qui vous abandonnez à une inquiétude que vous devriez si peu connoître ! Vous ! si digne des adorations de toute la terre : vous enfin de qui la première vue m'a si vivement entraîné !

Je ne pourrois vous peindre, ma chère Lucie, la violence & la diversité des mouvements qui m'agitoient en ce moment fatal. Il me sembloit que je ne commençois à vivre que de cet instant, qui me paroissoit le seul heureux de ma vie, & auquel j'ai dû depuis de si cruels malheurs ! Quelle douce familiarité s'établit tout d'un coup entre nous ! Combien j'aurois ressenti de plaisir en le voyant à mes genoux, si je n'en avois encore imaginé davantage à

tomber aux siens ! Que de torts en une minute lui furent pardonnés ! Que moi-même je me trouvais coupable d'avoir cru qu'il avoit pu l'être ! Avec quel transport , quelle avidité je le regardois ! Mais en même-temps avec combien d'innocence ! Que mes plaisirs offensoient peu ma vertu , & que la certitude que j'en avois même au milieu de mon trouble , m'encourageoit à m'y livrer !

Je l'obligeai enfin à se relever ; & ne pouvant plus alors supporter l'idée de voir entre nous la plus légère distance , j'approchai moi-même son fauteuil du mien. Je lui tendis la main. Dieu ! quel frémissement j'éprouvois en touchant la sienne ! Nous soupirions tous deux sans nous parler. Avec quelle volupté mes yeux s'attachoient sur les siens ! Que je croyois y lire d'amour , & qu'il en devoit trouver dans mes regards ! De temps en temps il prononçoit de ces mots interrompus , qui semblent prouver d'autant plus de passion , qu'ils prouvent plus l'impuissance où l'on est de l'exprimer.

Ce désordre , sans cesser tout-à-fait , se modéra cependant. Eh ! comment en effet l'ame pourroit-elle long-temps suffire à ces transports délicieux ! je com-

mençai même à rougir de la violence avec laquelle je m'étois laissée entraîner avec mes mouvements. J'en étois désespérée; mais sans me le reprocher pourtant. Je croyois me devoir la justice d'avoir succombé sans le vouloir, sans le chercher, & uniquement par la plus indispensable nécessité. Mais je craignois qu'il ne pensât pas de moi comme il l'auroit dû, & que la promptitude de sa victoire ne la lui fit moins estimer. Ma conduite passée, toute irréprochable qu'elle étoit, ne me rassuroit pas; & toute sûre que j'étois qu'il ne pourroit pas croire qu'il devoit ma foiblesse à l'habitude de me rendre, ou à une honteuse inconstance, dont il pourroit penser qu'il seroit à son tour la victime & l'objet, je me reprochois pour moi-même, si ce n'étoit pas pour lui, une facilité que je trouvois excessive.

Il ne tint pas à lui qu'elle n'allât beaucoup plus loin, & que tout ce qu'il pouvoit espérer de moi, ne suivît, ou même ne précédât l'aveu absolu de ma foiblesse pour lui, puisque je ne lui avois pas encore prononcé ce fatal *je vous aime*, qui, si peu de chose pour ces femmes qui ne semblent nées que pour le déshonneur de leur sexe, enchaîne d'une

façon si terrible celles qui en connoissent tout le poids. Ses premières entreprises, toutes modérées qu'elles étoient, me causerent une si vive indignation & tant d'effroi, que je le forçai de renoncer à des transports, dont l'expression avoit plus de quoi me choquer que de quoi me séduire. Quelque respect qu'il affectât pour moi en cet instant, je crus lire dans ses yeux, qu'il me trouvoit souverainement ridicule. Il se plaignit & parut moins me savoir gré de ce que je lui sacrifiois, que de se fâcher de ce que je lui disputois encore; mais à quelque point que ma tendresse pour lui me dominât, dans quelque trouble même qu'il plongeât mes sens, je remportai la victoire non-seulement sur eux, (ce qui n'en étoit pas une bien considérable) mais encore sur l'amour même; ce qui, (je puis vous en répondre) en est une bien plus difficile que la première, quand on aime comme je faisois.

Je fis même plus, s'il est possible; je sentis que le plaisir de le voir, & de le voir plus long-temps sans témoins, pourroit prendre sur moi plus que je ne voulois; & après lui avoir répété en mille façons différentes, ce funeste mot qu'il exigeoit de moi, & qui, tout péni-

ble qu'il m'étoit à prononcer, me rendoit encore plus heureuse que lui, je le forçai de me quitter, sur le prétexte que j'attendois Madame de Buckingham. Jamais peut-être je n'ai fait à ma vertu, ni de plus grand, ni de plus douloureux sacrifice.

A quelque point cependant que je cherchasse à m'aveugler sur ses sentimens, il me parut, lorsque je fus seule, que je lui inspirois plus de desirs que de passion, & qu'il étoit avec moi plus galant que tendre : mais cette idée qui même venoit trop tard pour me sauver, ne me resta pas long-temps dans l'esprit. **Bientôt** je m'accusai d'être trop délicate, & je finis par me croire injuste. Je crus au reste, qu'il étoit inutile de me laisser plus long-temps le supplice de combattre contre mon propre cœur, lorsque libres tous deux, il ne tenoit qu'à moi de m'unir pour jamais à ce que j'aimois avec tant de passion, & de faire à la fois son bonheur & le mien. Nos rangs étoient égaux ; quelque grande que fût sa fortune, la mienne qui est immense, y ajoutoit considérablement ; je ne doutois donc pas qu'il ne reçût avec transport l'offre que je voulois lui faire de ma main. Mais, ma chere Lucie,

que j'étois désespérée qu'il y eût entre nous tant d'égalité, & de trouver si peu à faire pour lui en l'épousant ! Qu'il eût été doux pour mon amour de le voir en me donnant à lui, me devoir tout, ou de pouvoir lui sacrifier tout ce que je ne pourrois point partager avec lui. Eh ! combien en effet ne s'élève-t-on pas quand on se rapproche de ce qu'on aime !

Vous n'avez pas dû penser que dans les termes où nous en étions ensemble, nous nous fussions séparés sans nous assurer d'un rendez-vous pour le lendemain. Il vint en effet ; & quoique ce fût précisément à l'heure marquée, je lui fus mauvais gré de ne l'avoir pas devancée au moins de quelques minutes. Il me pressa vivement de le rendre heureux ; & je balançai d'autant moins à lui dire à quel prix il pouvoit le devenir, qu'en lui offrant de m'unir à lui, je ne croyois pas moins faire son bonheur que le mien. Il me seroit difficile de vous exprimer à quel excès allèrent ma surprise & ma douleur, lorsque je le vis pâlir à une proposition que je m'étois flattée qu'il recevrait avec le même plaisir que je trouvois à la lui faire. Mon indignation se peignit trop

vivement dans mes yeux , pour qu'il lui fût difficile de la saisir. Ah ! Madame , s'écria-t-il , en se précipitant à mes genoux , se peut-il que vous me jugiez coupable , quand tout devoit vous dire que je ne suis que malheureux ; quoi ! vous pouvez penser que je pourrois recevoir votre main , & que mon cœur dédaigne la seule chose qui puisse faire le bonheur de ma vie ! Ah ! daignez m'entendre , ajouta-t-il , voyant que je voulois m'éloigner de lui , & décidez après de mon sort ; mais je vous en conjure , n'en décidez pas auparavant. Séchez ces larmes qui me désespèrent , & qui , si vous le voulez , ne couleront pas long-temps.

Vous n'ignorez pas , continua-t-il , les malheurs qui nous ont fait perdre la plus grande partie de nos biens , & qui ont coûté la tête à plusieurs de mes ancêtres. Mon pere , quoique rentré en grace sous le Roi Guillaume , n'en a recouvré que la plus petite partie , & auroit été forcé de recevoir de la Cour ce qu'elle donne aux Pairs qui ne sont pas en état de soutenir l'éclat de leur titre , si son bonheur ne lui eût fait épouser en Hollande une fille de qualité extrêmement riche. Elle & sa

sœur se trouvoient les deux plus riches héritières de ces Provinces. Comme l'amour avoit décidé seul du choix de ma mere, sa sœur aînée, plus avare, & moins tendre, ne consulta que l'intérêt, & donna sa main à un homme qui n'avoit pour lui qu'une opulence dont elle n'avoit pas besoin. Elle n'en a eu qu'une fille que l'on m'a destinée presque en naissant, pour pouvoir remettre dans ma maison plus de bien encore, que toutes les révolutions dont nous avons été les victimes, ne nous en ont ôté. Mon cœur, que l'on n'a pas consulté sur cet arrangement, s'est toujours révolté contre ; & mon pere qui voudroit ne me pas contraindre, me laisseroit sur un article si intéressant pour mon bonheur, en pleine liberté, si une ancienne substitution qui assure la plus grande partie des biens de la maison de ma mere à l'aîné des enfants, de quelque sexe qu'il soit, ne le forçoit à desirer ce mariage, & à m'en faire une loi.

Voilà, Madame, continua le Lord Durham, la cause de la douleur qui m'a saisi lorsque vous avez daigné m'offrir votre main ; & j'en expirerois à vos yeux, si l'état de langueur où est tombée la personne que l'on me destine,

& dont, lorsque j'ai quitté la Hollande, il étoit presque décidé qu'on ne la tireroit pas, ne me laissoit l'espoir que je pourrai être uni à tout ce que j'aime au monde; je vous jure de plus, sur tout ce qu'il y a de plus sacré, d'é luder ce funeste mariage jusqu'à ce que l'événement que j'ai tant de sujets d'espérer m'en délivre; & si, contre mon espoir, il n'arrive pas, de ne jamais vivre que pour vous.

J'étois, pendant ce cruel récit, agitée de mille différentes idées; mais quoique je crusse avoir de quoi le dédommager du sacrifice que mon amour me mettoit en droit d'exiger de lui, je ne crus pas qu'il me convînt ni de le lui proposer, ni même de l'accepter. Je l'adorois; cependant je formois le projet de le fuir; je me repentois d'en avoir eu la pensée; je sentoiss qu'il ne me seroit jamais possible de l'exécuter sans mourir. Ah, cruel! lui dis-je enfin, & dans quelle idée vous êtes-vous donc attaché à moi! pourquoi chercher à me séduire, puisque vous n'ignoriez pas que vous ne pouviez point me rendre heureuse; & que vous avoiss fait pour me faire tout à la fois l'objet de vos soins & de votre perfidie!

Eh quoi! me dit-il, en me serrant dans

ses bras, se peut-il que les serments que je vous fais de n'être jamais qu'à vous, ne puissent pas vous rassurer sur mon cœur ! Non ! ajouta-t-il avec transport, je meurs à vos genoux, ou dans cet instant que vous pouvez si aisément rendre le plus heureux de ma vie, vous lierez votre sort au mien, autant que notre état présent peut nous le permettre. Vous vous livrerez toute à un amant qui vous adore, qui n'adorera jamais que vous, & que vous ne devez plus, en ce moment, regarder que comme l'époux le plus tendre.

Que vous dirai-je ? ma chère Lucie, continua la Duchesse, en rougissant, je l'adorois, nous étions seuls, il connoissoit toute ma foiblesse ; il mêloit à ses serments des caresses si vives, si emportées, qui m'étoient si nouvelles, & qui mirent tant de trouble dans mes sens, qu'il ne me fut plus possible de lui résister davantage. Je reçus ses serments, je lui fis les miens, & bientôt il ne manqua plus rien à mon malheur.

Il me seroit plus aisé de vous peindre mes plaisirs, quels que soient ceux qu'on puisse trouver dans la possession de ce qu'on aime, que la violence de la douleur qui me saisit, lorsqu'il ne fut que

trop sûr que j'avois tout sacrifié. S'il m'en étoit devenu mille fois plus cher, je craignis de le lui être devenue moins; mille choses que je n'avois pas aperçues, ou sur lesquelles je n'avois pas pensé, se présentèrent en foule à mon esprit, & ne me laissèrent pas goûter en paix les charmes d'un si délicieux moment. Quoique je n'eusse cédé qu'à ses serments, & à ses promesses réitérées, qu'il me les répétait encore, & qu'en cet instant même, il parut livré au plus tendre des égarements, je ne m'en reprochois pas moins une foiblesse qui pouvoit avoir pour moi de si honteuses & de si cruelles suites.

Je vis alors ce que ses caresses & le désordre de ce redoutable moment, m'avoient caché ou m'avoient fait perdre de vue. La mort de cette fille, qui m'avoit paru si certaine, parce que lui-même n'en avoit pas douté, ne me sembla plus si sûre; je craignis sa vie, encore plus l'inconstance de mon amant; & ce dégoût que, dans la situation où je venois de me mettre avec lui, les femmes le moins faites pour les faire naître, n'éprouvent que trop souvent. Je ne fais d'ailleurs, si le manque d'habitude me faisoit me tromper sur les ob-

jets ; si j'étois trop délicate , ou s'il ne l'étoit pas assez ; mais je ne fus pas contente du ton qu'il prit avec moi ; j'y crus moins reconnoître l'amour que le desir ; des transports m'auroient été bien plus nécessaires que des emportemens ; & toute sensible que j'étois aux siens , j'avois plus besoin de l'un que de l'autre. Que de choses qu'il n'imaginoit pas , & qui m'auroient infiniment mieux prouvé sa tendresse , que celles qu'il croyoit si persuasives ! elles tiennent apparemment à l'amour , puisque , malgré le peu d'usage que j'en avois , je les trouvois dans mon cœur , & qu'il ne les trouvoit pas dans le sien. Aussi ses yeux brilloient-ils plus d'une joie insultante pour moi , que de celle que j'y aurois vue , s'il m'eût véritablement aimée. Il sembloit que ce fût moins une Maîtresse qu'il venoit de s'attacher , qu'une femme dont il venoit seulement de faire la conquête. Ses sens enfin étoient plus émus que son ame , & sa vanité paroissoit plus contente que son cœur.

Il s'aperçut de mon trouble & de ma honte ; mais loin de les respecter , il me railla de l'un & de l'autre , avec des expressions , & un ton que je lui pardonnai d'autant moins , qu'ils étoient plus

inutiles à ses plaisirs, & qu'il ne pouvoit douter à ma rougeur & à mon embarras, que je n'eusse plus besoin de consolation, que de plaisanteries. Enfin, je n'avois pas encore dû autant douter de sa tendresse, que le jour que je le rendois si sûr de la mienne, & qu'il me devoit les témoignages les plus forts & les moins équivoques de ses sentiments pour moi.

Quelque vivement que je fusse blessée de ses procédés, je me crus obligée de renfermer une douleur qui lui auroit paru déplacée. J'avois perdu le droit de me plaindre, je le craignois du moins ; & je sentis mieux encore par cette première humiliation, que par mes réflexions mêmes, à quel point je venois de me dégrader.

J'aimois cependant avec trop d'ardeur, pour que ma passion & sa propre fureur (car, ma chère Lucie, il en avoit plus que d'amour) me laissassent longtemps à de si tristes idées. La plus grande partie de ce jour ne s'écoula pas moins dans les plaisirs les plus vifs, que dans les craintes les plus cruelles : & je me croyois à chaque instant, ou la plus infortunée, ou la plus heureuse de toutes les femmes.

Sa fougue enfin se modéra. Impétueux dans les plaisirs auxquels il sembloit se livrer, encore plus par vanité que par goût, uniquement soutenu auprès de moi par les desirs, dans ces moments où, si les sens sont tranquilles, le cœur n'en doit pas être moins occupé, je ne trouvai pas en lui cette chaleur de sentiment qui m'auroit été si nécessaire. Il m'écoutoit, sans émotion, lui dire ce que l'amour peut inspirer de plus tendre & de plus doux, & ne me répondoit que par quelques mots que l'usage a sans doute consacrés à cette sorte de situation. L'amour, je le fais, ne peut se servir que d'expressions connues; mais combien ne fait-il pas les varier! combien ne fait-il pas y mettre d'ame! avec combien de finesse & de feu ne fait-il pas peindre ses sentiments! Ah! ses talents à cet égard, ne sont bornés, que lorsqu'il l'est lui-même.

Quoique j'eusse ardemment désiré, & beaucoup plus que lui-même, de nous voir tous les jours sans témoins, mon rang, les devoirs que j'avois à remplir, la bienséance même, ne me le permettoient pas. D'un autre côté, à ne nous voir jamais que chez moi, que de jours n'aurions-nous point passés l'un

sans l'autre ! le moyen de me priver de lui si souvent ! mais comment aussi braver mes domestiques & le public ? Pour lui, il trouvoit tout simple, d'abord que je bravasse l'un, & que je me livrasse aux autres sans ménagement ; & peut-être est-il d'usage en France, que la décence soit toujours sacrifiée au goût ; mais enfin, il parut entrer dans les raisons de ménagement que j'avois , & n'attribua qu'à la violence de son amour, des conseils qui expoisoient & ma réputation & notre bonheur mutuel , puisqu'il nous étoit à tous deux si intéressant , que les liens que nous venions de former fussent secrets. Nous convinmes de nous voir ailleurs que chez moi ; & il se chargea d'avoir une maison dans la Cité , où je pourrois me rendre le soir , avec toutes les précautions qui pouvoient me sauver du Public , & ne mettre son secret qu'entre les mains d'un petit nombre de mes gens. Il l'eut bientôt trouvée ; & lorsqu'il m'y conduisit , j'y trouvai , hors l'amour, toutes les choses sensuelles & délicates qu'il peut faire imaginer.

Plus je jouissois de mon amant dans cette solitude, plus je sentois ma passion prendre pour lui de nouvelles forces. Quoique j'eusse toujours à lui reprocher

ce même manque de délicatesse, dont j'avois eu à me plaindre dès la première fois, je le voyois vif, ardent & empressé; quoique je ne sois pas de ces femmes qui ne jugent du cœur de leurs amants, que sur le plus ou le moins de desirs dont ils sont susceptibles; ma tendresse avoit trop de besoin de s'y tromper, pour que je ne me fîsse pas à cet égard bien des illusions. D'ailleurs, je m'accoutumai à croire que c'étoit un malheur de son sexe & du nôtre, nous, d'avoir trop de délicatesse, eux, de n'en avoir pas assez : & si cette idée ne me rendit pas absolument heureuse, elle me rendit au moins plus tranquille.

Il y avoit quelque temps qu'au moyen de cette indulgence que je devois encore plus à l'amour qu'à la politique, nous vivions ensemble assez paisiblement, lorsqu'un jour il se rendit auprès de moi, avec une impression de chagrin qui me fit trembler, moins encore pour moi que pour lui. Ah ! je suis désespéré, me dit-il, en entrant. Quelques excessives que soient nos précautions, avec quelque mystère que j'aye caché mon bonheur, on sait que je vous aime, ou l'on s'en doute du moins. Halifax, Dombar, Oxford, que je viens de trouver à la Co-

médie , m'ont fait sur ma discrétion , les plaisanteries les plus cruelles. Ils ne vous ont pas nommée , il est vrai ; mais si l'excès de mes inquiétudes ne m'abuse pas , ils m'en ont assez dit pour me faire penser qu'ils vous soupçonnent. Comment donc se conduire pour échapper aux propos ? je ne parois chez vous , que comme chez une simple connoissance , que je semble même assez négliger. A peine vous approché-je chez la Reine ; je prends , lorsque je vous rencontre ailleurs , toutes les précautions imaginables , pour que l'on puisse penser que vous m'êtes indifférente ; je ne vous y regarde qu'autant qu'il faut pour éviter le ridicule , de ne pas regarder du tout un objet si bien fait pour arrêter avec tant de plaisir les yeux de tout le monde ; & il me semble qu'autant que l'amour me le permet , s'il se peint dans les miens , lorsqu'ils se fixent sur vous , si je ressens une sorte d'émotion , elle ne passe pas celle que tout autre auroit comme moi.

Hélas ! il avoit raison : il ne m'aimoit pas assez pour commettre des imprudences ; & j'avois mille fois pensé me plaindre à lui de l'excès de sa retenue. Je commençai par gémir , ou de cette pé-

nétration , ou de cette méchanceté du Public. Je cherchai avec lui tous les moyens d'y échapper ; & comme en effet , on ne pouvoit rien ajouter à la décence & à la circonspection avec lesquelles nous nous conduisions dans le monde , je finis par voir avec beaucoup de douleur , qu'à moins que nous ne nous déterminassions à rompre tout commerce ensemble , il ne nous restoit aucun moyen d'éviter d'être pénétrés. Il y en auroit un plus doux , répondit-il ; mais il est encore si terrible , que je n'y pense qu'avec effroi , & je vous avertis d'avance que je ne l'emploierai jamais. Ce seroit de nous voir moins ; & la certitude que j'ai de n'y jamais consentir , me donne seule la force de vous en parler. Non , ajouta-t-il , en se jetant à mes genoux , loin que le bonheur de vous posséder , ait , par l'habitude où je suis d'en jouir , perdu de son prix à mes yeux , chaque jour j'y deviens plus sensible , à chaque moment il m'est plus nécessaire. Peut-être me suis-je trop alarmé ; peut-être n'ai-je pensé que c'est vous que l'on soupçonne , que parce qu'en effet , c'est vous que j'aime. D'ailleurs , je suis dans un âge où il peut paroître extraordinaire que rien ne m'intéresse , sur-tout après avoir vécu si long-

temps chez une Nation & dans une Ville où l'amour semble être une occupation indispensable. Comme une passion, quand elle est aussi tendre & aussi sincère que celle que vous m'avez inspirée, ne permet de galanterie que pour celle qui l'a fait naître, & que j'aurois craint, en rendant les soins les plus légers à quelque femme que ce fût, d'allarmer un cœur aussi sensible & aussi délicat que le vôtre, j'ai peut-être trop évité de former des liaisons qui auroient pu tromper le public. Il faut souvent si peu de chose pour lui faire prendre le change ! Malheureusement, il faudroit, dans le cas où je voudrois le tromper, que la femme à laquelle je paroîtrois rendre des soins, eût de quoi les mériter ; & je me trompe fort, ajouta-t-il, en souriant, si avec cette condition indispensable pourtant, ce projet ne vous effrayeroit pas. Pourquoi, repliquai-je, en riant, faudroit-il qu'elle eût tant de quoi plaire ? n'y a-t-il pas des goûts de caprice ? Oui, répondit-il, mais on y croit avec peine.

Enfin, ma chère Lucie, cette dernière idée fut la seule à laquelle nous nous arrêtâmes, & nous nous y fixâmes si bien, que nous cherchâmes ensemble à quelle femme je lui permettrois de pa-

roître attaché. Il mettoit dans cette discussion tant d'enjouement & de liberté, qu'il eût été impossible à une femme plus fine, & de moins bonne foi que moi, de ne pas croire que, mon intérêt à part, elle lui étoit absolument indifférente. Je lui nommai cependant quelques femmes qui l'obligerent à se récrier sur la barbarie que j'avois de vouloir qu'il servît de pareils monstres, & sur le ridicule dont je le couvrirois le plus inutilement du monde. Enfin, nous en nommâmes trois, qui furent Madame d'Halifax, Madame de-Norfolck & Madame de Pembroock. La première des trois parut d'abord lui convenir, sur-tout, me dit-il, parce que Mylord Halifax étoit celui qui, à la Comédie, l'avoit persécuté le plus ; qu'il n'auroit pas été fâché des'en venger, en tâchant de faire croire au public que Madame d'Halifax avoit quelques bontés pour lui, & que d'ailleurs elle étoit d'une figure distinguée, & qui ne pouvoit que faire honneur à un homme qui lui paroîtroit attaché. Il me laissa entrevoir que Madame de-Norfolck, sans compter ses agréments, avoit de quoi le piquer par l'amour extrême qu'elle paroïssoit avoir pour son mari, & qu'il seroit assez flat-

teur de parvenir à la faire changer d'opinion. Pour Madame de Pembroock, encore plus aimable que les deux premières, elle ne me parut pas lui plaire autant : non qu'il ne convînt de tout ce qu'elle avoit de charmes ; mais elle étoit, selon lui, vaine, coquette, & remplie de mille affectations, qu'il ne pourroit jamais soutenir. Enfin, il me pria si sérieusement de vouloir bien le dispenser de cette femme-là, que je voulus absolument que ce fût à elle qu'il parût s'attacher. Après une assez longue dispute là-dessus, qu'il soutint de l'air du monde le plus vrai, il finit par se rendre à mes volontés ; & nous convînmes que dès le lendemain, il feroit sa cour à Madame de Pembroock, mais beaucoup moins pour elle-même, que pour le public. C'est-à-dire, qu'à la Cour, aux Spectacles, par-tout enfin, où ses affinités pourroient être remarquées, il en auroit pour elle ; mais qu'il la verroit peu ailleurs, & que, sur-tout, il ne lui diroit rien qui pût lui faire croire qu'il l'aimât. Sans compter qu'il m'auroit paru dangereux pour moi, qu'il cherchât à la séduire, c'étoit une perfidie si malhonnête que, pour quelque raison que c'eût été, je n'y aurois pas consenti.

Tout est nécessaire cependant que je jugeois cette feinte , je ne puis vous dire combien difficilement je m'y prêtai. Depuis que je connoissois l'amour , j'avois découvert que j'étois née excessivement jalouse. Je sentoisi qu'il n'y avoit pas d'extrémités auxquelles cette passion, poussée à un certain point, ne me portât , & qu'elle me feroit immoler amant , rivale , & moi-même , si jamais j'avois lieu de penser qu'il n'eût plus pour moi la même tendresse. Trop vraie pour lui dissimuler aucun de mes mouvements , je lui dis combien je trouvois dangereuse l'épreuve qu'il vouloit faire ; mais il me rassura par tant de caresses & de serments, il me parut si tendre , qu'il ne me fut point possible de conserver mes craintes dans ses bras.

Il s'attacha donc à Madame de Pembrock ; bientôt je crus , comme le public , qu'il ne s'y étoit pas attaché sans succès ; & je ne le crus pas , sans une extrême inquiétude : elle devint enfin si vive , que je voulus absolument qu'il cessât de la voir. Il reçut d'abord avec douceur mes craintes & mes reproches : mais je lui vis bientôt cet air froid & impatienté, dont on écoute les plaintes de ce que l'on n'aime plus. Avec quel-
que

que ménagement que je lui exposasse mes soupçons, il ne savoit jamais les trouver que déraisonnables & cruels : mais quelque mal qu'il me rassurât, & quelque sujet que j'eusse de croire qu'au moins je partageois son cœur, les mouvements qui déchiroient le mien, me rendoient trop malheureuse pour que je ne cherchasse pas de moi-même à croire que je me trompois. Un mot un peu plus doux, un regard un peu plus tendre, quelques serments moins froids, remettoient de la sérénité dans mon ame. Souvent aussi, elle paroissoit y régner, qu'elle étoit remplie de toute la fureur de la jalousie. Je craignois trop de le perdre, pour que je ne craignisse pas de l'offenser ; & sentir que l'on doit cacher à ce qu'on aime, des mouvements qui ne peuvent jamais prouver que de l'amour, est s'avouer à soi-même, qu'on ne se croit plus aimé.

Si cette funeste idée ne me donnoit pas plus de froideur pour lui, elle contraignoit du moins ma tendresse. Je portois dans ses bras une ame inquiète & agitée, que ses transports ne calmoient pas toujours. Un seul mot de sa part, prononcé comme je l'aurois désiré, m'auroit rendu, & bien plus heureuse,

& bien plus tranquille, que tout ce qui ne prouvoit que des desirs, que j'étois peu flattée de lui inspirer : mais il eût fallu de l'amour pour le dire ; & les sens n'ont pas besoin de lui pour s'émouvoir.

Enfin, il parut me sacrifier Madame de Pembroock ; mais l'humeur avec laquelle il me fit ce sacrifice, en me faisant penser qu'il étoit réel, m'apprit aussi à quel point il coûtoit à son cœur. Ma délicatesse n'en fut pas contente, & ne pouvoit pas l'être ; mais il m'effrayoit si cruellement, que je n'osois pas même lui montrer ceux de mes sentiments, dont il auroit dû me savoir le plus de gré. Je vis cependant renaître peu-à-peu ses empressements. Nos rendez-vous, qui, pendant deux mois, avoient cessé d'être aussi fréquents, le redevinrent, & furent plus animés, si je ne le trouvai pas comme j'avois toujours, & inutilement désiré qu'il fût, je le revis du moins tel qu'il étoit avant cette funeste aventure. Madame de Pembroock & lui, cependant, me paroissoient brouillés si sérieusement, & gardoient même si peu de mesures l'un avec l'autre, que je ne pus me dispenser de l'interroger sur une rupture qui paroissoit si peu mo-

tivée. C'est vous, me répondit-il, qui en êtes cause. Moi ! lui dis-je, avec surprise ; mais apparemment vous ne m'avez pas nommée à Madame de Pembroock ? Je ne vois pas non plus, repliqua-t-il, à propos de quoi je l'aurois fait. Je vais, au reste, vous apprendre bien des choses, que je ne vous ai cachées, que parce qu'elles n'auroient fait que redoubler vos allarmes. Sans avoir dit à Madame de Pembroock que je l'aimois, elle a voulu le croire, sur les soins que notre projet me condamnoit à lui rendre. Non-seulement elle a daigné m'apprendre par ses regards qu'elle n'en étoit pas ingrate ; mais encore elle m'a, avec toute l'humanité possible, encouragé à un aveu que je lui faisois attendre plus long-temps qu'elle ne l'avoit cru. J'ai imaginé que je ne devois point paroître l'entendre : elle s'étoit malheureusement un peu avancée ; & lorsque de peur qu'elle ne s'avançât davantage, j'ai jugé à propos de me renfermer dans toute l'indifférence que j'avois pour elle, il lui a plu de le trouver mauvais. Furieuse de s'être méprise à ce point-là, elle m'a traité avec un mépris qui m'a choqué : elle m'a donné des ridicules ; je les lui ai rendus. Elle ne croyoit pas

vraisemblablement que j'oserois prendre cette liberté ; car, à ce que l'on m'a dit, elle en a été tout-à-fait surprise, & sans avoir jamais été ni amants ni amis, nous voilà (graces au beau choix que vous m'avez fait faire en sa personne) les deux personnes de la Cour les plus, & le plus irréconciliablement brouillées.

Avec quelque détachement qu'il me parlât, & de Madame de Pembrock, & de sa rupture avec elle, je l'avois vu lui rendre des soins trop vifs & trop suivis ; j'avois saisi entre eux des regards trop marqués ; & leur brouillerie lui avoit donné trop d'humeur, pour que j'eusse pu penser qu'elle l'eût intéressé aussi peu qu'il me le disoit. Si je n'avois pas de quoi le croire absolument coupable, il me paroissoit difficile qu'au moins il ne l'eût pas été d'intention ; & si je n'osai pas lui en faire des reproches, je pris sur sa tendresse, des inquiétudes qui rendirent la mienne très-malheureuse. Je sentis pour la première fois que je m'étois bien légèrement engagée ; mais je l'étois, & je me déterminai à tout souffrir, plutôt que de lui donner, par mes plaintes, un prétexte pour rompre une union que je regardois comme indissoluble, mais qui pouvoit bien n'avoir pas

à ses yeux , le même caractère. Il faut souvent moins que de l'amour pour former des liaisons ; mais il faut toujours de la probité pour respecter les serments.

Quoique je n'eusse pas de quoi le soupçonner de vouloir manquer aux siens , il ne me paroissoit pas avoir la même impatience que moi , de voir arriver l'instant auquel nous pourrions nous unir aux yeux du public. Cette Cousine qui mettoit un obstacle si puissant à notre mariage , étoit toujours , me disoit-il , dans le même état de langueur ; & c'étoit , à ce qu'il me sembloit , avec une résignation que l'amour ne donne pas , qu'il se soumettoit à ces mêmes retards qui me désespéroient.

Je commençois alors à le connoître , & à être en conséquence , la personne la plus malheureuse , peut-être , qui existât. Mais à qui me plaindre d'infortunes que je ne devois qu'à moi-même , s'il est vrai cependant que je dusse m'accuser d'une chose qui avoit si peu dépendu de moi ? Etoit-ce le barbare qui les caufoit , que je devois conjurer de rendre plus de justice à mon sentiment , lui qui ne répondoit jamais aux tendres reproches que l'excès de ma douleur m'arrachoit quelquefois , que par le silence le plus

dédaigneux, la plus affreuse sécheresse, ou par des emportemens des sens qui, en me prouvant à quel point il se trompoit sur mon ame, me bleissoient encore plus que tout le reste. Que m'importoit d'ailleurs que je lui inspirasse encore des desirs, quand je ne lui inspirois plus d'amour ? pouvois-je regarder comme un triomphe, ou simplement comme une compensation, ce qui ne pouvoit être pour moi que la plus cruelle des insultes ! combien d'illusions nécessaires au bonheur de ma vie s'étoient dissipées ! Cet air simple, doux & modeste, qui, de tous ses agrémens, étoit celui qui m'avoit frappé le plus, parce qu'il avoit semé me promettre plus de sensibilité & de reconnoissance de sa part, cachoit l'ame la plus fourbe, la plus impénétrable au sentiment, un esprit faux, & la vanité du monde la plus puérile ; & en même-temps la plus dangereuse. Exercé depuis long-temps dans l'art aussi cruel que honteux, de séduire & de tromper, & dont sans doute il s'étoit fait en France une étude particulière, il ne vouloit que plaire, & ne savoit pas aimer. J'ai même tout sujet de penser qu'il n'auroit regardé une passion que comme un ridicule, à moins cependant qu'elle n'eût

eu pour objet quelque'une de ces malheureuses , pour lesquelles on ne peut , sans se flétrir , avouer le goût même le plus léger. Plein d'airs & de fatuité , jamais cet infortuné , car je l'en plains , ma chere Lucie ! n'a connu le plaisir d'inspirer des sentiments , que pour en triompher avec la dernière indécence , & livrer au public , avec la plus grande barbarie , la femme assez à plaindre pour lui avoir abandonné son cœur !

Que les François sont à plaindre , si , comme on le dit ici , les vices de ce cruel ne sont chez eux que des graces ; & si pour satisfaire leur vanité , ils ont renoncé au plaisir si flatteur & si doux , d'aimer , de rendre heureux ce qu'on aime , & de l'être soi-même par lui !

Quelque empire que je tâchasse de prendre sur mes sentiments , & avec quelque soin que je ménageasse le cœur d'un homme que j'adorois , à qui je ne pouvois , ni ne devois ôter le mien ; mais à qui , en même-temps , je croyois sentir que je n'étois plus chere , il étoit impossible qu'une passion tout à la fois si vive & si malheureuse , me permît toujours toute la modération que je m'imposois. Toute sûre que j'étois , que plus je chercherois à percer la profondeur de

son ame , moins j'aurois lieu d'être contente de ses sentimens , je ne pouvois cependant m'empêcher de m'inquiéter : & quoique ce fût toujours avec cette soumission , qui est nécessairement le partage de l'amour , sur-tout quand il est malheureux , que je lui demandois des éclaircissements , il me répondoit avec tant de hauteur , si peu d'intérêt , & même de pitié , qu'il ne m'étoit pas possible de douter de son indifférence , & de ne pas aller sur les plaintes , plus loin que je n'aurois voulu. Le cruel ! combien la plus légère protestation de sa tendresse ne lui coûtoit-elle pas ! avec quelle froideur il me disoit que j'étois belle ! Comment pouvoit-il imaginer que ce qu'il me disoit me tint lieu de ce qu'il ne sentoit plus ! Et ne pensez pas , ma chere Lucie , que mes craintes ne fussent fondées que sur cette inquiétude de n'avoir pas assez de quoi plaire , dont la passion la plus heureuse n'est jamais exempte. L'amour-propre , il est vrai , ne peut subsister avec l'amour ; l'un ne nous exagere jamais autant à nos propres yeux , nos avantages naturels , que l'autre ne nous les affoiblit ; mais quelque vives que soient les allarmes que nous devons à un sentiment trop tendre , elles sont

trop contraires à notre bonheur , & peut-être aussi , coûtent trop à la nature , pour que l'objet aimé , pour nous les faire perdre , ait besoin de grands efforts. Quand entre amants , de pareilles discussions ne produisent que des querelles , il faut nécessairement que l'amour ne soit pas égal entr'eux.

D'ailleurs , l'aventure de Madame de Pembroock m'avoit involontairement laissé des soupçons que je ne combattois pas toujours avec autant de succès qu'il l'aurois désiré ; & en effet , quand j'aurois au moins encore de quoi en former , la conduite de Mylord Durham étoit plus propre à nourrir mes inquiétudes qu'à les dissiper. Je lui voyois presque toujours avec moi , cette sorte de tiédeur que le cœur sent mieux que l'esprit ne pourroit la définir , & qui annonce & précède toujours l'inconstance , si elle-même n'est pas une cessation de sentiment que l'on n'ose pas encore s'avouer. Il ne me trouvoit jamais bien , que comme je n'étois pas. S'il desiroit un jour que je me misse en négligé , je n'étois payée de mon obéissance , que par les reproches qu'il me faisoit de ne plus chercher à lui plaire. Donnois-je dans la parure ? Je devois trop savoir , me disoit-il , com-

bien peu j'en avois besoin avec lui , pour que ce fût pour lui seul que je prenois tant de peine. Ces tête-à-tête, si délicieux pour mon cœur, malgré tout ce dont il l'y laissoit manquer, n'étoient plus remplis de son côté, que par le silence qui ne dit que trop que l'on ne sent plus rien, ou par ces propos indifférents qui le disaient bien mieux encore. Jaloux sans sentiment & sans objet, & uniquement pour jouer un rôle auprès de moi, le peu que je lui inspirois ne me salvoit d'aucune des injustices dont l'amour est si souvent coupable. Hélas ! quelque raison qu'il eût de ne pas douter de mon cœur, que je lui aurois facilement pardonné des craintes qui ne m'auroient prouvé que celle qu'il auroit eue de me perdre ; elles n'offensent jamais que celui qui n'aime plus.

Lasse enfin du perpétuel tourment qu'il me faisoit éprouver , mais n'en aimant pas moins, je crus, en frémissant, devoir essayer ce que l'absence feroit sur son cœur. L'habitude de le voir ne servoit qu'à enflammer le mien ; mais je n'en ignorois pas davantage, qu'il ya bien peu d'amants sur lesquels elle ne produise pas un effet contraire ; & quelque honneur que ma funeste passion me forçât

quelquefois de faire à Mylord Durham, je ne savois que trop qu'à cet égard, il ne pensoit, ni ne sentoît comme moi. Je craignois moins le pouvoir de l'absence ; elle n'est dangereuse que quand elle est longue ; & je ne voulois m'éloigner de lui , qu'assez de temps pour lui faire desirer des plaisirs qui n'étant jamais ni interrompus , ni contraints , devoient nécessairement perdre beaucoup de leur prix aux yeux d'un homme qui , de l'amour , ne connoissoit que ce qu'il a de moins doux.

Qu'on se dit quelquefois , quand on aime , de cruelles vérités ! que c'est inutilement qu'on se les dit ! & qu'il seroit affreux , en effet , quand on ne se trompe point , de ne pouvoir jamais se persuader qu'on se trompe ! combien de fois , un seul regard , non aussi tendre que je l'aurois désiré , mais seulement un peu plus doux que ceux qu'ordinairement il m'accordoit , a-t-il anéanti toutes les preuves que j'avois de son indifférence ! Que je connoissois peu l'état de son cœur , lorsque je pensois qu'il m'étoit encore possible de le ramener !

Une scène fort tendre de ma part , très-dure de la sienne , & qui n'eut d'autres motifs que l'éternel silence qu'il gardoit

fur les engagements qu'il avoit pris avec moi , & l'impatience qu'il éprouvoit , quand je voulois les lui rappeler , me déterminâ enfin à aller passer quelque temps à la campagne , chez Madame de Buckinham , où j'étois attendue. Nous nous séparâmes assez mal. Il étoit ennuyé de mes plaintes ; j'étois révoltée de son indifférence , & du peu de soin qu'il prenoit de me rassurer. Je n'ignorois point qu'en pareil cas , l'amour aime mieux dire mille choses inutiles , que d'en omettre une nécessaire ; & son silence fit sur moi toute l'impression qu'il desiroit sans doute. Il fut quelque temps sans m'écrire ! hélas j'avois bien assez de la douleur que son absence me causoit , sans qu'il m'exposât à celle qu'un oubli si peu mérité devoit me donner. Eh ! dans quelle circonstance encore m'en accabloit-il ! ah ! qu'il faisoit peu de cas de mon cœur , & qu'en même temps il falloit qu'il m'estimât peu pour oser me traiter avec tant de légèreté ! Je sentoîs si vivement cette dernière injustice , que je crus que je ne lui pardonnerois jamais. Il m'écrivit enfin ; & quoiqu'il ne daignât pas chercher à excuser son procédé , & que je ne pusse me cacher qu'il n'y avoit dans sa Lettre que de la galanterie , je ne me trouvai

plus que de l'amour & de l'indulgence.

Cependant elle me fit trembler. Loin de me guérir par l'affectation de gaieté qui régnoit dans cette Lettre, je n'en sentis que plus vivement, & la douleur de ne le voir pas, & la nécessité de le revoir. Tout me devint odieux dans un lieu où il n'étoit pas ; & je retournai à Londres avec autant d'empressement que si j'eusse cru mon retour aussi nécessaire à sa félicité, qu'il l'étoit à la mienne.

Je lui avois mandé que je descendrois à la maison dans laquelle nous nous voyions ; & je vous avoue que je ne doutois pas qu'il ne m'y attendit ! hélas ! Lucie, je ne l'y trouvai pas. Que j'aurois été heureuse, si une si cruelle preuve d'indifférence n'eût fait souffrir que ma vanité ! mais on n'en a pas quand on aime. Il parut, je ne vis plus que lui : mon cœur vola au-devant de ses excuses, s'exagéra les siennes, lui en prêta même de plus solides que celles qu'il m'alléguoit. Je ne consultai enfin que le besoin que j'avois d'être aimée ; & c'est vous dire assez, qu'il me retrouva plus tendre encore que je ne croyois l'être.

Six mois, & plus, s'étoient écoulés depuis l'instant funeste qui m'avoit mise dans ses bras, lorsqu'un jour la Reine me

fit passer dans son cabinet, où elle avoit, disoit-elle , à me parler de choses fort importantes. Quoique vous soyez encore bien jeune, medit-elle, le temps où le feu Roi exerça sur moi une si grande tyrannie , n'est pas encore assez éloigné pour que vous ignoriez à quel point j'ai été malheureuse sous son regne. Dans ces temps critiques où personne n'osoit se déclarer pour moi, j'ai trouvé dans le pere du Lord Durham, un ami qui, pour me donner des preuves de son attachement, ne craignit pas la colere de Guillaume. Quelque grands qu'ayent été ses services, je n'ai point pensé là-dessus en Souveraine , j'ai cru avoir de quoi l'en récompenser ; & quelque chose que j'aye pu faire pour lui, je ne me crois pas encore quitte. Vous n'aurez pas de peine à penser que, dans cette disposition d'esprit, c'est toujours avec un plaisir extrême que je saisis les occasions de lui être utile. Il s'en présente une aujourd'hui , qu'il me presse avec une ardeur extrême de vouloir bien ne pas laisser échapper. Je vous le répète encore , son bonheur m'est cher ; & je crois aujourd'hui pouvoir d'autant plus ce qu'il desire , qu'il dépend plus de vous. En un mot, Duchesse, il vous demande pour son fils.

Pour lui ! Madame , m'écriai-je. Oui , continua la Reine , en souriant ; & si mes remarques sont justes , je ne crois pas vous déplaire en vous faisant cette proposition. Ne craignez pas , au reste , que je veuille vous faire descendre de votre rang. Le titre de feu votre mari est éteint par sa mort ; & je le donne au Lord Durham en vous épousant.

Vous comprenez aisément , ma chere Lucie , à quel point cette proposition m'étonna. Il me paroissoit également extraordinaire , ou que la cousine du Lord Durham fût morte , & que ce ne fût pas de sa bouche que je l'apprisse , ou que si elle vivoit encore , une union que l'on avoit jusques-là jugée si nécessaire , cessât de le paroître. Mais , Madame , dis-je à la Reine , sa cousine est donc morte ; car je fais , à n'en pouvoir pas douter , qu'on la lui destinoit ? La Reine fort étonnée à son tour de cette question , me répondit qu'elle n'en entendoit pas. Alors sans lui dire de qui je tenois ce que je croyois savoir à cet égard , je lui racontai ce que le Lord Durham m'avoit dit. On vous a infailliblement trompée , Duchesse , répondit la Reine. Le Lord Durham avoit , il est vrai , une tante qui vient de mourir en Hollande ; mais loin

d'avoir eu une fille à destiner à son neveu, elle n'a même jamais été mariée; & vous pouvez m'en croire.

Les dernières paroles de la Reine, qui m'apprennent combien cruellement j'avois été abusée, me causerent une si étrange révolution, que je tombai évanouie à ses pieds. Lorsque je revins de cette foiblesse, qui fut très-longue, je suppliai la Reine de permettre que je me fisse transporter chez moi. Il ne fut pas difficile de juger qu'elle n'attribuoit mon accident, qu'à la conversation que je venois d'avoir avec elle, & qu'elle

avoit une curiosité extrême de savoir quelle en pouvoit être la cause; mais elle ne crut pas ce moment propre à satisfaire la sienne, & elle me congédia avec des marques d'intérêt & de bonté, qui me seront toujours chères.

Grand Dieu! ma chère Lucie, eh! comment vous peindrois-je l'état affreux où me mit la scélératesse de ce perfide! avec quelle indignité il avoit abusé de ma bonne foi! quelle audace dans le mensonge! quel sang-froid dans la trahison! & quel supplice de trouver tant d'horreurs dans ce que l'on a assez estimé, pour ne pas craindre avec lui une union éternelle! Quelque affreuse que

pût m'être sa présence , après le coup horrible dont il venoit de me frapper , tout convaincu qu'il devoit être par le témoignage de la Reine , de m'avoir trompée avec une perfidie qui avoit peu d'exemple , mon lâche cœur s'obstinoit encore à le défendre ; & presque sûre que j'allois le voir pour la dernière fois , je voulus cependant le revoir encore. Mais je sentoís que j'avois besoin de me hâter. La fièvre la plus ardente avoit succédé à mon évanouissement , & je desirois de trouver la mort ou la vie , dans l'explication que je voulois avoir avec lui.

Il vint , enfin , Lucie ; mais avec quelle dureté ne me vit-il pas dans l'état affreux où lui seul m'avoit réduite ! L'indifférence , toute froide qu'elle est , peut-elle être aussi cruelle ! avec quelle air d'humeur & de férocité il approcha de mon lit , & combien peu il s'intéressoit à une vie qui n'étoit malheureuse que par lui , & pour laquelle tout Londres , peut-être , hors ce barbare seul , formoit en cet instant des vœux !

Eh bien , Mylord , lui dis-je , en versant un torrent de larmes , il est donc vrai que vous m'avez trompée , que vous ne m'avez jamais aimée , & que je n'ai été

pour vous que l'objet d'un caprice.... Madame, interrompit-il, avec la plus insultante froideur, je connois mes torts; il est en conséquence inutile que vous vous donniez la peine de me les rappeler. Le même principe qui m'a donné la force de vous manquer, me donneroit celle de soutenir vos reproches, & les rendroit inutiles. D'ailleurs, votre état actuel ne doit pas vous permettre une discussion que ma sincérité, peut-être, rendroit trop cruelle; & dont, sans être coupable de rien, que d'être trop vrai, je pourrois rendre la fin funeste. Ah! barbare, m'écriai-je, après t'avoir perdu, je ne redoute que de vivre. Les malheurs & la honte de ma vie ont commencé du jour à jamais affreux qui t'a offert à ma vue. Acheve ton ouvrage, acheve de déchirer un cœur où tu n'as jamais voulu régner que pour lui faire connoître tout ce qu'une passion malheureuse peut faire éprouver de tourments. Tu crains encore moins le crime, que je ne crains la mort. Montre-toi donc dans toute ton horreur. Aussi-bien seroit-ce en vain que tu voudrois me la déguiser. Cette vérité même, dont tu te pares si cruellement à mes yeux, je ne la dois qu'à ton inhumanité. Consi-

dere quel moment tu choisis pour la mettre en usage ; & félicite-toi , si tu le veux , d'une vertu que tu ne daignerois pas affecter , si tu n'étois pas sûr qu'elle me coûtera la vie. Tu ne l'eus pas le jour exécration où tu me trompas par le plus perfide des serments , où tu m'abusas par les plus odieux mensonges , où tu ne parvins à me voir dans tes bras , que par la plus horrible scélératesse dont le cœur le plus lâche & le plus bas pourroit être capable ! Eh ! Madame , me dit-il , ne peut-on donc s'unir à ce que l'on trouve aimable sans l'épouser ? est-ce ma faute , si je me sens une répugnance si invincible pour cette même chaîne , sans laquelle vous vous refusez à ma tendresse ; que quelque respect que j'aye pour la Reine , quelque reconnoissance que je lui doive , je viens de l'assurer que rien ne m'y soumettra jamais ? Je vous entends , lui dis-je en pâlisant , & vous venez de refuser ma main ?

Il ne me répondit rien ; & la certitude d'un malheur dont , malgré toutes les apparences , je cherchois encore à douter , acheva de m'accabler. Je crus que j'allois mourir ; mais mon amour tout abusé qu'il étoit , triomphant encore de ma raison , & des justes sujets

que j'avois de l'abhorrer, je voulus que mon dernier regard fût pour lui. Adieu, lui dis-je, d'une voix éteinte, en lui tendant la main, souvenez-vous quelquefois d'une infortunée qui ne vouloit vivre que pour vous, & qui meurt en vous adorant.

Je perdis connoissance en achevant ces paroles; & quand j'eus le malheur de me voir rappellée à la vie, par les cruels secours qu'on me donna, je ne trouvai plus auprès de moi que le Comte de Dorset, qui étoit dans un état presque aussi digne de pitié que le mien, & les Médecins de la Reine qu'il m'avoit amenés. Eh! quoi! dis-je, je vis encore! Ah! continuai-je, en le cherchant des yeux! où est-il! ah! Dorset, rendez-le moi! Ah! femme trop infortunée, me dit le Comte, en faisant signe aux Médecins de s'éloigner, femme si peu faite pour de si grands malheurs, se peut-il que l'amour vous parle encore pour le plus vil des humains! hélas! si vous saviez à quel point il est indigne de celui qu'il vous a inspiré! Ah! Comte, répondis-je, je fais tout, mais je veux mourir à ses yeux; je veux en finissant une vie si malheureuse, qu'il soit le dernier objet qui s'offre à mes regards!

Le Comte n'eut, ni la peine, ni le temps de combattre un desir si déraisonnable & si dangereux pour moi. Le délire me prit. Je fus six semaines dans l'état le plus terrible & sans aucune connoissance. Lorsque je l'avois perdue, le Comte de Dorset étoit la seule personne que mes yeux pussent discerner; & il fut aussi la première qu'ils reconnurent. Ce généreux ami qui avoit lui-même l'ame pénétrée d'une douleur secrète, dont je n'ai pu jusques ici lui arracher le sujet, ne m'avoit pas abandonnée, & je ne puis vous dire, ma chere Lucie, tout ce que je dus à ses soins. Lorsque ma convalescence fut décidée, & que ma foiblesse fut moins grande, le Comte voulut bien s'apercevoir du desir que j'avois de parler de mes malheurs, & du fatal objet qui les avoit causés. Nous avions tous deux, jusques-là, gardé sur lui, le silence le plus profond, lui, dans la crainte qu'un pareil entretien ne me jettât dans une rechûte dangereuse, moi, dans la peur qu'une curiosité qui annonçoit encore de l'intérêt, ne lui parût une bassesse, que toute son indulgence ne voudroit peut-être pas me pardonner. Mais j'avois affaire, heureusement pour moi,

à une ame sensible ; & celles-là seules savent excuser l'amour.

Que j'étois honteuse d'aimer , & que cependant j'aimois encore ! Qu'il m'étoit en même-temps douloureux & nécessaire de parler de ce cruel sentiment, qui remplissoit encore toute mon ame, & que rien n'en avoit pu bannir ! Le Comte m'apprit donc que c'étoit lui qui, en arrivant chez moi le jour de mon malheur, avoit forcé le Lord Durham à en sortir, parce qu'il ne lui avoit pas trouvé sur mon état l'attendrissement qu'il méritoit si bien. Que je ne venois que de quitter la Reine qui étoit encore toute émue de l'accident cruel dans lequel j'étois tombée à ses yeux, que ce traître qu'elle avoit mandé étoit arrivé. Il ajouta que quand elle lui avoit proposé de m'épouser, il avoit témoigné pour cette union, une répugnance invincible ; mais qu'en même-temps, il n'avoit pas craint d'apprendre à la Reine tous les sentiments que j'avois pour lui, & peut-être les bontés dont je l'avois comblé. Que la Reine ne lui avoit fait part à lui, Comte de Dorset, que du refus qu'il avoit fait de m'épouser ; mais qu'à l'indignation de cette Princesse, & à la défense qu'elle

avoit fait faire au Lord Durham de paroître à la Cour, il falloit qu'elle eût trouvé bien de l'improbité dans sa conduite, & plus que de l'inconfidération dans ses discours.

Je fuis, Madame, ajouta le Comte, désespéré de vous dire, & je crois devoir vous dire pourtant, qu'il n'étoit pas possible que vous trouvassiez dans toute l'Angleterre un homme moins digne de vous que celui-là. C'est, sans doute, le plus grand des malheurs de s'être donné à quelqu'un, à qui l'on croyoit des vertus, & que l'on ne trouve que méprisable; mais on ne peut que partager sa honte, & l'on ne mérite plus de pitié, lorsqu'après l'avoir connu, l'on persiste dans des sentiments que l'aveuglement où l'on étoit, pouvoit seul rendre excusables. Je vous dis, Madame, ajouta le Comte, de bien dures vérités, mais vous en avez besoin; mon amitié me les dicte, & ne pourroit en effet, vous les épargner, sans vous trahir.

Il ne fut pas bien difficile à Mylord Dorset de me faire convenir de la vérité de tout ce qu'il me disoit; & plutôt au Ciel qu'il eut pu convaincre mon cœur aussi aisément que ma raison!

mais que les lumieres qui éclairent l'une frappent rarement l'autre , & qu'il en coûte pour y détruire une passion dont on faisoit son bonheur , & dont on croyoit n'avoir jamais à rougir ! Le Comte connoissoit trop la force de la mienne par l'état où elle m'avoit réduite , & par tous les détails que je n'avois pas craint de faire à un homme si vertueux , pour croire que je fusse dans la situation où il m'auroit désirée , & que j'y fusse même de long-temps.

A mesure que je reprenois mes forces & l'usage de penser , je ne vis pas sans horreur tout ce dont me privoit le funeste égarement dans lequel j'étois tombée ; & je ne doutai pas qu'au moins il ne me coûtât ma réputation. J'étois trop peu faite pour le mépris , pour ne le pas craindre ; & je sentis beaucoup plus vivement le malheur de n'être plus estimée que la perte de mon amant. Quoique le Comte de Dorset me ménageât avec la plus scrupuleuse attention sur une chose à laquelle il me voyoit si sensible , je jugeois aisément par ses discours , que le perfide Durham ne m'avoit pas ménagée dans les siens , & que personne n'ignoroit ni ma malheureuse

faiblesse ,

foiblesse, ni à quel excès je l'avois pouf-
 sée. Je ne pus me résoudre à rester plus
 long-temps dans une ville où, selon tou-
 tes les apparences, j'étois encore moins
 plainte que méprisée, & où je serois ex-
 posée au malheur presque aussi terrible
 de rencontrer le traître, auquel j'en de-
 vois de si grands. Quelque ardemment
 que j'eusse jusques-là désiré la fin d'une
 vie aussi infortunée que la mienne, la né-
 cessité de vivre ne m'avoit pas encore pa-
 ru aussi cruelle que je la trouvois à me-
 sure que je revenois à la vie. Née vive &
 impétueuse, comptant la mort pour rien,
 la honte pour tout, j'aurois infaillible-
 ment attenté à mes jours, si le Comte
 de Dorset, qui par le noir affreux où j'é-
 tois tombée, & mon désespoir trop vio-
 lent pour ne point percer malgré moi-
 même, jugeant de mes intentions, ne
 m'eût sauvée mille fois de ma propre
 fureur, & enfin ne l'eût calmée. Lors-
 qu'il fut sûr de n'avoir plus à la craindre,
 il approuva le projet que j'avois formé,
 d'aller quelque temps dans une de mes
 Terres, achever de rétablir ma santé,
 & laisser à ma cruelle aventure le temps
 de vieillir assez dans le Public, pour
 qu'on n'en fût plus occupé. Mais quand
 j'aurois pu me flatter qu'on en perdroit

absolument le souvenir, il auroit suffi de celui que j'en conservois, pour me rendre odieux un séjour où je ne pouvois pas me cacher. Je partis donc aussitôt que je le pus pour la Province de Lincoln, où j'ai mes plus belles Terres, après avoir secrètement pris congé de la Reine, qui me combla de bontés, & avec la parole du Comte de Dorset, qu'il y viendrait passer tout le temps dont ses emplois, & peut-être, avoit-il ajoutée en soupirant, l'état funeste de son cœur, pourroient le laisser disposer.

Pendant trois mois que j'ai passé en Licoln-shire, dans la plus affreuse tristesse, le Comte, qui étoit le seul qui se fût intéressé véritablement à mon malheur & à mon état, a été le seul que j'aye voulu voir. Enfin, l'on a cru que la solitude dans laquelle je m'obstinois à vivre, perpétuoit ma langueur, & pourroit la rendre incurable. Les Médecins m'ont ordonné les eaux de Bristol, & le Comte m'a conseillé de voyager, jusques à ce que la dissipation eût banni de mon esprit un souvenir affreux dont rien n'a encore pu me distraire. J'ai, depuis que je suis ici, écrit à la Reine, pour obtenir d'elle la permission de quitter l'Angleterre; & j'attends Mylord

Dorset qui veut m'apporter cette permission, & me dire adieu. Mais, ma chere Lucie, quelque étendue que soit la confiance que j'ai en lui, & que je lui dois, je n'ai pu me déterminer à lui apprendre le dessein où je suis de quitter ce Royaume, & de n'y pas rentrer tant que ce perfide, auquel je dois le mépris, que sans doute on y a conçu pour moi, y respirera. Le malheur que j'ai eu aujourd'hui de le rencontrer, & l'affreuse impression que m'a faite sa présence, achèvent de me confirmer dans ma résolution. Le Comte de Dorset voudroit la combattre; & comme il la combatroit vainement, il est inutile que je lui donne cette peine. Quoi! Madame, s'écria Lucie, vous avez eu le malheur de rencontrer ce monstre? Qui, lui dit la Duchesse, à peine étois-je entrée dans la salle d'assemblée, que j'y ai vu entrer, & Madame de Pembroock avec laquelle il s'est raccommode, sans doute, & ce perfide Chester.... Le Lord Chester! Madame! interrompit Lucie toute tremblante, quoi! seroit-il le même... Oui, reprit Madame de Suffolk; depuis la mort de son pere, il en a pris le titre; mais quelle terreur vous a laissée à ce nom si funeste, & si digne

de mépris ? auriez-vous le malheur de le connoître ? Oui , Madame , repliqua Lucie , l'obscurité de mon état n'a pu me dérober à ses regards ; & toute mon aversion pour lui n'a pu me garantir de ses persécutions. Désespérant d'y échapper dans Londres , & craignant tout de la perversité de ses mœurs , je me suis sauvée ici , où , peut-être , il vient me poursuivre encore , & où la certitude qu'il y est , me donne les plus vives allarmes. C'étoit pour l'éviter que je me tenois si soigneusement renfermée... Ah ! Madame , ajouta-t-elle avec transport , pourquoi ce lâche suborneur ne s'est-il pas montré à vos yeux avec les mêmes vices qu'il n'a pas craint de produire aux miens ! Que votre cœur feroit actuellement tranquille ! que ç'auroit été vainement qu'il auroit cherché à en troubler la paix ! & que je suis heureuse , peut-être , qu'il m'ait estimé assez peu , pour ne pas prendre la peine de me montrer des vertus ! L'état où vous voyez que sa présence m'a mise , & la crainte qu'il ne bravât la mienne avec la même inhumanité que je l'ai vu , moi presque expirante , braver ma douleur , doit vous répondre , repartit Madame de Suffolck , du

soin que je prendrai de l'éviter. Le traître ! si vous aviez vu, ma chere Lucie , avec quelle impudence il m'a regardée ; l'air insultant & railleur qu'il a mis dans la révérence qu'il a été forcé de me faire ! le barbare plaisir avec lequel il me sacrifioit à Madame de Pembroock... Grand Dieu ! se peut-il que des êtres faits pour déshonorer la nature , jouissent de tant d'impunité ! se peut-il qu'il existe encore , & que je ne puisse éteindre dans son sang, le souvenir affreux de l'avoir aimé , & y laver la honte dont il m'a couverte ! Que je le hais ! Lucie ! eh ! qu'il est bien vrai que c'est un horrible supplice , que la présence de ce qu'on a tendrement aimé , quand on ne lui doit plus que le plus profond mépris ! Enfin ! je vais donc le quitter pour jamais ! ah ! quel sera mon bonheur , s'il est possible que j'oublie un homme qui m'a été si cher , & que je ne puis plus voir qu'avec une horreur inexprimable ! Mais s'il est vrai que je puisse parvenir à le bannir de mon cœur, puisse-je ne pas oublier de même , les égarements honteux dans lesquels ma foiblesse m'a plongée , & au hasard , peut-être , de faire des injustices , croire toujours qu'il n'y a pas

un homme qui soit digne d'inspirer le plus léger sentiment , & capable de connoître & de récompenser une passion vertueuse !

Je vous ai enfin raconté toutes mes erreurs , ma chère Lucie , continua la Duchesse... dites plutôt , Madame , vos infortunes , interrompit Lucie. Qu'avez-vous en effet à vous reprocher ? seroit-ce d'être trop sensible & trop tendre ; cette disposition de votre âme auroit sans doute fait votre bonheur , si vous aviez trouvé un cœur digne de remplir le vôtre. Vous avez donc été malheureuse , mais vous n'avez pas été criminelle. Eh ! quelles ressources n'a-t-on point dans des adversités aussi cruelles , lorsque l'on peut encore s'estimer ! la raison console de l'inconstance , mais rien ne console de s'être rendu méprisable ! Hélas ! ma chère Lucie , dit Madame de Suffolck , c'est un malheur qui n'en est un , que pour qui le craint ; & quand on le redoute , on ne le mérite jamais. C'est même ce qui fait que toute désespérée que je suis , de l'éclat affreux que ma funeste aventure avec le perfide Comte de Chester , a fait dans Londres , & peut-être dans toute l'Angleterre , je ne me sens point humi-

liée devant moi-même ; j'aimois, j'étois sûre d'aimer pour le reste de ma vie, si on l'avoit voulu. Incapable de trahir mes serments, à quelque point que j'en eusse été la victime, je ne me suis rendue qu'à ceux d'un homme, de qui je n'en aurois jamais reçus, si j'avois cru qu'il pût les violer. Cependant, ô ma chère Lucie ! telle est la méchanceté des hommes, que mon malheur me perd, & que le traître de qui j'ai essuyé les plus lâches perfidies, n'est pas déshonoré. Hélas ! faut-il vous l'avouer ? je n'ai pu le revoir sans sentir réveiller dans mon cœur, ces cruels sentiments, qui font l'opprobre de mes jours. Un seul instant de sa fatale présence, me les a tous rendus ; & la honte que je me fais d'une foiblesse si inexcusable, ajoute à mon supplice, & ne me rend pas à ma raison. Que fais-je, Lucie, jusques où ce malheureux amour que je me reproche si vainement m'auroit emportée, si l'état où m'a mise sa rencontre inopinée, m'avoit laissé assez de force pour me livrer aux mouvements de mon cœur. . . Ah ! pouvois-je espérer d'attendrir cet ingrat ! Pouvois-je même le désirer ! & cependant. . . Fuyons, ma chère Lucie, n'exposons pas du moins

au mépris , une passion si infortunée , & qui , à quelque point qu'elle le soit , nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir ! lui ! ah ! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée !

A quelque point que Madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame , Lucie auroit tout redouté d'un sentiment que ses malheurs avoient plus aigri que détruit , si heureusement le Comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain ; elle savoit à quel point la Duchesse craignoit des'avilir aux yeux de cet ami ; & elle espéra tout , & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi ! Madame , lui dit le Comte , en l'abordant , & en voyant encore sur son visage , des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit , est-ce-là l'état dans lequel je devois vous retrouver , & n'offrirez-vous jamais à mon amitié , que le spectacle d'une douleur qui la désespere , & qui , j'ose vous le dire , vous dégrade si cruellement ! Ah ! Comte , s'écria-t-elle , il est ici ! & il est avec Madame de Pembroock ! Eh ! Madame , que vous importe , repliqua-t-il , & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec sor

cœur ? se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas ! ajouta-t-il, en levant au Ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourmens qu'il a soufferts ; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la dernière indignité, se déshonorait d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse ; elle l'a trop connue ; mais du moins, j'en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu ! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'est cependant pas à la force de mon esprit que je dois cette avantage. Une femme vertueuse, une amie tendre & fidelle, m'a sauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû , & étouffez sous le mépris , une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que méprisable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi ! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non-seulement, n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! je n'ose pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aye rien à me reprocher sur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert ; mais si des hasards ont pu dévoiler à quelques-uns un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscretion ; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi, & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon ame ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagement; & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus sincère estime, & du plus tendre sentiment!... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la Reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des sentiments que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement, pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable Comte de Chester depuis son arrivée en Angleterre, jusques à présent. C'est un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la Reine qui a voulu savoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un Pays auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même-temps, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses Lettres, Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous ; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur , j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours , puisque le temps , lent , mais unique remède des passions malheureuses & méprisées , ne l'a pas encore guéri.

En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit , que la Duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame , lui dit le Comte ; je vous en laisserai le temps. La Reine m'a chargé d'une affaire importante , pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin , que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même , une très-longue conférence ; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du Lord Chester ici , n'avance de quelques jours. Oui , Mylord , répondit la Duchesse en soupirant , tous mes préparatifs sont faits ; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnez Bristol.

Après qu'elle & le Comte se furent entretenus en particulier, aussi longtemps qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fit entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulières, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte, qui ne chercha pas à percer un mystère que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-fois, craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester; & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vrai-

230 L E S H E U R E U X, &c.
semblablement que le récit de ses bon-
nes fortunes & de ses perfidies, ne
fût rempli de faits; & peut-être de
détails que l'âge & l'état de Lucie ne
lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la seconde Partie.





LES HEUREUX
ORPHELINS.

TROISIEME PARTIE.

*HISTOIRE SECRETE du Comte
DE CHESTER, depuis le 17 Sep-
tembre 1708, jusqu'au mois de. . . .
1709,*

LETTRE PREMIERE.

*A M. LE DUC DE ***.*

M *****

ON silence avec vous, depuis
mon arrivée en ce Pays-ci,
vous tromperoit beaucoup,
mon cher Duc, s'il vous fai-
soit penser que je vous ai oublié. Vous
avez dû voir, par le récit que je vous
ai fait de tout ce qui m'est arrivé en

au mépris , une passion si infortunée , & qui , à quelque point qu'elle le soit , nourrit encore des desirs si honteux. L'attendrir ! lui ! ah ! pourrai-je jamais me pardonner d'en avoir conçu l'idée !

A quelque point que Madame de Suffolck se reprochât le désordre de son ame , Lucie auroit tout redouté d'un sentiment que ses malheurs avoient plus aigri que détruit, si heureusement le Comte de Dorset ne fût arrivé le lendemain ; elle savoit à quel point la Duchesse craignoit des'avilir aux yeux de cet ami ; & elle espéra tout , & de cette crainte & des conseils qu'il lui donneroit.

Eh quoi ! Madame, lui dit le Comte, en l'abordant , & en voyant encore sur son visage , des traces des larmes qu'elle avoit répandues toute la nuit, est-ce-là l'état dans lequel je devois vous retrouver, & n'offrirez-vous jamais à mon amitié , que le spectacle d'une douleur qui la désespère, & qui , j'ose vous le dire , vous dégrade si cruellement ! Ah ! Comte , s'écria-t-elle , il est ici ! & il est avec Madame de Pembroke ! Eh ! Madame , que vous importe , repliqua-t-il , & que pouvez-vous avoir encore à démêler avec sor

cœur ? se peut-il qu'un être si méprisable vous occupe encore si fortement, & ne rougissez-vous pas de conserver tant de tendresse pour quelqu'un, que votre haine même honoreroit trop, si vous pouviez, sans lui substituer un si cruel sentiment, bannir de votre ame ceux qui la déchirent. Hélas ! ajouta-t-il, en levant au Ciel des yeux qui se remplissoient de larmes, je n'ai pas moins connu que vous, tout ce qu'une passion méprisée & trahie peut faire éprouver de maux. Mon cœur n'est peut-être pas plus remis que le vôtre, des tourments qu'il a soufferts ; mais si j'ai accordé assez à mon amour, pour blesser beaucoup la dignité de mon ame, je n'ai pas écouté tous les lâches conseils qu'il m'a donnés. J'ai soustrait aux yeux de la perfide qui, en me quittant avec la dernière indignité, se déshonorait d'une façon si affreuse, mes soupirs, mes larmes & mes regrets. Je n'ai pas cru qu'un être si vil dût jouir de ma foiblesse ; elle l'a trop connue ; mais du moins, j'en ai dérobé le spectacle, & je n'ai pas été m'humilier à ses genoux. Grand Dieu ! quelle ne seroit pas ma honte aujourd'hui, si j'avois pu

me dégrader à cet excès ! ce n'est cependant pas à la force de mon esprit que je dois cette avantage. Une femme vertueuse, une amie tendre & fidelle, m'a sauvé de cette humiliation. Devez-moi ce que je lui ai dû ; & étouffez sous le mépris, une passion dont la durée ne pourroit vous rendre vous-même que méprisable.

Pendant que le Comte parloit, Madame de Suffolck le regardoit avec surprise. Quoi ! Comte, lui dit-elle, vous avez été amoureux avec tant de fureur, & personne, non - seulement ; n'a eu lieu de le penser, mais tout le monde encore en a ignoré l'objet ! je n'ose pas m'en flatter, répondit-il, quoique je n'aye rien à me reprocher sur les attentions que je croyois lui devoir. Mille choses trahissent l'amour le mieux couvert ; mais si des hasards ont pu dévoiler à quelques-uns un secret qui m'étoit si cher, je n'ai pas du moins à me reprocher de l'avoir exposé par mon indiscretion ; & vous n'en pouvez pas douter, puisque vous-même n'apprenez ma foiblesse que de moi, & que, vous estimant plus que personne, je vous ai pourtant caché l'état de mon âme ! Eh ! pour qui, grand Dieu ! ai-je

eu tant de ménagement; & tant d'égards! qui ai-je honoré de la plus sincère estime, & du plus tendre sentiment!... mais c'est ce que je pourrai vous apprendre plus à loisir. Voilà, ajouta-t-il, avec la permission de la Reine, & une lettre de sa main pour vous, son portrait que je vous apporte, & qu'elle veut que vous gardiez, comme une preuve des sentiments que vous lui avez inspirés. Elle m'a chargé encore d'un paquet, que je ne vous aurois cependant pas remis, si le trouble dans lequel je trouve encore votre cœur, ne m'y engageoit fortement. Vous apprendrez par-là, mieux que par tout ce que je pourrois vous dire, quel est l'objet que vous aimiez assez tendrement, pour l'aimer encore. C'est, en un mot, l'histoire de l'exécrable Comte de Chester depuis son arrivée en Angleterre, jusqu'à présent. C'est un recueil des Lettres qu'il écrivoit en France à un de ses amis, & que la Reine qui a voulu savoir de quelle nature étoient les relations qu'on lui avoit dit qu'il conservoit dans un Pays auquel nous faisons actuellement une si cruelle guerre, a fait surprendre. Elle en a frémi; mais en même-temps, elle a cru que rien

ne pouvoit mieux vous guérir de la funeste passion que vous vous obstinez à conserver, que ces affreuses Lettres, Je ne vous cache pas qu'elles le seront pour vous ; mais quelque horrible que soit ce coup pour votre cœur, j'ose vous conseiller de ne lui pas refuser ce secours, puisque le temps, lent, mais unique remède des passions malheureuses & méprisées, ne l'a pas encore guéri.

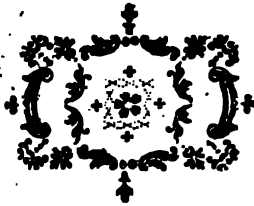
En achevant ces paroles, il lui donna ce funeste écrit, que la Duchesse ne reçut de ses mains qu'en tremblant. Vous le lirez tantôt, Madame, lui dit le Comte ; je vous en laisserai le temps. La Reine m'a chargé d'une affaire importante, pour laquelle je dois avoir avec Mylord Godolphin, que je ne viens pas moins chercher ici que vous-même, une très-longue conférence ; & je resterai auprès de vous jusques à votre départ, que je ne doute pas que la présence du Lord Chester ici, n'avance de quelques jours. Oui, Mylord, répondit la Duchesse en soupirant, tous mes préparatifs sont faits ; & je vous réponds de quitter l'Angleterre dans le même moment que vous abandonnez Bristol.

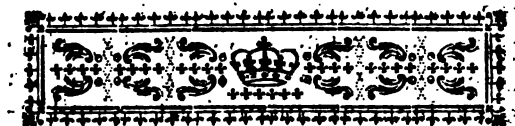
Après qu'elle & le Comte se furent entretenus en particulier, aussi long-temps qu'ils crurent en avoir besoin, Madame de Suffolck ordonna qu'on fit entrer Lucie, qui ayant passé la nuit auprès d'elle, étoit sortie de son appartement, lorsqu'on y avoit annoncé Mylord Dorset; & elle la lui présenta comme une fille de qualité de ses parentes, & de laquelle, par des raisons particulières, elle ne pouvoit lui dire le nom. Le Comte, qui ne chercha pas à percer un mystère que Madame de Suffolck ne jugeoit pas à propos de lui découvrir, traita avec Lucie sur le ton qu'elle lui imposoit, par le titre dont elle la décoroit, & félicita la Duchesse, & d'avoir une parente si aimable, & de l'associer à ses voyages.

Aussi-tôt après le dîner, Mylord Dorset alla chez Mylord Godolphin; & la Duchesse, qui, tout-à-la-fois, craignoit & mouroit d'impatience de lire ce que le Comte lui avoit remis, pria Lucie de la laisser seule. Ce n'étoit pas qu'elle voulût lui rien cacher; mais elle connoissoit le ton de Mylord Chester; & ne doutant pas qu'un écrit, qui ne contenoit vrai-

230 L E S H E U R E U X, &c.
semblablement que le récit de ses bon-
nes fortunes & de ses perfidies, ne
fût rempli de faits; & peut-être de
détails que l'âge & l'état de Lucie ne
lui permettoient pas d'entendre.

Fin de la seconde Partie.





LES HEUREUX
ORPHELINS.



TROISIEME PARTIE.



*HISTOIRE SECRETE du Comte
DE CHESTER, depuis le 17 Sep-
tembre 1708, jusqu'au mois de
1709,*

LETTRE PREMIERE.

A M. LE DUC DE ***.

M *****

ON silence avec vous, depuis
mon arrivée en ce Pays-ci,
vous tromperoit beaucoup,
mon cher Duc, s'il vous fai-
soit penser que je vous ai oublié. Vous
avez dû voir, par le récit que je vous
ai fait de tout ce qui m'est arrivé en

Italie, que l'absence ne m'a rien ôté de la confiance que j'ai toujours eue en vous. Je vous ai même écrit de Hollande, où j'ai été forcé d'aller m'ennuyer long-temps avec mon pere. & ma triste tante, qui, tous deux enfin, ne m'ennuyeron^t plus. Si vous n'avez pas eu de mes nouvelles depuis que je suis en Angleterre, n'en accusez que la sotte guerre que le font si sérieusement n^{os} Souverains, & qui m'a jusques à présent rendue impraticable, une relation qui m'est si nécessaire, & qui feroit le plus doux de mes plaisirs. Ce n'est même qu'avec beaucoup de peine que je ferai parvenir mes lettres entre vos mains ; mais pourtant je me flatte qu'elles vous seront rendues.

Il ne tiendrait qu'à moi de faire avec vous des réflexions politiques sur l'état présent de l'Europe, & de vous excéder de ce dont on m'excede ici moi-même tous les jours, avec une profondeur & une intrépidité admirables ; mais sans compter que vous vous croiriez en liaison avec l'ombre de feu mon pere, je dois me souvenir que c'est au plus aimable des François que j'écris. Je dois, en ne lui parlant que sa langue, lui prouver que l'air de ce Pays-ci, tout

pesant qu'il est , tout contraire qu'il est aux graces , ne m'a pas encore fait perdre cette agréable étourderie que je possédois assez bien pour qu'on me prît à Paris même pour François. J'en demande pardon à nos tristes & spéculatifs Anglois ; mais il est vrai que j'en fais plus de cas que de cette pesanteur de raisonnement que l'on appelle ici solidité. Ce grand mot inventé pour couvrir le manque de graces , n'est pas fait pour m'éblouir plus que vous ; & je vous jure de conserver toute ma vie cette sorte de raison qui n'est faite que pour des têtes aussi sensées que les nôtres , & qu'à Londres , plus que par-tout ailleurs , soit par vanité , soit par défaut de connoissance , on qualifieroit très-haument de folie.

Vous auriez en effet peine à concevoir à quel point , dans ces tristes & épaisses régions , les préjugés ont d'empire , malgré la Philosophie que l'on s'y croit , & la liberté d'esprit dont tout le monde s'y pique. D'un côté , l'esprit de sédition , & le fanatisme de la liberté ; masqués sous les noms sacrés de Patriotisme , & d'une légitime défense de ses droits ; de l'autre , la plus servile complaisance , la plus lâche adulation , dé-

guisées sous les titres spécieux d'obéissance dûe au Souverain, & de respect pour les Loix. Celui-ci crie, manœuvre, harangue, cabale contre le Gouvernement, bien moins pour défendre ses Concitoyens des usurpations vraies ou prétendues du Ministère, que pour que le Ministre, plus fatigué qu'intimidé de ses cris, finisse par l'acheter, moins encore pour s'en servir, ou s'en délivrer, que pour le perdre dans l'opinion publique, & prouver évidemment ce que vaut ce qu'on appelle vertu. Celui-là, vendu depuis longtemps, mais depuis trop long-temps, feint de l'avoir oublié, ou redouble de bassesse, soit afin que la Cour l'achete de nouveau, ou qu'on lui prouve, en accumulant sur sa tête les richesses & les honneurs, à quel point on lui fait gré de se déshonorer si complètement. Par-tout, enfin, intérêt & esprit de parti; nulle part, ou à-peu-près, justice & raison, & moins encore le plaisir. Au milieu de leurs éternelles & politiques discussions, nos graves Législateurs, ces appuis des libertés de l'Etat, s'enivrent pesamment en *damnant* la Reine & le Ministère, & en se portant, sur la fin du repas, les

toast de quelques fades beautés aussi mauffades qu'eux-mêmes.

Pour moi qui jouis à présent du triste honneur de siéger au Parlement, je ne puis m'en dédommager, qu'en mettant sur des airs gais, & en tournant en ridicule nos importantes délibérations. J'ose même dire que je suis un fort agréable chansonnier; mais comme ce mérite qui, chez des gens aussi sensés que vous, est d'un grand prix, ne donneroit pas ici le même relief, ce n'est qu'*incognito* que j'exerce mes talents, que je jouis de mes succès, & que, dans mes chansons, tantôt Tory, tantôt Wigh, je me moque également des deux partis. Cependant, avec quelque soin que je me cache, je m'apperçois que les vraiment bons Anglois ne m'estiment gueres, & que je ne leur inspire point du tout le desir de faire élever leurs enfants en France. Ce n'est pas qu'ils ne me trouvent quelque sorte d'esprit; mais c'est, à ce qu'ils disent, de l'esprit François; & je ne leur parle jamais, sur ce beau prétexte, ils ne me croient en déraison perpétuelle; c'est-à-dire, qu'on ne peut être avec eux, varié, vif, léger & brillant, sans passer pour insensé, comme si la raison & l'esprit étoient incompati-

bles , & que le sens & la pesanteur fussent en proportion nécessaire. Malgré leur prodigieuse sagacité, je me suis assez long-temps marqué à leurs yeux; mais enfin, ils m'ont reconnus : & si je n'avois pas l'honneur d'être Pair , j'aurois vraisemblablement le malheur de n'être jamais de la Chambre des Communes.

Les femmes heureusement ont bien voulu me dédommager de ce que la jalousie & la stupidité des hommes voudroient m'ôter; & par mes succès en ce genre , je prouve bien évidemment la supériorité des graces Françaises sur les leurs. C'est à vous , mon cher Duc , c'est au soin que vous avez pris de former ma jeunesse , à vos leçons , à vos exemples , que je dois ma gloire & mes succès ; & c'est aussi bien sincèrement que je vous en fais hommage.

Ne pensez pas cependant que , pour réussir ici , je me sois montré tel que vous m'avez vu , & que je suis. J'aurois effrayé , & n'aurois pas plu. En France , une femme que le simple desir conduit & détermine , a la bonne foi de ne pas exiger plus qu'elle ne donne. On s'arrange avec elle , quelquefois sans lui avoir dit seulement qu'on l'aime , on la

quitte souvent qu'elle n'a pas encore songé à l'exiger; & celles qui, pour se rendre, veulent avoir de quoi se croire aimées, sont communément si peu difficiles sur les preuves, qu'elles ne vous embarrassent pas plus que celles qui veulent bien se passer de cette persuasion. On est convenu cependant de donner le nom d'amour à de certaines sensations, ou simplement à de certaines fantaisies. La forte de commerce qu'on lie ensemble, en honore davantage, & n'en gêne pas plus. La tête seule fait tous les fraix du sentiment qu'on se croit, ou que l'on feint de se croire. Le délire n'est pas long; mais il suffit au caprice ou aux sens. Quelques propos plus flatteurs que tendres, quelques soins que notre oisiveté ne rend jamais d'un certain prix, nous suffisent pour persuader; & nous voulons bien à notre tour, paroître croire que nous plaifons véritablement à une femme, & même lui trouver d'autant plus d'amour, qu'elle a mis plus de vitesse dans sa chute. Sur-tout, nous la trouvons charmante, lorsque c'est elle qui a fait les avances. Eh! combien en effet ne faut-il pas qu'une femme qui brave avec tant d'audace toutes les bienséances de son sexe, ait la

tête tournée ? Notre cœur la méprise sans doute , mais notre vanité lui pardonne ; & si l'illusion que nous nous faisons là - dessus , n'est pas longue , qu'importe le mépris à qui semble avoir craint l'estime.

Quelle différence de nos femmes aux vôtres , & qu'il s'en faut qu'elles ne soient aussi philosophes ! Combien de préjugés de toute espece ne trouve-t-on pas à combattre chez elles , & combien n'en coûte-t-il pas pour en triompher ! Sensibles , mais scrupuleuses ; tendres , mais décentes , nos Angloises ne sont pas encore assez heureuses pour connoître ce mouvement léger que vous appelez le goût , & qui rend si peu durables , & en même-temps si délicieuses , les liaisons que vous formez . Un sentiment est pour elles une chose importante , dont elles font dépendre le bonheur ou le malheur de leur vie . Leur cœur , à la vérité , est susceptible , mais leur tête ne l'est pas . Elles sont vaincues bien long-temps avant que de croire l'être , & qu'on leur arrache l'aveu d'une foiblesse à laquelle elles se gardent bien d'attacher de l'honneur , & dont on les voit gémir long-temps , même au milieu des plaisirs ; mais aussi décidées que sen-

sibles, quand elles ont une fois consenti à mettre l'amour à la place de la vertu, rien n'égale la violence & la durée de leurs passions. Ces serments d'aimer toujours, si communs ailleurs, & si peu respectés, parce que c'est le caprice & non le cœur qui les fait, sont pour elles un engagement sacré, dont elles croient que la mort seule peut les dispenser. Elles sont convaincues qu'il n'y a pas de sacrifice qu'elles ne doivent à celui à qui elles ont sacrifié leur pudeur, cette pudeur qui leur est si chère, & qui, je l'avoue à regret, ne laisse pas que d'avoir ses charmes. Elles font, il est vrai, attendre long-temps le triomphe; mais enfin on jouit avec elles du plaisir de triompher; & je le crois, entre nous, plus flatteur pour notre amour-propre, que cette honteuse facilité que nous n'avons peut-être jamais dûe à l'amour, & sous laquelle, le plus souvent, nous n'avons pas plus trouvé le desir, que le sentiment qui seul auroit pu la rendre moins blâmable.

Vous sentez aisément qu'avec des femmes si ridicules, il faut au moins jouer la passion, & que ces airs vifs & brillants, ces graces légères, ces propos vains & étourdis, qui nous ont soumis

en France tant de Beautés, qui nous aimoient si peu, & auxquelles nous le rendions si bien, m'auroient fait détester dans un Pays où tout cela n'est connu que sous le nom d'impertinence & de fatuité. Ce n'est pas cependant que tous ces moyens de plaire y soient si généralement proscrits, que (d'après le portrait que je viens de faire) vous devriez naturellement le penser, qu'ils ne trouvent grace en aucun lieu. Il en est de ces moyens, comme de ces gens que l'on méprise, & qui plaisent, ou de qui l'on dit du mal par préjugé, & qui attachent par le sentiment toujours plus fort que l'opinion. Je ne voudrois pas non plus que vous inférasiez de la peinture que je vous ai faite des Angloises, ou que toutes sont inexpugnables, ou que toutes mettent dans leurs passions, la décence, la force & la constance que je leur ai attribuées. L'Angleterre a ses folles comme tout autre pays : le caprice & les sens y ont leur empire, comme par-tout ailleurs. Il est même juste de dire que, comme le caractère de la Nation est d'être décidée, violente, emportée ; celles de nos femmes qui secouent le joug des préjugés & des principes, s'il y en a, vont ordinairement

ment plus loin que les vôtres , parce qu'elles joignent alors , au mépris qu'elles prennent pour la décence , cette impétuosité dans leurs passions , qui leur permet si rarement de pouvoir y mettre des bornes. Enfin , comme toutes vos femmes ne sont ni vaines , ni coquettes ; que toutes ne prennent pas une idée pour un sentiment , que l'honneur , la vertu , la fidélité dans les engagements , ne sont pas des chimères pour toutes , toutes les nôtres ne sont pas ou sensibles , ou raisonnables ; mais toutes en général , sont prudes , & ce fut là-dessus que je crus devoir me régler. Ce n'est pourtant pas que je compte m'assujettir long-temps à leurs travers. Je médite de grandes choses. Je veux que toute l'Angleterre change de face entre mes mains , & être enfin pour elle un autre Henri VIII : mais un si vaste projet exige de grands ménagements ; & je me souviens d'avoir oui dire à un grand Politique , que pour se mettre en état de dicter de nouvelles loix , il faut avoir paru long-temps respecter les anciennes.

La première chose donc à laquelle je renonçai en entrant dans ces tristes & pudiques contrées , fut à tout ce qui m'avoit fait si bien réussir en France.

Mes graces perdoient sans doute à être travesties à l'Angloise ; mais si je ne les avois pas si cruellement déguisées, elles m'auroient été ou inutiles, ou pernicieuses. Un air froid, important, rêveur, une profonde taciturnité ; en un mot, l'air de penser, qui est la fatuité générale de ce pays-ci, fut l'air que je crus devoir prendre. Loin de me parer indécemment de tout ce qui m'étoit arrivé en France de glorieux, je ne parlai des femmes qu'avec beaucoup d'égards & de modestie, & comme si je ne les connoissois que par oui dire. Une Francoise, assez ordinairement, vent que son amant ait des succès, & même des perfidies à lui raconter ; mais ce qui lui en donne une si haute idée, épouvanteroit une Angloise, & seroit pour elle une raison de se défendre, dont on ne triompheroit jamais ; & dans le projet assez hardi que j'avois formé de subjuguier toutes les femmes de la Cour & de la Ville, dont la conquête pourroit me faire honneur, je crus ne pouvoir trop annoncer le sentiment & la discrétion.

Mylord Buttington, celui-là même que vous avez connu à Paris, que vous trouviez si extraordinaire, & qui se ren-

doit si ridicule en cherchant à vous copier, étoit non-seulement le confident, mais encore l'aide de tous mes projets. Pour vivre avec plus de liberté, & l'avoir toujours à mes ordres, car il n'a pour moi gueres moins de respect que pour vous, j'étois, en arrivant à Londres, descendu chez lui, & j'y avois même fixé mon logement. Mais comme Buttington n'y jouissoit pas, du côté de la régularité des mœurs, d'une réputation bien entiere, qu'il n'a pas, comme moi, eu l'esprit de se défaire également de ses airs françois, & qu'une liaison déterminée avec lui pouvoit me nuire, j'eus soin de répandre que je ne logerois chez lui, que jusques à ce que j'eusse trouvé une maison convenable. Mon intention n'étoit pas de le quitter; mais sans compter que les hommes s'accoutument à tout, je n'ignorois pas que nos discours les aveuglent presque toujours sur nos actions.

Le jour même de mon arrivée dans cette sombre & grande ville, nous allâmes *incognito*, Buttington & moi, à la Comédie. On y jouoit la piece de Shakespear, où il y a le plus de Revenants, & nous ne doutâmes pas que nous n'y trouvassions du monde, & sur-tout

beaucoup de femmes, qui ont communément les fantômes en grande vénération.

Notre espérance, à quelques égards, fut trompée. Nous y trouvâmes, à la vérité, beaucoup de femmes; mais de toutes celles que nous y vîmes, il n'y en avoit que trois, qui même avec de grandes différences, pussent mériter qu'on leur rendit des soins. Elles étoient toutes trois ensemble; & je formai dans l'instant le projet de conquérir toute cette loge.

Une d'elles, la Duchesse de Suffolck, jeune veuve, & une des beautés des plus fieres & des plus distinguées de la Cour & de toute l'Angleterre, fut celle sur laquelle, pour son malheur, mes yeux s'arrêtèrent avec le plus de complaisance; & j'avoue qu'il falloit toute l'ambition que j'ai, & plus de goût pour la gloire, que de sentiment de la beauté, pour regarder où elle étoit, quelque autre chose qu'elle-même. Rien n'égale la majesté de son port, l'élégance & la liberté de sa taille, les graces & la décence de son maintien, l'éclat & la fraîcheur de sa peau, la finesse, la douceur & l'agrément de son sourire. Son ame toute entiere est dans ses

yeux ; & je n'en connois pas d'aussi beaux par la coupe & par la couleur, & d'aussi singuliers par l'expression. Personne, en Angleterre, où cette espèce de beauté, si agréable aux yeux, si piquante pour les sens, se trouve assez fréquemment ; personne, dis-je, n'y a les jambes & les pieds d'une si grande perfection, les bras mieux taillés, & plus de graces dans les mains. Son esprit est, à la fois, fin, judicieux, étendu, orné de toutes les connoissances imaginables ; mais, comme ses vertus & ses agréments, simple, modeste & sans apprêt. Peu de gens brilleroient même autant qu'elle, si elle n'avoit pas le mépris le plus décidé pour ce cruel genre d'esprit qui, dans la société, n'écoute & ne respecte que lui-même, qui fait que l'on y rapporte tout à soi, que l'on n'y parle que de soi, & qui en cherchant à écraser les autres de la supériorité qu'on se croit, choque plus par l'excès de ses prétentions, fatigue plus par sa stérile surabondance, rebute plus par son impolitesse, qu'il ne plait par ses graces, ne satisfait par sa vivacité, ou n'étonne par ses lumieres.

L'imagination de Madame de Suffolck est aussi facile que féconde, mais aussi

sage que variée; elle est toujours asservie à la décence & à la raison. Les écarts en effet surprennent plus qu'ils n'amusement, & coûtent souvent plus de peine à ceux qui semblent s'imposer la loi d'être toujours hors d'eux-mêmes, qu'ils ne contentent ceux qui ont le malheur d'y être exposés. Son dégoût pour ce cruel débordement d'esprit, fait que s'il y a des gens qui éblouissent plus qu'elle à la première vue, il n'y a personne qui plaise plus continûment. Nulle femme, en Angleterre, ne parle & n'écrit ni mieux, ni plus aisément, & je n'en ai jamais vu rendre le sentiment avec autant de force, de noblesse, de vérité & d'agrément qu'elle. Il semble, tant, lorsqu'elle parle de sa tendresse, elle met à ce qu'elle dit, de naturel & de feu, que l'amour même sente par son cœur, & s'exprime par sa bouche.

On ne peut pas avoir dans l'ame plus de sensibilité, de grandeur, de franchise & de dignité qu'elle n'en a. Je crois que si, avant elle, on n'avoit pas connu ce qu'on appelle principes & vertus, elle auroit donné l'idée la plus exacte des uns & des autres. Si elle n'a pas l'avantage d'en avoir été douée la première, & la seule, personne du moins

ne les possède avec moins de contrainte & plus d'étendue. Jamais femme n'a plus respecté la pudeur, & n'a moins connu ce que vous appelez en France *Bégueulerie*. L'une n'est que le mensonge de l'autre; & Madame de Suffolck ne s'en est jamais permis. Si son cœur connoît l'amour, ses sens ignorent ces honteuses surprises & ces mouvements passagers, que les femmes qui obéissent le plus aux leurs, auroient moins à se reprocher, si elles appliquoient à en affoiblir l'empire, le même soin qu'elles mettent à l'augmenter. Elle a pu permettre à une passion de troubler les sens; mais c'est un droit que le caprice n'aura jamais sur eux. Elle ne fait pas consister l'avilissement dans ce que l'amour peut arracher à une femme de contraire aux devoirs qui lui sont prescrits, mais à ne point être fidelle à son sentiment, & ne croit pas que l'excuse de s'y être trompée, dont tant de femmes cherchent à colorer l'inconstance de leur cœur, ou le dérèglement de leur tête, puisse être admise & les sauver du mépris. Sa parole est un serment, mais un serment inviolable & sacré. Son ame fiere & courageuse, autant qu'elle est tendre & sensible, lui seroit préfè-

rer, sans balancer, la mort à la honte. Elle est fort délicate en amour, mais de cette délicatesse qui ne naît que de l'excès de sa passion, que la seule indifférence peut trouver de trop, & qui en effet ne m'auroit pas été à charge, si mon cœur eût mieux répondu aux sentimens du sien.

Pendant que j'étois occupé à considérer ces trois femmes, Buttington me demanda à laquelle des trois je ferois la noirceur d'en vouloir; & sa surprise ne fut pas médiocre, quand je lui déclarai mes projets. Il m'assura que de mémoire d'homme, on n'avoit en Angleterre imaginé rien de pareil à ce que je voulois tenter. Pour moi, ajouta-t-il, je m'attacherois uniquement à Madame de Suffolck; elle est charmante, n'a encore rien vu; & si j'en crois la douce langue de ses yeux, elle meurt d'envie de connoître l'amour. Pour cette physionomie de mouton, continua-t-il en parlant de Madame de Rindsey, qui est à mon gré, beaucoup plus triste qu'intéressante, ou qui, pour mieux dire, ne passe pour être l'une, que parce qu'elle est l'autre, qu'en prétends-tu faire? Te flattes-tu de trouver jamais dans ces grands yeux si pâles, si inanimés, l'ex-

pression de l'amour ? Ce sont ses affaires , répondis-je , ce n'est pas de sa tendresse que j'ai besoin. La vanité seule nous fait exiger de l'amour ; il ne faut à l'homme sensé , que des plaisirs. Je la dispense donc de m'aimer ; & je n'en ose pas moins te répondre qu'elle ne m'en rendra pas plus à plaindre. D'ailleurs , repliqua-t-il , c'est une de nos plus zélées Presbytériennes ; & j'ai remarqué que la chose du monde la plus difficile , est de triompher de ces fortes de femmes. Ce n'est pas , graces au Ciel , que je leur croye plus de vertu qu'à d'autres ; mais c'est qu'une sagesse si affichée. . . . J'en ai rencontrées plus que toi , interrompis-je , & j'ai toujours , en pareil cas , vu l'affiche déchirée , quelquefois peut-être par l'amour , mais toujours par cette foiblesse naturelle que les femmes n'affichent pas , & sur laquelle il est pourtant si raisonnable de compter. A l'égard de Madame de Pembroock , reprit-il , ce n'est qu'une étourdie , folle , légère , coquette , qui , selon toute apparence , paroîtra te résister peu , & de laquelle peut-être tu ne triompheras pas si-tôt. Encore une fois , renonce à ces grandes entreprises , qui te perdront dès les premiers pas , &

crois que tu feras l'homme de l'Angleterre le plus heureux , si tu peux faire sentir à Madame de Suffolck , ce qu'elle seule ici me paroît digne d'inspirer.

Buttington m'exhorta vainement à modérer mon ambition ; pour mieux lui prouver le cas que je faisois de ses sages remontrances , je le chargeai de me trouver trois petites maisons , toutes trois éloignées l'une de l'autre. Il plaisanta beaucoup sur des précautions si prématurées ; mais je lui dis si affirmativement que je le voulois ; & l'état glorieux dans lequel il m'a vu à Paris , lui a inspiré pour moi un si profond respect , qu'il n'osa pas me contredire plus long-temps. En attendant que je commençasse à mettre mes grands projets en exécution , & pour éviter que je ne m'ennuyasse , il me fit faire connoissance avec une Lingere assez honnête pour avoir toujours chez elle les plus jolies Ouvrieres de Londres , & pour nous les prêter , quand nous voulons nous délasser un peu , de la majesté qu'exigent les grandes passions.

Enfin, je parus à la Cour ; & la Reine, à laquelle mon pere avoit toujours été fortement attaché , m'y reçut avec la plus flatteuse & la plus particuliere dis-

tinction. J'allai au cercle le soir même ,
 & j'y trouvai dix ou douze beautés ,
 plus blanches , plus seches , plus guin-
 dées , plus prudes les unes que les au-
 tres , qui , toutes pourtant , me lorgne-
 rent malgré leur décence naturelle. Au-
 cune de celles que je m'étois destinées ,
 n'y étoit encore. Enfin , Madame de Suf-
 folck arriva. Elle affecta de me regarder
 peu. A son émotion , à sa rougeur , à son
 embarras , je jugeai qu'elle ne m'avoit
 pas aussi impunément regardé qu'elle
 s'en flattoit peut-être. De mon côté , je
 feignis tout ce qu'elle sentoit ; & le res-
 pect que je mis dans mes regards , n'en
 bannit pas cette impression de desir dont
 les femmes sont toujours flattées , &
 auquel effectivement Madame de Sul-
 folck , malgré sa modestie , me parut
 assez sensible. Quoique les Comtesses de
 Pembroock & de Ryndsey arrivassent
 peu de temps après , je ne crus pas devoir
 me partager. La passion que je commen-
 çois à inspirer , étoit un coup de fou-
 dre ; & je ne pouvois , à mon tour , me
 dispenser de paroître en avoir reçu un.
 A Paris , j'aurois annoncé mes disposi-
 tions par des regards hardis & peu mén-
 agés , qui ne les auroient pas moins
 décelées à tout le monde , qu'à la fem-

me même pour laquelle j'y aurois été ; mais j'étois dans une Cour où les galanteries d'éclat ne réussissent point , & où l'on n'a pas encore pu persuader aux femmes qu'on ne les aime que médiocrement , quand on ne les déshonore pas.

Je trouvai cependant , malgré tous les ménagements dont je croyois avoir besoin , le moyen de dire à la Duchesse , des choses flatteuses , & de lui laisser entrevoir que je ne l'avois pas vue , sans lui rendre intérieurement tous les hommages qu'elle méritoit. Quoiqu'elle parût se prêter peu à la conversation , & qu'elle ne me laissât ni lui dire tout ce que j'aurois voulu , ni lui parler aussi long-temps que je l'aurois désiré , il ne me fut pas difficile de juger , moins encore à son embarras qui fut extrême , qu'à la promptitude avec laquelle elle termina notre entretien , de l'impression qu'il faisoit sur elle. C'étoit m'avouer qu'elle craignoit de m'entendre ; & si les femmes de son genre peuvent s'ennuyer des galanteries des gens qui leur sont indifférents , elles ne les redoutent jamais.

La Reine , ce jour-là , faisoit tirer une loterie de bijoux. Contre l'usage où elle est de n'y admettre jamais d'homme , elle voulut que j'en fusse , comme Etran-

ger , & sans tirer à conséquence. Le sort m'y favorisa : le lot le plus considérable m'échut; & comme c'étoit un bijou également galant & magnifique, j'en aurois sur le champ fait hommage à Madame de Suffolck , si la Reine eût voulu me le permettre. Dans mes projets , une distinction si éclatante étoit en apparence une étourderie ; mais dans le fonds elle ne m'en auroit que mieux servi ; plus la préférence que je voulois donner à la Duchesse auroit été marquée , plus le sacrifice que j'en aurois paru faire à celie des femmes qui en auroit été tentée, lui auroit prouvé d'amour. Ce fut donc avec un extrême regret que je me vis forcé de renoncer à une idée si fine. Je la suivis cependant en partie ; & le soir même , Madame de Suffolck reçut , avec une lettre fort galante, le bijou qui m'étoit échu. Buttington se tuoit de me dire que j'étois fou , qu'elle ne manqueroit pas de me jeter tout cela à la tête , la première fois qu'elle me rencontreroit ; que la Duchesse, qui étoit haute & fiere , vouloit être respectée , & méritoit en effet de l'être , s'offenseroit de la façon libre dont je lui exposois mes intentions , & que sûrement elle feroit un éclat qui me

donneroit, & avec raison, le dernier des ridicules. Quelque respect que j'eusse pour les lumieres de Buttington, je ne voulus pas croire un mot de tout cela. Sûr d'avoir donné à Madame de Suffolck à rêver plus agréablement qu'il ne pensoit, puisque, tout au moins, j'avois flatté son amour-propre, loin de l'éviter, comme il me le conseilloit, j'allai le lendemain prier Mylord Dorset, son ami intime, de me présenter à elle le jour même. Je n'avois pas eu besoin pour le sentir, que M. de Buttington eût pris la peine de me dire que ma conduite avec elle étoit très-familier; mais en convenant avec lui de la chose, je n'étois pas d'accord avec lui sur ses suites. Comme je ne voulois pas, cependant, qu'elle pût attribuer la promptitude avec laquelle je lui avois parlé de mes sentiments, à des espérances qui, en la blessant, auroient du moins retardé ma victoire, ce ne fut qu'avec le plus hypocrite respect que je l'abordai. Je sus même jouer si bien cette sorte d'enbaras qu'on éprouve auprès de ce qu'on aime, que vous-même, que vous, à qui je dois tous mes talents, y auriez peut-être été trompé. Avec quelque soin qu'elle me cachât ses dispositions, il me

parut qu'elle me favoit plus de gré de l'effet qu'elle faisoit sur moi , qu'elle ne me vouloit de mal de la lettre que je lui avois écrite, & que le judicieux Buttington avoit jugé si hasardée. J'ai toujours cru qu'il faut distinguer , chez les femmes, les penchans des préjugés, & que quand on satisfait les premiers, on a assez peu de chose à craindre des autres. Je ne m'étois pas trompé jusques-là, en suivant cette maxime, & Madame de Suffolck ne la démentit pas. Savez-vous bien que cela me feroit presque croire que l'amour & la vanité pourroient bien être nés avant la vertu ?

Madame de Suffolck qui ne vouloit pas se livrer au goût que je lui inspirois, veilla sur elle-même avec la plus sévère attention, & sûrement crut qu'il ne se pouvoit pas que j'eusse saisi aucun de ses mouvemens. Rien de ce qui se passoit dans son ame, quelque secretement qu'il s'y passât, ne m'étoit pourtant échappé. Si la conversation fut froide, mes regards ne le furent pas, & toutes les fois que je parus oser les porter sur elle, j'y mis tant de langueur & d'expression, qu'elle ne put pas douter que je ne fusse l'homme du monde le plus sérieusement pris. Ce fut avec un plaisir

extrême, que je m'apperçus du trouble que lui caufoit ma présence ; & je n'en eus pas moins , lorsque pour s'en affranchir , & nous obliger à terminer notre visite , elle nous dit qu'elle alloit chez la Reine. Ces combats me plaisoient d'autant plus , que je n'en avois jamais vus , du moins , qui fussent réels ; & que quand on est de sang froid , & qu'ils n'impatientent pas , tous ces petits débats d'une femme contre elle-même , & cette alternative perpétuelle de foiblesse & de vertu , donnent à qui sait en jouir avec philosophie , un fort agréable spectacle. Ce n'étoit pas que je ne trouvasse dans Madame de Suffolck assez de charmes pour desirer sa possession ; mais elle étoit si décente , & j'étois si peu accoutumé à aimer cela , que mes desirs , affoiblis par la dignité de son maintien , étoient plutôt pour moi , un amusement , qu'un supplice. Mais je ne m'apperçois pas qu'insensiblement je vous en fait subir un ; je vais finir une lettre déjà trop longue , & me reposer moi-même de la fatigue de l'avoir écrite. Je n'en crois pas davantage , que je puisse vous envoyer mon histoire par fragments ; & comme je vous écrirai jusques à ce que j'aye trouvé une occasion

sûre pour vous faire remettre mes lettres, il se pourra bien que vous les receviez toutes à la fois. Vous y gagnerez, si elles vous intéressent; & si elles vous ennuyent, vous pourrez en cesser la lecture, & la couper, où j'aurai paru moi-même vous l'indiquer.

LETTRE SECONDE.

JE vous ai dit dans ma précédente Lettre, mon cher Duc, que Madan de Suffolck nous avoit congédiés sur le prétexte spécieux d'aller chez la Reine. Je m'y rendis pour l'y voir; ce fut en vain; soit qu'elle eût fait des réflexions qui l'eussent empêchée de s'y rendre, soit qu'elle eût eu, pour n'y pas aller, quelque autre raison, elle n'y vint pas, & m'obligea sensiblement d'avoir pris ce parti. J'infèrai de cette rigueur qu'elle se tenoit (car je ne doutai pas à son absence d'autres motifs) qu'elle étoit bien fâchée contre elle-même; & sans compter qu'elle ne pouvoit pas mieux m'instruire de ses sentiments, qu'en me montrant qu'elle me croyoit dangereux pour son cœur, elle me donnoit, en ne venant pas, la liberté de parler à Madame

de Pembroock , sur laquelle vous savez que j'avois des vues ; mais il est juste de vous dire ce que c'est , & j'emploierai peu de temps à vous la peindre.

Figurez-vous d'abord une femme sans traits décidés , mais formant un tout agréable , l'air vif , évaporé , mûtin , coquet , pour une Angloise ; car , à dire la vérité , à cet égard , elle feroit pitié en France : sans caractère , mais aussi sans envie , ni prétention d'en avoir , ni qu'on lui en croye un. Légère , plus par air , que par goût ; sacrifiant à la vanité de faire beaucoup de conquêtes , le plaisir d'aimer , plaisir plus nécessaire à son cœur , qu'elle ne le croit. Elle a beaucoup de jargon , & en conséquence , peu d'esprit , mais prodigieusement de ces petits riens , qui , sans le remplacer , sont dans de certaines circonstances , aussi agréables qu'il peut l'être. Elle n'est pas gaie , mais elle rit beaucoup ; fort pétulante , & point vive , ne discutant rien , décidant toujours , elle n'a ni toutes les graces , ni tous les travers qu'elle se donne , & nuit beaucoup à ce qu'elle a reçu de la nature , par tout ce qu'elle emprunte de l'art , qui , entre nous , ne fournit gueres que des ridicules. Elle médit avec assez de goût & de légèreté ,

retient bien l'esprit des autres, possède l'art de se le rendre propre, autant, du moins, que cela est possible; & cela l'est moins que ne le croient les gens qui en sont réduits-là. Elle a beaucoup de talents pour une petite maison; personne n'est plus pantomime; elle contrefait, on ne peut pas mieux, & vous rend, dans la dernière perfection, les gens même que par le caractère de sa figure, elle sembleroit devoir attraper le moins. Elle chante bien; mais pleine de mines & d'affectations, elle met de tout cela dans ses talents, & les gâte nécessairement en voulant les outrer. Le desir prodigieux qu'elle a d'être elle-même, le moins qu'il lui est possible, fait qu'elle ne parle pas plus avec sa voix, qu'elle ne pense avec son esprit. Je ne sais quel est le sot Anglois qui lui a dit qu'il lui est agréable d'avoir la bouche de côté; mais ce n'est jamais que quand elle n'y songe pas qu'elle l'a autrement. Elle a l'air noble; sérieux & décent, lorsqu'elle ne gêne pas chez elle la nature; car l'air qu'on lui voit, est rarement l'air qu'elle a, quoique le maintien qu'elle se fait, ne vaille assurément pas celui qu'il ne tiendrait qu'à elle d'avoir. Mais elle fait qu'avec la

décence , une femme ne se fait que respecter ; & elle croit que' ce n'est pas cela qu'elle veut. Joignez à tout cela une taille fine & légère, des beautés qui vis-à-vis moi du moins, n'ont pas été pour elle en pure perte ; & vous connoissez sûrement Madame de Pembroock. Les femmes de son genre sont à-peu-près les mêmes par-tout, & j'avois vu celle-là mille fois, lorsque je la vis pour la première.

J'avois été trop long-temps en France, pour n'être pas un objet fort important pour Madame de Pembroock : nous avions l'un sur l'autre les mêmes projets , & à ce que je crois , aussi peu de disposition à nous aimer ; mais l'intérêt & la vanité font beaucoup plus de ces sortes de liaisons, que le cœur, & même que le caprice. Elle vouloit donc me conquérir, je voulois la soumettre ; elle se croyoit de l'art , j'en ai ; il ne m'en falloit qu'un avec elle , dont les femmes ne se défient jamais, quoiqu'il les attrape presque toujours , l'art de paroître aimer ; & pour me faire croire la même chose , il falloit qu'il lui en coûtât plus qu'à moi. Les femmes sont forcées de nous en croire sur nos discours , & ne nous persuadent que

par des preuves : cela ne fait pas partie égale ; & j'avois , comme vous voyez , quelque raison de compter que l'avantage ne seroit pas tout-à-fait du côté de Madame de Pembroock.

La conversation fut donc bientôt liée entre nous : elle ne roula d'abord que sur ces riens dont les gens de notre sorte abondent toujours , & souvent plus par impuissance de faire mieux , que par habitude ou par politique. L'amour en devint bientôt l'objet : vos mœurs sur cet intéressant article ne furent pas oubliées. Quoiqu'elle cherche perpétuellement à copier les Françoises , elle ne les en aime pas davantage ; & cette façon de penser est assez généralement répandue en Angleterre , où nous ne vous rendrons justice que par le soin que nous prenons de vous imiter ; & ce n'est point , à dire vrai , ce que nous faisons de mieux. Chaque Nation a , comme le goût & la façon de penser , un air qui lui est propre ; & il est rare , qu'en cherchant à prendre les graces d'un pays dans lequel on n'est pas né , l'on ne se donne pas dans le sien beaucoup de ridicules. J'ai vu chez vous quelques François qui vouloient bien nous faire l'honneur de nous ressembler , &

qui , avec leur air singulier & profond ,
& (suivant la mode régnante) nos
grands ou nos petits chapeaux , nos
tailles longues ou courtes avoient per-
du beaucoup de leurs agréments , fans
avoir pris rien de notre solidité , ou
même de nos travers.

J'avois parlé décemment des Fran-
çoises devant Madame de Suffolck , à
laquelle je n'aurois pas plu en prenant
sur elles un air léger ; j'en médiais avec
Madame de Pembroock , à laquelle en
les louant , je n'aurois pas fait ma cour ;
& je lui fis même entendre que si j'a-
vois un peu à me louer de leurs bontés ,
j'aurois eu beaucoup à me plaindre de
leur cœur , si je les avois assez mal con-
nues pour leur livrer le mien. Mais en
les peignant fort volages , je ne crus pas
devoir me plaindre d'en avoir essuyé
des infidélités. Je ne fais comment cela
se fait ; mais un homme n'a jamais le
malheur ou l'accident d'être quitté , que,
même aux yeux des femmes , cela ne
lui donne un ridicule ; & j'ai remarqué
que , graces à la corruption des mœurs ,
il est beaucoup plus sûr de leur paroî-
tre volage ou perfide , que malheureux
par trop de constance ; enfin qu'un hom-
me quitté , donne rarement l'envie de

le prendre, & qu'il lui faut encore plus de temps pour leur faire oublier cette infortune, qu'il n'en a eu besoin lui-même pour s'en consoler, quelque vive qu'ait été la douleur qu'il en a ressentie.

Il ne m'avoit pas fallu beaucoup de temps pour pénétrer Madame de Pembroock, & je crus, en conséquence des lumieres que j'avois sur elle, pouvoir lui dire avec plus de vivacité, que d'égards pour sa vertu, que je la trouvois la plus aimable femme d'Angleterre. Quoique je ne lui disse rien, que ce qu'elle croyoit déjà, elle me répondit qu'il falloit, pour l'en assurer, que je me fusse singulièrement ravié, ou que je mentisse le plus intrépidement du monde. Je ne convins, comme vous voyez bien, ni de l'un, ni de l'autre : sans me nommer Mad. de Suffolck, elle me fit entendre qu'elle ne doutoit pas que ce ne fût à elle que j'avois donné la préférence, & me loua si ironiquement sur mon choix, que j'en compris qu'elle en étoit blessée. Je me défendis de cette imputation, non-seulement avec beaucoup de légèreté, mais encore avec assez peu de ménagements pour la beauté de la Duchesse, pour que, si elle m'avoit entendu, elle ne m'eût pas cru aussi amoureux

d'elle , que je voulois qu'elle le pensât.

Je connoissois cependant trop bien les motifs de Madame de Pembroock , pour me prêter autant qu'elle auroit voulu , au desir qu'elle avoit de rabaisser sur les charmes de Madame de Suffolck ; & je crus devoir être d'autant plus réservé à cet égard , que je pouvois moins douter de l'usage qu'elle feroit de mes discours. Je lui dis donc tout ce qu'il falloit pour contenter sa vanité , & pour qu'elle pût se flatter , que s'il étoit vrai que la Duchesse eût été mon premier objet , elle pouvoit l'emporter sur elle ; mais j'évitai autant que je le pus , de dire de Madame de Suffolck rien qui , s'il lui étoit rendu , ne lui prouvât plus de discrétion sur mes sentiments , que peu de dispositions à la trouver aimable. Madame de Pembroock ne remportoit pas , sans doute , une victoire aussi entière que son amour-propre l'exigeoit ; mais si je lui avois paru si indifférent pour la Duchesse , je lui aurois ôté l'attrait le plus puissant qui la portât vers moi , puisqu'alors je ne lui aurois pas offert de sacrifice ; & je connois trop les femmes de cette espece , pour croire qu'il eût été prudent à moi , de ne lui pas laisser l'idée d'une

d'une rivale , & de lui présenter un triomphe si facile.

Madame de Suffolck , qui apparemment boudoit toujours , ne venant pas chez la Reine , me laissa tout le temps dont j'avois besoin pour persuader à Madame de Pembroock , qu'il ne tiendrait qu'à elle de m'engager , & que je l'étois même déjà d'intention , plus que je ne le lui disois. Elle étoit trop vaine pour ne pas croire bien aisément qu'on ne la voyoit pas sans danger ; mais quoiqu'en un sens , j'eusse bien autant de vanité qu'elle , je ne m'en promis pas moins , quand à son tour elle auroit à me persuader de sa tendresse , de ne l'en pas tenir quitte à si bon marché.

Au reste , je doutois trop peu du retour qu'elle voudroit bien m'accorder , pour lui en demander des assurances ; & je crus d'ailleurs avoir assez obtenu d'elle , en si peu de temps , pour ne la pas tourmenter sur de pareilles minuties. Elle me pria même à souper pour ce soir-là , avec Madame de Rindsey , chez laquelle j'avois passé , moins parce que j'étois un peu son parent , que pour commencer à mettre en exécution les vues que j'avois sur elle. Celle-ci qui , sur la fin de notre con-

versation , s'approcha de nous , me dit fort obligeamment , mais d'un air timide & embarrassé , qu'elle seroit charmée de retrouver chez Madame de Pembroock , ce qu'elle avoit perdu en ne se trouvant pas chez elle lorsque j'y avois passé. Il n'est pas bien étonnant en Angleterre de voir les femmes embarrassées. La pudeur qui les tourmente sans cesse , & qu'en général elles poussent jusques au ridicule , leur permet rarement de parler à un homme , surtout les premières fois , sans rougir : mais je crus remarquer , malgré la singulière modestie de Madame de Ryndsey , que son trouble partoît d'une autre cause. Je ne me trompois pas ; mais il est certain que quand je me serois trompé , je ne l'en aurois pas moins cru.

Ma situation avec ces deux femmes étoit cependant assez délicate. Je venois de parler amour à l'une , ou à-peu-près ; cette ouverture de cœur m'engageoit à avoir pour elle des soins plus marqués que si je ne lui eusse encore rien dit ; & il falloit à Madame de Pembroock des avances d'autant plus décidées , qu'il lui étoit bien plus nécessaire de paroître aimée , que de l'être en effet. La plus légère distraction ne m'auroit pas perdu à la vérité , mais

l'auroit blessée. Et s'il n'étoit pas bien intéressant pour mon bonheur de la soumettre, il l'étoit pour ma vanité, qu'on crût que je l'avois conquise, & surtout qu'il ne m'en avoit presque coûté pour cela que de me montrer. Que de femmes, en effet, j'aurois quittées d'avoir pour moi des bontés réelles, si elles avoient bien voulu, sans cela, laisser croire au public, qu'elles m'honoroient des leurs ! mais je les ai toutes trouvées de trop bonne foi, pour se prêter à une fausseté si insigne.

Plus il étoit essentiel à ma gloire, que Madame de Pembroock parût ne me pas résister, moins je devois choquer son amour-propre ; sans doute il l'auroit été, si elle avoit pu penser que je me partageois ; & ç'auroit été lui rendre nécessaires mille petites tergiversations auxquelles sa façon de penser ne la portoit que trop, & que je ne croyois pas pouvoir esluyer sans me commettre. Il ne falloit pas, d'un autre côté, que je parusse si décidé pour elle, que Mde. de Rindsey m'en crût amoureux à un certain point. S'il y a des femmes que la certitude d'avoir à combattre une rivale aimée n'arrête pas, il y en a qu'elle décourage ; & Madame

de Rindsey avoit un air si doux , si modeste , & qui masquoit si bien sa singuliere intrépidité à tous égards , que je pouvois craindre qu'elle ne redoutât , soit pour sa vanité , soit pour son sentiment , la concurrence de Madame de Pembroock. Ces deux femmes étoient , ou paroissoient du moins , de caractère si différent , que je crus que je pourrois , sans beaucoup d'efforts , concilier des choses si opposées ; & j'y parvins , en effet , sans avoir pour cela besoin d'autant de finesse que je l'avois cru d'abord. S'il arrivoit au reste , que malgré mes précautions , Madame de Rindsey me trouvât trop d'empressement pour Madame de Pembroock , & qu'à son tour , celle-ci ne me crût pas absolument indifférent pour l'autre , il ne me paroissoit pas bien difficile d'effacer le mécontentement secret de la prude , en rejetant sur le desir de ne pas exposer sa réputation , les attentions trop modérées que j'aurois eues pour elle , & de me sauver des reproches de la coquette , en donnant devant elle à Madame de Rindsey , tant de ridicules , qu'elle ne pût pas douter qu'elle ne se fût trompée , lorsqu'elle m'avoit cru sur elle quelques vues.

En attendant que je fusse ce qu'étoit intérieurement Madame de Rindsey, je résolus de me conduire avec elle d'après son maintien, la réputation qu'elle avoit dans le monde, & la sévérité de mœurs & de principes qu'elle y affichoit. Vif, léger, galant, bruyant même avec Madame de Pembroock, je ne lui parlai que d'elle, de ses agréments, des modes, des plaisirs & des usages de Paris. Sérieux & sensé avec Madame de Rindsey, je gémis du débordement qui commençoit à se glisser dans les mœurs, & j'invectivai avec force contre la puissance, le faste & les dérèglements de la haute Eglise. Rien n'étoit assurément plus contradictoire que le ton, les discours & les façons que j'employois avec chacune d'elles : mais c'étoit des femmes ; je les flattois ; & pendant que l'une admiroit la galanterie & la légèreté de mon esprit, l'autre paroissoit ne pas comprendre comment revenant de France, & à mon âge, je pouvois avoir tant de solidité. Je fus d'ailleurs leur dire mille choses fines & délicates que je répétois pour la millièame fois, mais qui n'en avoient pas moins pour elles les graces de la nouveauté. Enfin, je

les laissai enchantées, & ne les quittai que très-convaincu qu'aucune des deux ne m'échapperait.

En rentrant chez moi, j'y trouvai, pour comble de bonheur, ce que j'avois envoyé à Madame de Suffolck, avec une lettre dans laquelle elle avoit mis la plus haute dignité. Buttington, qui m'avoit attendu, ne revenoit pas de sa surprise, de ce que je me rejouissois d'une rigueur qui, selon lui, étoit une des cruautés des plus inouïes qu'on eût eues en Angleterre, de mémoire d'homme. Oui ! lui dis-je ; eh ! qu'a-t-elle donc fait de ma lettre ? Pourquoi l'a-t-elle gardée ? Ah ! imbécille, indigne d'avoir reçu des leçons du Duc de.... & de moi... Parbleu ! interrompit-il, elle étoit insolente, ta lettre ! elle lui aura déplu ; dans son premier mouvement, elle l'aura brûlée : ne voulois-tu pas qu'elle t'en renvoyât les cendres ? Mon ami James, continua-t-il, je vous l'ai déjà dit ; vous vous embarquez dans une sotte affaire ; &, pour le pays, permettez-moi de vous le redire, vous la conduisez très-sottement. Eh bien ? soit, lui répondis-je ; mais je parie contre toi mille guinées, que j'ai Madame de Suffolck ; & je te donne encore par

dessus le marché, les Pembroock & les Rindsey.

Le Comte de Buttington étoit apparemment en malheur ce jour-là; car ce que je lui dis ne l'empêcha pas de parier; & le détail que je lui fis après de mes conquêtes du soir, ne lui donna point la plus légère peur de perdre son argent. Pour Madame de Pembroock, me dit-il, je la connois assez pour ne pas douter qu'elle ne se laisse aimer: mais toutes ces grandes exclamations qu'elle a faites sur l'excès du ton mérite, ne m'assurent point du tout que tu sois auprès d'elle aussi heureux que tu t'en flattes, & que peut-être elle te le fait espérer par ses agaceries. A l'égard de Madame de Rindsey, ajouta-t-il, en haussant les épaules, il n'y a peut-être jamais eu de prétentions plus folles, & d'espérances plus mal fondées que celles que tu as sur elle; & le Ciel ne te les permet sans doute, que pour humilier ta vanité. Ne croirois-tu pas, par hasard, qu'elle t'a lorgné? Mais oui, répondis-je; j'ai, par exemple, cette certitude-là: il est vrai que c'est à sa manière; ces grands & tristes yeux s'arrêtoient sur moi, sans chaleur & sans expression, ou du moins, ils

en avoient une si sournoise, que je conviens qu'il n'étoit pas aisé de l'y faire. Elle y étoit pourtant ; & si j'oserois répondre que Madame de Rindsey n'aimera jamais , je n'en suis pas moins sûr qu'il n'y a peut-être pas , dans toute l'Angleterre , de femme plus aisée à vaincre , sur laquelle à la vérité , l'amant puisse prendre moins , mais que l'amour amuse plus. (A ce propos , nouveau inépris de la part du grand Buttington) : au reste , reprit-il , me feroit-il permis de vous demander comment , après la magnifique épître que vous avez reçue de Madame de Suffolck , vous comptez vous arranger avec elle ? Ne lui proposerez-vous pas demain de vous donner un rendez - vous ? Non , mon cher Williams , lui répondis-je , je ne suis pas tout-à-fait assez Buttington pour cela. Du moins , vous osez l'aborder ? Cela n'est pas douteux , répliquai-je : elle m'adore ; & je n'en suis pas , en vérité , moins sûr que si elle me l'avoit dit.

Buttington , qui est un des Pairs du Royaume qui a le mieux fait ses Humanités , s'éleva là-dessus avec fureur , & me déclama d'un ton véhément , une parfaitement belle invective en vers la-

blas contre la vanité, qui ne me corrigea pas plus que toutes les injures qu'il me dit après, dans l'Anglois du monde le plus élégant. Savez-vous bien, mon ami, continua-t-il, qu'en revenant de France, plus gâté qu'instruit par vos leçons, vos exemples, & deux ou trois belles aventures que le Duc & vous m'aviez procurées, je voulus en agir dans ce pays-ci, comme j'avois fait en France? Savez-vous bien ce qui m'en arriva? On te prit pour un fat, sans doute? Justement, reprit-il : non-seulement, je manquai la Dame, mais encore, c'est qu'on me donna sur mes agréables façons de faire, des ridicules qui ne sont pas effacés, & qu'on ne m'appelle encore à la Cour, que *le Beau-Téméraire*. On fit fort bien; de quoi t'avises-tu? Et de quoi t'avises-tu toi-même, repliqua-t-il? Enfin, mon cher Duc, je compris que je ne lui ferois jamais sentir la différence qu'il y a entre nous deux, & je fus obligé d'envoyer coucher un homme si déraisonnable.

Je m'étois bien douté que la Duchesse, emportée par sa passion, & épuisée du sacrifice qu'elle s'étoit fait la veille, n'auroit pas la force de le recommencer; mais je n'en avois pas moins réso-

lu de la punir de sa révolte contre moi. J'avois d'ailleurs cru remarquer, que lorsqu'une femme raisonnable commence à s'engager, & qu'elle s'en apperçoit, il est dangereux de la laisser dans un état paisible; que l'on ne sauroit trop occuper son cœur, du sentiment qu'elle se reproche; & que, par une de ces bisarries de la nature, dont il seroit presque impossible de rendre compte, il est plus sûr de la tourmenter par la douleur, que de ne lui donner que des idées de plaisirs; sur-tout, lorsque l'on veut qu'elle se détermine promptement, & que c'est à une ame tendre que l'on a affaire. Je m'étois, en conséquence, promis d'inquiéter celle de la Duchesse; & dans cette intention, je l'attendis chez la Reine. Elle y arriva enfin, plus belle que tous les Anges ensemble, & avec une impression de douce tristesse dans les yeux, & une sorte d'embaras dans toute sa personne, qui lui donnoit des graces inexprimables. Je jugeai, à la fierté qu'elle mit dans ses regards, lorsqu'elle les porta sur moi, qu'elle ne doutoit pas que sa lettre ne m'eût anéanti; & je crus qu'il n'étoit, ni de ma dignité, ni de mon intérêt, de lui laisser cette idée. Il me seroit difficile de

vous peindre l'excès de sa surprise, de sa confusion, & de sa colere, lorsqu'au lieu de l'humiliation profonde dans laquelle, après mes torts & ses rigueurs, elle ne doutoit pas que je ne fusse plongé, je ne lui montrai que de la froideur & du détachement. Je mis de tout cela, mais rien que cela, dans la révérence que je lui fis; & je suis bien sûr qu'elle n'en avoit jamais reçues qui lui dissent les mêmes choses. Il ne se peut pas que vous n'y ayez jamais pris garde; mais, à mon gré, les femmes ne sont jamais plus plaisantes, que lorsqu'il leur arrive de nous trouver dans des dispositions contraires à celles dans lesquelles elles nous supposoient. Celle-ci, qui n'avoit aucune idée de ce tour françois, en pensa tomber d'étonnement. Je m'étois flatté que sa surprise n'iroit pas sans une très-vive colere; & pour mieux jouir de celle qui la transportoit, je l'abordai avec tant de liberté dans le maintien, que je la vis tout près de me dire des injures. Malheureusement elle se contint, & j'en fus quitte pour un regard, où il y avoit toute la fureur que de très-beaux yeux puissent exprimer. Je le crus du moins; mais je lui en vis bien davantage, lorsqu'avec ce même

air de détachement que sa colere ne faisoit qu'augmenter, je lui fis, avec toute l'intrépidité imaginable, un de ces compliments d'usage qui ne signifient que le peu que nous inspire la personne qui en est l'objet. Quel trouble une conduite si sage & si peu prévue, n'éleva-t-elle pas dans son ame ! Que sa douleur fut vive ! & avec combien de délices j'en jouis !

Si tous les hommes pouvoient savoir comme nous, mon cher Duc, à quel point une véritable passion les soumet & les avilit ! de combien de choses qui, lorsqu'ils pensent comme nous, ne dépendent que d'eux, elle les fait dépendre, il n'y en a pas qui ne préférât au bonheur, toujours assez douteux, de régner sur un cœur par le sentiment, le plaisir singulier & flatteur de régler une ame comme on le veut, de ne la déterminer que par ses ordres, d'y faire naître tour-à-tour les mouvements les plus opposés ; & , du sein de son indifférence, de la faire mouvoir comme une machine dont on conduit les ressorts, & à laquelle on ordonne, à son gré, le repos ou le mouvement !

Au milieu de tant de peines, Madame de Suffolck jouissoit cependant du

suprême bonheur de me voir ; mais je ne lui laissai cette consolation , qu'autant que cela m'étoit nécessaire , pour qu'elle ne me crût pas assez piqué pour éviter sa présence ; & ce ne fut qu'après lui avoir bien prouvé que je ne la craignois pas , que je jugeai à propos de disparoitre à ses yeux. J'y lus , quand je pris ce parti , une impression de douleur si vive , qu'un Buttington en auroit sûrement été touché. Vous ne me faites pas , à ce que je crois du moins , le tort de me soupçonner d'une foiblesse pareille ; mais quand j'en aurois été capable , Madame de Suffolck en auroit tiré peu de fruit. Je savois que Madame de Pembroock restoit chez elle , je lui devois une visite ; & quand je ne la lui aurois pas due , dans les circonstances où j'étois avec elle , je n'en aurois pas moins été la voir.

Il y avoit tant de monde chez Madame de Pembroock , & , en conséquence , si peu à faire pour mes projets , qu'après une visite fort courte , je retournai chez la Reine , pour y achever la Duchesse. J'avois tant de sujets de la croire accablée de tristesse , que j'avoue que je fus confondu de la trouver qui rioit , & de la façon du monde la plus naturelle. Ces

ris m'auroient même extrêmement déplu, si à mon arrivée ils n'eussent pas redoublé. J'entendois, aussi-bien qu'elle, ce que lui disoit Mylord Dorlet ; & comme je n'y trouvois rien qui fût si singulièrement plaisant, je compris qu'il y avoit de l'affectation dans ses ris, & j'en conclus qu'elle n'étoit pas aussi tranquille qu'elle vouloit le paroître. Si mon intention étoit de tourmenter son cœur, je n'avois, ni ne pouvois avoir celle de le décourager, ni de trop humilier son amour-propre. Rien n'est si dangereux avec les femmes qui ont de la dignité dans l'ame : & je ne savois pas si Madame de Suffolck, qui en a beaucoup, sentoit déjà assez d'amour pour que sa fierté ne lui donnât pas enfin contre moi, de violents & d'utiles conseils. Sans être donc la dupe de l'air détaché qu'elle affectoit, je crus devoir en prendre un qui lui marquât plus d'intérêt. Je me joignis à la conversation : mon ton fut doux, mes regards tendres, & ma contenance respectueuse. Quoiqu'elle semblât à peine s'appercevoir de ce changement, & que ma présence parût ne lui rien ôter de sa liberté d'esprit, j'étois convaincu qu'elle souffroit intérieurement ; mais en consentant à la ras-

sur, je ne jugeai pas à propos de me compromettre ; & d'ailleurs , j'étois bien sûr que , quelque peu que je fîsse , elle sauroit toujours se l'exagérer assez. Quelque effort qu'elle se fit pour conserver cet air de sévérité qu'elle croyoit me devoir , ses yeux , malgré elle , s'adoucirent en me regardant , & elle ne s'opposa pas aux petits arrangements que je fis pour lui donner la main , quand elle sortiroit de chez la Reine. Il m'auroit assurément été facile d'y mettre plus de finesse ; mais plus je lui aurois voilé ma marche , moins j'aurois vu à quel point son amour l'entraînoit. Enfin , je lui donnai la main , & je tremblai en m'acquittant de cette fonction , comme le jour qu'en faisant la même chose sur l'escalier de l'Opéra , vous me crûtes prêt à tomber. Je ne fais si la Duchesse eut la même idée ; mais ce dont je ne puis douter , c'est qu'un si beau désordre la toucha sensiblement. J'avois la veille joué à-peu-près le même rôle ; mais ce sont de ces choses que l'on peut répéter tant qu'on veut avec les femmes , & dont leur vanité nous assure toujours le succès. Dès que je me vis seul avec elle , je me justifiai respectueusement de la liberté que j'avois prise. Le crime lui

plaisoit trop, dans le fond, pour qu'elle fût bien difficile sur les excuses. Elle se plaignit, cependant, de ce que je ne l'avois pas respectée. Je me récriai sur son injustice; mais je n'en eus pas moins la méchanceté de lui faire sentir que je regardois à peu-près comme une faveur, la distraction qu'elle avoit eue de garder ma lettre, & la douleur avec laquelle elle s'étoit plainte de l'insolence que j'avois eue de lui écrire si promptement l'intention où j'étois de vivre & de mourir dans ses chaînes.

Elle fut d'autant plus outrée de ce que je lui disois, qu'elle sentoît bien qu'elle avoit, à cet égard, quelque chose à se reprocher. Elle rejetta, en rougissant, son oubli sur le peu de mémoire que l'on conserve pour les choses indifférentes. Je parus atterré de sa réponse; & elle monta en carrosse, très-convaincue que j'étois bien puni de ma vanité, & fort satisfaite de la façon dont elle l'avoit réprimée.

Que les hommes sont injustes, mon cher Duc, lorsqu'ils croient que notre vie est oisive, & que nous ne pensons jamais! Si ceux d'entr'eux qui nous accusent de ne faire que des riens, & c'en est certainement le plus grand nombre,

savoient combien il nous faut de manège, de méditations profondes, de sagacité, pour pénétrer les différents caractères des femmes, en profiter, les conduire selon nos vues & nos desirs, & combien tant de soins divers rendent notre vie active & agitée, ils prendroient bientôt de nous une autre opinion. Je crois cependant qu'accoutumés comme ils sont, à ne juger des choses que par préjugé, ils pourroient changer d'avis sur nous, sans nous en estimer davantage, & trouveroient que nous faisons & de notre temps, & de nos talents, un usage fort singulier, comme s'il y avoit moins de mérite, & souvent des vues beaucoup moins grandes à tromper des femmes, par la finesse, qu'à abuser par les ruses usées de la politique, & aveugler sur leurs intérêts une Cour & des Ministres. Assurément, quand je veux bien comparer le négociateur à nous, ce n'est pas que je ne sente à quel point je lui fais grace, & combien en cela je déferé à l'opinion; mais il n'en est pas moins vrai qu'on y trouveroit de notre part autant d'orgueil, que nous qui sentons le poids de nos travaux, & qui en connoissons le prix, devons y trouver de modestie. Il

y a bien loin encore des lumieres que les hommes croyent avoir acquises à la véritable philosophie : & je ne fais si ce ne seroit pas penser trop bien d'eux , que de croire qu'ils puissent jamais y parvenir.



LETTRE TROISIEME.

SI quelqu'autre que vous, mon cher Duc , lisoit mon histoire , & qu'elle tombât, par exemple, entre les mains de ces gens qui, pour toutes connoissances, n'ont que des préjugés, il seroit étonné, sans doute, que je trouvasse dans les événements d'une vie aussi frivole que la mienne, à ses respectables yeux, de quoi en composer une, & de ce que même j'oserois faire souvenir que j'ai vécu. En effet, qu'y verroit-il ? des femmes cherchées & poursuivies sans amour & sans desirs, avec la plus grande ardeur, & prises uniquement pour être quittées ; un homme, toujours dans la plus grande agitation pour la chose du monde qui paroît devoir occuper le moins, dès qu'elle n'intéresse pas le cœur ; des regards discutés avec

le détail le plus étendu; de simples mines devenues un sujet de spéculation, & traitées sérieusement, & avec autant de profondeur que pourroient l'être des faits de la plus grande importance; une analyse exacte jusqu'au ridicule, du cœur, des caprices ou des petits motifs d'une femme; un amas de méprisables ruses, ou d'atroces perfidies; en un mot, les mémoires d'un fat; digne objet, assurément de l'attention publique!

Mais, sans compter qu'un objet, quel qu'il soit, n'a d'importance que celle qu'on lui donne, & que la vanité, l'intérêt & le préjugé reglent seuls le prix des choses, ce même homme qui, parce que j'aurois le malheur d'être son contemporain, n'auroit que du mépris pour tout ce que j'aurois à lui raconter, croiroit ne pouvoir jamais assez payer un livre qui l'instruiroit de quelques particularités galantes de la vie de quelque Romain, fameux ou non, & qui seroit du siècle d'Auguste. Eh quoi! les choses changent-elles donc de nature par l'éloignement; & comment se peut-il que ce qui, s'il avoit vécu du temps de ce Romain, ne lui auroit paru que frivole, devienne enfin pour lui un objet si intéressant? Verrons-nous toujours les

hommes, non contents d'être la dupe du siècle où ils vivent, l'être encore des siècles où ils n'ont pas vécu ? Mais n'interrogeons pas leur raison ; nous sommes trop sûrs que leur vanité seule nous répondroit. Cependant, est-il décidé que l'on ne voudra jamais étudier les hommes, que dans ceux qui n'existent plus ; & savoir ce qu'ils ont été, n'est-ce pas pour nous une curiosité aussi inutile & presque aussi déplacée que le seroit celle de vouloir apprendre ce qu'ils feront après nous ? Il n'est pas douteux, à ce que je crois du moins, qu'il ne nous fût bien plus nécessaire de connaître ceux avec lesquels nous sommes obligés de vivre ; mais il est bien moins aisé de pénétrer ce qu'ils sont capables de faire, qu'il ne l'est de savoir ce qu'ils ont fait. Il n'y a personne qui ne puisse lire ; & la Nature n'a pas donné à tout le monde de quoi percer la profondeur du cœur humain : sans doute, elle a bien fait. Comme il y auroit pour nous un tourment perpétuel attaché à la connoissance précise de l'instant qui doit terminer nos jours, ce n'en seroit pas un moindre pour nous que de savoir à quel point les objets de notre estime, de notre amitié, de notre amour, sont sou-

vent indignes de tout ce qu'ils nous inspirent. Cette sorte de préscience ne prévient pas en nous ces passions, & ne nous les rendroit que plus douloureuses, par la certitude qu'elle nous donneroit, que le sentiment le plus cher à notre cœur, ne peut un jour en devenir que le supplice.

Je veux donc que ce soit un bonheur pour les hommes, que de ne pouvoir jamais parvenir à un si haut degré de connoissance, & qu'il est important pour le bonheur de l'humanité, qu'ils se croient réciproquement des vertus. Cela n'empêche pas qu'il ne nous soit recommandé, & par la raison même, d'apprendre à les connoître; & j'ose soutenir qu'une histoire qui ne contient que les minuties de leurs erreurs, est plus utile pour cela que toute autre. Mais, me dira-t-on, le beau sujet de réflexion, que des femmes! Eh quoi! sont-elles donc si peu de chose à nos yeux; influent-elles si peu sur notre vie, que nous devons regarder comme perdu, ou mal employé, le temps que nous mettons à approfondir leur ame? Qui peut donc, mieux que cette étude, garantir notre cœur du trouble qu'elles y excitent, & nous apprendre à ne nous

pas faire un objet de passion, de ce que la nature, toujours plus sage que nous, a voulu sans doute qui ne fût pour nous qu'un plaisir ? Les femmes, de leur côté, instruites des pièges que nous leur tendons, apprenant par une histoire du genre de la mienne, combien peu elles doivent compter sur notre cœur, à quel point il nous est aisé de feindre de l'amour, le peu que sont pour nous nos serments, & tout ce qu'elles risquent à les croire, en deviendroient nécessairement moins crédules, en seroient plus estimables, & de-là même plus heureuses.

Mais quand on voudroit bien convenir que mon histoire, considérée de ce côté, pourroit être utile, on ne m'en blâmeroit pas moins du peu de consistance des faits qui la composent. Les hommes, ceux mêmes auxquels par leur état les récits importent le moins, aiment les grands événements, c'est-à-dire, ce qui leur paroît tel ; car que l'on décompose ces grands événements, on ne les trouvera presque jamais, que le résumé d'une infinité de petites circonstances, plus puériles les unes que les autres aux yeux de la raison, ou quelquefois le résultat que l'on devoit le

moins attendre de toutes les mesures que l'on avoit prises , & du récit desquelles on a valement ennuyé le Lecteur. Cela se peut : mais du moins , on lui a présenté des objets dignes de l'occuper ; une grande révolution , le bouleversement d'un Empire , la fondation d'un autre , des guerres cruelles , d'importantes négociations , &c. Il faut en convenir , tout cela est fort beau ; mais mon histoire est aussi fort belle. Vous ne me montrez que l'extérieur de l'homme , ou ne m'offrez , pour percer plus loin , que des conjectures , que je puis , si je veux , ne pas adopter , & qui , quelque fines qu'elles puissent être , n'en sont peut-être pas mieux fondées. Moi , c'est le cœur que je développe , son délire particulier , le manège de la vanité , de la fausseté , dans la plus intéressante des passions que j'expose à vos yeux. Cela peut , à la vérité , n'être pas utile à tous les hommes ; mais soyez amant , je cesserai de vous paroître si frivole : craignez de l'être , vous me devrez encore plus d'estime & de reconnoissance ; repentez-vous de l'avoir été , en vous retraçant vos erreurs , je vous affermis dans un repentir qui ne peut que vous sauver des malheurs , ou des ridicules ,

peut être tous les deux ; & si vous n'avez été qu'un fat , ou si , comme moi , vous en êtes un , par mon exemple je vous corrige de l'être , je vous console de l'avoir été ; ou , ce que vous aimerez mieux , peut-être , & qui peut en effet vous être plus nécessaire , ou plus agréable , j'encourage votre fatuité par mes succès , & vous la rends plus utile par mes préceptes.

Après cette longue excursion , beaucoup plus Angloise qu'elle n'est placée , & qui ne vous ennuyera peut-être pas moins qu'elle ne m'a coûté , je vais , mon cher Duc , reprendre mon histoire que , s'il m'en souvient bien , j'ai laissée à une très-importante circonstance ; c'est que je donnois la main à la Duchesse sur l'escalier du palais.

Ce qui me divertit beaucoup , fut l'étonnement de Buttington , qui allant me chercher chez la Reine , s'étoit arrêté au bas du degré , pendant que nous le descendions. Quoi ! me dit-il , vous avez osé lui parler ? mais aussi , si je ne me trompe , cela ne vous a pas réussi ? On ne peut pas mieux , lui répondis-je ; car je l'ai mise dans une fureur exécrationnelle , & je cours en jouir & l'augmenter chez Madame de Norfolk , où je fais qu'elle

qu'elle soupe. Mylord veut-il y venir ? Je lui montrerai comme on se fait , à la fois , adorer & détester d'une femme. Il a vu cela cent fois à Paris ; mais je vois qu'il a tout oublié à Londres ; & je veux bien recommencer son éducation.

Buttington consentit à ce que je lui proposois ; & nous arrivâmes chez Madame de Norfolck , assez long-temps avant la Duchesse , qui alloit un train un peu plus décent que le nôtre. Je ne pourrois jamais vous peindre la surprise & la joie qui éclaterent dans ses yeux , lorsqu'elle me trouva dans une maison où elle m'attendoit si peu. Buttington , qui n'est pas l'homme de son siècle qui lit le plus finement dans les yeux , ne vit que de l'étonnement dans ceux de la Duchesse ; & il est vrai qu'elle renferma avec tant de promptitude , celui de ses mouvements qui m'étoit favorable , que j'avoue qu'il falloit toutes mes connoissances pour pouvoir le saisir dans les siens. Je fus quelque temps dans l'indécision sur la conduite que j'aurois avec elle ce soir-là. Le goût qu'elle m'inspiroit , me faisoit pencher vers la clémence ; mais c'étoit une surprise des sens à laquelle je ne crus pas que je dusse céder : & , toutes réflexions faites , je

me déterminai à agir avec elle à toute rigueur. Si je n'avois voulu seulement que la désespérer , il ne m'auroit fallu , pour y parvenir , que paroître toujours jouir de la tranquillité que j'avois affectée jusques-là. Lui prouver de l'indifférence , ou plutôt lui en faire craindre , étoit quelque chose ; mais cela ne me suffisoit pas , & je voulois la rendre jalouse. C'est , de tous les mouvements , celui qui agite le plus , & que l'on peut cacher le moins ; & qui , par conséquent , décele le plus les sentiments que l'on condamne encore au silence. Ce n'étoit pas que je pusse douter encore de ceux de la Duchesse ; mais elle s'obstinoit à les renfermer , & il m'eût été doux d'en jouir.

J'avois affaire , heureusement pour moi , à un cœur tendre , sensible , délicat , tel enfin qu'il le faut pour connoître , dans toute son étendue , l'horrible tourment de la jalousie. Aussi se livra-t-elle à cette cruelle passion avec toute la vivacité imaginable. Quel plaisir n'étoit-ce pas pour moi , de la voir machinalement épier mes regards , les suivre avec inquiétude où ils se portotent , & rougir de fureur , quand ils s'arrêtoient sur une femme trop long-temps ! Ce qu'il y a d'heureux , c'est que la ja-

lousie ne choisit pas , que tout lui sert d'objet & d'aliment , & que quand on craint de perdre ce qu'on aime , tout allarme , & même ce que l'on doit redouter le moins. Hélas ! combien , pour tâcher de me dérober le désordre dans lequel je la mettois , elle s'efforça d'être vive & fémillante ! combien ses graces & son esprit , toujours si simples & si naturelles , devinrent forcés ! Que je lui causai de tourments , & qu'elle me donna de plaisir ! Je ne fais si la douleur dont elle étoit pénétrée , la ramena , malgré elle-même , au ton sérieux ; ou si simplement elle sentit à quel point elle étoit déplacée ; mais je vis bientôt cesser sa gaieté & ses plaisanteries. Quelle victoire ! & si vous connoissiez la femme sur laquelle je la remportois ! combien elle est fiere ! à quel point elle est belle ! Ah ! jamais triomphe ne m'avoit si sensiblement flatté ; & jamais aussi je n'avois joui d'un spectacle aussi doux pour mon amour-propre que celui-là. Toute inquiète , toute agitée qu'elle étoit , soit pour mieux cacher son trouble , soit plutôt pour ne me pas perdre de vue , elle consentit , après le souper , à jouer avec moi , & s'y conduisit à faire pitié. Mais comme il ne faut pas

dire aux femmes , même dans la plus grande intimité , ce qu'on a pénétré de leur ame , je l'ai depuis assurée que son air indifférent , ce soir-là , m'avoit donné la plus vive des inquiétudes. La douleur & l'amour occupoient trop , cependant , le cœur de Madame de Suffolck , pour qu'il lui fût possible , à quelque point qu'elle prit sur elle-même , d'y tenir plus long-temps ; & notre partie fut finie à peine , qu'elle s'en retourna chez elle avec un air d'humeur & une brusquerie qui terminèrent bien agréablement cette journée.

Ce qu'il y a de singulier , c'est que Buttington n'avoit pas moins pris d'humeur contre moi , qu'elle-même ; & quand je lui demandai ce qu'il pensoit de ma conduite : James , mon ami , me répondit-il , il est juste de laisser ses amis se noyer à leur fantaisie ; mais si j'avois été à la place de Madame de Suffolck , je vous aurois indubitablement rompu sur le nez , tous les éventails de la maison. Elle me prépare , à ce que je crois , repris-je , un fort plus doux : ce n'est pas qu'en ce moment elle ne croye me détester ; mais elle m'adore , & je suis bien sûr de faire pleurer actuellement deux des plus beaux yeux du monde.

J'aime assez , moi , à procurer des insomnies à ces fieres beautés qui en donnent à tant de gens. Eh , morbleu ! Mylord , repliqua-t-il , si , ce contre quoi je vais parier tout-à-l'heure , si vous voulez , vous êtes assez heureux pour l'occuper tendrement , tout indigne que vous en êtes , pourquoi préférer au plaisir si délicieux que sa passion pour vous peut vous donner , la volupté barbare de déchirer un cœur où vous croyez que vous réglez ? Non , cher Williams , répondis-je , il y a des voluptés délicates , des plaisirs fins , qui ne sont pas pour tout le monde ; & que je ne suis pas surpris qu'un homme qui , comme vous , ne sauroit s'élever au-dessus de ses sens , ne conçoive pas ; & malheureusement pour vous , celui que me donne à présent Madame de Suffolck , est de ce genre. Et moi , reprit-il en fureur , je vous soutiens ; je parie même ma plus belle terre , que non-seulement elle ne pleure pas , mais qu'elle ne vous fait même pas l'honneur de vous haïr.

Vous connoissez la façon de raisonner de Buttington ; il faut qu'il jure , ou qu'il parie : je ne voulus plus le dernier ; & après m'avoir honoré de tou-

tes les injures que notre langue peut fournir , & ce n'est assurément pas dire peu , enfin , il voulut bien me laisser m'endormir sur mes lauriers.

Je crus pourtant devoir aller le lendemain voir Madame de Suffolck ; & ce que Buttington n'auroit pas compris , & que vous comprendrez , vous , fort aisément , je fus d'autant plus comblé de joie , quand on me dit qu'elle n'y étoit pas , que j'étois plus sûr qu'elle y étoit. Rien , en effet , n'étoit plus flatteur pour moi que cette exception , & elle ne pouvoit guere mieux me prouver combien elle craignoit ma présence , qu'en m'interdisant la sienne. En quittant sa porte , j'allai à celle de Madame de Pembroock , voir si elle avoit donné de pareils ordres contre moi. Je la trouvai seule , & couchée sur une espece de chaise longue , avec un air de liberté qui étoit à Londres , aussi nouveau , que peu décent , & qui me donna d'assez grandes espérances. Je ne trouvai pas dans ses yeux , à la vérité , autant de tendresse que dans ceux de Madame de Suffolck ; mais je crus y lire cette sorte de desir qui promet autant , & n'engage pas d'une façon si sérieuse. Je m'établis donc auprès d'elle ,

& lui parlai avec une familiarité tout-à-fait légère, de ce qu'elle m'inspiroit. Il y avoit, dans le ton que je prenois, plus de quoi la blesser, qu'il n'y avoit dans ce que je lui disois, de quoi l'attendrir ; mais elle est de ces fortes de femmes qui pardonnent tout, dès qu'on leur dit qu'elles sont belles, & dont la vanité n'est jamais choquée que du silence que l'on garde sur leurs charmes. Si je lui parlois sans chaleur, elle me répondit avec distraction, & me parut même infiniment plus occupée d'un petit chien qu'elle agaçoit, que de moi, & de tout ce que je pouvois lui dire ; & tout de suite, elle me demanda si je ne trouvois pas Madame de Rindsey supérieurement ridicule. Comprenez-vous, ajouta-t-elle, l'air de satisfaction avec lequel elle montre ses pieds ? Mais, repris-je, concevez-vous davantage l'intrépidité avec laquelle elle montre ses bras & ses mains ? Y a-t-il, sous le ciel, rien de taillé plus mal, & de plus décharné ? Elle fait assurément bien d'être dévote ! Mais oui, repliqua-t-elle, elle feroit pourtant mieux de l'être, en effet, que de ne s'en donner que l'air. Réellement on assure qu'avec cette contenance si sage & si modeste,

elle n'a pas laissé que d'avoir quelques affaires. En vérité ! cela doit faire une maîtresse bien insipide. Telle qu'elle est, je l'aimerois cependant mieux encore que Madame de Suffolck. Mais, ajouta-t-elle, en souriant, vous pourriez bien, vous, n'être pas de mon avis ?

Il étoit, dans le fond, tout-à-fait simple que je n'en fusse pas ; mais je crus remarquer qu'elle ne médisoit de Madame de Rindsey, que par l'habitude de médire, & qu'elle en vouloit personnellement à Madame de Suffolck, qui lui étoit d'ailleurs trop supérieure, à tous égards, pour qu'elle la haït modérément. Je savois aussi qu'on plaît presque autant aux femmes du genre de Madame de Pembroock, par le mal qu'on leur dit des autres, que par le bien qu'on leur dit d'elles-mêmes. En conséquence donc de ces deux remarques, il me parut indispensable de convenir que la Duchesse manquoit d'ame & de graces dans sa beauté, & de la trouver presque aussi mal que Madame de Rindsey. Il étoit impossible, en apparence, de pousser plus loin la complaisance & la fausseté : j'en trouvai cependant le moyen, en assurant fort sérieusement Madame de Pembroock, qu'elle étoit

infiniment au-dessus de Madame de Suf-
folck ; & sans doute, vous n'aurez pas
de peine à me croire, quand je vous
dirai qu'elle en étoit aussi convaincue
que je feignois de l'être.

Tant & de si grossiers mensonges en
sa faveur, me paroissoient bien mérit-
ter de sa part quelque complaisance ; je
m'en expliquai avec elle sur ce ton-là ;
& j'avoue naturellement, que je ne
m'attendois pas à des refus. J'en essayai
cependant, & de si positifs, qu'à l'ex-
ception de quelques très-légères faveurs,
qui même ne passent presque plus au-
jourd'hui pour en être, & qu'encore je
lui arrachai plus qu'elle ne me les ac-
corda, la permission de dire que j'ai-
mois ; & la promesse de me croire un
jour, il me fut impossible de rien ob-
tenir d'elle, pas même le bonheur de la
voir le lendemain. Cela me parut ridi-
cule, & d'une cruauté tout-à-fait sin-
gulière. Je m'emportai, je suppliai, je
gémis, & n'eûmes pas l'inhumaine qui
me condamnoit à une absence que, dans
le fond, je sentoits si peu ; ce qui devoit
lui être à elle-même assez peu pénible,
puisque ce n'étoit qu'à sa réputation
qu'elle sacrifioit le bonheur de me voir.

Je jugeai, par tout ce que je venois

de voir , que Buttington se trompoit sur Madame de Pembroock , moins que je ne l'avois cru , lorsqu'il m'avoit assuré que je ne triompherois pas d'elle aussi aisément que je m'en flattois. Il m'étoit du moins impossible de douter que son intention ne fût de me donner en spectacle , beaucoup de temps avant que de se déterminer à récompenser mes soins ; & il me paroissoit bien ridicule de n'avoir apporté à la Cour d'Angleterre , tant de graces & de manège , que pour y être la dupe d'une coquette qui sûrement n'avoit pas autant de finesse que moi. La façon dont elle s'étoit conduite dans ce tête-à-tête , m'avoit prouvé qu'elle étoit accoutumée à être attaquée & à se défendre. Quoique mes entreprises eussent été modérées , je les avois cependant poussées assez loin pour offenser un peu la pudeur , & pour ne pas laisser les sens absolument tranquilles ; & je ne lui avois trouvé ni émotion , ni colere. Il lui avoit enfin paru également simple , que je l'eusse attaquée avec assez peu de décence , & que des façons ordinairement si persuasives , ne lui eussent pas donné la plus légère tentation de succomber : & j'avoue qu'un désintéressement si

complet ; ne laissoit pas que de m'embarrasser. L'amour triomphe enfin de la vertu, souvent sans le vouloir, ni même le chercher ; on frappe les sens ; quelquefois même, le caprice seul tient lieu de desirs & de passion, & mene aussi loin : mais Madame de Pembroock avoit la tête froide, le cœur paisible ; & sur ce qui pouvoit remplacer la tranquillité de l'un, & la froideur de l'autre, ne me donnoit pas d'espérance. Une chose, pourtant, me consolait ; si j'étois presque sûr de ne lui pas inspirer d'amour, je l'étois bien plus encore, qu'elle ne m'en inspireroit pas ; & les coquettes sont rarement dangereuses, lorsqu'elles n'intéressent pas le cœur. D'ailleurs, quelque plan qu'elle se fût fait, quelque sûres que lui parussent les ressources que la nature & l'art pouvoient lui fournir pour y rester fidelle, il me paroissoit assez peu possible que cette foiblesse naturelle que les femmes ont toujours plus ou moins vis-à-vis nous, & sur laquelle il est si raisonnable de compter, ne l'entraînât pas plus loin qu'elle ne voudroit. Il faudroit aussi les connoître bien peu, pour ignorer à quel point, & combien inopinément leur imagination s'embrase quelquefois,

& jusques où un homme qui sait pénétrer leur désordre, & profiter de ce qu'il voit, peut les conduire, quelques armes que d'ailleurs elles puissent avoir contre lui.

Je quittai donc Madame la Comtesse, assez convaincu, malgré les apparences, que les choses ne tourneroient pas, entre elle & moi, comme elle me paroïsoit le croire, mais pourtant assez honteux, dans le fond, d'avoir trouvé une si belle résistance, où j'en avois craint si peu. Il me restoit Madame de Rindsey, de la vertu de laquelle, malgré son extrême décence, j'avois assez mauvaise opinion; & j'allai, en quittant Madame de Pembroock, essayer chez la Reine, où je savois que je la trouverois, si mes conjectures sur elle me tromperoiént, comme elles venoiént de faire sur l'autre. Quoi qu'il en arrivât cependant, cela m'étoit assez égal. Si je voulois bien l'entendre, quand elle parleroit, je ne voulois pas avoir à me reprocher de l'avoir prévenue. Cela vous paroît étrange peut-être; mais vous serez plus convaincu par le portrait que je vais vous faire d'elle, que par tout ce que je pourrois vous dire, à quel point la singulière indiffé-

rence que j'avois pour la conquête, étoit fondée; & que je ne l'aurois même pas tentée, si j'eusse alors eu sur elle les lumières que j'ai acquises depuis. Ce n'est pas, grâces au Ciel, qu'en pareil cas j'aie jamais compté les vices du cœur pour quelque chose; mais moins on est sensible aux vertus, plus on a besoin de trouver des agréments.

La figure de Madame de Rindsey est, à quelques égards, comme son ame; celle-ci offre assez les apparences de la vertu & de l'honneur; l'autre paroît bien faite; toutes deux trompent. L'on ne peut pas, sous un maintien plus honnête, sous un plus grand air de candeur & de naïveté, cacher d'ame plus profondément fausse, & moins de principes & de mœurs; & sous une taille plus élégante; posséder moins de ces beautés qui semblent en dépendre, & offrir plus de ces cruels défauts, dont on ne fait guere juge que l'homme que l'on appelle encore un amant, quoiqu'assez souvent on pût donner un autre titre à ceux que les femmes honorent d'une confiance un peu étendue. Le terme par lequel il me semble qu'on pourroit les désigner, n'est peut-être pas encore connu. J'ai oui-dire que l'amour, quand

il est extrême, peut pardonner des défauts de ce genre; ce que je fais, c'est que le simple desir les sent, les craint, & ne les excuse pas. Il est impossible de se connoître mieux que ne fait Madame de Rindsey, de parler de soi-même plus modestement, de se croire moins & de quoi plaire, & de quoi fixer; & malgré cela, de se livrer avec plus d'intrépidité. L'inconstance d'un amant est apparemment moins pour elle, que le malheur de ne pas satisfaire un caprice. Elle paroît faire grand cas de son ame; mais c'est un tort qu'elle a beaucoup moins qu'elle ne semble l'avoir; & personne, dans le fond de son cœur, ne se sent plus méprisable qu'elle, & ne se méprise avec moins de répugnance & plus de fermeté : l'estime d'autrui ne lui importe pas plus que la sienne même; & personne peut-être ne braverait le public avec plus d'audace, si elle n'avoit que le public à ménager. Ses yeux sont plus tristes que tendres, modestes par art, hardis, même quelque chose de plus, quand elle les laisse à leur expression naturelle; ne disant rien, lorsque le desir ne s'y peint pas; & dans ce cas-là même, soit que sa singulière fausseté regle jusques à leurs mouve-

ments dans quelque instant que ce puisse être , soit qu'ils soient tournés de façon à dire toujours moins qu'elle ne sent , il est difficile , avec quelque soin qu'on les étudie , de s'appercevoir de ce qu'ils vous veulent. On ne peut pas avoir dans la peau plus de finesse & d'éclat qu'elle n'en a ; & dans le sourire , plus de douceur , d'agrément & de naturel. Le reste de ses charmes ne vaut pas la peine d'être décrit ; le détail des autres défauts de sa personne seroit trop rebutant , pour que je veuille l'entreprendre. Il est aussi aisé d'embraser son imagination , qu'il seroit difficile de lui donner l'idée du sentiment ; aussi la volupté est-elle ce qu'elle connoît le moins ; elle a le desir inégal , mais violent ; & il est impossible d'avoir , avec un air plus tranquille & plus froid , plus d'emportement dans les goûts , & moins de retenue. Je doute que ce que la fortune en a fait , réponde à ce qu'il paroît que la nature en avoit voulu faire ; & sûrement , à son égard , l'une des deux s'est trompée. Si elle n'ose avoir ni le ton , ni les façons de l'état pour lequel , par son caractère , elle semble être née , elle en a du moins pris les mœurs & l'audace. Elle est née dure ; un amant

qui ne lui montreroit que des pleurs ; ne l'attendriroit pas : mais un amant n'a-t-il jamais que ce spectacle à offrir aux yeux d'une inhumaine ? Je ne fais si cela vient, ou de son manque de principes, ou de son peu d'amour-propre ; mais jamais femme n'a fait les avances plus volontiers, avec plus de pudeur & de circonspection ; & ne s'est, dès qu'on l'entend, livrée avec plus de promptitude. Il est vrai aussi que, comme elle n'a pas une de ces beautés frappantes qui entraînent, & que son air modeste & réservé fait penser qu'on pourroit l'attaquer sans succès, qu'enfin elle tente peu, & qu'elle effraye beaucoup, elle pourroit bien avoir le malheur d'être sans ce qu'elle-même appelle une affaire, si elle ne rassuroit point, par la douceur de son caractère, ceux que la sévérité de son maintien épouvante. Elle a fort peu d'esprit, & je n'ai jamais connu de femmes qui l'eût plus stérile, & de qui, en même-temps, le cœur fût plus sec. Les gens qui la connoissent peu, lui donnent beaucoup de ce que nous appelons sens & raison ; mais je suis convaincu qu'elle en a moins encore que d'esprit. L'on a pris apparemment pour de la réflexion,

cette perpétuelle rêverie dans laquelle elle est plongée , & dont tout l'objet est de s'étudier sans cesse à renfermer tous les mouvements qui pourroient déceler son caractère. Personne donc ne rêve plus , & ne pense moins ; personne ne combine davantage , n'applique plus mal ses calculs , & n'a les vues plus fausses & plus bornées. Avec tout cela , soit desir de jouer un rôle , soit pour tromper mieux ou plus , elle a jugé à propos de se faire Presbytérienne ; & être Presbytérienne , c'est être infiniment pis que si l'on étoit J. . . .

La Reine s'étoit enfermée dans son cabinet , lorsque j'arrivai au palais ; & j'y trouvai Madame de Rindsey , dans une chambre assez écartée. Plusieurs de nos Presbytériens de Cour lui en composoient une ; mais ces êtres superbes & farouches , ne me croyant pas des leurs , me regarderent , quand je l'abordai , avec un mépris que je leur rendis d'autant plus volontiers , que j'ai toujours mal pensé des gens qui se croient en droit de mépriser les autres , & que d'ailleurs j'aime assez naturellement à humilier l'orgueil. Après qu'ils eurent jetté sur moi des regards sombres & dédaigneux , & que je les eus bien con-

vaincus par les miens , de tout le dédain qu'ils m'inspiroient aussi , ils quitterent de concert Madame de Rindsey , en la blâmant sans doute de connoître des gens aussi frivoles & aussi écartés de la bonne voie que je leur paroissois l'être. Pour elle , je crus remarquer à son sourire , & à la façon dont ses yeux s'attachèrent sur moi , qu'elle n'étoit pas fâchée que leur suite lui procurât avec moi une conversation particulière.

Vous devriez être bien honteux , Mylord , me dit-elle , avec une sorte de trouble , de faire tant de peur aux gens vertueux. Moi ! Madame , répondis-je , je ne suis pas , grâces à Dieu , assez dévot encore pour penser mal de mon prochain , sur-tout quand je ne le connois pas ; mais , à vous dire la vérité , je suis assez peu édifié de la conduite des gens qui viennent de me témoigner avec si peu d'égards , à quel point ils croient ma rencontre dangereuse pour la vertu. C'est que , reprit-elle en souriant , vous avez si peu l'air d'être dans les bons principes , qu'il est tout simple , quand on ne vous connoît pas , de ne vous pas rendre toute la justice qui vous est due. Il me suffit , Madame ,

répliquai-je , que vous me la rendiez ; & l'on me feroit encore plus d'injustices , que , pourvu que vous ne m'en fîsiez pas , je vivrois , à cet égard , on ne peut pas plus tranquille. Il entre peut-être , reprit-elle , dans votre façon de penser , plus encore de philosophie , que d'estime pour moi ; mais au moins , je dois toujours vous rendre graces de ce que vous voulez bien paroître penser de moi si favorablement.

Elle rougit en achevant ces paroles ; & quoique je ne la connusse pas assez pour attribuer cette rougeur à sa véritable cause , j'avoue que ce ne fut pas à sa timidité que j'en fis absolument honneur. Il me parut même que ses tristes yeux s'attachoient sur moi , avec cette sorte d'opiniâtreté que l'on n'a que pour l'objet qui plaît , & qui est chez elle d'autant plus forte , que , comme je l'ai su depuis , c'est sa façon la plus ordinaire de vous apprendre qu'elle vous distingue.

Cette préférence qu'elle me donnoit , me flattoit dans le fond trop peu , pour que mes regards répondissent aux siens comme elle l'auroit désiré ; & soit qu'elle s'en apperçût , soit qu'elle craignît que je n'eusse trop tôt mauvaise opinion d'elle.

le, elle prit d'un air nonchalant un assez gros livre qu'elle avoit sur ses genoux ; & comme elle me vit une sorte de curiosité de savoir ce que c'étoit : C'est, me dit-elle, un Traité sur la Hiérarchie de la primitive Eglise, & qui doit, je crois, embarrasser furieusement Messieurs nos Evêques ; & comme, dans vos principes, cet ouvrage ne doit pas vous déplaire, je vous prie, Mylord, de vouloir bien l'accepter : mais, ajouta-t-elle, il faut que je sois folle d'imaginer que vous le lirez ? Oui, assurément, Madame, répondis-je, je le lirai. Quand je ne serois pas, comme je suis, dans les bons principes, j'aime, de goût, ces sortes de matieres, & même j'y suis passablement versé.

Et ce qu'il y a de plaisant, mon cher Duc, c'est que je lui disois exactement vrai, & que ma curiosité qui m'a porté à effleurer toutes sortes de choses, ne m'a pas permis de négliger absolument celle-là, toute assommante qu'elle est, & de quelque inutilité qu'elle me soit. Ce n'est pas que je sois là-dessus plus profond que je ne le suis sur tout le reste ; mais je n'en étois pas moins sûr, que j'en saurois là-dessus autant que Madame de Rindsey, qui ne devoit né-

cessairement en avoir qu'une très-superficielle connoissance. Quoi ! me dit-elle avec une feinte surprise , vous avez été si long-temps en France , & vous lirez ce livre-là ! je lui répondis qu'elle faisoit tort aux François , si elle pensoit qu'ils ne pussent ou lire , ou faire que des ouvrages frivoles. Cela me parut l'étonner ; elle avoit beaucoup plus de peine à croire à votre solidité , qu'à la mienne ; mais dans le fond , cela ne l'intéressoit pas assez , pour que ce fût sans chagrin qu'elle me vît commencer la préface du livre qu'elle venoit de me donner. Il lui sembloit , & avec assez de raison , que j'aurois pu mieux employer pour elle & pour moi , la solitude dans laquelle on nous laissoit tous deux. Je le pensois aussi-bien qu'elle ; mais j'aimois encore mieux m'ennuyer avec la plus stupide préface qui ait peut-être jamais été faite , que de rien dire à Madame de Rindsey qui lui fît penser que j'eusse des vues sur elle. Tout assuré que j'étois de triompher d'elle en fort peu de temps , le triomphe ne m'en flattoit pas davantage ; & je ne voulois pas , sur-tout , avoir à me reprocher qu'il me coûtât quelques soins , ou quelque apparence de senti-

ment ou de désir. Elle ne pensoit pas sans doute, malgré sa modestie, qu'elle m'intéressât si peu ; & il est vrai qu'il falloit la connoître un peu plus que je ne faisois , pour savoir combien peu , à tous égards , elle méritoit l'estime & la considération. Dans cette affaire , ma sagacité naturelle me tenoit sans doute lieu d'expérience ; mais quand j'aurois été mieux disposé en sa faveur , cela lui auroit peu servi dans un lieu où je n'aurois pas pu profiter sur le champ du tendre aveu qu'il m'étoit si facile de lui arracher , & où je ne pouvois la faire tomber aussi scandaleusement que j'avois besoin qu'elle le fit , & pour sa honte & pour ma gloire.



LETTRE QUATRIEME.

JE ne fais , mon cher Duc , quel est le respectacle Ancien qui a dit , & selon moi , avec encore plus de vérité que d'élégance , *qu'on a beau être fin , que l'on ne devine pas tout*. Bien des gens sont , ou du moins doivent être convaincus , que ce grand Philosophe , quel qu'il soit , ne se trompoit pas , lorsqu'il fit cette importante découverte ;

& j'en suis, moi, plus convaincu que personne. Je voyois bien, & en vérité, il ne falloit pas pour cela toute ma pénétration, que Madame de Rindsey desiroit vivement de m'engager. Ses yeux, quelque peu éloquents qu'ils soient, étoient remplis de tant de langueur, qu'il ne m'étoit pas possible d'en ignorer le langage; mais le reste de ses dispositions intérieures étoit caché sous tant de décence, qu'il ne se pouvoit pas, sur-tout avec la réputation que, je ne sais comment, elle avoit su se conserver, que je fusse à quel point, à tous égards, cette conquête étoit facile. J'ignore aussi si le peu qu'elle m'inspiroit, & le peu d'attention qu'en conséquence je faisois à tout ce qui se passoit dans son cœur, étoient ce qui me voiloit ses mouvements; mais quelle que pût être la cause de mon ignorance, il est certain que tout ce que je vis, fut qu'il m'auroit été facile de donner à ma conversation avec elle, une tournure moins triste. Peut-être, même sans doute, si j'avois été seul avec elle, dans des lieux plus favorables à ses desirs, j'y aurois plus favorablement répondu; mais je considérois qu'où nous nous trouvions, tout ce qu'après mille tendres bassesses,

je pourrois remporter , seroit un triste *je vous aime* ; & je voulois , du moins , que ce fût d'elle-même , & sans aucune sollicitation de ma part , qu'elle me dit ce qui de la sienne devoit si peu m'intéresser. J'avois enfin résolu qu'elle seroit toutes les avances ; hélas ! elle ne demandoit pas mieux ; mais elle auroit désiré que je l'eusse , dans cette extrémité cruelle , un peu secourue ; & je ne le voulois pas , non-seulement de peur de me compromettre , mais encore par le peu de prix que j'attachois à cette victoire.

Il étoit , au reste , d'autant plus singulier que je la devinasse si *mal* , qu'il y avoit déjà long-temps que je croyois que la rigidité des opinions & la dignité des propos n'empêchent pas que le cœur ne s'abandonne aux penchans qui lui sont chers , & sont bien plus faits pour les masquer que pour les contraindre. Je n'ignorois pas davantage que la vanité des prudes est une raison de plus contre elles , & que , même quand elles sont de bonne foi , la certitude qu'elles ont de ne pas succomber , ne leur permet pas de se tenir assez en garde contre la séduction ; & nous les livre souvent , après de bien plus légers combats que

n en

n'en rendent des femmes moins respectables. Je pourrois ajouter aussi , que celles qui se défient le plus d'elles-mêmes , n'en sont que plus promptement vaincues ; parce qu'accoutumées à se présenter l'idée du péril lorsqu'il n'existe pas , elles usent toutes leurs forces dans des combats imaginaires , & ne s'en trouvent plus dans les occasions réelles.

Ce n'étoit assurément pas , comme je vous l'ai dit , la faute de Madame de Rindsey , si je ne lisois pas mieux dans son cœur. La langueur qui régnoit dans ses yeux , je ne sais quelle inquiétude & quelle mollesse répandues dans toute sa personne , tout en elle annonçoit au moins une nécessité très-pressante qu'on lui dit promptement qu'on l'aimoit , & un desir aussi urgent d'être débarrassée du grand rôle , qu'elle ne jouoit plus vis-à-vis moi , que malgré elle-même.

Je lisois donc toujours cette maudite Préface ; & je crois qu'intérieurement elle étoit encore plus surprise de mon imbécillité prétendue , que satisfaite de l'opinion qu'en la lui lisant , je semblois avoir d'elle. J'ai en effet remarqué quelquefois , que rien n'impatiente une femme plus cruellement , que de s'obstiner à paroître l'estimer , lorsqu'elle consent

à ne nous plus paroître estimable. L'ennui de Madame de Rindsey devint enfin si vif , & elle le marqua par tant de distraction , qu'il ne se pouvoit plus que je parusse encore m'y méprendre. Elle n'osoit pas , cependant , interrompre une lecture qui , dans les principes qu'elle affichoit , ne devoit point paroître lui déplaire. Mais elle avoit beau me témoigner de mille façons, la situation cruelle dans laquelle je la mettois , je voulois pour finir , qu'elle me l'ordonnât elle-même , & par ma patience , je sus enfin l'y forcer.

En vérité , Mylord , me dit-elle ; vous me causez la plus singulière *surprise* que j'aye éprouvée de ma vie. Il est inconcevable que , dans un âge qui ne semble fait que pour les erreurs & pour la frivolité , vous pensiez aussi solidement que vous faites. Mais vous , Madame , répondis-je , vous m'étonnez à bien plus juste titre ? N'est-il pas , en effet , extraordinaire qu'à votre âge (j'aurois pu dire davantage si j'avois seulement voulu être poli) vous vous soyez consacrée à une vie si sérieuse , & , si je l'ose dire , si peu faite pour vous. Elle n'a peut-être pas , me répondit-elle , des plaisirs bien vifs ; mais je n'ai jamais prisé assez ceux

dont elle semble me priver , pour croire qu'ils me dédommageassent de tous les sacrifices qu'il faudroit que je leur fisse. D'ailleurs , ce qui me paroît le plus fait pour toucher l'ame , est si dangereux pour nous , que je ne comprends pas comment une femme qui pense , peut y livrer la sienne. Quoi ! Madame , lui dis-je en souriant , il se pourroit que vous n'eussiez jamais aimé ! Assurément , reprit-elle en rougissant , & je ne vois pas bien pourquoi cela vous étonne ? Est-ce donc une nécessité si indispensable que d'aimer ? Je n'en fais rien positivement , repliquai-je ; mais ce qui me feroit croire que cela est , c'est qu'il n'y a pas un Opéra qui ne le dise ; & c'est quelque chose. Vous avez raison , dit-elle en riant , ce sont-là de très-graves autorités. Il ne me seroit peut-être pas , repartis-je , bien difficile de vous convaincre qu'elles valent bien celles sur lesquelles vous appuyez votre indifférence , & que ce n'est que par des préjugés que vous vous défendez contre la nature. Mais , me demanda-t-elle , en me regardant fixement , & d'un ton un peu tendre , en est-ce un que la crainte que vous nous inspiriez ? Notre cœur n'est-il pas toujours avec vous , ou tour-

menté, ou trahi ? Exposées à votre légèreté, à votre mauvaise foi, à vos dégoûts, à votre indiscretion, il est bien rare que nous ne payions pas du bonheur de notre vie, les sacrifices que nous vous faisons, & que nous n'ayons pas d'autant plus à nous plaindre de vous, que vous nous devez davantage. Grand Dieu ! ajouta-t-elle, si j'avois le malheur d'avoir une passion, je crois que je me tuerois de désespoir. Eh bien ! lui répondis-je d'un air froid, si vous voulez que je vous dise sincèrement ce que je pense, je ne doute pas que vous ne fassiez fort bien.

Elle fut confondue de cette réponse ; vous ne l'attendiez pas sans doute, & à vous dire la vérité, je n'aurois pas eu la force de la lui faire, si elle eût paru compter moins fermement sur une déclaration de ma part. Elle fut cependant tirer meilleur parti que je ne pensois, du desir que j'avois de l'humilier. Je suis si peu disposée, me répondit-elle en rougissant de dépit, à penser bien de moi-même, & si éloignée, d'ailleurs, de croire que ce soit un bonheur que de plaire, que vous m'humiliez moins que vous ne pensez, en cherchant à me faire entendre que c'en est un qui est

moins fait pour moi, que pour personne : mais, à vous parler sans déguisement, j'aurois cru trouver dans un homme qui a vécu en France si long-temps, moins de franchise, & plus de politesse. J'y ai du moins, repris-je, un peu concerté de cette leçon, appris assez à m'y connoître en agréments, pour que je ne dusse pas avoir à craindre qu'on me soupçonnât en Angleterre de savoir leur rendre si peu de justice.

En achevant ce compliment, qu'elle me forçoit à ne lui pas refuser, je crus que la même politesse qui me l'avoit dicté, m'obligeoit, pour lui donner quelque air de vérité, à lui baiser la main. J'aimois à me flatter qu'elle ne me le permettroit pas ; mais quoi qu'il en arrivât, & avec quelque clémence qu'elle souffrît mon audace, j'étois plus déterminé que jamais à ne la pas mettre dans le cas d'avoir autant à me pardonner, qu'elle l'espéroit sans doute. Je hais naturellement les prudes ; celle-là ne me touchoit point, & d'ailleurs une femme qui se propose avec si peu de décence, devient si vile à nos yeux, qu'il faudroit, à mon gré, qu'elle fît une forte impression sur les sens, pour triompher si promptement du profond mépris qu'elle inspire.

Mais, me dit-elle, en me regardant avec une douceur extrême, quel étoit donc le sens de votre réponse, & comment pouvois-je ne pas l'interpréter à mon désavantage ? En vous rendant, Madame, répondis-je, toute la justice que vous méritez. Cependant, reprit-elle, en adoucissant ses yeux de plus en plus, il me semble que dire à une femme, que si elle avoit le malheur d'avoir une passion, elle feroit bien de se tuer, est l'assurer, & d'une façon assez peu détournée, qu'elle n'est pas faite pour en inspirer. J'ai répondu, lui dis-je, à votre idée, & selon l'opinion que j'ai moi-même des dangers auxquels une femme s'expose, lorsqu'elle a le malheur d'aimer. C'en est donc un bien grand, à votre avis, me demanda-t-elle en me fixant, pour une femme qui pense ? Oui, Madame, répondis-je, & je pousse cela jusques à croire que ce ne peut être un bonheur que pour une femme qui ne pense pas. Les hommes sont si extraordinaires ! si peu reconnoissants ! tiennent si peu, par le cœur, à ce qui leur plaît ! sont si esclaves de leurs sens ! attachent si peu de prix aux sacrifices qu'une femme leur fait, qu'en vérité, il n'y en a

pas que cela ne doive faire trembler ! Il est vrai, ajoutai-je malignement, qu'avec la façon de penser que vous avez, vous seriez moins exposée qu'une autre, à l'ingratitude d'un amant. Ce seroit du moins, reprit-elle en baissant les yeux, mon intention qu'il eût à me remercier de peu de chose ; mais les hommes ne peuvent-ils donc pas aimer sans cela ? Uneliason tendre, dans laquelle les sens n'entreroient pour rien, auroit quelque chose de si noble, que je m'étonne que cela ne les tente pas. C'est que malheureusement, répondis-je, il y a mille choses qui les tentent davantage ; & il y a si long-temps qu'ils sont comme cela, que je vois peu d'apparence qu'ils changent jamais d'opinion ; si pourtant, c'en est une que de préférer ce qui flatte les sens, à une sorte de plaisir métaphysique qui ne sauroit jamais les affecter, & qu'à vous dire la vérité, je crois que l'ame ne sent gueres. Feu Platon, qui avoit assurément bien de l'esprit, avoit le même système que vous ; mais les hommes étoient déjà si corrompus de son temps, que je crois avoir lu quelque part, qu'il fut sifflé. Ce dont je suis, du moins, fort sûr, c'est que l'amour resta comme il étoit. Au reste, que les hommes exigent,

que les femmes accordent , c'est ce qui me paroît si simple , que je ne crois pas , toutes réflexions faites , que les choses puissent être autrement ; mais qu'après avoir dû à une femme tout son bonheur , on ait l'indignité de ne s'en pas souvenir , & qu'elle-même , quelquefois , ne se souvienne pas plus que vous , de toutes les obligations que vous lui avez , c'est , je l'avoue , ce qui me paroît inconcevable , & ce qui , pourtant , arrive tous les jours. Il est vrai , repliqua-t-elle , que cela est horrible , & que je ne comprends pas comment on peut manquer de principes à ce point-là. Bon ! repris-je , depuis que l'on a découvert que les principes ne sont que des préjugés , vous ne sauriez imaginer combien il s'est glissé de désordres dans les mœurs , & de combien de choses dont autrefois on se croyoit obligé de rougir , on tire aujourd'hui vanité. Pendant cet entretien , je tenois toujours la main de Madame de Rindsey , qui même , pour que je la tinssse plus commodément , avoit eu la bonté de s'approcher de moi. Je sentoie bien que cette condescendance de sa part , en auroit un peu mérité de la mienne ; mais j'étois plus méchant que pressé. Nous étions point d'ailleurs dans des lieux

où je pusse profiter du tendre & malheureux penchant qui lui faisoit faire à ses principes une si affreuse violence; & je partageois si peu sa foiblesse; j'étois si peu flatté d'en être l'objet, que je doute qu'en quelque endroit que nous eussions été, je n'eusse pas préféré le plaisir de lui voir jouer un rôle si peu fait pour sa dignité, à tous ceux que pouvoit me donner sa complaisance.

La complaisance que j'avois de tenir toujours la main la plus sèche de toute l'Angleterre, & de parler sentiment, aveugloient, cependant, Madame de Rindsey sur mes dispositions intérieures; & la lenteur avec laquelle je marchois vers son objet, ne lui ôtant point l'espérance de m'y amener : Et vous, me demanda-t-elle, avec émotion, vous qui blâmez l'ingratitude, seriez-vous capable de reconnoissance !

La question étoit pressante, & le ton dont elle m'étoit faite, les regards dont elle étoit accompagnée, m'annonçoient assez comment l'on desiroit que j'y répondisse; cependant... oh ! j'avois, assurément de l'humeur ce jour-là; ni le ton, ni les regards de Madame de Rindsey, ni la soumission avec laquelle elle avoit la bonté de me demander mon

cœur, ne m'adoucirent pas. Il falloit une victime à ma vanité, que Madame de Pembroock avoit peut-être plus humiliée que je ne pensois ; & tout ce que je trouvai à répondre à Madame de Rindsey, pour calmer la tendre inquiétude qu'elle avoit sur mon cœur, fut que je le connoissois si peu, & que j'avois même si peu d'envie de le connoître, que je croyois que je ne serois de longtemps, en état de prononcer sur ce qu'elle me demandoit.

A ce propos assez peu obligeant, & encore plus inattendu, Madame de Rindsey, à laquelle il fit sentir à quel point elle venoit de se commettre, me retira sa main avec une précipitation *fort naïve*, très-singulière, & pour le moins aussi déplacée, puisqu'elle m'apprenoit par-là, qu'elle me reprenoit une faveur, dont je ne voulois pas me rendre digne. Elle s'étoit flattée qu'à la question qu'elle m'avoit faite, je me serois étendu avec autant de complaisance que de feu, sur toutes les vertus de mon cœur, & que j'en aurois terminé l'éloge à ses genoux, en la suppliant tendrement d'en faire usage. Le succès lui auroit dérobé de son humiliation ; ma conduite la lui laissoit toute entière. Moins elle pouvoit l'attri

buer à ignorance de ma part, moins elle pouvoit se déguiser qu'elle ne la dût à mon indifférence, & se flatter que ses dispositions m'eussent échappé. Toute fausse qu'elle est, quelque empire qu'elle ait pris sur ses mouvements, & quelque philosophie qu'elle ait dans de pareils accidents, elle ne put sans émotion, effuyer une pareille scène. Ses yeux rougirent, & j'y lus presque de la fureur. Il n'étoit pas naturel que je m'en appercusse, & que je parusse ne les pas voir; & pour lui prouver que l'altération de son ame ne m'échappoit pas, je lui demandai, avec une sorte d'empressement, ce qu'elle avoit; & elle me répondit avec assez de sécheresse, qu'elle croyoit ne rien avoir.

Malgré le peu d'espérance que je lui donnois, elle n'avoit pas encore perdu celle de m'engager; & comme elle n'a pas cette sorte d'amour-propre, qui produit la dignité, & qu'il semble même qu'en s'avilissant, elle ne se mette qu'à son aise, j'ai tout sujet de croire qu'elle auroit été plus loin encore, si le lieu où nous étions, ne l'avoit forcée beaucoup plus que mon indifférence, à suspendre ses tendres projets. Ses mœurs sont véritablement si douces, qu'à quelque point

que j'eusse dû lui déplaire dans ce tête-à-tête, les beaux yeux, lorsque la présence de la Reine l'interrompit, ne m'apprirent que le chagrin qu'elle avoit de ce qu'il ne duroit pas plus long-temps; & pour me prouver mieux qu'elle n'en ressentoit que de cela, elle voulut bien me donner pour le sur-lendemain, un rendez-vous chez elle, afin, me dit-elle, que nous y puissions médire de l'amour plus commodément qu'à Whitehall. C'étoit même une satisfaction qu'elle étoit si pressée de se donner, qu'il falloit nécessairement qu'elle eût le lendemain de grandes affaires, pour se résoudre à la reculer si loin.

Ce qu'il y a de singulier, & que vous blâmez sans doute, c'est qu'à quelque point que j'admirasse cette douceur de caractère qui brilloit en Madame de Rindsey, ce fut sans le plus léger remords des petits chagrins que je lui avois causés dans la journée, sans reconnoissance du rendez-vous qu'elle prenoit sur cette pudeur sévère, qui la distinguoit si avantageusement, de me donner, & même sans être flatté de lui emporter quelque chose de plus, que le gros Livre qu'elle m'avoit donné, que je la quittai.

Ce présent si peu fait pour moi, me

faisoit souvenir d'une dévote qui, dans l'intention de me convertir, je crois, m'avoit honoré de ses bontés, & qui, dans le commencement de notre affaire, me donnoit des heures, tout Anglican qu'elle savoit que j'étois.

Buttington fut d'une surprise difficile à peindre, lorsqu'il me vit revenir d'un air triomphant, avec un Traité sur la primitive Eglise. Eh, bon Dieu ! me dit-il, qu'est-ce que cela ? Un présent de l'amour, répondis-je, mais d'un amour encore plus tendre qu'il ne te paroît dévot. Il rêva quelque temps. Ah ! parbleu, me dit-il, j'y suis enfin, c'est la vieille Comtesse de Kent qui t'a donné cela ! Tu dois, repris-je, t'applaudir de ta pénétration. En effet, tu ne pouvois pas mieux deviner, & tu crois donc que j'en suis à la vieille Comtesse de Kent ? Eh pourquoi non ? me dit-il, tu attaques tant de gens, tu médites tant de choses ! Ah, traître, ajouta-t-il, en me voyant rire, c'est la pauvre Madamé de Rindsey. Ah ! si elle croit que tu vas lire cela, que tu dois déjà lui avoir fait croire de choses ! Pour le lire, répondis-je, il est certain que je n'en prendrai pas la peine ; mais comme il faut nécessairement que je paroisse l'avoir lu, tu m'en feras un

extrait ; tu as naturellement l'esprit exact & clair ; & je suis certain que ce sera une pièce magnifique.

Après cette plaisanterie , qui ne fut pas du goût de Buttington , je lui contai mes exploits : ils lui parurent superbes ; & je crois qu'il m'auroit adoré , si je n'avois pas eu la modestie de ne le pas souffrir. Il ne comprit pas trop cependant la conduite que j'avois eue avec Madame de Rindfey , quoiqu'il la blâmât beaucoup moins que le dessein où je l'assurai que j'étois , de ne pas la rendre toujours si malheureuse. Est-ce , me demanda-t-il , parce qu'elle feint d'être Presbytérienne , que tu as quelques vues sur elles ? il te paroît peut-être plaisant d'en avoir une ? A un voyage que j'ai fait exprès en Ecosse , pour la même chose.... Quoi ! interrompis-je , tu as fait le voyage d'Ecosse , seulement pour avoir une Presbytérienne ? Sans doute , me répondit-il froidement ; eh pourquoi pas , puisque j'en avois la fantaisie ? C'est que j'aurois cru , repris-je , que c'en étoit une que tu pouvois satisfaire à Londres , comme à Edimbourg. Oh ! repliqua-t-il , je savois bien qu'il y en avoit ici ; mais toutes celles que j'y tâtai me parurent si mitigées , que je

crus que ce ne seroit qu'à Edimbourg que j'en aurois véritablement le plaisir. Au reste, cette fantaisie de ma part n'est pas si extraordinaire que celle de notre ami N. . . . qui a fait le voyage d'Egypte, uniquement pour courre le lievre, dans les plaines d'Alexandrie. Eh bien ! lui demandai-je, tu ne fus donc pas content de ton voyage ? Pardonnez-moi, repliqua-t-il, j'eus une Presbytérienne ; mais je trouve ces femmes-là si difficiles à aimer ; & celle-là m'a tourmenté si cruellement, que je n'en voudrois reprendre une pour rien. Après ces discours, il m'exhorta encore, & toujours aussi inutilement, à me donner tout entier à Madame de Suffolk, & à ne pas m'exposer à perdre la plus aimable & la plus digne femme de toute l'Angleterre, pour tenter des conquêtes que j'étois d'autant plus inexcusable de poursuivre, que ma conduite annonçoit que j'en connoissois le prix.

La colere de Madame de Suffolck, contre elle-même, continuant, ne pouvant pas aller chez Madame de Pembroock, qui ne vouloit pas me voir ce jour-là, & mon rendez-vous avec la timide Rindsley, n'étant que pour le lendemain, je passai la plus grande par-

tie de la journée à voir avec Buttington, les trois petites maisons qu'il m'avoit trouvées. J'en fus content; je ne songeai plus qu'à les faire meubler avec toute l'élégance & toute la mollesse qui doivent régner dans les retraites consacrées à de si doux mysteres; & n'y oubiai rien de tout ce qui pouvoit les rendre dignes des importantes beautés qui devoient y déposer leur fierté dans mes bras. C'est vous dire assez, que les glaces, les carreaux, les porcelaines, les pagodes, les magots, & tout ce qu'il y a au monde, de commode, d'inutile & de brillant, n'y manquoit pas.

Après avoir donné à de si graves occupations tout le temps nécessaire, j'allai chez la Reine, où je cherchois le Comte de Dorset, pour lui parler de Madame de Suffolck; mais il étoit retourné dans sa retraite, où il passoit toujours beaucoup plus de temps qu'à Londres; & je ne trouvai à interroger que Mylord Nottingham, qui étoit du petit nombre de ceux qu'elle voyoit. Il me répondit qu'il ne savoit ce qu'elle pouvoit avoir; mais qu'il n'avoit jamais vu à personne, de *Splén* si noir & si profond. Je parus m'allarmer autant que lui, de l'état de la Duchesse; mais con-

tre l'avis du Sublime Buttington, qui vouloit que j'écrivisse à Madame de Suffolck, une lettre d'excuses; je crus qu'il étoit convenable à tous égards, que je me tinsse dans le silence. Quoi qu'il en pensât, je ne voyois rien à craindre pour moi dans les combats qu'elle se livroit. Je n'étois pas même fâché qu'elle s'épuisât vis-à-vis elle-même. Il ne pouvoit que lui en rester moins de forces contre moi. D'ailleurs, il est si rare qu'une femme, par le secours de ses seules réflexions, bannisse une fantaisie de sa tête, en arrache une passion de son cœur, que j'aurois été le premier qui en eût perdu une, en la laissant se livrer à ses mouvements. La Duchesse cherchoit la solitude; & toute personne qui s'y abandonne, prouve que l'idée qui l'y suit lui est chère, quelque douloureuse qu'elle lui soit. Il ne se pouvoit pas aussi, que plus elle s'étoit privée du plaisir de me voir, plus, quand elle me reverroit, ma présence ne fût dangereuse pour sa raison & pour ses projets. Je ne communiquai pas toutes ces idées à Buttington; elles lui auroient paru chimériques; & je n'en aurois reçu que des reproches de ma conduite, & d'importunes invitations d'en changer.

Pendant que je m'occupois de Madame de Suffolck , Madame de Rindsey arriva chez la Reine. Soit qu'elle ne crût pas m'y trouver , ou que ma présence , prévue ou non , eût quelque pouvoir sur elle , je lus du trouble dans ses yeux. Il est vrai qu'il étoit léger , & qu'il passa ou ne peut pas plus rapidement ; mais enfin , il y étoit , & l'indifférence n'en donne jamais. Au reste , elle ne m'intéressoit pas assez pour que j'eusse quelque inquiétude sur ce qui pouvoit se passer dans son cœur. Son premier mouvement fut aussi de paroître me savoir mauvais gré de la froideur que j'avois mise dans notre conversation de la veille ; mais il passa plus promptement encore que le premier ; & elle craignit encore plus de se livrer à celui-là , que de me laisser appercevoir l'autre. Pour moi , comme elle ne m'inspiroit pas même ce que je lui inspirois , quelque léger que pût être son goût , ce fut de l'air du monde le plus détaché que je l'abordai. Je m'étois flatté que je ne lui plairois pas en affectant de la froideur ; & ce fut avec plaisir que je m'aperçus que j'avois réussi. Elle voulut cependant me cacher l'embarras que lui causoit ma conduite ; & pour me le masquer , elle

me parla de son Livre. Je lui dis que j'en avois lu le matin ; & comme elle feignit de ne le pas croire , je fus obligé d'appeller Buttington en témoignage. Celui-ci qui , en cessant de respecter Madame de Rindsey , que naturellement il n'aimoit pas , avoit pour elle un assez grand mépris , loin de songer à affirmer pour moi , la railla avec moins de décence & d'égards , que de force sur le choix de ses lectures. Et pour lui prouver mieux combien peu il étoit la dupe de cette affectation , il lui conseilla le plus amicalement & le plus uniment du monde , de se vanter un peu moins de lire de ces vilains livres-là , & de ne se pas tant cacher du *Rocheſter*. Car à quoi , Diable ! ajouta-t-il , en nous quittant , servent toutes ces simagrées-là ?

Madame de Rindsey , qui se flattoit de tromper assez bien le Public , par la rigoureuse décence qu'elle affectoit , pour que personne n'osât lui parler sur ce ton-là , auroit traité sévèrement l'Auteur d'un si sage conseil , si par la suite il ne se fût pas dérobé à sa colere. Ce fut donc à moi qu'elle dit tout ce qu'elle pensoit du Comte de Buttington ; & je doute qu'il eût été content de son éloge , s'il se fût tenu à portée de l'entendre. Tout

son ami que j'étois, je le lui laissai déchirer tant qu'il lui plut. Jen'étois pas, d'ailleurs, content qu'il eût fait une imprudence qui me commettoit avec elle, & dont je la voyois assez tentée de rejeter sur moi une partie. Si je ne voulois pas lui rendre des soins, & que mon intention fût qu'elle ne me dût qu'à ce qu'elle feroit pour me plaire, qu'enfin elle ne m'intéressât point, je ne voulois cependant pas la perdre. Je dis donc, avec elle, beaucoup de mal de Buttington, & je trouvai qu'il avoit ajouté à ses propres travers, tous les ridicules des François; qu'avec beaucoup de pesanteur, il vouloit être léger; & que, surtout, il avoit le malheur *de penser des femmes on ne peut pas plus mal.*

C'est moins, à ce qu'il me semble, me répondit-elle, un malheur pour nous, qu'un travers de plus en lui; j'en suis sûrement pas la seule à laquelle ce que M. de Buttington peut penser, ne soit de la dernière indifférence; mais que je crains, ajouta-t-elle, en soupirant, de trouver la même injustice dans des personnes auxquelles il est impossible de ne pas s'intéresser plus qu'à lui! Je ne dois pas, repliquai-je modestement, me mettre au nombre des gens

que vous distinguez , & de qui l'opinion vous seroit de quelque chose. Le regard dont vous venez de m'honorer en parlant , pourroit cependant me faire penser que c'est moi que vous avez eu en vue. Eh bien ! me dit-elle , cela est vrai , vous ne vous trompez pas. Vous êtes presque François ; & vous avez pris trop de leurs agréments , pour que ce soit peut-être tout ce que vous nous rapportez d'eux. Je sais qu'en général , ils pensent des femmes on ne peut pas plus mal ; & je serois , je vous l'avoue , désespérée de vous trouver à cet égard , dans les mêmes idées. Les pays , lui répondis-je , forment souvent les opinions. Il se peut que chez eux j'aye pensé comme ils pensent , & que j'aye eu les mêmes raisons ; mais ce qui pouvoit être juste à Paris , cesseroit de l'être à Londres. Au nom de Dieu , repliqua-t-elle ; croyez - le bien ; mais je ne puis à présent vous parler sur cela , autant que je le voudrois ; il faut que je me rende auprès de la Reine ; & vous savez que demain , à sept heures , vous me trouverez chez moi. En achevant ces paroles , elle me quitta , en me regardant avec une tendresse extrême. Ce regard , tout tendre qu'il étoit , ne me

séduisit pas, & j'y répondis avec plus de politesse que de sensibilité. Mettre dans mes yeux ce que je venois de lire dans les siens, auroit été une faveur; & je n'étois pas encore décidé à en accorder.

Le lendemain, même arrangement dans mes courses. A la porte de Madame de Suffolck : encore fermée : même tranquillité de ma part sur cette infortune. De-là chez Madame de Pembroock : trouvée seule. A peu près mêmes propos que la dernière fois ; pressant avec elle jusques à l'importunité, entreprenant jusques à l'insolence ; l'un & l'autre, sans succès : ni émue, ni fâchée. Femme extraordinaire, & devenant fort embarrassante pour moi. Elle me donna de l'humeur, qui ne fut ni remarquée, ni sentie. Grand sujet de réflexions ! recherches profondes sur ce qu'il convient de mettre en usage pour triompher d'une femme de cette espèce. Doutes sur ce qui me compromettra le plus dans le Public, de cesser, ou de continuer de la poursuivre. Fort occupé de ces idées, & ne sachant quel parti prendre, j'arrive chez Madame de Rindsey. Trouvée seule comme la première fois, & fort différemment décidée.

Il faut nécessairement que les femmes

ne doutent jamais de ce qu'elles desirent. Je ne croyois pas avoir donné à Madame de Rindsey, l'espérance de me vaincre ; elle l'avoit pourtant ; & j'en étois également certain & confondu. Ses yeux , aussi tendres qu'ils pouvoient l'être , prirent , en me voyant , cette expression qui ressemble si bien à celle de l'amour , & qui peut d'autant mieux réussir à une femme , dans la position où celle-là se trouvoit avec moi , qu'elle est beaucoup moins décente. Il y avoit , tout à la fois , dans ses yeux , du brillant & de la langueur ; tout en elle la disoit vaincue , & avec une bonne foi qu'elle n'est pas accoutumée à mettre dans les autres événements de sa vie. Une si belle persévérance me toucha enfin ; la curiosité s'y joignit ; les femmes doivent à ce mouvement , plus de complaisances de notre part qu'elles ne pensent ; mais comme le noble abandon avec lequel elle se livroit , ne m'inspiroit encore que de très-legers desirs , si les siens la rendoient plus aimable à mes yeux , ils ne la rendoient pas encore assez nécessaire à mes sens , pour que je préférasse les plaisirs qu'elle me promettoit à ceux que je goûtois , en lui faisant attendre son bonheur. Vous croirez aisément , sans

doute, que si je l'avois ablu, il n'auroit ce jour-là question entre elle & moi de l'Eglise. Elle se flattoit toute apparence, que je n'en rois pas, & se consolait de ce qu'elle avoit perdu d'honneur, du côté de l'estime, comptoit y gagner d'autre dommage, assurément, & de si belles espérances; mais elle me les dissimuloit, plus elle plaissant de lui faire craindre pour ce tête-à-tête, le ressentiment qu'elle m'avoit fait premier. Je lui parlai donc de son étonnement & de sa surprise que je ne trouvois que ce qui surpasserent de beaucoup

Elle sentit bien si elle se trouvoit moi dans cette conversation pris ce mauvais Livre pour pourrais être un peu long à commenter; comme son intention que je lui parlasse d'autres choses ne me répondit rien sur ce qu'elle avoit quelque temps gagné. Mais, à propos, Mylord (Eh! quel à propos!) n'est-ce pas M. de Buttington qui

peser de lire *Rochester* ? des piéces infâmes , & comme leur Auteur , dignes du feu ? cela est d'une familiarité , d'une insolence inexcusable ! A moi ! du *Rochester* ! que proposeroit-il donc à Madame de Pembroock ? Comme je fais depuis long-temps qu'il n'y a rien de plus cruel pour une femme qui se propose d'une façon si décidée , de manquer de vertu , que de paroître avoir une grande idée de la sienne , & que cela la met dans la nécessité de reprendre ses avances , ou de les rendre d'une indécence affreuse ; je me gardai bien de manquer une si belle occasion de louer Madame de Rindsey sur sa façon de penser , & je m'étendis sur ce chapitre avec une complaisance qui sûrement la fâchoit beaucoup. Si j'avois pu penser qu'elle voulût changer d'avis sur mon compte , je lui aurois rendu un grand service , puisqu'elle auroit pu conclure , de ce que je lui disois , que je n'avois rien vu de sa marche ; mais le tour que je lui jouois étoit d'autant plus affreux , qu'elle pouvoit moins se flatter de m'en avoir imposé , & qu'elle avoit aussi moins envie ; que son aventure avec moi eût une fin si peu agréable pour elle.

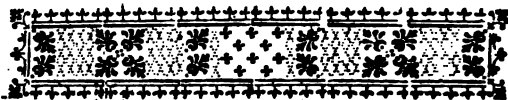
Si le piège que je lui tendois étoit

adroit, sa façon de s'en tirer le fut aussi, & beaucoup plus que je ne l'attendois d'elle; mais les femmes les plus bornées ont, dans les occasions où leur amour-propre, ou leurs sentiments sont intéressés, une finesse dont il est bien rare que nous soyons capables. Soit qu'elle s'aperçût de ma méchanceté, soit qu'elle crût ne devoir qu'au simple hasard, les éloges dont je l'excédois, elle ne répondit à tout ce que je lui disois sur sa vertu, que par un profond soupir, & en levant les yeux au Ciel douloureusement. C'étoit assez me dire qu'elle avoit à cet égard, moins à se louer d'elle-même, que je ne paroissais le penser; & elle ne pouvoit pas *supposer* que je crussé qu'elle me feroit une si intéressante confiance, si ce n'avoit pas été à moi quelle eût dû sa foiblesse. La rêverie la plus profonde, & en apparence la plus douloureuse, suivit l'aveu tacite qu'elle venoit de me faire de ses sentiments: & pour qu'il me fût encore moins permis de m'y tromper, elle affecta vis-à-vis moi, cette honte que sent une femme raisonnable, que l'amour vient d'entraîner trop loin. Rien n'étoit, à la vérité, plus intéressant que ce spectacle; & quelque peu sensible que je sois, je crois qu'il

doit avoir de grands charmes aux yeux d'un homme amoureux, qui a longtemps & vivement désiré le bonheur de plaire, & qui voit enfin qu'il est aimé : mais loin qu'il me séduisît comme Madame de Rindsey s'en flattoit, il ne faisoit que redoubler mon mépris pour elle, & affoiblissoit même si singulièrement le peu d'impression qu'elle faisoit sur moi, que je n'aurois sûrement pas cédé à ses desirs, si je n'avois pas cru, en la prenant, lui faire encore mieux sentir tout le mépris qu'elle m'inspiroit, qu'en ne la prenant pas.

Fin de la troisieme Partie.





LES HEUREUX
ORPHELINS.



QUATRIEME PARTIE.

*HISTOIRE SECRETE du Comte
DE CHESTER, depuis le 17 Sep-
tembre 1708, jusqu'au mois de.
1709.*

LETTRE CINQUIEME.

A M. LE DUC. D E * * *

Le Nord-Est souffle, j'ai du
splén; ma tête est en proie
aux plus noires idées; j'en
veux à toute la nature, à
moi le premier, qu'ordinairement je ne
prise gueres, & de qui je fais aujour-
d'hui moins de cas encore que de com-

tume. J'ai beaucoup moralisé : je vous fais peur , rassurez-vous ; je vous fais grace. Je crois pourtant que mes réflexions étoient fort solides , & peut-être assez neuves ; j'avois trouvé d'assez belles choses contre mon siècle , ce siècle si faussement appelé , à ce qu'il me semble , le siècle des lumières & de la philosophie. Je croyois avoir vu que nous avons plus sacrifié aux passions qu'à la raison , plus immolé de principes , que nous n'avons extirpé de préjugés. Je me flattois même d'avoir prouvé que jamais nous n'avons été moins éclairés , puisque jamais nous n'avons été plus vicieux , ou que du moins , nous ne l'avons jamais été avec plus d'éclat , & moins de retenue. Tout cela m'étoit venu dans la tête à propos de Madame de Rindsey , qui se croit peut-être une femme d'autant plus forte , qu'elle se livre plus à ses fantaisies , avec moins de décence & d'égards , & pour son sexe & pour elle-même. Je croyois avoir entrevu que le titre de Philosophie , n'est pas le titre qui convient à une femme de ce genre ; je m'étois même amusé à prouver que les femmes qui se rendent si facilement à nos desirs , ou qui , com-

me elle, les préviennent, se dégradent si cruellement à nos yeux, que non-seulement, ce qui sans doute ne leur importe guere, elles ne peuvent inspirer de l'amour; mais même, ce qui doit les intéresser davantage, qu'elles en font sur les sens, une plus foible impression. Heureusement pour vous, je me suis apperçu que ces vérités que je croyois si neuves, sont tout-à-fait usées : j'ai senti qu'il y avoit à moi trop de vanité à croire que je les redisois avec plus d'agrément & de succès, que tous ceux qui, avant moi, les ont dites. Je les supprime donc, & je reprends mon histoire.

Madame de Rindsey, par *sa rougeur*, & par le silence auquel elle s'obstinoit, croyoit sans doute m'en dire assez : & il est si vrai qu'elle ne se trompoit pas, que si toute autre qu'elle m'eût parlé si clairement, ce n'auroit été qu'à ses genoux que j'aurois terminé cette scene. Quoi! Madame, lui demandai-je, mais sans chaleur, & sans émotion, & précisément du ton dont on fait une question, dont l'objet est indifférent, il seroit possible que vous aimassiez! que je vous plains! ajoutai-je d'un air de compassion, & qu'avec votre façon de

penser , cette ame que je crois tout-à-
 la-fois & si tendre & si franche, vous
 vous préparez peut-être des malheurs !
 Eh quoi ! me demanda-t-elle enfin, d'une
 voix un peu tremblante, se peut-il donc
 qu'une femme qui , en effet, ne pense
 point de façon à voir ses sentiments mé-
 prisés , ne puisse pas inspirer une pas-
 sion aussi vive & aussi sincere que celle
 qu'elle auroit elle-même. Je ne dis pas,
 répondis-je, que cela soit absolument
 impossible; mais il faut que j'avoue, à
 notre honte , que nous sommes rare-
 ment capables d'une tendresse telle que
 vous l'exigeriez. Il est pourtant si doux
 d'aimer , reprit-elle du même ton , que
 je ne comprends pas qu'on puisse refuser
 son ame au seul bonheur qui me sem-
 ble digne d'être désiré. Eh quoi ! les
 hommes sont-ils donc tous sans senti-
 ments & sans reconnoissance ! Grand
 Dieu , ajouta-t-elle , en levant au ciel
 ses yeux, qui, par parenthese, me pa-
 rurent en cet instant assez beaux. Que
 je vais être.... A ces mots, elle s'ar-
 rêta. Il n'étoit pas bien difficile de rem-
 placer ce qu'elle supprimoit, & son air
 disoit de reste, qu'elle craignoit d'avoir
 à se plaindre de sa destinée. Tout in-
 différent que j'étois pour elle, je cessai

de croire que je le fusse tant. Soit qu'en effet, l'expression de l'amour embellisse toujours, soit que la situation lui donnât des charmes à mes yeux, je ne fais quel trouble vint m'agiter, me la rendit involontairement plus intéressante. Rassurez-vous sur moi, mon cher Duc, ce n'étoit pas de l'amour. Que dans ces sortes d'occasions, la sagacité des femmes est merveilleuse ! Malgré le trouble qui l'agitoit, & qui pour n'être que de la nature du mien, n'en prenoit pas sur elle moins vivement, mes mouvements, quelque foibles qu'ils fussent encore, ne lui échappèrent pas. Je vis tout-à-la-fois dans ses yeux, le desir & l'espérance; s'il s'y étoit peint un peu de pudeur, cela n'en auroit été que mieux ; mais ses yeux apparemment ne pouvoient pas tenir tant de choses.

Eh bien, Madame, lui dis-je, en m'approchant d'elle, vous craignez donc d'être bien malheureuse ? Le moyen, repliqua-t-elle, en me regardant fixement, que je ne craigne pas de l'être, lorsque vous m'assurez que je le ferai ? Je ne pensois pas, repris-je, que vous ajoutassiez à mes prédictions, une foi si entière : je pourrois, au reste, vous

répondre d'une plus agréable destinée, si vous me parliez avec autant de franchise sur l'objet de votre passion, que vous me parlez sur votre passion même, Ma passion! me demanda-t-elle & toujours avec le même regard, vous aurois-je donc confié que j'en ai une? On dit donc, si je me suis livrée à ce point, bien des choses avec l'intention de ne rien dire! Et s'il est vrai que vos conjectures soient justes, ou que j'aye parlé autant que vous le dites, vous ne devinez pas ce que, peut-être à tort, je crois encore cacher? Je vous connois depuis si peu de temps, lui dis-je, en m'approchant d'elle un peu plus, & en lui prenant la main, qu'il me seroit, selon toute apparence, plus difficile qu'à personne de lire dans votre ame. Vous ne le croyez pas, répondit-elle: mais, continuai-je, avec plus de vivacité, desireriez-vous que j'y lusse? Oui, & même que vous seul y lussiez. Quoi! lui dis-je, en me mettant à ses genoux; car, au moins, je ne m'y jettai pas, vous auriez en moi assez de confiance pour ne me cacher rien de vos plus secrets mouvements, & pour ne les découvrir qu'à moi? Oui, reprit-elle, quoique vous soyez peut-être l'hom-

me du monde auquel je devrois le moins les confier. Moi ! belle Comtesse, lui dis-je, en la ferrant dans mes bras avec beaucoup de feu, eh ? pourquoi tout-à-la-fois tant de confiance & tant de crainte ? Non, vous acheverez ... Ah ! interrompit-elle, avec un trouble extrême, laissez-moi : je vous en ai trop dit, si vous ne m'entendez pas, & vous en ai dit assez, si vous voulez m'entendre.

Elle avoit raison, dans le fonds, & je ne l'ignorois pas plus qu'elle ; mais j'avois décidé que je ne l'entendrois pas à si bon marché qu'elle s'en flattoit. Eh bien, Madame, lui dis-je, d'un air sérieux & piqué, & en me relevant, il faut donc vous laisser votre secret, puis que vous en êtes si jalouse. Vous me permettrez cependant de vous représenter qu'il falloit, ou m'en dire moins, ou m'en dire davantage. Cruel, s'écria-t-elle avec un peu d'emportement, que votre vanité me ménage peu ! Ah, barbare ! ajouta-t-elle en essayant de pleurer, entendez-moi enfin, ou ne m'interrogez plus !

Que voulez-vous ? mon cher Duc, la situation pressoit ; elle en venoit, comme vous voyez, aux invectives ;

il me parut effectivement impossible que je pusse , sans cruauté , & même sans barbarie , en exiger d'elle davantage ; & j'eus enfin la générosité de ne lui pas demander qu'elle me fît d'une façon plus précise , un aveu qu'elle avoit la bonté de me faire de tant de façons différentes. Quoi ! m'écriai-je , en retombant à ses genoux , & avec un air aussi étonné , que si mes yeux ne faisoient que de se dessiller ; quoi ! belle Comtesse , c'est moi que vous aimez ? vous me permettez , vous m'ordonnez même de le croire ? Ah ! pardonnez-moi d'avoir douté d'un bonheur dont je pouvois me flatter sans m'en rendre moins digne !

Pendant que je parlois , elle ouvroit sur moi de grands yeux , moins tendres encore que stupéfaits , & dans lesquels (je crois qu'il faut toujours dire vrai) je lisois encore plus d'égarement que d'amour. Cela étoit bien égal pour mon sentiment ; cela ne l'étoit peut-être pas tant pour son honneur ; mais c'est ce qui nous étoit à tous deux également indifférent.

Je ne fus pas plutôt sûr de ses sentimens , qu'il me vint quelque inquiétude sur la façon dont je devois lui marquer ma reconnoissance. Avec une femme

moins supérieure que Madame de Rindsey, à toutes les minucies, il auroit fallu ne point finir sur l'étonnement que me caufoit mon bonheur ; lui redire mille fois à quel point j'en étois transporté, & lui baiser sans cesse les mains avec autant de tendresse que de respect. L'amour ne plaît pas à toutes, quand il ne s'explique que par l'emportement ; mais aussi il déplaît à quelques-unes, quand il ne commence point par en montrer ; & malgré son air singulièrement honnête, j'avoue que je croyois ma belle Comtesse trop philosophe pour ne pas apprécier de pareilles misères, ce qu'elles valent. J'étois à ses genoux, & je la ferrois dans mes bras avec une violence, & la regardois avec une fureur, qui, à une personne moins courageuse qu'elle, auroient pu faire craindre de ma part de terribles entreprises. A Dieu ne plaise, cependant, que je veuille dire qu'elle desiroit ce que beaucoup d'autres à sa place auroient peut-être eu l'imbécillité de craindre. Mais, soit qu'elle pensât trop bien de moi, pour me croire capable de lui manquer, soit qu'elle fût résignée à tout ce que je pourrois vouloir entreprendre ; si c'étoit avec beaucoup d'émotion qu'elle

se sentoît dans mes bras , je puis affirmer , ou que c'étoit sans colere , ou qu'elle savoit bien la dissimuler. D'ailleurs , le doigt de l'amour étoit si visiblement marqué dans cette affaire ; je devois si peu supposer qu'une femme du caractère de Madame de Rindsey, une personne si respectable , d'une si grande réputation ; chez laquelle tout respiroit la décence & la vertu , se fût déterminée à parler la première , si sa passion n'avoit pas été extrême & le coup de foudre prodigieux , que toutes réflexions faites , je pensai que , quelque chose que je tentasse , j'en serois quitte pour essuyer de sa part les plus légères & les plus douces remontrances.

Il y avoit déjà assez long-temps que je lui baisois la main , pour qu'elle dût , malgré sa douceur , être impatientée d'une si peu intéressante répétition. Je crus donc qu'il étoit temps de lui donner plus de sujet de se louer , ou de se plaindre de moi , & de répondre enfin convenablement à cette douce langue qui régnoit depuis si long-temps dans ses yeux , & dont , (car dans ces fortes de rencontres , rien n'égale sa franchise) elle avoit la bonne foi de

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle , de n'aller à sa conquête que par gradation , que d'y employer une brusquerie , qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse : peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards ; & peut-être aussi ma plus forte raison , pour en avoir , étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente : mais par quelque motif que j'agisse , il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion , à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que par *des baisers* donnés en apparence avec feu , mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expressions , & qu'il sembloit que le respect gênât encore , que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens ; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche assez décidée , pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse , combien il faut pour les émouvoir ? D'ailleurs , ce qui suffit à l'un , ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible ? Ne

font-ils pas journaliers comme l'esprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours? Les femmes qui sont le moins soumises à ce honteux empire, celles qui y sont le plus asservies, sont-elles toujours au même point susceptibles ou indifférentes? Je ne parle pas ici du sentiment, prétexte éternel, & si rarement cause de tout ce qu'on lui attribue: mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'éteint-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de passion? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la séduction, regardent-elles tous les objets avec la même indifférence; & celles qui semblent l'être le plus, sont-elles, en effet; ce qu'elles paroissent? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindsey, cachent sous l'extérieur, non-seulement le plus froid, mais encore le plus décent, les desirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus singulière. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le temps a détruits intérieurement, mais de qui la configuration est conservée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cen-

ne me rien cacher. Je pensai cependant qu'il seroit plus honnête pour elle , de n'aller à sa conquête que par gradation , que d'y employer une brusquerie , qui ne pouvoit que la dégrader à ses propres yeux. J'avois assurément pris en France bien de la politesse : peut-être n'approuvoit-elle pas que j'eusse tant d'égards ; & peut-être aussi ma plus forte raison , pour en avoir , étoit-elle la certitude qu'elle n'en étoit pas contente : mais par quelque motif que j'agisse , il ne m'en parut pas moins impossible de manquer dans une si importante occasion , à ce que je devois à une femme si estimable.

Ce ne fut donc que par des baisers donnés en apparence avec feu , mais qui avoient moins de valeur réelle qu'ils n'avoient d'expressions , & qu'il sembloit que le respect gênât encore , que je crus devoir essayer son indulgence. Il n'y avoit pas dans ce que je tentois de quoi troubler les sens ; je le croyois du moins : mais les sens ont-ils une marche assez décidée , pour que l'on puisse toujours calculer avec justesse , combien il faut pour les émouvoir ? D'ailleurs , ce qui suffit à l'un , ne peut-il pas laisser l'autre dans l'état le plus paisible ? Ne

font-ils pas journaliers comme l'esprit; & ce qui un jour les a troublés, doit-il les troubler toujours? Les femmes qui sont le moins soumises à ce honteux empire, celles qui y sont le plus asservies, sont-elles toujours au même point susceptibles ou indifférentes? Je ne parle pas ici du sentiment, prétexte éternel, & si rarement cause de tout ce qu'on lui attribue: mais, au défaut du cœur, l'imagination ne s'enbrâse-t-elle pas, & le caprice ne tient-il jamais lieu de passion? Les femmes que la nature a le mieux défendues contre la séduction, regardent-elles tous les objets avec la même indifférence; & celles qui semblent l'être le plus, sont-elles, en effet; ce qu'elles paroissent? Combien n'y en a-t-il pas qui, comme Madame de Rindsey, cachent sous l'extérieur, non-seulement le plus froid, mais encore le plus décent, les desirs les plus vifs, les caprices les plus inattendus, la tête la plus déréglée, le cœur le plus corrompu, & la facilité la plus singulière. Semblables à ces corps que la foudre a brûlés, ou que le temps a détruits intérieurement, mais de qui la configuration est conservée, que l'on croiroit tels qu'ils étoient autrefois, & qui tombent réduits en cen-

dres, dans le moment qu'on les touche. Combien de gens ne respectent-ils pas cette sorte de femmes, jusqu'à l'imbécillité, lorsqu'il n'y a peut-être personne qui ne les vainquit, si l'on ne craignoit pas cette décence; qui n'est en elles qu'un mensonge de l'éducation, & presque toujours un fardeau pour la nature? Je pardonne à l'amour & à lui seul la crainte d'offenser, d'ignorer ses avantages, de s'exagérer la vertu où il la trouve, de la croire où elle n'est pas, & de perdre, par sa timidité, plus d'occasions encore qu'il n'en fait naître par ses transports.

Je ne répondrois pas, au reste, mon cher Duc, que ce que je viens de dire, fût aussi bien placé, qu'il est vrai; mais je le trouve raisonnable, & je le laisse.

Il falloit, quand j'y songe, que Madame de Rindsey fût, à quelques égards, comme les Fées, qui, je crois, avoient dans la semaine un jour pendant lequel elles devenoient serpents, & qui, tant qu'il duroit, étoient déchues de tous les privilèges de leur état, & soumises à tous les malheurs auxquels le hasard pouvoit les exposer. C'étoit, si je m'en souviens bien, un lundi; & ce jour-là, peut-être, est le jour fatal de Madame de Rindsey. Quoi qu'il en soit, car je n'ai ja-

mais percé ce mystère, il faut que cette femme ait quelque chose de particulier, pour être tout-à-la-fois, & si foible, & si peu tendre.

Plus émue, donc, par ses propres idées, qu'elle ne devoit l'être par des entreprises aussi modérées que les miennes, elle se livroit avec trop de grandeur d'ame, & paroissoit trop disposée à me pardonner, pour ne me pas forcer à abuser de sa clémence. J'en abusai, enfin, &, sans doute, à sa grande satisfaction; non, que je prétende dire, ni même insinuer qu'elle ne me trouvât pas d'une familiarité, & même d'une insolence inconcevable; mais il y avoit long-temps que je ne decidois rien, qu'en conséquence, elle ne savoit que me dire; & du moins, par ma conduite, je la tirois de cette peine. Quand on prévoit les choses, on s'arrange pour les empêcher. Par les premiers emportements d'un amant, une femme peut aisément juger par où il compte finir. On a le temps de se préparer à une résistance que l'on sent qui va devenir nécessaire, d'imposer par son maintien & par son ton, enfin, de se mettre en fureur; & l'on a beau dire, tout cela arrête un impertinent; mais encore une fois, il faut que l'on puisse

prévoir l'impertinence ; & jusques au moment où j'avois cru devoir l'employer , je m'étois conduit avec tant de sagesse & de retenue , j'avois montré tant de respect , qu'il eût été bien difficile à Madame de Rindsey , d'imaginer que je deviendrois , tout d'un coup , si différent de ce qu'elle m'avoit vu si longtemps.

L'excès de son étonnement ne lui laissant gueres plus la force de parler , que celle de se défendre : Ah ! Mylord , me disoit-elle d'une voix étouffée & tremblante , Mylord , eh ! que prétendez-vous ? Vous m'avez bien trompée ?

Quelque modérés que fussent ses reproches , je ne doute pas qu'ils ne m'eussent imposé , si le ton dont elle me les faisoit ne m'eût imposé sur ses véritables sentimens ; mais malheureusement sa voix est si douce , & sa colere , toute violente qu'elle étoit , en altéroit si peu le son , que je ne pus jamais , à quelque point que les apparences fussent contre moi , me déterminer à croire que je l'offensasse , autant qu'elle sembloit le prétendre.

Vous sentez aisément jusqu'où une si fausse idée devoit me conduire : cependant , quelques regards qu'elle jettoit ,

de temps en temps , avec inquiétude , du côté où se tenoient les gens , qui n'étoient , en effet , que trop à portée de nous entendre , me firent penser qu'elle craignoit qu'ils ne surprissent quelque chose de notre conversation. Je craignois , moi-même , de ne devoir sa modération qu'à cette peur : ma victoire auroit trop perdu de son prix à mes yeux , si je m'étois laissé cette inquiétude. Je voulois en devoir tout à l'amour , & ne laisser , de plus , aucun prétexte à Madame de Rindsey. Je voulus même qu'elle n'ignorât pas que j'avois saisi le sens de ses regards. Vous avez raison , lui dis-je , mes transports me cachotent le danger auquel je vous expose. Elle sourit ; c'étoit me remercier de mon attention. Je n'en pouvois pas moins avoir pensé que je l'exposois où nous étions , sans avoir porté mes vues plus loin. Il me parut qu'elle le craignoit ; & cela étoit assez simple. Je connoissois peu les lieux où l'amour me faisoit régner avec tant d'empire & de promptitude. Les beaux yeux de Madame de Rindsey , ces yeux charmants auxquels je devois déjà tant de lumieres , en se tournant avec autant de langueur que de modestie , du côté de sa chambre à coucher , m'appri-

d'y sacrifier encore ; dans des instans faits pour en triompher , & vis-à-vis un témoin choisi par son cœur ou par son caprice , pour en manquer.

Je perdois trop , ou du moins je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindsey prenoit contre moi , pour l'abandonner aux cruels conseils que sa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permise ; je l'employai donc , & avec un succès , dont la pudeur seule sembloit embarrassée , mais dont , selon moi , sa vanité auroit dû être encore moins contente.

- Vous vous tromperiez cependant , si vous pensiez que ce fût sans peine que je remportai sur elle une victoire à laquelle il manquoit si peu pour être complète. Ses efforts étoient foibles , il est vrai ; mais sans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de se défendre , des reproches , des prières , des menaces qui se succédoient sans cesse dans sa bouche , me prouvoient assez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah ! Mylord , me disoit-elle , méritois-je de votre part un pareil procédé ? Est-il fait pour vous & pour moi ? Est-ce ainsi que vous me respectez ?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses , un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit , fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire , & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey , qui , contre sa coutume , rentroit chez lui. Nous étions de la même *Cotterie* , & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire ce soir-là , il n'auroit pas été si discret , & je savois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix qui nous étoient venues d'Italie , qui chantoient pour la première fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout , l'arrivée de Monsieur son mari , dans les circonstances où nous étions , me donna pour elle quelque inquiétude. Si je savois combien il devoit compter sur elle , j'ignorois à quel point il y comptoit ; & je craignois qu'il ne s'aperçût de la violente agitation où je l'avois mise , & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légère qu'étoit cette inquiétude , elle la faisoit sur mon visage , & (ô magnanimité sans exemple !) non-seulement elle daigna me

rassurer par le plus tendre sourire, mais encore, elle prit sur elle-même au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le visage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de séchereffe & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la soupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'est que ce fut sans cet empressement que doit donner à une femme la crainte d'être surprise dans une situation dangereuse, qu'elle descendit de son lit, & que ce fut à pas très-lents qu'elle regagna la piece où notre conversation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le temps de nous asseoir, lorsqu'il y entra. Quoique la façon dont se conduisoit Madame de Rindsey avec lui, dût me rassurer, je n'étois pas sans quelque crainte, que la solitude dans laquelle il nous surprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me rassura encore là-dessus, par un souris moqueur, & en haussant les épaules. L'excès de cette sécurité vous étonne sans doute; mais vous cesserez d'en être surpris, lorsque je vous aurai fait connoître Monsieur de Rindsey.

De tous les maris de qui, par rapport

port à leurs femmes , j'ai été l'ami particulier , je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A son air morne & froid , & à ses yeux sombres , je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois ; il n'est que fort triste & fort sot ; au reste , le meilleur mari , & un des plus honnêtes hommes , à tous égards , qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Personne , peut-être , dans les trois Royaumes ne chasse le renard avec plus de succès , n'en connoît mieux les ruses , & n'en fait de plus belles histoires. Aussi est-il révééré de tous les *Fox-Hunters* du pays , comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il possède à la vérité au plus haut point , il se croit fait pour les affaires , & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable ; mais personne n'eut jamais moins de connoissance du cœur des femmes , de qui il s'en faut quelque chose qu'il ne devine aussi bien la marche ; qu'il pénétre celle du renard le plus madré. Toutes ses idées , tous ses sentimens même dépendent de Madame de Rindsey. Jamais on n'a poussé si loin une servitude qui n'est fondée que sur l'opinion , & qui est en lui , d'autant plus singulière , que ce n'est pas

à l'amour qu'il la doit, Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au surplus quelque idée qu'il n'est pas le seul mari qui ignore sa femme si complètement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & sévère qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a long-temps que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'usage des maris; mais franchement, le tout seroit trop noir; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris restent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me savoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Ryndsey fit un cri de joie en me voyant. Ah ! parbleu, mon cher James, me dit-il, en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, &

fais gré à Madame de Rindsey, d'avoir assez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à elle, pour Dieu ! ne le rendez pas non-Conformiste ; vous en pouvez , si vous voulez , faire quelque chose de mieux , pour votre plaisir , & pour le sien.

En achevant cette agréable plaisanterie , il me pria de vouloir bien l'attendre , & me demanda si mon intention n'étoit pas d'aller à Whitehall , entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois assez envie , mais que j'avois auparavant une affaire à terminer ; & que je ne pourrois me rendre au Palais qu'un peu tard. Je comptois , & avec raison , que je serois appuyé par Madame de Rindsey , ou qu'au moins je n'en serois pas démenti ; ma surprise ne fut pas médiocre , quand elle me dit , d'un air froid , qu'il falloit que j'entendisse chanter ces gens-là. Je ne fus pas de son avis. Pendant notre contestation, Mylord Rindsey sortit de la chambre. Je ne vous comprends pas , lui dis-je , aussi-tôt que nous fûmes seuls : Mylord Rindsey seroit-il , dans le fonds , plus fâché de me trouver ici , qu'il ne paroît l'être. Non , me répondit-elle en souriant ; c'est un homme droit , qui ne

d'y sacrifier encore ; dans des instants faits pour en triompher , & vis-à-vis un témoin choisi par son cœur ou par son caprice , pour en manquer.

Je perdois trop , ou du moins je devois paroître trop perdre aux précautions que Madame de Rindsey prenoit contre moi , pour l'abandonner aux cruels conseils que sa vertu lui donnoit encore. Je crus qu'une douce violence m'étoit permise ; je l'employai donc , & avec un succès , dont la pudeur seule sembloit embarrassée , mais dont , selon moi , sa vanité auroit dû être encore moins contente.

Vous vous tromperiez cependant , si vous pensiez que ce fût sans peine que je remportai sur elle une victoire à laquelle il manquoit si peu pour être complète. Ses efforts étoient foibles , il est vrai ; mais sans compter que c'étoit beaucoup qu'elle imaginât encore de se défendre , des reproches , des prières , des menaces qui se succédoient sans cesse dans sa bouche , me prouvoient assez à quel point toutes mes prétentions la rendoient à plaindre. Ah ! Mylord , me disoit-elle , méritois-je de votre part un pareil procédé ? Est-il fait pour vous & pour moi ? Est-ce ainsi que vous me respectez ?

Pendant qu'elle me disoit de si belles & de si imposantes choses , un carrosse que nous entendîmes entrer avec grand bruit , fit ce que sa colere & ses reproches n'avoient pas encore pu faire , & n'auroient sans doute pas fait. Ce n'étoit rien du tout que Mylord Rindsey , qui , contre sa coutume , rentroit chez lui. Nous étions de la même *Cotterie* , & nous avions dîné ensemble. Si je ne lui avois pas dit ce que j'avois à faire ce soir-là , il n'auroit pas été si discret , & je savois qu'il vouloit aller entendre quelques fameuses voix qui nous étoient venues d'Italie , qui chantoient pour la premiere fois à Witehall.

Quoique Madame de Rindsey ne m'intéressât pas du tout , l'arrivée de Monsieur son mari , dans les circonstances où nous étions , me donna pour elle quelque inquiétude. Si je savois combien il devoit compter sur elle , j'ignorois à quel point il y comptoit ; & je craignois qu'il ne s'aperçût de la violente agitation où je l'avois mise , & qu'il ne lui plût de ne la pas interpréter en bien. Toute légère qu'étoit cette inquiétude , elle la faisoit sur mon visage , & (ô magnanimité sans exemple !) non-seulement elle daigna me

rassurer par le plus tendre sourire, mais encore, elle prit sur elle-même au point, que quand il entra dans la chambre, il ne lui trouva que le visage qu'elle avoit toujours avec lui; & certainement, à l'air de sécheresse & de dignité qu'elle prit tout d'un coup, il n'y avoit pas de quoi la soupçonner de rien. Ce qui me confondit, c'est que ce fut sans cet empressement que doit donner à une femme la crainte d'être surprise dans une situation dangereuse, qu'elle descendit de son lit, & que ce fut à pas très-lents qu'elle regagna la piece où notre conversation avoit commencé. Nous n'avions même pas encore eu le temps de nous asseoir, lorsqu'il y entra. Quoique la façon dont se conduisoit Madame de Rindsey avec lui, dût me rassurer, je n'étois pas sans quelque crainte, que la solitude dans laquelle il nous surprenoit tous deux, ne lui parût extraordinaire; & elle me rassura encore là-dessus, par un souris moqueur, & en haussant les épaules. L'excès de cette sécurité vous étonne sans doute; mais vous cesserez d'en être surpris, lorsque je vous aurai fait connoître Monsieur de Rindsey.

De tous les maris de qui, par rapport

port à leurs femmes , j'ai été l'ami particulier, je n'en ai pas connu un qui fut moins jaloux que lui. A son air morne & froid, & à ses yeux sombres , je l'avois cru d'abord tout différent. Je me trompois ; il n'est que fort triste & fort sot ; au reste , le meilleur mari , & un des plus honnêtes hommes , à tous égards, qu'il y ait dans toute l'Angleterre. Personne , peut-être , dans les trois Royaumes ne chasse le renard avec plus de succès , n'en connoît mieux les ruses , & n'en fait de plus belles histoires. Aussi est-il révérend de tous les *Fox-Hunters* du pays , comme leur chef. Outre ce rare talent qu'il possède à la vérité au plus haut point , il se croit fait pour les affaires , & écrit perpétuellement des mémoires d'une prolixité épouvantable ; mais personne n'eut jamais moins de connoissance du cœur des femmes , de qu'il s'en faut quelque chose qu'il ne devine aussi bien la marche , qu'il pénétre celle du renard le plus madré. Toutes ses idées , tous ses sentimens même dépendent de Madame de Rindsley. Jamais on n'a poussé si loin une servitude qui n'est fondée que sur l'opinion , & qui est en lui , d'autant plus singulière , que ce n'est pas

à l'amour qu'il la doit. Sa confiance en elle n'en est pas moins étendue. Je l'avois mieux vue en un instant, qu'il ne l'a vue en toute sa vie, & ce seul moment avoit suffi pour me donner sur elle des lumieres que je doute qu'il ait jamais.

J'ai au surplus quelque idée qu'il n'est pas le seul mari qui ignore sa femme si complètement, & qui prenne la répugnance qu'elle a pour lui, l'air froid & sévère qu'elle lui montre dans quelque instant que ce puisse être, son éternelle insensibilité, pour des preuves de vertu, & qui ne fonde sur tout cela la plus imbécille confiance que l'on puisse jamais avoir. Il y a long-temps que j'ai envie de faire un traité des femmes, à l'usage des maris; mais franchement, le tout seroit trop noir; & quelques-unes de mes anciennes amies, qui ont le besoin du monde le plus grand, que leurs maris restent dans cette confiance stupide, qui les rend si ridicules & si dupes, pourroient me savoir mauvais gré de les avoir si bien décelées.

Mylord Ryndsey fit un cri de joie en me voyant. Ah ! parbleu, mon cher James, medit-il, en m'embrassant, je suis comblé de joie de vous trouver ici, &

fais gré à Madame de Rindsey, d'avoir assez de mérite pour vous y attirer. Madame, ajouta-t-il, en s'adressant à elle, pour Dieu ! ne le rendez pas non-Conformiste ; vous en pouvez , si vous voulez , faire quelque chose de mieux , pour votre plaisir , & pour le sien.

En achevant cette agréable plaisanterie , il me pria de vouloir bien l'attendre , & me demanda si mon intention n'étoit pas d'aller à Witehall , entendre les Italiens. Je lui répondis que j'en avois assez envie , mais que j'avois auparavant une affaire à terminer , & que je ne pourrois me rendre au Palais qu'un peu tard. Je comptois , & avec raison , que je serois appuyé par Madame de Rindsey , ou qu'au moins je n'en serois pas démenti ; ma surprise ne fut pas médiocre , quand elle me dit , d'un air froid , qu'il falloit que j'entendisse chanter ces gens-là. Je ne fus pas de son avis. Pendant notre contestation, Mylord Rindsey sortit de la chambre. Je ne vous comprends pas , lui dis-je , aussi-tôt que nous fûmes seuls : Mylord Rindsey seroit-il , dans le fonds , plus fâché de me trouver ici , qu'il ne paroît l'être. Non , me répondit-elle en souriant ; c'est un homme droit , qui ne

fait rien jouer , & qui vous aimera sûrement à la folie , si vous parvenez à me tourner la tête , autant que vous paroissez le desirer. Vous avez donc fait là-dessus , repris-je , quelque expérience qui vous assure que les sentiments dépendent des vôtres ? Cette question est malhonnête , repliqua-t-elle , & je croyois mériter que vous ne me la fissiez pas. Mais enfin , lui dis-je , pourquoi , puisque cela lui paroîtroit tout simple , ne voulez-vous pas que je reste ? Voilà déjà , reprit-elle , bien de la tyrannie ; quoi ! je ne puis pas avoir une volonté dont je ne vous doive compte ! Eh ! quels sont donc vos droits sur moi ?

Je crus que je ne pouvois mieux répondre à cette question , qu'en recommençant tout ce qu'elle avoit permis avant l'arrivée de Mylord Rindsey ; & ce ne fut pas sans un embarras extrême & assez ridicule , qu'elle me revit à ses genoux. A la façon dont je m'étois déjà conduit , & dont elle s'étoit comportée elle-même , elle ne pouvoit plus ou redouter mon respect , ou s'offenser que j'en manquasse. Ah ! Mylord , s'écria-t-elle , relevez-vous , Mylord va rentrer : que voudriez-vous qu'il pensât , s'il vous trouvoit à mes genoux ? Que

je vous y demande , répondis-je , une grace que vraisemblablement j'ai besoin que vous m'accordiez. Eh ! reprit-elle , me laissez-vous le moyen de vous en faire ! Oh ! ça ! continuai-je , comme si nous n'eussions été qu'en simple conversation , dites-moi pourquoi vous ne voulez pas que je reste , lorsqu'à parler naturellement , vous ne devriez pas le desirer moins que moi-même , & que je le puis sans vous commettre ? Que veut dire ce caprice ? Mais , repliqua-t-elle , ce n'en est pas un. J'attends ici des gens auxquels il m'est impossible de fermer ma porte , & avec qui j'ai une affaire importante à terminer. Partez , je vous en conjure , avec Mylord : hélas ! vous ne savez que trop que vous me retrouverez quand vous voudrez ; & je vous donne de si fortes preuves de ma faiblesse , que vous ne pouvez pas douter que je ne la porte pour vous aussi loin qu'elle puisse aller.

A ces mots , elle me pria encore de quitter ses genoux , & je lui obéis d'autant plus volontiers , que cette attitude , toute simple qu'elle est , la troubloit singulièrement , & que je craignois , si je m'obstinois à y demeurer , qu'il ne lui fût pas aussi aisé que la première

fois , de reprendre vis-à-vis Mylord Rindsey , ce visage d'Eglise primitive qu'elle croyoit devoir lui offrir.

A propos , me dit-elle , j'ai à vous avertir que je vais passer la soirée chez Madame de Pembroock , & que je veux absolument vous y voir. Vous feriez beaucoup mieux , repliquai-je , de me laisser ici , que de me donner un rendez-vous qui nous fera à tous deux si inutile. Que vous dirai-je chez elle , qui puisse nous tenir lieu de tout ce que je pourrois vous dire ici ? Je serois presque tenté de croire , que vous ne voulez demeurer chez vous , & y rester seule que pour y voir librement quelqu'un que vous voulez peut-être rendre plus heureux que moi. Vous vous méprenez de pays , reprit-elle ; non , je vous jure qu'il s'en faut de beaucoup que ce soit-là mon intention ; & vous n'en douteriez pas , si vous saviez ce qui va m'occuper après votre départ. Mais enfin , lui demandai-je , si Mylord Rindsey n'étoit pas rentré ? Nous nous serions sans doute , répondit-elle , séparés plus tard ; mais nous n'aurions pourtant point passé ensemble autant de temps qu'il me semble que vous l'auriez désiré. Mais , continuai-je , si je n'avois pas

voulu sortir? Je vous en aurois prié, répliqua-t-elle sérieusement, & je me flatte que vous auriez bien voulu avoir pour moi l'égard que je vous aurois demandé. Car enfin, je ne dois pas vous croire le desir de me commettre; & vous le feriez d'une façon cruelle, si vous vous obstiniezie à rester ici. Mais laissons cela, ajouta-t-elle, en me tendant la main, vous verrai-je ce soir chez Madame de Pembroock? Oui, répliquai-je, si vous me prouvez un peu tendrement que vous desirez de m'y voir. Vous êtes odieux, me dit-elle en souriant; faire ce que vous me demandez, seroit vous dire que je vous pardonne, même que je vous approuve; & je ne le veux, ni ne le puis. Voyez, lui dis-je, en me rapprochant d'elle, le temps que Mylord Rindsey nous a laissé, & rougissez de me l'avoir fait employer si mal. Hélas! me répondit-elle naïvement, croyois-je qu'il n'alloit pas rentrer?

En achevant ces paroles, elle me scella mon pardon, de la façon du monde la plus tendre, & ne cessa de me prouver qu'elle n'étoit pas fâchée contre moi, que lorsque nous entendîmes venir son mari, qu'en conscience nous

ne pouvions pas rendre témoin de la façon amicale dont nous prenions congé l'un de l'autre. Je n'en fais rien cependant; car il est au moins douteux, qu'il n'eût pas cru se tromper, si elle eût jugé à propos de le lui soutenir.

Enfin, il rentra, & ne nous trouva plus qu'en conversation si sérieuse, & moi, si loin d'elle, que, quand il nous auroit soupçonnés d'avoir moins d'indifférence l'un pour l'autre, que nous n'en paroissions avoir, notre maintien, sûrement, l'auroit trompé.

Quelque tranquilles que fussent les desirs que m'inspiroit Madame de Rindsey, j'avoue que Monsieur de Rindsey m'auroit fait plaisir de ne pas venir troubler notre tête-à-tête. La curiosité souvent nous donne presque autant d'impatience que l'amour. Je n'aurois pas, d'ailleurs, été fâché de triompher absolument, dans un premier rendez-vous, d'une beauté si sévère. C'est une chose si peu ordinaire, qu'en France, je n'en connois qu'un exemple. Y a-t-il pris, ou non? c'est à vous, mon cher Duc, à me le dire,

LETTRE SIXIEME.

SI vous ne saviez pas, mon cher Duc, la différence singulière qu'il y a souvent entre ce que les femmes sont, & ce qu'elles paroissent; combien la nécessité d'être estimées, & de cacher leurs penchans, l'amour de la considération, & le desir de jouer un rôle, leur font affecter de vertus & d'opinions qu'elles n'ont pas, vous seriez surpris, sans doute, de me voir, dès le premier rendez-vous, triompher d'une femme qui, à ne consulter que les apparences, devoit peu faire espérer une si prompte défaite. Je ne sais, à dire la vérité, si l'intention de Madame de Rindsey avoit été d'aller si loin, & si je n'obtins pas plus d'elle, par mon indifférence, que je n'en aurois obtenu par des transports: peut-être, si je lui avois marqué tout l'empressement qu'elle me desiroit, que me voyant faire auprès d'elle le personnage que j'aurois dû, auroit-elle repris le sien, à moins, cependant, qu'elle ne soit plus méprisable encore que je ne le crois; & cela seroit assurément fort difficile. Car n'imaginez pas que j'aye la

sottise fatuité de croire que je lui eusse
 tourné la tête; qu'elle ait été malgré
 elle, entraînée par mes graces, séduite
 par mes discours, étourdie par mes em-
 portemens : vous savez que je ne lui
 avois pas dit que je l'aimois. Mes entre-
 prises qui, avec l'air léger & désinté-
 ressé que j'y mettois, n'auroient été,
 pour toute autre qu'elle, que les plus
 cruelles insultes, ne pouvoient pas l'a-
 voir déterminée à la foiblesse, puisqu'el-
 les n'avoient été que la suite de celle
 qu'elle m'avoit montrée; & à quelque
 point que je compte sur ce que je vaux,
 je suis forcé de convenir que ce fut bien
 moins à ce que je suis, qu'à ce qu'elle
 est, que je dus ses bontés. Nous avons
 souvent vu des femmes se livrer à l'a-
 mour, ou du moins être foibles, par
 l'opinion où elles étoient qu'elles ai-
 moient, & qu'elles étoient aimées; mais
 non-seulement Madame de Rindsey n'ai-
 moit point, mais encore il ne se pou-
 voit pas qu'elle crût que je l'aimasse.
 C'étoit le plus froidement du monde, &
 avec une intrépidité que je n'ai jamais
 vue qu'à elle, & qui étoit pour moi un
 spectacle aussi singulier que nouveau,
 qu'elle se dégradoit par la facilité la plus
 honteuse. D'ailleurs, je n'étois pas le

premier devant qui elle se fût si bassement compromise : sans goût comme sans principes, ce n'est pas toujours ni aux charmes de l'esprit, ni aux agréments de la figure, qu'elle se rend : elle est même accoutumée à trouver des raisons de se séduire, où de moins aimables qu'elle encore, n'en trouveroient que de se défendre; & cela est si vrai, qu'on l'a une fois entendu avouer, qu'un homme qu'elle vouloit prendre, & de sang-froid, avoit le plus cruel défaut que l'amour le plus tendre puisse avoir à pardonner, qu'il peut excuser quelquefois, mais avec lequel il paroît impossible qu'il naisse.

Je crois, cependant, que la certitude qu'elle avoit que je ne l'entendois pas, plus encore que celle que je ne voulois pas lui répondre, & la crainte que je ne prisse quelque engagement contraire à ses desirs, & à ses vues, la déterminèrent aux honteuses démarches dont je vous ai fait le récit; & que son intention n'étoit, ce jour-là, que de m'instruire de ce qu'elle croyoit que son air froid & décent me cachoit encore. Une femme aussi foible que celle-là, est quelquefois plus emportée par le moment, que de loin elle n'a cru qu'elle le seroit :

peut-être aussi avoit-elle prévu sa défaite, & s'étoit-elle arrangée, pour qu'il ne manquât rien à son ignominie. Elle est du nombre de ces femmes qui se rendent intérieurement trop de justice, pour prétendre un moment à l'estime, & n'en pas désespérer toujours; que vous trouvez dans vos bras, avant que d'avoir eu seulement le temps de les désirer, & que vous-même n'y recevez, que parce qu'elles s'y jettent, & à condition de les y traiter avec tout le mépris qu'elles inspirent; &, en vérité, il faut pousser bien loin le détachement de soi-même, pour consentir à en mériter tant, & pour ne pas préférer, en supposant même que l'on nourrit dans son cœur, une violente passion, le tourment d'y résister, au moins quelque temps, à l'infamie de se livrer d'une façon si flétrissante.

Je n'ai même pas, dans cette aventure, à me faire honneur de ma sagacité. Il y a des femmes qui, dans la position où Madame de Rindsey s'étoit trouvée avec moi, voient avec tant de soin le trouble dans lequel les jette la présence d'un objet aimé, qu'il faut un singulier usage de ces sortes de choses, pour le pénétrer. Mais elle avoit une crainte si vive que je ne manquasse ce que l'on appelle

le moment , que jamais , peut être , on ne l'a plus indécemment annoncé ; & que l'homme du monde , qui auroit le moins connu les femmes , n'auroit pas pu s'y méprendre plus que moi. La seule chose que je dus à mes connoissances , fut de ne pas croire que l'amour fût le principe de la foiblesse de Madame de Rindsey : & en effet , si je lui en avois inspiré , auroit-elle assez méconnu les intérêts du sien , pour ne pas craindre de me paroître si méprisable ; & pouvoit-elle assez ignorer notre façon de penser à cet égard , pour se flatter que je pusse m'attacher sérieusement à une femme qu'il étoit si impossible d'estimer ? Il est vrai que quand elle auroit eu dans l'ame autant de dignité que Madame de Suffolk , je ne l'en aurois pas aimée davantage ; mais je cachois alors avec trop de soin , mon goût pour l'inconstance , pour qu'elle eût pu le soupçonner : & quand j'aurois été là-dessus à Londres , d'aussi bonne foi qu'à Paris , ce n'en auroit dû être pour elle qu'une raison de plus de se défendre contre moi. Son amour-propre étoit-il ce qui la faisoit se jeter si rapidement dans mes bras ? Se flattoit-elle que je trouverois dans sa possession de quoi lui pardonner de ne me

l'avoir pas laissé désirer ? Jamais femme , peut-être , ne s'est moins dissimulé ses défauts. Quelle pouvoit donc être son idée ? Me croyoit-elle assez peu d'usage du monde ; pour croire que j'attribuerois à la seule violence de son amour pour moi , son indécente foiblesse ? Non , sans doute : il ne faut donc chercher que dans les vices de son cœur , dans le dérèglement de sa tête , & dans le peu de besoin qu'elle a naturellement ; qu'on l'aime & qu'on l'estime , les raisons d'une conduite si misérable.

La présence de son mari , remettant les choses dans l'ordre , ce fut de l'air du monde , le plus froid de sa part , & avec le plus grand respect de la mienne , que nous nous séparâmes tous deux. Mylord Rindsey voulut aller à Witehall dans mon carrosse. Je m'attendois bien qu'il me feroit l'éloge de sa femme ; & , en effet , il ne tarit pas sur ses vertus. Si les maris vouloient bien ne nous pas dire des choses si inutiles , & nous en confier de plus intéressantes , ils nous sauvéroient quelquefois d'assez désagréables corvées , & s'épargneroient à eux-mêmes des malheurs qui les fâchent ordinairement , quand ils les savent. Le bon Lord maudit , au surplus , mille

fois ce chien de Presbytérianisme, sans lequel, disoit-il, Madame de Rindsey feroit une des plus aimables femmes d'Angleterre, & me pria même, fort sérieusement, de tâcher de la convertir là-dessus, & d'essayer de lui persuader que la sagesse peut se passer de dehors si farouches. Si je ne crus pas pouvoir lui dire encore à quel point j'avois déjà avancé un ouvrage qu'il paroïssoit avoir tant à cœur, je lui promis, du moins, d'y travailler; & pour le tranquilliser un peu, lui laissai même entrevoir que je n'étois pas sans quelque espérance de la tirer un jour d'une secte si sauvage. Nous arrivâmes, enfin, chez la Reine. Je me flattois d'y trouver Madame de Suffolck; mais son goût pour la musique Italienne, tout ardent qu'il étoit, avoit cédé à la crainte de me rencontrer. En revanche, Madame de Pembroock y étoit. Mon premier mouvement fut de la traiter avec une froideur marquée; mais heureusement je fis réflexion qu'elle ne manqueroit pas d'en conclure qu'elle intéressoit vivement mon cœur; & pour ne lui pas laisser une idée qui, tout-à-la-fois, auroit trop satisfait sa vanité, & trop blessé la mienne, je pris avec elle mon ton ordinaire. Comme je ne m'é-

tois pas si bien conduit l'après-dînée , & que je lui avois même montré de l'humeur , de ce qu'elle ne vouloit rien terminer , elle fut un peu surprise de me trouver si tranquille.

Vous étiez , me dit-elle , si extraordinaire tantôt , & vous m'avez quittée si brusquement , que d'abord vous ne m'avez pas inspiré le desir , & qu'après vous ne m'avez pas laissé le temps de vous dire que je veux que vous veniez souper chez moi ; mais vous aurez pris quelqu'engagement ? Un aussi beau François que vous , ajouta-t-elle , en me contrefaisant d'une façon tout-à-fait ridicule , doit être si couru dans Londres , qu'il faut , sans doute , pour l'avoir , s'y prendre de meilleure heure que je ne fais. Eh bien ! répondis-je , tout couru que j'y suis , je n'ai pourtant point d'engagement déterminé , & j'irai chez vous. À propos , continua-t-elle , savez-vous bien que je ne fais positivement que de sortir ; que je n'ai vu personne depuis vous , & que vous auriez eu un temps immense pour me parler de vos sentiments ? Que fait-on ? Peut-être m'en auriez-vous persuadée. C'est , repris-je , ce que je ne crois point du tout difficile. Non pas , en vérité , Monsieur le

Comte, répondit-elle, je puis aisément & trop peut-être croire que je suis aimable; (car c'est sans doute cela que vous voulez dire;) mais ce n'est pas à si bon marché que vous le pensez, que je crois qu'on m'aime. Ce ne seroit pas encore cela que je voudrois dire, repliquai-je; mais vous pouvez croire ce qu'on vous dit du pouvoir de vos charmes, & n'en être pas plus reconnoissante. Oh, interrompit-elle, point d'humeur, la vôtre seroit fort déplacée. Vous me dites même que je vous plais, je vous réponds que vous me plaisez; & je vous jure que je ne me crois pas obligée d'en répondre autant à tout le monde. Pourquoi voulez-vous exiger de moi plus que je ne reçois de vous? Cela n'est pas juste. Moi! lui dis-je, je ne fais où vous prenez que j'ai de l'humeur: en ai-je le ton, l'air & les discours? Mon Dieu, reprit-elle, croyez-vous que je ne vous voye pas bien? Pourquoi m'avez-vous quittée tantôt? Aviez-vous quelque chose de mieux à faire que de rester auprès de moi? Peut-être. Ah! pour cela continua-t-elle, cela n'est pas vrai: en sortant de chez moi, vous avez été chez Madame de Rindsey. Oui, repris-je; mais j'ai été aussi ailleurs. Areste, & quand cela ne

seroit pas, pensez-vous qu'il me seroit même impossible d'aimer Madame de Rindsey ? Ah ! très-impossible, répondit-elle, d'une impossibilité absolue. En vérité, mon pauvre Comte, ajouta-t-elle d'un air de pitié, si vous n'imaginez que cette femme pour me donner de l'inquiétude, vous ferez bien la dupe de ce magnifique stratagème : mais il ne se peut pas qu'avec tout l'esprit que vous avez, vous vous foyez flatté de me faire donner dans un pareil piège ? Mais qui vous dit donc, repris-je, que cette ingénieuse idée me soit venue, & que je veuille vous tendre des pièges ? Enfin, repliqua-t-elle, ne prenez pas la peine de me tendre celui-là ; car je vous avertis que je n'y donnerai pas. D'ailleurs, c'est que si, malheureusement pour vous, cela étoit vrai, cela auroit l'air du plus beau coup de désespoir qu'on eût jamais vu dans Londres. Réellement, vous pendre, vous noyer, vous casser la tête, ne seroit rien auprès ; & toute inhumaine que vous me croyez, je serois pourtant fâchée que vous vous donnassiez un aussi grand ridicule que celui-là. Eh bien ! lui dis-je d'un air sérieux, je n'en suis pas amoureux ; je n'ai pas même envie de le devenir :

mais j'avoue qu'il ne me paroîtroit pas aussi extraordinaire qu'à vous, qu'elle inspirât une passion. Une passion ! s'écria-t-elle en éclatant de rire, elle seroit bien étonnée si un pareil bonheur lui arrivoit. Vous en diriez autant de Madame de Suffolck, répondis-je ; & s'il y avoit à la Cour quelqu'un qui l'effaçât, vous auriez encore peine à croire qu'on pût avoir pour elle quelque sentiment. Non, repliqua-t-elle, je trouve à la Duchesse de la beauté ; mais il est vrai que cette beauté-là ne seroit pas la mienne. C'est, repris-je, parce qu'en effet ce n'est pas la vôtre ; car je suis très-convaincu que si vous pouviez être elle, vous seriez encore plus contente de vous & moins satisfaite des autres que vous ne l'êtes. Vous la trouvez donc bien belle, & vous me croyez donc bien coquette ! Je n'ai pas besoin, répondis-je, de vous dire comment je la trouve ; à votre égard, je ne veux vous dire de vous ce que j'en pense, que quand vous pourrez vous définir vous-même ; & je suis bien trompé si de long-temps je vous fais cette confiance. Je suis fort aise, dit-elle, d'un air piqué, que vous ayez tant de réserve pour moi ; il me sembloit que j'avois

aussi une confiance à vous faire ; mais vous m'apprenez à être discrète , & je vous réponds que je suivrai votre exemple.

Le concert qui commença en cet instant, interrompit cet entretien , dont je ne vous aurois pas rendu compte , si je ne l'avois pas cru propre à vous faire juger du tour d'esprit de Madame de Pembroock , & de la façon dont j'étois avec elle.

Cette musique , qui me parut plus longue encore que brillante , étoit près de finir , lorsque Madame de Rindsey arriva à Witehall. Elle avoit un air si singulièrement modeste , & me parla avec si peu de distinction , & tant de sécheresse , que je pensai douter que je fusse si bien avec elle. Je n'ai jamais vu personne avoir tout-à-la-fois moins de vertu & moins de coquetterie , braver intérieurement plus de choses , & paroître en respecter davantage.

Mylord Rindsey qui soupoit avec nous , (car les maris Anglois sont odieux pour ne jamais quitter leurs femmes ,) donnant malgré elle la main à Madame de Pembroock , celle de Madame de Rindsey m'échut. Comme je n'avois pas oublié absolument autant qu'elle ,

les délicieux moments que je lui avois dus dans la journée , je crus que, sans qu'elle eût de quoi m'accuser d'une familiarité impertinente, je pouvois prendre la liberté de lui serrer la main, & qu'en me rendant cette petite attention, elle me dédommageroit de l'air sec & guindé qu'elle avoit jugé à propos de prendre avec moi : mais au silence de sa main, je crus que la mienne ne lui avoit pas assez clairement parlé. Je redouble donc ; même discrétion de sa part : jugez de mon inquiétude. Je n'avois que deux choses à penser de cette conduite ; l'une, que c'étoit un retour de vertu ; l'autre ; que c'étoit un caprice. Les retours de vertu sont rares ; les caprices ne le sont pas tant ; j'optai donc pour le dernier : je me trompois ; c'étoit un remord ; mais qui l'auroit cru ! Quand elle m'auroit intéressé autant qu'elle m'étoit indifférente, j'aurois cherché à la punir d'une fantaisie qui me paroïssoit aussi déplacée qu'elle l'étoit effectivement. Paroître m'en appercevoir, étoit sans doute lui faire trop d'honneur ; j'étois d'ailleurs moins pressé que jamais de l'avoir ; & mon premier mouvement fut de lui rendre ses paroles. Mais je fis réflexion

qué c'étoit trop tôt , & que je ne pou-
 vois mieux la punir qu'en lui conti-
 nuant mes soins. Je lui ferre donc en-
 core la main , mais plus fort que les
 deux premières fois. Ah ! vous me faites
 mal , me dit-elle , très-bas , mais très-
 aigrement. Mon Dieu , lui répondis-je
 avec un souris moqueur , que vous avez
 la main délicate ! je me trompe fort ,
 répondit-elle avec plus d'aigreur en-
 core , ou ce ne seroit pas cela que vous
 devriez avoir à me dire. Je le crois
 comme vous , repris-je ironiquement ;
 mais vous devez voir vous-même qu'il
 n'est pas possible que je vous dise ici ce
 qui , selon toute apparence , vous plai-
 roit le plus à entendre de ma part.
 Rien , assurément , n'étoit plus imper-
 tinent que cette réponse : elle la sentit ,
 & la dissimula. A ce propos , j'ai re-
 marqué que l'insolence réussit toujours
 auprès des femmes ; elle les fâche , mais
 elle les subjugué. Celle - ci qui avoit
 compté que je serois , ou fort allarmé
 de son caprice , ou fort édifié de ses
 remords , fut tout-à-fait confondue de
 la façon dont je prenois la chose. Moins
 les Anglois sont galants , plus ils sont
 respectueux ; j'apportoits dans Londres
 des mœurs & des manieres qui y étoient

on ne peut pas plus nouvelles, & qui y prendront, j'ose le prédire. Le plaisir brutal de boire, n'est pas fait pour être toujours le premier plaisir d'une Nation aussi éclairée, & même aussi sensible que la nôtre. Nous voudrions tôt ou tard que l'amour en prenne la place; & comme tout le monde n'a pas la faculté d'aimer, mais que le goût peut aller à toutes les ames, je me flatte de voir un jour régner dans Londres, comme à Paris, la galanterie, l'inconstance, la perfidie, le manège, l'impertinence, & les mauvais procédés.

Madame de Rindsey, ne me voyant donc disposé, ni au respect, ni à l'inquiétude, n'osant se plaindre aigrement de la légèreté de mes propos, de peur que je ne les rendisse plus légers encore, & ne pouvant reprendre sitôt le majestueux caprice qui lui avoit si mal réussi, prit le parti de se taire, & fit bien. J'imitai son silence; point de réparation; nulle excuse; point d'alarme. Peut-on aimer, se disoit-elle, sans doute, & montrer si peu d'intérêt? Mais aimois-je, moi?

Vous n'aurez pas de peine à croire que nous étions assez mal ensemble, quand nous arrivâmes chez Madame de Pembroock; & soit que ce fût en

elle, pure fantaisie, ou desir de montrer enfin un peu de vertu, j'étois si indigné de l'un, & si peu fait pour lui passer l'autre, que je crois que je ne lui aurois pas parlé de la journée, si je n'eusse craint que Madame de Pembroock, qui n'étoit que trop portée à tout interpréter en sa faveur, n'eût imaginé que je voulois lui faire un sacrifice.

Buttington, Oxford, quelques autres aussi sensés qu'eux, & quelques femmes très-indifférentes, soupoient, ou, pour mieux dire, passaient la soirée chez elle; car dans toute l'Angleterre généralement, & à Londres sur-tout, le souper n'est pas, comme en France, le repas favori, parce que l'heure du Parlement nous fait dîner trop tard. Tout solides que nous sommes, nous parlons plus de bagatelles qu'on ne le croit communément en France : nous ne sommes tous ni aussi profonds que *Locke*, ni aussi brillants & aussi fertiles que *Steele*, *Con greve* & *Addison*. Enfin, quoiqu'on vous en dise, il y a des sots en Angleterre; & nous sommes forcés, comme chez vous, de jouer pour échapper, ou à notre taciturnité, ou à la futilité & à l'ennui de la conversation. Après avoir beaucoup parlé des Italiens, que nous

venions

venions d'entendre, les avoir trop loués, en avoir dit trop de mal, & raisonné de travers sur la musique, Madame de Pembroock, qui sentit que nous disions toujours la même chose, arrangea des parties de *Whist*; ne manqua pas de me mettre de la sienne, & de donner Buttington à Madame de Rindsey, pour les obliger tous deux. Cet arrangement vous déplait peut-être, me dit-elle, tout bas. A moi ! lui répondis-je ; j'aime beaucoup Buttington ; mais je ne meurs pas de chagrin, quand il s'ennuye. Vous vous ennuyeriez moins que lui, repliqua-t-elle, si vous étiez à sa place, & je suis bien sûre que je vous joue un très-mauvais tour, en ne vous mettant pas avec Madame de Rindsey. Point du tout, repris-je ; vous me prouvez par-là qu'il entre dans votre arrangement, un peu de jalousie ; & je suis tout-à-fait glorieux de faire naître en vous ce mouvement. Vous le croyez, repliqua-t-elle ; en vérité ? Oui, repartis-je, en vérité, je le crois ; & comment voulez-vous que je ne le croye pas, lorsque vous faites une chose qui me le prouve ? Eh bien, reprit-elle, en me regardant d'une façon fort singulière, vous avez tort ; & j'ai songé bien plus à me procurer le plaisir

de jouer avec vous ; qu'à vous priver du bonheur de jouer avec elle , qui ne vous intéresse guere , à ce que je crois : au reste , si je me trompe , c'est tant pis pour vous. Je savois trop que je ne devois qu'à l'air froid que j'avois avec Madame de Pembroock , les agaceries qu'elle me faisoit , pour en paroître aussi enchanté qu'elle croyoit sans doute que je devois l'être ; & je les reçus avec une sorte de détachement & de dignité qui ne laisserent pas que de l'embarrasser un peu.

J'étois , moi , dans un plus grand embarras qu'elle. Je soupois avec des gens auxquels j'avois à prouver que j'étois , comme on dit en France , du dernier bien avec Madame de Rindsey. Je ne pouvois que par-là me dédommager de la triste nécessité où elle me mettoit de la prendre. Ce n'étoit pas que par ses charmes , cette conquête pût me faire un certain honneur ; mais elle s'étoit fait une réputation de vertu , qu'il étoit agréable de détruire , & que je m'étois bien promis de ne point laisser subsister. On ne se doute pas dans le public de la facilité avec laquelle on soumet quelquefois ces femmes à maintien décent , & comme on ne peut gueres supposer ,

de leur côté, beaucoup de vertu, que du nôtre on ne suppose beaucoup de mérite, leur conquête, sans être aussi brillante que celle d'une fort jolie femme, vous fait pourtant toujours un certain honneur. Je crois, au reste, qu'il est du devoir d'un bon citoyen de ne pas laisser ses compatriotes respecter une fausse vertu. Ce motif ne m'est pas plus nouveau qu'à vous; & vous pouvez vous souvenir que nous avons plus d'une fois attaqué des femmes qui n'avoient, pour s'attirer notre attention, que leur prudence, & le desir qu'elle nous inspiroit de les démasquer.

Il me paroissoit difficile, au ton que Madame de Rindsey prenoit, de me flatter qu'elle consentiroit à se conduire avec moi, comme l'exigeoient les intérêts de ma vanité; & j'avois quelque regret à la façon dont je venois de la traiter, quand je considérois que cette rigueur de ma part ajouteroit à la crainte qu'elle avoit d'éclairer le Public sur ses démarches. Lui ferois-je des avances? la laisserois-je au chagrin vertueux qui paroissoit la dévorer? Mon orgueil naturel, & le peu de goût qu'elle m'inspiroit, me conseilloyent assez le dernier: mais si, en prenant ce parti, je la mor-

tifois , je m'otois aussi par-là le moyen de prouver ce que je voulois qu'on crût ; au reste , quand elle & moi aurions été ensemble aussi-bien que nous l'aurions dû , la présence de Madame de Pembroock m'auroit toujours gêné sur les regards & sur tous les petits riens qui auroient pu déterminer Madame de Rindsey à contraindre moins ses mouvements. J'étois bien sûr que la premiere avoit beaucoup plus de peur qu'on ne me crût pas amoureux d'elle , que je ne pouvois en avoir , que l'on ne pensât que je lui étois indifférent , & qu'elle voudroit en conséquence que tout fût pour elle. Ce n'étoit pas ce qui m'inquiétoit ; & même , par rapport à ce que j'espérois d'elle , il m'importoit peu qu'elle me crût des vues sur Madame de Rindsey ; mais je ne voulois pas qu'elle imaginât que j'avois l'intention de lui tendre des pieges , & que je faisois d'elle assez de cas pour cela. Comment faire ? jamais politique ne s'est trouvé , à ce que je crois , dans une conjoncture si embarrassante. Quand j'aurois lu cent & cent fois les négociations de Walsingham , celles du Président Jeannin , & même les lettres du Cardinal d'Osliat , je n'aurois trouvé dans aucun de ces

grands hommes , de quoi me tirer de cet embarras ; & j'aurois même eu quelque plaisir à voir ce dernier à ma place , avec toute sa politique & toutes ses ruses.

Le parti que je pris dans une si cruelle perplexité , après de longues réflexions , que je vous épargne dans mon abrégé , & que vous retrouverez dans ma grande histoire , quand il me plaira de la donner , fut de laisser tout au hasard , & d'être persuadé que dans la position où j'étois , il se ne pouvoit pas , de quelque façon que les choses tournassent , que le rôle que je jouerois à ce souper , ne fût très-brillant.

Au milieu de cette anxiété d'esprit , je me mis à table : Madame de Pembroock voulut que je fusse auprès d'elle ; & tout doucement , tout nonchalamment , sans empressement , sans affectation , Madame de Rindsey se plaça de l'autre côté auprès de moi. Ce commencement me fit espérer , & avec quelque raison , le succès dont ma vanité avoit tant de besoin. J'avois si peu encouragé Madame de Rindsey , depuis sa grande rigueur de Witehall , qu'il ne se pouvoit pas qu'elle débutât par tant de clémence , pour s'en tenir à si peu de chose.

Heureusement pour mes projets, elle avoit vis-à-vis d'elle, les Comtes d'Oxford & de Buttington : ce sont les hommes d'Angleterre qui ont le plus d'usage des femmes, qui en pensent le plus mal, & qui se plaisent le plus à en mal parler. J'avois donc, avec la certitude qu'ils ne se taieroient pas sur ce qu'ils pourroient découvrir, quelque sujet de me flatter que l'attention de Madame de Rindsey à veiller sur elle-même, la foiblesse de son sentiment pour moi, & le peu d'éloquence de ses yeux, ne la sauveroient pas de la pénétration des gens auxquels je la donnois à examiner; & que même, sans que je m'en mêlasse, tout Londres sauroit son aventure dès le lendemain. Quelque nécessaire qu'il me fût de la ramener tout-à-fait, son procédé me paroissoit si ridicule, & elle m'intéressoit si peu, que je ne pus pas d'abord prendre sur moi, de lui faire de ces agaceries fourdes qui échappent aux yeux des spectateurs : mais nous fûmes à peine à table, que j'avançai ma jambe du côté de Madame de Pembroock. Comme elle m'avoit accordé des faveurs qui valaient bien celle que je lui demandois, & qu'elle fait d'ailleurs que quand elle promet, elle ne s'engage pas, ce fut sans aucune

péine qu'elle consentit à mettre son pied sur le mien , & même à me le presser de temps en temps. Cette politesse de sa part , me fit encore plus négliger l'infortunée Madame de Rindsey , à laquelle même je n'adessois la parole qu'autant que je ne pouvois m'en dispenser , sans être de la dernière impertinence. Il faut lui rendre justice. Elle soutint ce revers avec beaucoup de grandeur d'ame , assez long-temps ; mais enfin , la façon légère dont je la traitois , & ma vivacité pour Madame de Pembroock , la firent rêver plus tristement qu'à l'ordinaire , & lui arracherent quelques soupirs. Je ne m'y rendis pas d'abord ; je voulois la punir ; & comme je n'étois auprès d'elle entraîné par aucun mouvement , il y a toute apparence que ces soupirs , tout profonds , tout attendrissans qu'ils étoient , n'auroient ce soir-là rien changé à sa destinée , si les intérêts de ma vanité ne l'eussent pas emporté sur mon goût pour la vengeance. Plus déterminé donc par cette idée , que vaincu par les regards traînans & douloureux qu'elle me consacroit de temps en temps , je crus pouvoir lui faire la même proposition qu'à Madame de Pembroock ; mais je ne l'y trouvai pas si docile : non-

seulement elle retira son pied avec précipitation ; mais encore , je la vis rougir de fureur , de la liberté que j'osois prendre. Cette suite dans ses cruautés , devoit tout-à-fait singulière ; mais a-t-on jamais fait avec les femmes raisonnables ?

Je crus cependant que je ne devois pas laisser impunie une fantaisie si déplacée ; & pour lui prouver que je la sentoie , & ne la pardonnois pas , je devins avec Madame de Pembroock , de la galanterie la plus vive & la plus marquée. A la voir , on n'auroit jamais imaginé que Madame de Rindsey s'en aperçût seulement ; mais à la gaieté forcée qui succéda tout d'un coup à sa tristesse naturelle , je sentis que je n'avois pas manqué mon coup , & que j'inquiétois pour le moins autant que je pouvois le desirer. Je ne faisois pas cette remarque pour en devenir plus tranquille auprès de Madame de Pembroock ; & je lui dis à demi bas , tant de choses flatteuses , je parus si sérieusement occupé d'elle , qu'enfin je sentis la jambe de Madame de Rindsey , qui vraisemblablement cherchoit la mienne. J'avois été , & sans aucun sujet , comme vous savez , traité trop rigoureusement pour qu'une avance aussi simple que celle-là me pa-

rût une réparation convenable de l'état cruel où l'on m'avoit mis , & des allarmes que l'on m'avoit données avec une injustice & une barbarie , j'ose le dire , sans exemple ; & mon pied ne lui répondit pas plus que quelques heures auparavant , sa main ne m'avoit répondu. On ne s'étoit pas attendu , sans doute , à une pareille cruauté ; on soupira , on leva les yeux au ciel , & l'on retira sa jambe avec bien du regret d'avoir voulu la donner à un homme qui en étoit si peu digne. Je n'en osois pas moins me flatter qu'on y reviendrait ; & effectivement , à quelques minutes de-là , je sentis encore cette jambe qui cherchoit la mienne , mais avec plus d'empressement & moins d'audace que la première fois. J'étois piqué ; & l'air de soumission que je sentoais dans cette agacerie , ne m'empêcha pas de la recevoir avec le même dédain. Enfin , un coup de genouil dans lequel je distinguai beaucoup d'impatience & de colere , m'annonça que je ferois tout aussi bien d'être moins occupé de Madame de Pembroock , & de répondre avec un peu plus de politesse & de douceur , aux bontés qu'on vouloit bien encore avoir pour moi. Je me fis d'abord un peu prier ; mais enfin , je

crus que je pouvois me rendre sans me commettre. Je donnai ma jambe , elle pressa même assez tendrement celle de Madame de Rindsey : j'avançai le pied , elle y mit le sien ; & après m'avoir marché dessus pendant quelque temps , d'une façon dans laquelle il entroit plus de fureur que de tendresse , elle en ralentit le mouvement ; bientôt je n'y trouvai plus qu'une expression douce qui m'apprit que l'on commençoit à être plus content de mes façons ; & enfin , nous en vinmes à tout ce qu'on peut se dire , par cette voie , de plus honnête & de plus tendre.

Ce succès que je remportoais sourdement , vous paroîtra d'abord avoir dû faire peu de chose pour ma gloire ; vous vous tromperez : nos yeux , comme vous savez , marquent toujours mieux les mouvements & les vicissitudes de notre ame que nous ne le pensons ; & avec quelque sévérité que Madame de Rindsey s'observât , ses regards qui exprimèrent tour-à-tour , une sorte de pudeur , beaucoup de colere , de l'adoucissement , & enfin une joie fort vive , la décélérent assez aux yeux de ceux des spectateurs que je voulois instruire , pour qu'aucun d'eux ne pût douter de ce qu'il m'étoit

important qu'ils fussent. Afin même qu'ils en fussent plus sûrs, j'eus la noirceur de saisir, pour la regarder, l'instant que nous traitions sous la table, le plus amicalement. J'étois persuadé que dans le transport de sa joie, elle oublieroit sa réserve ordinaire; & en effet, quand nos yeux se rencontrèrent, je vis dans les siens, toute la tendresse qu'il leur est possible d'exprimer. Mes témoins surprirent ce regard; & aux souris malins qui leur échappèrent plus d'une fois, j'eus tout sujet de croire qu'ils étoient aussi persuadés de mon bonheur, que je desirois qu'ils le fussent. Je ne sais comment elle s'arrangea; mais en sortant de table, elle dit qu'elle iroit se promener dans le Parc le lendemain matin: & quoiqu'elle ne parût pas le dire pour moi seul, je fus cependant le seul qui l'entendis. Malgré toute la confiance dont elle m'honoroit, & les bontés qui en étoient la suite, j'avois la plus forte envie du monde de rester seul avec Madame de Pembroock, uniquement pour voir si elle se souviendrait de tout ce qu'elle m'avoit promis pendant le souper: je lui en fis même la proposition; elle n'y répondit que par un éclat de rire tout-à-fait indécent, & comme

si je lui eusse proposé la chose du monde la plus absurde & la plus inouïe. Je lui dis, pour la détromper, qu'il étoit ordinaire en France, que les gens qui avoient soupé dans une maison, y laissaient l'amant, lorsque le marin'y étoit pas, ou qu'il étoit retiré; & que loin que cela causât le plus léger scandale, quelqu'un qui lui proposeroit de le ramener, passeroit non-seulement pour n'avoir aucun usage du monde, mais encore se donneroit un très-grand ridicule. Elle admira la facilité de vos mœurs; soupira de ce que les nôtres sont encore assez sauvages pour n'admettre pas ces innocentes libertés qui rendent chez vous la société si douce; mais elle ne m'en jura pas moins que, tout commodément qu'elle trouvoit cet usage, ce ne seroit pourtant pas elle qui l'amèneroit en Angleterre. Quand j'aurois eu le temps de combattre son opinion, je la connoissois trop pour me flatter de la vaincre. Je me bornai donc simplement à lui demander quels étoient ses arrangements pour le lendemain. Elle me répondit aussi froidement que je l'avois prévu, qu'elle iroit à Witehall de très-bonne heure; & sur ce que je pris la liberté de lui représenter que si elle vou-

loit bien y aller un peu plus tard , elle pourroit m'accorder quelques moments, elle me dit, avec plus de froideur encore , qu'il devoit m'être égal qu'elle sortît tard ou de bonne heure, puisque, quelque parti qu'elle jugeât à propos de prendre, elle ne m'en verroit pas davantage. Cela, je l'avoue, me parut d'un caprice singulier, & d'une dureté extrême. Je n'avois pas le temps de m'en plaindre; & d'ailleurs, je ne le pouvois gueres sans m'humilier. Toute la réponse que je lui fis, fut donc d'aller offrir ma main à Madame de Rindsey qui sortoit, & qui la reçut avec une joie qui me promit plus de douceur que lorsque je lui avois fait au palais la même politesse. Cette attention à laquelle je mis l'air empressé de l'intérêt, n'allarma pas Madame de Pembroock, qui ne me prouva qu'elle le remarquoit que par un souris malin, & par un air de pitié, qui m'annoncerent que c'étoit le plus vainement du monde que je cherchois à lui donner des craintes sur Madame de Rindsey. Je le savois aussi-bien qu'elle, & j'en étois bien fâché.

Quoique je crusse avoir suffisamment puni cette dernière, de la façon légère dont elle s'étoit comportée avec moi à

Witehall, je crus devoir dans cette occasion, lui faire craindre que je ne m'en souvinsse encore ; & contre son espérance, ma main ne répondit rien à ce que la sienne me dit avec beaucoup d'empressement. Comme, malgré son air doux, elle est naturellement aigre & colere, elle ne soutint pas avec tranquillité des duretés, qu'après ce qui s'étoit passé entre nous sous la table, elle croyoit ne devoir plus avoir à effuyer de ma part ; mais après les bontés dont elle m'avoit comblé dans sa chambre, aurois-je dû m'attendre, moi, à l'indifférence que, depuis, elle m'avoit témoignée ? sa surprise fut donc d'autant plus grande, qu'elle se flattoit plus que tout étoit réglé entre nous. Elle redouble ; même silence de ma part. Vous êtes odieux ! me dit-elle avec emportement ; point de réponse : on s'allarme à moins. Je vous en conjure, continuait-elle très-bas, mais d'un ton fort vif & fort pressant, répondez-moi ; pouvez-vous vouloir me rendre si douloureux les commencements de ma foiblesse ? Cruel ! de quoi avez-vous donc encore à me punir ? Mais vous me méprisez ; & peut-être, hélas ! n'en avez-vous que trop de raison !

À la vivacité avec laquelle elle pronçoit ces paroles, & à la rapidité de ses mouvements, je compris aisément à quel point elle étoit inquiète : c'étoit tout ce que je voulois ; & je daignai enfin la rassurer. J'irai demain au Parc, me dit-elle, je vous l'ai déjà dit ; mais je ne sais si vous l'avez entendu : je desirerois plus que je ne puis vous l'exprimer, de vous y voir : je ne tremble pas moins que vous ne vouliez pas y venir. J'ignore ce que je vous y dirai ; ce ne sera peut-être pas ce que vous croyez : ce sera peut-être moins encore ce que je pense. Je suis dans un désordre d'idées qui me fait peur, & qui vous feroit pitié. Grand Dieu ! que vous me rendez déjà malheureuse ! que vous m'allez faire passer une affreuse nuit ! que je devrois vous haïr ! & cependant . . . Que l'éclaircissement qu'il faut que j'aye avec vous, importe au bonheur de ma vie ! Ne me le refusez pas, c'est au nom de ce qui vous est le plus cher, que je vous conjure de me l'accorder ? Eh ! mon bel Ange, répondez-moi, pouvez-vous douter un instant que je ne sois pas au Parc avant vous.

Vous trouvez, peut-être, que le nom que je donnois à Madame de Rindsey, étoit encore moins tendre que familier :

mais Oxford & Buttington nous écou-
toient : je voulois les convaincre tous
deux , qu'ils ne s'étoient pas trompés
aux regards de Madame de Rindsey ; &
je crus que je ne pouvois mieux y par-
venir , qu'en les rendant témoins de la
douceur avec laquelle j'étois sûr qu'elle
recevroit le nom tendre que je lui don-
nois. En effet , si sa bouche n'osa pas
m'en remercier , sa main , ses yeux , &
un soupir le firent pour elle ; & ce sou-
pir qui avoit un caractère auquel il étoit
impossible de se tromper , acheva de les
instruire de sa foiblesse , & mit le der-
nier sceau à ma gloire : si , cependant ,
il étoit vrai que j'en attachasse à une
conquête , qui me coûtoit & m'hono-
roit en même-temps aussi-peu que celle
de Madame de Rindsey.



L E T T R E S E P T I E M E .

QUand je me rappelle , mon cher
Duc , ce que fut pour moi la première
affaire galante que j'eus en entrant dans
le monde ; combien une femme avoit
d'importance à mes yeux ; le délicieux
délire où me plongerent les premiers
rendez-vous que j'obtins , & que je com-

pare cet agréable désordre à la cruelle tranquillité dans laquelle je vis aujourd'hui, je ne puis m'empêcher de me plaindre, & de l'habitude, & de l'expérience, qui toutes deux, l'une par la réflexion, l'autre par l'usage, ne savent que nous gâter les plaisirs. Que mettent-elles, en effet, à la place des douces chimères dont elles nous privent, & que gagnons-nous à voir ou à imaginer les objets tels qu'ils sont ? Une lassitude qui leur enlève à nos yeux leur mérite réel, ou une défiance qui ne peut jamais être pour nous qu'un tourment, puisque la crainte d'être toujours trompés, ne nous donne point de moyen de ne l'être plus.

Crédulité précieuse, à laquelle j'ai dû tant de bonheur, êtes-vous donc à jamais perdue pour moi ! Temps où une lettre de la Comtesse de..... me paroissoit à la fois, & si bien écrite, & si tendre ; où je voyois en elle ce que la nature avoit formé de plus aimable & de plus vertueux ; où un seul de ses regards me faisoit éprouver tant de transports, ne puis-je me flatter de vous retrouver un jour ! Combien j'étois fier de la victoire que j'avois remportée sur elle ! Combien de respect ne croyois-je pas qu'on me devoit, de ce que j'avois

soumis, à mon âge, une beauté de cette conséquence, & qu'alors je ne doutois pas que jusques à moi, l'on n'eût vainement attaquée ! Cette supposition, je l'avoue, étoit un peu forte ; & en la suivant, je lui aurois dû plus de remerciements encore de la bonté qu'elle avoit eue de vouloir bien m'attendre si longtemps, que de ce qu'enfin elle vouloit bien se rendre. Je crus donc qu'avant moi, elle n'avoit pas aimé : c'étoit, sans doute, une idée bien ridicule ; mais ne gagnois-je pas plus à croire qu'elle n'avoit eu personne, qu'à penser, comme je l'aurois dû, qu'elle avoit eu tout le monde ? On n'honore jamais ce qu'on aime, sans se procturer le bonheur d'en aimer davantage. Eh ! qu'importe que ce soit une erreur ? ce seroit entendre mal nos intérêts, que de nous en épargner d'agréables dans une passion qui par elle-même en est une, & dont nous faisons nécessairement disparaître les plus doux plaisirs, en cherchant à y mettre une philosophie dont elle n'est peut-être pas susceptible.

J'oserai donc avouer que loin de me rappeler avec peine ces temps d'ignorance où j'étois si crédule, je ne puis m'en souvenir sans une sorte de volupté. Le

seul moyen qui me reste pour en jouir encore, est de m'y transporter; & je ne puis me dédommager que par cette illusion, de ce que me coûtent les funestes lumières que j'ai acquises depuis.

Vous me les verriez, cependant, mépriser moins, si je n'étois pas aussi convaincu qu'on puisse l'être, que la réflexion n'obvie presque jamais aux erreurs du penchant, & que tout ce que nous devons à l'expérience, se réduit simplement à nous livrer à ce qui nous plaît, avec moins de sécurité qu'avant qu'elle nous eût instruits. Loin donc que je croye que ce que nous acquérons à cet égard, contribue à notre félicité, je soutiens au contraire que pour être heureux, les hommes, à mesure qu'ils s'éclairent sur une chose, auroient besoin de pouvoir s'aveugler sur une autre, & que les plaisirs sont sur-tout ce que nous devrions le moins nous permettre d'approfondir.

Vous & moi, par exemple, nous nous croyons Philosophes, & je craindrois que nous ne fussions qu'insensés, s'il pouvoit nous être de quelque importance de savoir bien précisément ce que nous sommes à cet égard; mais, quelque chose que nous soyons, ce qui

me paroît beaucoup moins douteux, c'est que nous prisons nos connoissances bien au-delà de ce qu'elles valent, & que nous ne prenons pas assez garde à ce qu'elles nous coûtent. Il est très-beau, sans doute, de savoir lire parfaitement dans le cœur d'une femme; d'en discuter tous les mouvements avec autant de justesse que de profondeur, & d'y découvrir ceux qui y naissent, quelquefois avant qu'elle-même se soit aperçue de leur existence; mais j'ose encore soutenir qu'il y auroit pour nous beaucoup plus de plaisir à en être la dupe, qu'il n'y a de gloire à les connoître si bien. Que devons-nous en effet, à ces funestes lumieres dont nous sommes si vains, & de quoi nous ont-elles sauvés? En avons-nous moins été tous deux emportés par nos desirs, & moins dupes & martyrs de notre vanité? Nous avons connu de l'amour, tout, hors ses plaisirs: nous n'avons donc pas été raisonnables, & sûrement nous n'avons pas été heureux. Ne nous sommes-nous pas trompés à l'idée que nous nous sommes faite du bonheur & de la gloire? En croyant nous venger des femmes, ne nous punissions-nous pas? Ne vaudroit-il pas mieux oublier quelques perfidies qui

nous ont fâchées , & que d'ailleurs nous avons si bien & tant de fois rendues , que de nous priver pour les rendre toujours , d'un plaisir beaucoup plus doux , peut-être , que ne l'est le plaisir de la vengeance ! Est-il , dans le fond , bien vrai , que nous ne trouvassions pas plus , & de cette gloire dont nous sommes si avides , & de ce bonheur dont nous ne le sommes pas assez , en nous attachant à une femme raisonnable , (car , toute plaifanterie à part , il y en a pourtant ,) qu'à en abuser comme nous faisons par une feinte adresse , & à nous condamner à passer ennuyeusement notre vie à rendre des soins à des femmes qui souvent ne valent même pas la peine que nous prenions de les tromper ?

Ce discours , sans doute , vous allarme pour moi : rassurez - vous : si mes sens ont rendu justice aux charmes de Madame de Suffolck , mon cœur n'en a pas été moins inaccessible à ses vertus. Le préjugé , la défiance , l'orgueil l'ont emporté sur l'évidence même ; & si j'ai été forcé de l'estimer autant que je méprisois Madame de Rindsey , le sort de l'une n'en a pas moins été le sort de l'autre. Mais il est temps de vous ramener à cette dernière , & de vous dire

enfin, comment elle termina avec moi.

Graces donc à la tranquillité que donne l'expérience, ce fut le plus patiemment du monde & dans les bras du sommeil, que j'attendis l'heure à laquelle je devois me rendre au Parc. Quoique je ne prisasse ce triomphe que ce qu'il valoit, je n'en voulus pas moins avoir des témoins qui pussent en déposer; & je priai Buttington, qui doutoit un peu de la réalité de ce rendez-vous, & que la promptitude de ma victoire étonnoit, de se déguiser; de prendre en passant, le Comte d'Oxford, & de se rendre au Parc avec lui; mais de s'y conduire avec tant de circonspection, qu'elle ne pût pas se douter qu'elle les eût pour spectateurs. J'allois m'y rendre de mon côté; lorsque je reçus cette lettre de la part de Madame de Rindsey.

L E T T R E.

„ Je vous ai dit hier que j'irois au
 „ Parc ce matin; & j'ai peine à com-
 „ prendre aujourd'hui pourquoi, après
 „ tous les sujets que vous m'avez don-
 „ nés de croire que cette confidence
 „ vous seroit indifférente, j'ai pu imagi-
 „ ner de vous la faire. Il est, je crois,

„ fort inutile de vous dire les raisons
 „ que j'ai de changer d'avis; mais il m'a
 „ paru qu'il ne l'étoit pas que vous sus-
 „ siez que j'en ai changé, & que je de-
 „ vois vous épargner la peine de vous
 „ rendre dans un lieu où votre poli-
 „ tesse seule, sans doute, vous auroit
 „ conduit. Vous voyez du moins, My-
 „ lord, que je fais me rendre justice,
 „ & que l'attention que vous avez dai-
 „ gné faire à moi pendant quelques mo-
 „ ments, ne m'a pas tourné la tête au
 „ point où, peut-être, vous l'avez sup-
 „ posé. Je pouvois la mériter par mon
 „ cœur; mais je soupçonne qu'il faut
 „ pour vous plaire, moins savoir ai-
 „ mer qu'être aimable; & je ne dois pas
 „ prétendre à un bonheur que vous ne
 „ croyez pas devoir réserver aux sen-
 „ timents. Je pourrois me plaindre de ce
 „ qu'avec si peu de disposition à rendre
 „ justice aux miens, vous avez cherché
 „ à les faire naître; mais je ne fais si
 „ dans cette circonstance, je n'aurois pas
 „ plus encore de reproches à me faire
 „ qu'à vous-même. Ne me punissez pas,
 „ du moins, par un sentiment que je
 „ crains qu'il ne soit le seul que vous vou-
 „ liez m'accorder, d'un instant d'erreur
 „ que vous ne devez qu'à un principe

„ qui me rend plus digne de pitié que
 „ de mépris , & dont le souvenir seul
 „ suffit à mon supplice. Hélas ! je n'au-
 „ rois jamais cru avoir de si cruelles cho-
 „ ses à me dire : mais vous ne savez pas
 „ à quel point vous m'avez emportée
 „ loin de moi-même ; & ce n'est pas la
 „ peine de chercher à vous persuader
 „ une chose qui vous seroit indiffé-
 „ rente , & que d'ailleurs vous pour-
 „ riez ne croire pas. Adieu , Mylord ,
 „ ce seroit vous en dire une bien su-
 „ perflue , que de vous prier de m'ou-
 „ blier ; & ce seroit vous en dire une
 „ aussi inutile pour moi , que peu flat-
 „ teuse pour vous , que de vous assurer
 „ que je ne vous oublierai jamais ” .

Je ne vous répondrois pas , que cette
 Lettre fût véritablement la sienne : il
 ne m'a pas été possible de la copier sur
 l'original. Tom , cet impertinent , mais
 si utile valet que vous m'avez connu à
 Paris , fait un recueil de tous les bil-
 lets de ce genre que je reçois , & de
 ceux qu'on me renvoie. Si son projet
 est , comme je le crois , d'imiter ce Ti-
 ron auquel nous devons la précieuse
 collection des Lettres de Cicéron , le
 Public lui aura un jour obligation d'un
 recueil qui ne sera peut-être pas tout-
 à-fait

à-fait si estimable , mais qui sera sûrement beaucoup plus singulier que l'autre. Comme il n'est pas actuellement à Londres , je n'ai pas pu avoir la Lettre de Madame de Rindsey ; mais si je ne puis rendre son expression aussi fidèlement que je le voudrois , vous pouvez du moins être sûr que je n'ajoute rien au sens.

Buttington , que notre génie n'éclaire pas toujours , & qui feroit mieux , dans le fond , d'être un bon homme que d'être un fat , fut sur le point d'être la dupe de cette lettre , & du repentir qui paroïssoit y régner. Pour moi , je n'en pensai pas comme lui , & ne crus pas plus aux remords dont Madame de Rindsey vouloit me paroître pénétrée , qu'à son amour & à sa jalousie. Mon premier mouvement fut cependant de la punir de ses misérables tergiversations , en la laissant m'attendre & inutilement dans le Parc ; mais un reste de curiosité , la certitude de m'en venger mieux en suivant mes idées sur elle qu'en les abandonnant , & la crainte qu'elle ne pensât que j'eusse pu croire un moment à ce qu'elle m'avoit écrit , me déterminèrent à aller à Saint James , où je ne doutois pas qu'elle ne se fût déjà rendue.

Je me trompois pourtant. Il y avoit déjà assez long-temps que je l'y attendois pour commencer à croire qu'elle n'y viendrait pas, lorsque je l'y vis entrer enfin suivie d'une seule de ses femmes. Comme son hôtel qui y est situé, est vis-à-vis le Mail, que cet endroit est un des plus fréquentés du Parc, & qu'il est assez peu propre à une conversation particuliere, elle feignit en y arrivant, de ne m'avoir pas vu, & prit les routes qui pouvoient la conduire dans les endroits les plus écartés de ce beau lieu. Malgré cette précaution, & l'heure qu'elle avoit prise pour ce rendez-vous, j'étois surpris qu'une femme qui sembloit avoir tant de soin de sa réputation, & qu'une belle-mere, sévère, vigilante & dévote, gênoit beaucoup, ne craignît pas de me voir dans un lieu aussi public que le Parc. C'étoit en elle une inconsequence; mais c'est ce à quoi elle est naturellement fort sujette, & ce dont en même-temps, elle s'embarrasse le moins. Quoique j'allasse à sa rencontre fort doucement, comme elle me fuyoit plus lentement encore que je ne la cherchois, je la trouva bientôt. Elle feignit une extrême surprise à ma vue; & la sienne m'inspira des mouvements que je

ne croyois pas possible qu'elle pût faire naître , du moins à un certain point. Son air étoit tendre & languissant : je n'ai jamais vu , ni de négligé aussi propre & aussi séduisant que le sien , ni de femme à laquelle le négligé allât mieux. Dans tout l'éclat de sa parure , elle ne m'avoit jamais aussi vivement frappé : peut-être aussi dus-je moins la sorte d'émotion où elle me mit , à tout ce qu'elle avoit imaginé pour séduire mes sens , qu'à mes sens mêmes. Car enfin , il faut avouer qu'à cet égard nous sommes bien pitoyables , & souvent bien dignes de mépris. J'oubliai donc , en la voyant , & le ridicule que lui donnoit à mes yeux la tardive dignité qu'elle vouloit mettre dans cette affaire , & même la façon indifférente & légère dont je comptois la terminer. L'amour ne naît ordinairement que de l'estime ; mais les sens n'écoutent pas le mépris : sans cela , serions-nous aussi souvent tentés que nous le sommes ?

Que vous êtes belle ! Madame , lui dis-je donc assez tendrement , & que je me croirois heureux de pouvoir vous le dire , si je l'étois assez pour vous persuader qu'on ne peut aimer personne aussi vivement que vous ! Vous êtes donc

venu ! me répondit-elle ; n'auriez-vous pas reçu ma lettre ? Elle me disoit, répliquai-je , des choses si cruelles , que je n'ai jamais pu me résoudre à la croire sincère ; & du moins j'ai voulu venir m'occuper de vous , dans des lieux où vous m'aviez promis hier que je vous trouverois ce matin.... & où, interrompit-elle , vous avez sûrement cru , quoique j'eusse pu vous dire , que je me rendrois en effet. Je ne vous supposois pas cependant , repartis-je , les mêmes raisons de vous y rendre : & pourtant , ajoute-t-elle , vous vous y êtes rendu. Si je ne devois pas m'en flatter par le peu d'intérêt que je fais que vous preniez à moi , je devois le craindre d'un autre sentiment que je suis désespéré de pouvoir vous croire ; & qui , tout injuste qu'il est , pourroit cependant ne vous le point paroître. Eh quoi ! lui dis-je , pousserez-vous l'injustice jusques à tourner contre moi tout ce qui ne devoit vous parler qu'en ma faveur ? Quand je serois venu ici vous chercher , devriez-vous m'en faire un crime ? Je crains de le devoir , reprit-elle , & de n'avoir pas à vous remercier , autant que je le voudrois peut-être , du motif qui vous y amène : car enfin , pourquoi ne m'a-

vez-vous pas crue ? Ce n'est pourtant pas, lui dis-je, à mon amour-propre que vous devez cette incrédulité que vous me reprochez si vivement. Ah ! s'écria-t-elle, il y en auroit trop à moi, à croire que j'ai de quoi flatter le vôtre ; & je ne dois pas avoir besoin de vous dire que je ne m'aveugle pas sur moi-même à ce point. Vous avez raison, lui dis-je ; & quoique je ne doive pas non plus avoir besoin de vous dire que personne au monde n'auroit autant que vous de quoi satisfaire le mien, je crois devoir vous dire pourtant, qu'en vous aimant, ce n'est pas à ses intérêts que je sacrifie. En m'aimant ! s'écria-t-elle. Ah Dieu ! continuai-je, seroit-ce à vous qu'une si grande défiance devroit être permise ; & se peut-il que vous ne sentiez pas à quel point elle est déplacée ?

Elle ne répondit à ces paroles, que par une mine fort singulière qui me disoit tout à la fois, qu'elle seroit comblée de joie de me croire, qu'elle faisoit tout ce qui lui étoit possible pour parvenir à un bonheur qui ne lui laisseroit plus rien à désirer, mais qu'elle croyoit avoir quelques raisons de penser quelle n'étoit pas celle à laquelle je

parlerois amour , ni plus volontiers ni plus sincèrement. Il faut être femme , assurément , pour mettre tant de choses dans une seule mine ; & il falloit , je crois , être vous ou moi , pour les démêler toutes avec tant de promptitude & de finesse.

Vous vous trompez , Madame , lui répondis-je ; je vous trouve , en effet , aussi aimable que vous l'êtes , & que je vous le dis : & je puis vous jurer avec vérité , que cette Madame de Pembroock que je sens que vous voulez me reprocher , non-seulement ne vous efface pas à mes yeux , mais encore que personne ne balance dans mon cœur le pouvoir de vos charmes. *Eh !* me dit-elle languissamment , qui songe à vous la reprocher ? Ah , plutôt au Ciel ! repris-je avec feu , que vous crussiez qu'elle me plaît , & que vous pussiez n'en être pas contente : mais , ajoutai-je avec un soupir d'une effrayante profondeur , ce n'est pas à moi à former de pareils vœux : je puis même , repliqua-t-elle , vous dire que vous ne le devez pas. Que vous ai-je fait pour me souhaiter à la fois deux malheurs aussi grands que l'amour & la jalousie ? Il seroit impossible , répondis-je , que le premier en

fût un pour vous , & il seroit bien aisé de ne vous pas laisser long-temps accablée de l'autre. Et cependant, reprit-elle, vous aimez Madame de Pembroock : mais pensez-vous qu'elle vous le rende ? je n'ai , repartis-je aucune raison ni de le croire ; ni pour m'en flatter. On ne se fait des illusions que sur ce qu'on desire ; & en vérité , l'indifférence que vous lui croyez pour moi ne m'allarme pas plus que dans le fond vous le croyez vous-même. Il faut donc, répondit-elle, que vous soyez bien singulier , bien faux , ou bien vain pour vous être occupé autant que vous l'avez fait , ou pour paroître du moins l'avoir tant été d'un objet qui , selon ce que vous me dites, vous intéressoit si peu. Pour moi , je ne voudrois chercher à plaire qu'à celui qui m'auroit su toucher. La coquetterie , à mon sens, dans quelque sexe qu'elle soit placée, dégrade l'ame ; & vous ne m'avez point vu hier faire à aucun des hommes qui ont soupé avec moi , aucune des agaceries dont vous avez accablé Madame de Pembroock. Cela est vrai, repartis-je ; mais en revanche , j'en fais un que vous avez accablé de rigueurs, & qui vous aime avec trop de tendresse , pour

pouvoir si facilement vous le pardonner.

Ah, traître ! s'écria-t-elle, que je voudrois bien que vous n'eussiez qu'à vous plaindre de moi, & que j'y gagnerois à tous égards ! Eh bien ! Madame, lui dis-je, soyez donc contente ; car je me plains de vous, & c'est très-sérieusement. Cruel ! me répondit-elle avec ce léger emportement qui sied si bien aux femmes, lorsqu'elles sont un peu jolies, plût au Ciel que j'eusse autant de sujet d'être contente de moi, que vous auriez vous-même à vous en louer s'il étoit vrai que vous m'aimassiez ! avec quelle barbarie ne m'aviez-vous pas traitée ! Un peu revenue de cet état inexplicable dans lequel votre présence m'avoit mise ; sentant avec la douleur la plus vive, jusques où ma foiblesse m'avoit conduite ; désespérée d'avoir tout à la fois fait tant contre moi & si peu pour vous, je ne puis vous revoir sans me le reprocher encore plus cruellement ; & combien ne m'avez-vous pas punie de mes remords ! avec quelle dureté ne m'avez-vous pas traitée quand vous ne me deviez que de la pitié & des consolations ? Que de mépris pour moi ! & que de tendres attentions pour une femme qui, toute supérieure qu'elle

m'est par les agréments , ne pouvoit que m'être inférieure à vos yeux , puisque vous étiez sûr , ou du moins que vous deviez l'être qu'elle ne vous aimoit pas comme moi ! Que voulez-vous que je vous réponde ? lui dis-je , en affectant de rêver ; vous me tournez la tête ; je le sens , & j'en suis désespéré. Ah ! s'écria-t-elle , au nom de tout ce qui vous est le plus cher , daignez ne me le pas répéter ! Laissez-moi m'accoutumer à croire que vous aimez Madame de Pembrock , & ne me privez pas de la seule idée qui soutienne encore contre vous , & ma raison & ma vertu !

Ma vertu ! la vertu de Madame de Rindsey ! Quoi ! c'est à moi qu'elle parle ? & elle oublie assez ce qu'elle dit qu'elle se reproche tant , pour que ce mot lui échappe devant moi ? Je ne m'attendois pas , je l'avoue , à le lui entendre prononcer encore ; & je n'eus pas moins besoin de ma politesse que de mes desirs pour ne lui pas dire à quel point elle me paroissoit ridicule. Quelque plaisir que j'eusse eu à lui faire cette intéressante confidence , je crus pourtant que je devois la remettre au temps où je la quitterois ; & je ne croyois pas l'éloigner beaucoup. Cependant il

falloit finir. On passe la continuité de ces sortes de combats quand ils sont sinceres ; mais rien au monde n'ennuye ni ne choque si cruellement , lorsque la fausseté seule vous les fait essuyer , & qu'une femme ne s'avise de vouloir tout refuser que lorsqu'elle auroit presque tout à reprendre.

Non , lui répondis-je d'un air triste , je ne sens que trop que je ne prends pas sur votre cœur autant que vous le dites ; & j'en suis plus désespéré que surpris. Vous êtes en effet , malgré tous vos charmes , la femme d'Angleterre que j'aurois dû aimer le moins. Savez-vous bien , interrompit-elle en souriant , que vous n'êtes pas poli ; & que si j'avois plus de vanité , je pourrois , mais très-sérieusement , m'offenser de ce que vous me dites. Ah ! lui dis-je en soupirant , je n'en crains pas de votre part plus de colere que je n'en attends de reconnoissance. Méritez-vous , répondit-elle , en me regardant avec autant de trouble que de tendresse , que je sois de bonne foi avec vous ! La mienne ne m'exposera peut-être qu'à vos mépris : j'en mourrois de douleur ! Eh ! comment peut-on céder à une foiblesse que l'on a tant de raisons de se reprocher & de croire

malheureuse. Il me semble que je n'étois venue ici que dans le dessein de vous prier de cesser de déchirer un cœur dans lequel il n'est que trop vrai que vous régniez , & de lui laisser reprendre , en ne vous offrant plus à ses yeux , la tranquillité que vous lui avez fait perdre. Je devois connoître tout le danger qui est attaché pour moi à votre fatale présence. Je devois vous fuir ; & me refuser la douceur de vous parler encore une fois. Grand Dieu ! ajouta-t-elle en levant les yeux au ciel , se peut-il que l'amour soit tant , & que la vertu soit si peu de chose !

Je ne fais où elle avoit pris cette tirade de sentiments , tout-à-la fois tendres & vertueux : ce qu'il ne m'est pas permis d'ignorer , ce qu'elle n'étoit ni de son cœur , ni de son esprit ; & ce que vous croirez sans peine , c'est qu'elle me toucha médiocrement. Je ne devois pourtant pas moins en paroître pénétré ; & je lui parlai sur ses craintes , avec autant de vivacité que si je les eusse cru bien réelles , & qu'il m'eût été de la plus grande importance de les détruire. Je n'oserois assurer si dans cet instant je les combattis avec autant de succès que j'y mettois de chaleur. Quelques sou-

purs furent pendant quelque temps toute la réponse. Je penserai , me dit-elle enfin , d'un air réfléchi , à ce que vous me dites ; & si vos actions y répondent , vous n'aurez pas à vous plaindre de mon cœur : mais l'air est ce matin plus froid que je ne l'aurois cru ; & je vais vous rendre à votre solitude. Elle seroit ici , sans vous , plus profonde & plus douloureuse que vous ne pensez , lui répondis-je , & je me flatte que vous me permettrez de vous remener chez vous. Ah ! non , me dit-elle , avec une langue charmante ; non , je ne veux , ni ne dois vous y recevoir.

Si vous aviez vu , mon cher Duc , les tendres regards dont ce refus étoit accompagné ; avec quelle douceur ce non étoit prononcé ; la mollesse qui régnoit dans toute sa personne , vous auriez pensé , comme moi , que ce refus étoit une bien pressante invitation. Ce fut ainsi du moins que je l'interprétai ; & à la très-foible résistance qu'elle me fit , j'eus tout lieu de me flatter qu'elle n'en étoit pas mécontente. Je lui offris mon bras , & elle pesa dessus avec une douce familiarité qui ne répondoit pas aux refus qu'elle venoit de me faire. Livrée alors , & uniquement

à cet erreur qu'elle vouloit paroître tant avoir à se reprocher, elle ne savoit plus que me sourire avec une tendresse extrême : & ce souris , dont le desir augmentoit les graces , sembloit vouloir pénétrer jusques à mon ame. Que j'avois peu d'amour ! Que je le savois bien ! & que dans le fond elle y perdoit peu ! Je ne lui disois pas mon impatience ; mais tout en moi la déceloit : enfin , nous arrivâmes chez elle. Le hasard qui , sans doute , vouloit plus servir mes desirs que sa vertu , sembloit avoir pris soin d'écarter de son appartement tous les témoins qui auroient pu défendre l'une , & contraindre les autres. La profonde solitude dans laquelle nous nous trouvions , & le feu de mes regards , l'effrayerent. Elle sentit le danger , mais trop tard , pour que cette réflexion lui fût utile. Cependant , elle voulut sonner.... mais que peut la foiblesse contre le desir & la témérité ?

Avant que de nous séparer , je lui fis promettre qu'elle seroit le soir à la Comédie , & que de-là elle viendrait souper avec moi en petite maison. Je choisis pour cette auguste fête celle que j'avois dans le Parc. Il étoit aisé à Madame de Rindsey de s'y rendre de chez

elle , fans crainte , fans embarras , & fans avoir befoin d'aucun de ces arrangements myftérieux qui ne fervent qu'à ébruiter ces fortes d'affaires , & même à les confater. La réputation qu'elle s'étoit faite , les engagements qu'elle fembloit avoir pris avec le Public , & la néceffité de ménager la plus incommode belle-mere qui ait peut-être jamais exifté , exigeoient les plus grands égards. Il ne m'en coûtoit rien , & de lui permettre , & de prendre avec elle toutes les mefures qui paroiffoient devoir affurer fon fecret. J'étois bien sûr que tous les arrangements qu'elle me propofoit , & auxquels je femblois me prêter avec plaifir , ne prévaudroient pas fur ceux que j'avois pris pour rendre ma liaifon avec elle auffi publique qu'elle avoit befoin qu'elle fût cachée. Les femmes , celles même auxquelles ces fortes de ménagements font le moins néceffaires , ou qui en font le moins de cas , nous favent toujours gré de paroître les avoir : & comme toutes ne veulent pas que les fecrets de leur cœur foient livrés au Public , il nous eft important que le hafard feul , & non notre indifcrétion , foit ce qui paroiffe les trahir. Nous y gagnons auprès de toutes ,

& n'en sommes pas plus gênés avec aucune.

Je la quittai enfin, à l'heure à laquelle je devois me rendre à notre *Cotterie*; & graces aux charmes que la nouveauté prête à tout, je ne la quittai pas sans peine. Je trouvai tout le monde rassemblé, jusques à Mylord Rindsey, qui, par pressentiment, sans doute, me parut m'aimer ce jour-là bien plus tendrement que la veille. Lorsque j'entrai, il parloit avec beaucoup plus de complaisance que d'énergie, de la chaleur avec laquelle il s'étoit élevé contre un Bill, selon lui, fort onéreux à la Nation, & que la Cour avoit vainement voulu faire passer. Il n'auroit tenu qu'à moi de lui faire le récit d'une victoire qui valoit bien celle qu'il croyoit avoir remportée : je suis du moins bien sûr que si je lui avois peint Madame de Rindsey comme je venois de la voir, il ne l'auroit pas reconnue. A mon air vainqueur & dérangé, Oxford & Buttington, qui m'avoient épié, ne doutèrent point de mon bonheur; & sans rien dire qui pût commettre ma nouvelle conquête, ils m'en féliciterent si haut, que Mylord Rindsey lui-même se crut obligé de m'en faire compliment, & avec une joie si

pure & si vraie, que j'en sentis une véritable affliction de ne pouvoir pas lui apprendre à quel point sa femme étoit quelquefois aimable.

Je ne pouvois me persuader que le milieu d'une journée qui avoit commencé, & qui devoit finir pour moi d'une façon si brillante, ne me fût pas heureux; & dans cette espérance, je volai chez Madame de Suffolck. La mienne ne fut pas trompée. Je fus enfin admis à l'honneur de lui faire ma cour. Comme elle s'étoit conduite avec moi, de façon à me prouver qu'elle ne vouloit beaucoup de mal, je crus devoir prendre l'air tendre & humilié qui convenoit à un homme auquel on croyoit tant de torts, & qu'on en punissoit si sévèrement. Je desirois enfin de terminer avec Madame de Suffolck; & je commençois à croire qu'après avoir tout fait pour l'honneur, il pouvoit bien m'être permis de faire quelque chose pour le plaisir. Je crus voir aussi dans les yeux de la Duchesse, qu'elle étoit lassée de la contrainte cruelle qu'elle s'étoit imposée, & si inutilement, pour me cacher, ou pour vaincre sa foiblesse. Je commençai par me plaindre de ses rigueurs, mais modestement, & du

ton qui convenoit à la dignité de son caractère que je croyois alors avoir suffisamment blessée. Elle fut étonnée de ce que j'osois me plaindre de ce que , selon elle , j'avois si bien mérité , & sur-tout de ce que je lui reprochois des injustices. Il m'étoit plus essentiel de lui parler de ma tendresse , que de chercher à fonder les torts imaginaires dont je l'accusois , & je lui répétois , non-seulement que je l'aimois , mais encore que je l'adorerois toujours. Qu'elle s'en fût tenue à paroître douter de ce que je lui disois , il n'y avoit là-dedans rien que de très-naturel , ni même qui l'engageât. Mais ma présence avoit dérangé toutes ses idées ; elle s'oublia , se plaignit de la façon dont je l'avois traitée ; me le reprocha avec feu ; & j'osai croire qu'elle ne l'auroit pas fait , si je lui eusse été aussi indifférent qu'elle paroissoit vouloir que je le supposasse. Elle en fit d'elle-même la réflexion : son trouble & sa rougeur me l'apprirent , & ne me l'apprirent pas impunément. Je lui parlai encore de mon amour , mais avec plus de confiance & de feu ; & comme elle s'obstinoit à revenir sur des torts qu'il auroit , disoit-elle , été impossible que j'eusse eus si je l'eusse aimée , je crus en-

fin devoir convenir que j'avois pu paroître en avoir à ses yeux , par la nécessité où je m'étois cru d'en imposer au Public sur mes sentiments. Je ne pouvois pas , à ce que je crois , m'excuser d'une façon plus décente ; mais piquée de ce que je parlois toujours du reproche qu'elle m'avoit fait , elle se crut obligée de me faire , s'il se pouvoit , prendre le change sur le véritable objet qu'il avoit eu. Son air redevint fier & imposant , & tout d'un coup il se trouva que c'étoit beaucoup moins , comme je paroissais le penser , du peu d'égards que j'avois eus pour elle , que de la légèreté avec laquelle je lui avois parlé de mes sentiments , & lui en parlois encore , qu'elle étoit blessée. Je n'étois pas fait pour être la dupe du prétexte forcé qu'elle cherchoit à donner à son imprudence ; mais la gloire de ne point paroître m'y tromper , étoit peu de chose , & elle auroit pu me la faire payer cher. Je rejettai donc sur la violence de mes sentiments , l'indiscrétion dont elle me paroissoit si choquée : j'en accusai aussi l'usage que j'avois de vos mœurs , qui ne font pas un crime de l'aveu d'une passion. Je me défendis , sur-tout , d'avoir conçu des espérances , & de ne m'être

tant pressé de parler, que par la certitude qu'elle ne pourroit apprendre mon amour, sans m'en témoigner la reconnaissance la plus tendre. Je me gardai bien d'oublier de lui dire que, comme c'étoit la première fois que j'aimois, il étoit assez simple qu'une passion si nouvelle pour mon cœur me fît commettre des fautes involontaires.

Madame de Suffolck se récria là-dessus, de façon à me prouver qu'elle ne croyoit pas que mon cœur fût aussi neuf que je le prétendois; mais elle desiroit que ce que je lui disois fût vrai; & l'on nous prouve toujours bien aisément ce que nous avons intérêt à croire. Je lui fis cependant entendre modestement, que si elle seule m'avoit fait connoître l'amour, je savois par d'autres ce que c'est que des fantaisies. Elle ne m'auroit pas cru, si je lui avois dit le contraire: & la retenue dont je me ferois paré à ses yeux, ne m'y auroit donné qu'un ridicule, si une chose peu vraisemblable eût pu lui paroître possible. Je la persuadai pourtant, & je dus sans doute plus à sa foiblesse qu'à la force de mes raisons, la conviction que je desirois qu'elle eût. Eh! combien ne falloit-il pas qu'elle m'aimât, pour croire si facilement une

chose à laquelle les preuves auroient été si nécessaires , & que je fondois cependant si peu. Elle commença à me regarder d'une façon plus tendre , & à gêner moins les mouvements de son cœur. Attentif à lire dans ses yeux tout ce qui se passoit dans son ame , ce changement ne m'échappa pas. Je n'en avois pas besoin pour m'encourager à lui parler de mon amour ; mais il me fit quitter le ton suppliant que jusques-là j'avois cru placé , & m'en fit prendre un plus animé , & plus fait pour échauffer la situation. Ce ne fut pas sans succès que je l'employai ; & si Madame de Suffolck se plaignit encore , ce ne fut plus en femme que l'on a peu respectée , mais en amante , à laquelle on a fait craindre que sa tendresse ne fût malheureuse. Elles'animèrent même sur cette idée , au point qu'elle ne put , sans verser des pleurs , continuer ses reproches. Quoique l'état où je la voyois , flattât plus ma vanité , qu'il ne touchoit mon cœur , je devois en paroître attendri. J'ai trop étudié les femmes , je fais trop bien distinguer les mouvements différents dont elles sont agitées , pour croire que les emportemens les calment toujours , & je connoissois trop aussi Madame de Suffolck ,

pour n'être pas persuadé qu'ils seroient avec elle infiniment déplacés , & la révolteroient contre l'amant & contre l'amour.

Vous savez, avec quelle heureuse facilité je pleure ; mais ce que vous ignorez , c'est que j'ai singulièrement perfectionné ce talent , & que je joins aujourd'hui aux larmes les plus abondantes , l'art des sanglots & des gémissements. Jamais plus belle occasion d'employer mes talens ne s'étoit offerte à moi. L'éloquence du silence , des larmes , & de l'accablement , devinrent donc mes seules armes contre Madame de Suffolck. Je me précipitai à ses genoux , je lui pris la main , la lui baisai avec une ardeur extrême , & la baignai de mes pleurs. Ce n'étoit pas assez pour moi qu'elle les sentît , je voulois encore qu'elle les vît couler. On m'a dit plus d'une fois , que je suis , on ne peut pas plus intéressant , quand je pleure , & que les larmes adoucissent mes yeux , que l'on trouve dans leur état naturel , un peu moins tendres que hardis. Toute égarée qu'elle étoit alors , elle étoit encore assez à elle-même pour voir ce qu'elle regardoit ; & les grosses larmes qu'elle voyoit couler , les soupirs dont

elles étoient accompagnées, les sanglots dont je les ornois, la jetterent dans le dernier attendrissement. Mais comment vous peindre-tous les mouvements qui l'agitoient? Ce mélange de joie, de tendresse & de douleur qui se lisoit si distinctement dans ses yeux? Combien le sentiment auquel elle se livroit, la rendoit belle, & l'espece de volupté dans laquelle son ame toute entiere étoit absorbée? Ce n'étoit point cet égarement que le simple desir peut faire naître, que nous avons vu tant de fois, dont il est si peu flatteur d'être l'objet, & que nous méprisons si vivement, dans l'instant même qu'il nous séduit le plus. Ce qu'elle sentoit devoit à la fois la rendre plus heureuse, & me servir moins que l'espece de fureur que j'avois vue le matin même à Madame de Rindsey : aussi n'en conçus-je, ni les mêmes idées, ni les mêmes espérances, ni la même audace. Il est peut être donné à la vertu d'imposer, même dans l'instant qu'elle succombe.

Nous gardâmes long-temps un silence qui devoit être délicieux pour elle, & dont je ne partageois pas le plaisir. Il me parut enfin que je lui avois laissé croire assez long-temps que la violence de mes

transports m'avoit ôté la force de parler; mais en même-temps, je ne crus pas devoir la laisser parler la première. Je sentoîs que mon bonheur (si pourtant ces sortes de triomphes en font un pour nous) ne pouvoit plus m'échapper; mais je commençois à desirer, & assez vivement, que rien ne retardât plus la défaite de Madame de Suffolck. Des retours de vertu pouvoient me nuire; & il me sembla que le meilleur moyen que j'eusse pour les prévenir, étoit de lui rendre grace, & d'en agir à cet égard, comme si, en effet, elle m'eût tout dit. Je lui parus donc transporté de ce qu'elle daignoit enfin m'apprendre à quel point je l'avois touchée; mais en même-temps, je me plaignis qu'elle ne m'apprit que par sa douleur, qu'elle partageoit mes sentimens; & je la pressai tendrement de livrer son cœur avec un peu plus de confiance, à un homme qui l'adoroit.

Rien de tout ce que je lui disois n'avoit rien d'assez neuf, ni même d'assez tendre pour l'éblouir sur mes dispositions: mais on n'a pas toujours besoin, pour la vaincre, de persuader une femme; & celles qui, comme Madame de Suffolck, veulent l'être le plus pour se rendre, trouvent dans leurs propres sen-

timents , tant de raisons de croire , que ce sont encore celles que l'on persuade le plus aisément. La coquetterie écoute de sang froid , & discute ; le sentiment aime à s'abuser sur ce qui peut le rendre heureux. On fait aisément croire à une femme vaine qu'on l'adore ; mais les hommages que l'on rend à son orgueil , pénètrent rarement jusques à son cœur : la femme tendre ne sent que son amour ; & dût-elle en même-temps sentir qu'elle a tort d'aimer , elle n'en est pas moins entraînée par cette même foiblesse qu'elle se reproche.

Les yeux de Madame de Suffolck se fixèrent enfin sur moi avec moins de timidité , & bientôt ils s'y arrêterent avec une complaisance qu'elle ne chercha plus , ni à contraindre , ni à dissimuler. Sans art , & uniquement conduit par sa tendresse , elle crut , puisqu'enfin elle vouloit bien paroître convaincue de mon amour , qu'elle ne pouvoit trop me donner de témoignages du sien. Mais comme en elle-même elle ne s'écartoit pas de ses principes , ces preuves ne furent pas du genre dont je les desirois. Elle me força cependant à me relever , soit qu'elle craignît qu'une posture si respectueuse ne couvrit quelque noir-

ceur ,

cœur , soit simplement ; & comme j'ai plus sujet de le croire qu'elle ne vouloit que se procurer le plaisir de me voir dans une attitude moins contrainte , & plus convenable à la douce familiarité qui venoit de s'établir entre nous. Je desirois vivement qu'elle eût voulu y mettre des bornes moins étroites ; mais il sembloit qu'elle n'eût pas seulement l'idée de ce qu'elle pouvoit faire pour moi. Ce n'étoit pas qu'elle ne me regardât avec une passion extrême ; & que chaque baiser que j'imprimois sur sa main , ne lui donnât une émotion qui alloit jusqu'au frémissement : mais je ne fais quelle décence qu'au milieu de son trouble elle conservoit ; & qu'elle savoit allier avec sa foiblesse , enchaînoit mon audace naturelle , jusques à ne pas oser même par mes regards , lui exprimer mes desirs.

Cette situation me contraignoit trop violemment , pour qu'elle pût longtemps durer. Bientôt je me persuadai que la vertu de la Duchesse n'étoit pas aussi vraie que je l'avois cru d'abord , qu'elle n'attendoit pour disparaître , que des transports que ses sentiments pour moi sembloient suffisamment autoriser , & qu'elle étoit même trop peu natu-

relle , dans notre position respective , pour qu'elle ne me fût pas gré de tout ce que j'emploierois pour la vaincre. Mais les libertés par lesquelles je commençai , toutes modérées qu'elles étoient , trouverent une résistance si sérieuse , & elle parut même s'en indigner si vivement , que je ne crus pas devoir la presser davantage. Ce n'étoit assurément pas qu'elle ne m'aimât , & avec une tendresse extrême ; mais elle n'avoit affaire qu'à l'amour : & ce sentiment , tout puissant qu'il est , n'a pas sur les femmes telles que Madame de Suffolck , l'empire que le caprice ou les sens ont sur les autres. Je n'assurerois cependant pas , que si elle avoit permis que je fusse resté auprès d'elle plus long-temps , sa vertu , tout en gémissant de son malheur , ne m'eût pas cédé la victoire. Soit qu'elle le craignît , soit seulement qu'elle eût pris des engagements avec Madame de Buckingham qu'elle me dit qu'elle attendoit , elle voulut absolument que je la laissasse seule , & je fus enfin forcé de lui obéir.

Il est , au reste , inutile , que je vous dise , qu'avant que de nous séparer , nous nous arrangeâmes pour nous voir le lendemain. J'aurois bien voulu lui

proposer de venir dans une de mes petites maisons; mais la solitude l'auroit là plus effrayée que chez elle; elle m'auroit supposé contre elle des projets qui l'auroient allarmée, & je crus ne devoir pas troubler la sécurité dans laquelle elle paroissoit être à cet égard. Je n'étois pas d'ailleurs assez amoureux, pour que les délais qu'elle pourroit vouloir prendre, me rendissent malheureux à un certain point; & je voulois bien lui laisser la satisfaction de mettre dans sa chute toute la décence & la dignité qui pouvoient la satisfaire.



LETTRE HUITIEME.

JE vous ai dit, mon cher Duc, que j'avois prié la tendre Comtesse de Rindsey, de vouloir bien se trouver le soir à la Comédie; & vous savez trop combien, par les bontés dont elle venoit de me combler, elle me devoit d'égards, pour que vous puissiez croire qu'une priere qui ne lui prouvoit que le singulier plaisir que je trouvois à la voir, fût rejetée; mais avant que de m'y rendre, j'allai au Café prendre Buttington, à

qui j'y avois donné rendez - vous. Je n'avois pas eu le temps de lui détailler mon bonheur ; & je ne voulois pas qu'un ami si fidele en ignorât aucune particularité. Ce fut , du moins , ce qui d'abord se présenta à mon esprit ; mais quelques réflexions que je fis en allant le chercher , me déterminèrent à n'être pas avec lui , sur cet article , de la dernière sincérité. Je n'avois pas de quoi me vanter de cette conquête ; & quoique je n'eusse pas à me reprocher d'y avoir été trompé , je ne m'en sentoiss pas moins humilié que si mon imagination m'en eût exagéré les charmes , & qu'en conséquence je l'eusse vivement poursuivie. Ma vanité me détermina donc à la peindre en beau à mon confident. J'avois d'ailleurs remarqué qu'à mesure que sur mes récits , il trouvoit de quoi estimer moins Madame de Rindsey , il prenoit pour elle une sorte de goût. Peut-être même lui en inspiroit-elle depuis long-temps , & qu'effrayé de sa réputation , & de ce maintien modeste qui faisoient croire qu'elle étoit une des femmes d'Angleterre qu'il étoit le plus inutile d'attaquer , il ne s'étoit pas avoué à lui-même qu'il la trouvoit aimable. S'il n'osoit pas se pro-

mettre auprès d'elle des succès aussi rapides que les miens , je lui avois du moins prouvé qu'elle n'étoit pas inexpugnable. Eh ! qui sait si depuis mon succès, il ne se reprochoit pas sa timidité ; & s'il ne croyoit pas qu'avec la même audace, il auroit eu le même bonheur ? Nous convenons difficilement avec nous-mêmes de la supériorité des autres ; & Buttington pouvoit intérieurement se dédommager de celle qu'en public il étoit forcé de m'accorder sur lui. S'il ne pouvoit se déguiser que ma figure plaisoit plus que la sienne , & qu'on me trouvoit plus d'esprit qu'à lui, ne pouvoit-il pas, en même-temps, penser qu'on lui faisoit injustice, ou croire qu'il remplaçoit par des qualités plus solides & plus dignes d'estime, ce qui lui manquoit à cet égard ? Quelles ressources ne trouvons-nous pas dans notre amour-propre ; & quel est le flatteur assez vil, & assez audacieux pour oser nous dire de nous, ce que nous nous en disons nous-mêmes ? J'avoue qu'il m'avoit toujours parlé d'elle de façon à ne pas justifier les idées que j'avois : mais je l'avois vu plus d'une fois la regarder avec cette attention sérieuse & réfléchie que nous n'avons que

pour ce qui nous plaît ; & c'est toujours plus dans nos yeux que dans nos discours, qu'il faut chercher la véritable impression que fait sur nous l'objet qui s'y présente.

Je n'ignorois pas non plus que , moins vicieux par goût que par air , il commençoit à se lasser de ces parties d'éclat, qui lui faisoient dans Londres beaucoup plus de tort qu'elles ne lui donnoient de plaisir , & qu'il auroit désiré que de plus convenables liaisons que celles qu'il y avoit formées jusques-là , eussent rétabli sa réputation. Il y avoit en Angleterre peu de femmes moins estimables que Madame de Rindsey ; il n'y en avoit pas qui , en apparence , se conduisissent mieux , que l'on y estimât davantage , & de qui la tendresse pût lui faire plus d'honneur. Mais aussi , le moyen qu'une femme qui donnoit tant aux dehors , s'engageât avec un homme aussi universellement décrié que lui ? Ce qui auroit réhabilité l'un , auroit indubitablement perdu l'autre. Ce sont , à la vérité , des choses qui arrêtent rarement une femme lorsqu'elle aime ; mais qui l'empêchent de se livrer lorsque le goût n'est que médiocre , & qu'il n'est uniquement question que d'une affaire.

Quel choix, en effet, pour une prude qu'un homme comme Buttington ! Ce n'étoit pas que, dans le fond, mes mœurs ne fussent beaucoup plus perverses que les siennes : je suis par principe ce qu'il n'étoit que par air ; mais loin de m'afficher comme lui, je savois les masquer de toutes les vertus que je méprise. Je n'avois même consenti à être de ces soupers qui faisoient tant de bruit, qu'à condition que l'on me garderoit à cet égard le secret le plus profond. Si je n'y avois pas mis plus de retenue, j'en avois du moins banni le scandale ; & la foiblesse avec laquelle il s'étoit opposé à cette réforme, avoit achevé de me prouver que les plaisirs qu'il paroïssoit chercher le plus, n'étoient pas ceux qui l'auroient le plus intéressé. Mais les femmes qui ne savoient pas la violence qu'il se faisoit pour se perdre auprès d'elles, avoient de lui la plus mauvaise opinion ; & jamais il ne s'étoit proposé à aucune d'elles, qu'il ne leur eût paru fort ridicule qu'un homme qui mettoit dans ses goûts si peu de décence & de noblesse, osât croire qu'une femme d'un certain genre pût vouloir prendre des arrangements avec lui. Madame de Rindsey paroïssoit, d'ailleurs,

le haïr personnellement ; mais dans le projet que j'avois formé , c'étoit ce qui m'inquiétoit le moins. Son aversion pour lui n'étoit fondée que sur la façon légère dont il parloit des femmes en général , & sur le peu de cas qu'il lui avoit paru faire de sa vertu , quand il lui avoit donné le sage conseil de se cacher moins qu'elle ne faisoit , du goût qu'elle avoit pour les ouvrages de *Rochebas*. Mais soit qu'il ne l'eût fait que pour ne pas nuire à mes projets sur elle , soit qu'il n'eût consulté & suivi que son goût , il lui avoit marqué la veille chez Madame de Pembroock , tant de considération , & même de respect , que je ne doutois pas qu'il n'eût au moins par-là affoibli l'impression que son impertinente légèreté avoit faite sur elle , & qu'il ne fût bien difficile de lui donner de lui d'autres idées. Elle est née douce ; & d'ailleurs , la haine est un sentiment.

Quoique je l'eusse déjà peinte assez en mal à Buttington , je n'étois pas aussi embarrassé de cette première confidence qu'il sembloit que je dusse l'être. J'avois eu alors peu de temps pour m'éclairer , & il pouvoit lui paroître assez simple que j'en eusse bien légèrement décidé. C'étoit , s'il se souvenoit de mes pre-

miers récits, ce que je comptois lui dire, & ce qu'en même temps je ne doutois pas qu'il ne crût. Je l'aberdai donc de l'air d'un homme qui a plus d'une raison de se croire heureux, & qui l'est encore plus par ce que vaut en elle-même la victoire qu'il vient de remporter, que par l'honneur qu'elle peut lui faire. Je lui peignis Madame de Rindsey si tendre, si remplie de graces dans ses transports, si intéressante quand elle étoit débarrassée de cette enveloppe presbytérienne qui voiloit si désagréablement tous les charmes aux yeux de tout autre qu'un amant, que Buttington, & qui mes premières peintures n'en avoient pas donné une idée si avantageuse, ne revenoit pas de surprise des différents genres de mérite que je lui attribuois; & me demandoit, à tout moment, si l'amour ne m'aveugloit pas. Je lui répondis froidement, que ce qui achevoit de me prouver que je n'étois pas né pour ce sentiment, étoit l'indifférence que je conservois avec la femme du monde la plus faite pour l'avaincre. Il lui parut extraordinaire que l'on pût paroître si plein d'un bonheur que l'on sentoît si peu; mais il me fut aisé de le faire convenir que ce qui flatte les sens, n'intéresse pas

toujours le cœur. Il ne me l'auroit pas été moins de lui donner des inquiétudes. Je lisois assez dans son cœur par ses questions , par l'impatience que lui cau-
 soit le récit que je lui faisois des bontés que Madame de Rindsey avoit eues pour moi , & par l'air froid & contraint avec lequel il me félicitoit de mon bonheur , pour lui épargner des tourments qui étoient inutiles à l'objet que j'avois. Il me demanda enfin , quelles étoient mes idées sur elle , & si je renonçois en sa faveur aux desseins qu'il m'avoit vus sur la Duchesse & sur Madame de Pembrock. Je n'eus besoin , pour le convaincre que j'étois bien loin de renoncer à ces mêmes entreprises qu'il avoit tant blâmées , que de lui dire les termes où j'en étois avec Madame de Suffolck. Il lui parut en effet difficile que je pusse la sacrifier à Madame de Rindsey. Il se pouvoit qu'il aimât mieux la dernière ; mais il ne pouvoit pas se cacher que l'autre ne fût infiniment plus aimable. Sans avoir encore de projet formé sur Madame de Rindsey , sans croire peut-être qu'il en eût jamais , il ne put , sans une sorte de plaisir , imaginer que je ne la garderois pas long-temps : mais content de l'avoir pénétré , & de lui avoir

fait envier mon bonheur , je crus que je devois lui laisser le soin des premières démarches , & que Madame de Rindsey , telle qu'elle étoit , valoit bien la peine qu'il me priât de ne m'en défaire qu'en sa faveur. Sans me dire rien de positif sur cela ; il feignit de vouloir deviner qui seroit auprès d'elle mon successeur , & parut croire que ce ne seroit pas un de mes amis particuliers qu'elle choisiroit pour me remplacer. Sa raison pour le craindre étoit qu'elle ne pourroit pas douter que je ne leur eusse fait des confidences qui pouvoient , à quelques égards , la rendre à leurs yeux d'un moindre prix. Mais quoique Buttington ait plus d'usage des femmes que l'on n'en a communément parmi nous , à qui cette sorte d'étude n'a pas encore paru bien nécessaire , ses connoissances se bornent à des idées générales ; & vous savez à quel point , & combien souvent on se trompe , lorsqu'on les applique sans cesse aux cas particuliers , & qu'on ne se conduit que d'après elles. Il ignoroit , par exemple , & l'avantage que l'on a sur une femme lorsque l'on connoît ses faiblesses , & combien il augmente lorsqu'elle ne peut pas douter que vous les connoissiez. J'ai , en effet , remarqué , &

vous aussi sans doute , que les femmes reglent presque toujours leur résistance sur la façon dont elles sont attaquées , & que l'on abrége bien des choses auprès de celles qui se sont quelquefois rendues , en leur montrant , par votre conduite seulement, l'opinion que vous avez d'elles. Ce n'est pas qu'elles ne puissent être fâchées qu'on ne leur déguise pas l'espérance qu'on a de les vaincre ; mais elles ne sauroient se cacher qu'on ne fait que leur rendre justice ; & quelque revoltées qu'elles en puissent être , si d'ailleurs on ne leur déplait pas , il est bien rare , & peut-être même n'est-il jamais arrivé qu'elles n'aient justifié involontairement l'idée que vous paroissez avoir d'elles.

Mes confidences finies , & le secret de Buttington pénétré , nous allâmes ensemble à la Comédie. J'y trouvai Madame de Rindsey dans le même négligé que je lui avois vu le matin. Il ne lui avoit pas été difficile de remarquer qu'elle avoit fait sur moi dans cet état une fort vive impression , & elle l'avoit préféré à une parure qui , en la rendant plus brillante aux yeux des autres , m'auroit peut-être moins séduit. Il étoit dans le fond bien juste que ce jour-là du moins

j'eusse la préférence , & qu'on ne s'occupât que de moi. Nous nous étions bien promis d'être en public de la plus grande circonspection ; mais , d'un côté , l'idée qu'elle vouloit me donner de la violence de sa tendresse , de l'autre , ma vanité , nous firent nous logner avec si peu de ménagement que je dois me flatter que notre intelligence ne fût un secret que pour bien peu de gens. Quelques-uns de mes amis vinrent même m'en parler : je n'ai aux uns , avec toute la mollesse qu'il falloit pour les convaincre , qu'ils ne s'étoient pas trompés , & en confiai le secret à ceux d'entr'eux que je croyois le plus faits pour le répandre. Vous reconnoissez là notre usage. Je devois sans doute être ce jour-là heureux à tous égards : Madame de Pembroke étoit à la Comédie. Par caprice , car c'étoit son unique règle , elle étoit dans un aussi grand négligé que celui de Madame de Rindsey. Placée dans un endroit assez obscur , & où il ne m'auroit pas été aisé de l'appercevoir , quand même j'aurois su qu'elle y étoit , elle eut encore , tant que la pièce dura , son éventail devant ses yeux. Je ne fais si elle vouloit par-là se réserver la facilité de

m'observer, ou se procurer le plaisir d'entendre sans être obligée d'en rougir, les choses hardies & peu décentes dont cette comédie étoit ornée; mais quelle que fût en cela son intention, ce ne fut qu'à la fin du spectacle que je la reconnus. J'en fus comblé de joie. Plus elle devoit être sûre que je ne l'avois pas vue, moins elle pouvoit attribuer au desir de tourmenter son cœur, ou de piquer sa vanité, les tendres attentions que j'avois eues pour Madame de Rindsey; & je me flattai que la crainte de voir celle-ci l'emporter sur elle, la détermineroit en ma faveur beaucoup plus, & plutôt que tous les soins que je pourrois lui rendre. Bien sûr de l'avoir d'autant plus fâchée par ma conduite, qu'elle pouvoit moins la soupçonner d'artifice, j'allai la trouver dans sa loge; & quelque liberté qu'elle affectât en me voyant, je remarquai avec un plaisir extrême qu'au moins j'avois blessé son amour-propre. Un air froid & contraint, & des réponses seches qui annonçoient prodigieusement d'humeur, m'apprirent à quel point je lui avois déplu. Malgré les désagréments sans nombre qu'elle me faisoit essuyer, je lui présentai la main quand elle sortit

de sa loge. Une femme plus fine qu'elle l'auroit acceptée, & même auroit ce jour-là redoublé d'égards; mais l'humour la dominoit trop pour qu'elle prît un sage parti; & sans paroître s'être aperçue du mouvement que j'avois fait, elle donna la main au Comte d'Oxford, qui avoit autrefois eu sur elle des prétentions, & qui n'y avoit pas absolument renoncé, quoiqu'elles eussent été malheureuses, & qu'il parût alors la voir sans objet. Elle se flattoit, selon toute apparence, que je serois très-piqué de la préférence qu'elle lui donnoit sur moi : mais à mon air libre & content, elle ne dut pas avoir la consolation de croire que je l'eusse seulement remarquée. En descendant, elle demanda finement au Comte si Madame de Rindsey n'étoit pas bien malade. Cette question, dont il ne pénéroit pas la malice, le surprit, & il lui demanda à son tour, si elle ne l'avoit pas vue à la Comédie? C'est parce que je l'y ai vue, répondit-elle, que je suis très-inquiete de son état. Elle étoit si affreusement négligée, & cela lui fied si mal, qu'il faut, pour se montrer dans un si grand désordre, qu'elle soit à l'extrémité.

Mylord Oxford, qui n'ignoroit pas

comment j'étois avec Madame de Rindsey, & qui craignoît que, ne fût-ce seulement que par vanité, je ne fusse blessé des railleries de Madame de Pembroock, prit la liberté de lui serrer la main pour lui faire entendre qu'elle parloit indiscrettement, & qu'il y avoit là quelqu'un qui prenoit le plus tendre intérêt à la femme qui étoit l'objet de ses plaisanteries. Cela ne se peut pas, lui dit-elle, en le regardant fixement; vous avez beau dire, je ne le croirai jamais. Le Comte l'assura par un coup d'œil également fin & discret, que rien n'étoit pourtant plus vrai; & sur cette confirmation, elle me regarda d'un air de pitié, & en même-temps d'une façon si plaisante, que ce ne fut pas sans peine que je m'empêchai d'en rire. Elle m'avoit cependant vu rendre trop peu de soins à Madame de Rindsey, & elle supposoit que cette fantaisie étoit trop nouvelle, pour qu'elle me crût aussi bien avec elle que j'y étois effectivement. Comme j'avois besoin qu'elle pensât que ce n'étoit qu'un caprice dont elle triompheroit dans l'instant qu'elle le voudroit, je regardai à mon tour le Comte d'Oxford d'un air à lui faire entendre que je ne trouvois pas bon qu'il sa-

crisiât à Madame de Pembroock les secrets que je lui confiois; & quand elle nous eut quittés, je me plaignis si vivement de l'imprudence qu'il venoit de commettre, qu'en m'avouant ce qu'il venoit de faire, il me promit qu'il n'iroit pas plus loin. Je n'avois, dans le fond, qu'à le remercier de l'espece de confiance qu'il lui avoit faite: elle ne trouvoit pas à Madame de Rindsey si peu de quoi plaire qu'elle le disoit; & je m'apperçus aisément, à la douceur des regards qu'elle jetta sur moi, & au ton dont elle me parla quand nous nous quittâmes, qu'elle commençoit à redouter cette même rivale qu'elle ne paroïssoit que mépriser. Eh! le moyen qu'elle la craignît sans finir par s'arranger avec moi, comme je le desirois? L'amour-propre est de toutes leurs passions celle que les femmes songent le moins à combattre, & de laquelle elles craignent le moins; & celle-là, cependant, est souvent pour elles bien plus dangereuse que l'amour.

De la Comédie; je me rendis dans le Parc, & j'y attendis Madame de Rindsey, qui devoit venir m'y trouver par la porte de sa maison qui y donnoit. Je la vis bientôt paroître. Elle étoit

seule, & je n'avois avec moi aucun de mes gens. Nous allâmes gagner un carrosse de place qui m'attendoit dans l'allée du Parc, que nous nommons le grand chemin. Cet air de mystère l'enchantoit. Elle imaginoit apparemment qu'elle seule pouvoit inspirer de si grands égards, & elle me remercia fort tendrement de tous ceux que je paroissais avoir pour sa réputation, & de la preuve que je lui donnois, & de mon estime & de mon amour. Nous arrivâmes bientôt à ma petite maison : personne ne s'y trouva sur son passage. Le plus profond silence y régnoit : on eût dit qu'elle étoit inhabitée. Cette maison étoit, comme toutes celles de Londres, sans apparence, mais agréablement distribuée. J'y recevois une femme à qui la magnificence ne pouvoit pas imposer ; & à cet égard, il eût été difficile que j'eusse présenté à ses yeux quelque chose de nouveau. La multitude de bougies, la somptuosité des meubles ne l'étonnerent donc pas ; mais elle sentit l'élégance, l'arrangement & le goût qui y brilloient par-tout ; & elle crut que l'amour seul, & l'amour le plus tendre devoit m'avoir inspiré. Nous entrâmes enfin dans un cabinet

où tout respiroit à la fois le luxe, la mollesse, & tout ce que l'usage & le goût des plaisirs peuvent avoir imaginé d'agréable & de voluptueux. Elle en fut d'autant plus frappée, que toutes ces choses, si essentielles en France, & auxquelles vous attachez un si grand prix, sont ou peu connues ou fort méprisées en Angleterre. Ce n'est pas assurément que l'on puisse dire que nous ne connoissons pas la magnificence, ou que nous la craignons; mais la nôtre a d'autres objets. J'étois d'ailleurs le premier Anglois qui eût une petite maison en règle, le seul qui eût l'avantage d'avoir reçu de vous son éducation & ses premières idées, & le seul peut-être qui pût profiter à un certain point de vos leçons & de vos exemples : car vous voudrez bien que je compte Buttington pour assez peu de chose. Il n'a que des souvenirs, & je fais imaginer.

Madame de Rindsey qui, comme je vous ai dit, ne doutoit pas que je ne dusse à l'amour seul mon goût & mes lumières, me rendit grâces avec la plus grande vivacité de tout celui qu'elle se flattoit de m'inspirer; & je reçus ses remerciements avec tant de transports,

qu'elle en fut plus sûre encore de l'excès de ma tendresse. Je suis ardent, elle est sensible; avions-nous besoin de l'amour pour être heureux? A la place de ce sentiment que même elle me croyoit, j'avois cet usage de la galanterie que l'on ne prend que chez vous, l'art de dire des riens agréables & des choses flatteuses, & cette sorte de badinage vif, léger & continu, qui doit prouver bien de la passion à une femme qui n'en a point. Nous fûmes donc fort contents de notre conversation. Ce n'étoit pourtant pas que je parlasse à Madame de Rindsey le langage de l'amour; mais j'en avois l'équivalent. Les femmes en général sont flattées de pouvoir croire qu'on les aime avec fureur; mais leur cœur a quelquefois moins besoin de cette persuasion que leur vanité; & ce n'est pas toujours par l'excès & l'éloquence du sentiment qu'on la leur donne le plus.

Nous nous promîmes cependant une tendresse éternelle, & nous primes même pour l'avenir tous les arrangements imaginables. Je ne fais quelles étoient ses intentions; mais pour moi, je me promettois bien de réduire toutes ces choses-là à la valeur qu'elles ont ordinairement en France.

Enfin , on vint frapper à la porte du cabinet : c'étoit *Tom* qui m'avertissoit qu'on avoit servi. Nous nous rendîmes dans la salle à manger ; aucun de mes gens n'y parut , nous étions servis par un tour. Cet excès de discrétion enchantoit Madame de Rindsey. Le souper fut fin & délicat. J'ai toujours les Officiers François que vous me connoissez ; & ils soutinrent en cette occasion la gloire de la Nation , & justifient la réputation qu'ils ont dans Londres. J'eus enfin le plaisir de voir que tout lui plaisoit dans cette solitude ; & ce qui me le prouva , fut le desir qu'elle eut que nous nous y retrouvassions le lendemain. Mais les dispositions dans lesquelles j'avois laissé Madame de Suffolck , me faisoient espérer que je ne pourrois pas disposer de moi aussi facilement que ma tendre Comtesse l'imaginoit , & je prétextai un engagement. Elle me parut surprise & piquée de trouver des obstacles à un desir qui ne devoit que me plaire dans les termes où nous en étions ensemble , & m'en marqua même son étonnement avec assez d'aigreur & de dignité. Ses reproches ne m'émurent pas autant qu'elle le pensoit. Je ne voulois pas être gêné ; & quand je n'aurois été en-

454 LES HEUREUX

gagé qu'avec Buttington, des plaintes encore plus amères n'auroient rien changé à mes arrangements. Elle se plaignit de n'être pas aimée. Lorsque ces sortes de craintes sont bien vives dans une femme, & qu'elles sont aussi bien fondées que l'étoient celles de Madame de Rindsey, c'est en vain que l'on se flatte que les plus tendres serments les banniront. Je n'en employai donc pas, & n'en parvins pas moins à la rassurer. Comme je ne voulois pas cependant qu'elle pût me croire quelque autre idée que la sienne, je lui dis tout ce qui pouvoit la tranquilliser sur cet article, & lui marquai même quelque crainte que les égards qu'elle se devoit, & la nécessité de tromper Mylord Rindsey, ne lui permissent pas de venir dans cette petite maison avec autant de liberté, & aussi souvent que nous desirerions tous deux; mais elle me parut si sûre de la crédulité de son mari, que je ne pus me dispenser de croire qu'il falloit qu'elle l'eût éprouvée plus d'une fois pour en douter si peu. Un soupçon si cruel auroit désespéré un amant; mais l'espece du sentiment qu'elle m'inspiroit, n'admettoit pas la délicatesse, & ne me permet-

toit point de me faire un supplice de l'usage qu'avant moi elle avoit pu faire de son cœur.

Je ne fus pas, au reste, aussi satisfait qu'elle croyoit que je devois l'être, de la facilité qu'il y avoit à tromper Mylord Rindsey. Ces maris si confiants commencent par plaire, & finissent toujours par embarrasser en vous donnant une liberté qui devient incommode fort promptement. Nous nous séparâmes enfin ; je la ramenai chez elle dans le même carrosse qui l'avoit amenée, & j'allai trouver Buttington qui m'attendoit, & le désespérer par le récit de mes amusements.

Il étoit dans les grandes regles que je reçusse le lendemain matin une lettre de Madame de Rindsey ; aussi ne manqua-t-elle pas à ce devoir. Dans cette lettre, elle se plaignoit de l'excès de sa foiblesse, regrettoit la perte de sa vertu ; m'assuroit que j'étois le seul à qui elle eût fait un si grand sacrifice ; s'excusoit sur la violence de son amour, de la promptitude de sa chute, & paroissoit craindre vivement qu'elle ne me donnât d'elle une opinion qui la feroit mourir de douleur. J'étois si sûr que sa lettre ne contiendrait que cela, &

finiroit par des serments de m'aimer toujours, que j'en avois écrit la réponse avant que de me coucher, & que je ne trouvai en effet à y ajouter qu'un refus très-poli, mais très-formel d'aller chez elle ce jour-là, ou de me rendre où nous nous étions vu la veille. Quoique Madame de Suffolck ne m'inspirât pas plus d'amour que Madame de Rindsey, je sentoís pour la première une sorte de goût, & une espèce d'estime qui m'auroient de préférence conduit chez elle; n'eussai-je pas encore eu à la dernière tant d'obligation, & m'eût-elle même attendu pour que je les lui eusse.

Je volai donc chez la Duchesse aussitôt que je le pus, & je crus qu'elle ne me sauroit pas mauvais gré de prévenir l'heure qu'elle m'avoit indiquée. Elle étoit seule comme la veille, & me reçut avec tant d'embarras, que quand je n'aurois pas encore été instruit de ses sentiments, cela seul auroit suffi pour me les faire pénétrer. Je vis plus encore. La façon dont je l'abordai étoit tendre, mais en même temps si respectueuse, qu'elle ne pouvoit pas lui donner des raisons de s'allarmer. Elle rougissoit pourtant : de quoi pouvoit-elle donc rougir, si ce n'étoit de ses

pro: res

propres idées , & de la nécessité indispensable où elle se voyoit de me rendre heureux ? Elle conservoit cependant , & sans aucune affectation , tant de décence , & ses regards qui m'annonçoient tout l'amour qu'il est possible de sentir , avoient d'ailleurs tant de dignité , que ce ne fut que par les discours les plus tendres & les plus mesurés en même-temps , que j'osai la prier d'achever de me rendre heureux. Je ne fais quel sentiment plus fort que tout ce que je pouvois y opposer , enchaînoit auprès d'elle cette insultante audace qui auroit toujours dû déplaire , & qui pourtant m'avoit toujours réussi. Quels que fussent mes desirs , je ne pouvois lui parler que de mon amour ; & c'étoit d'un ton que je n'avois pas employé , & que même je n'aurois pas cru connoître. Bien-loin de trouver dans la facilité avec laquelle je l'avois conquise , des raisons de l'estimer moins , je n'y voyois que la candeur d'une ame exempte de toute espee de coquetterie. Avec moins de vertu , moins d'amour , & de la fausseté , elle m'eût sans doute résisté davantage ; d'ailleurs , elle avoit des vues qui faisoient qu'elle pouvoit moins se reprocher sa défaite , & qui en l'en-

noblissant à ses yeux , devoient nécessairement la justifier aux miens. Je ne vous répéterai pas tout ce que je lui dis , pour qu'elle me rendît plus sûr du bonheur de lui plaire , que je ne l'étois encore : ce seroit un soin inutile. Elle me laissa parler long-temps. Je ne peux pas , me répondit-elle enfin les yeux baissés , avoir à cet égard d'autres desirs que vous-même ; & je ne vous aurois jamais dit que je vous aime , si je vous avois aimé assez peu pour ne pas vous sacrifier tout. Libre de faire un choix , & de me donner un maître , c'est vous que mon cœur a choisi pour régner éternellement sur moi : voilà ma main ; je parlerai à la Reine dès aujourd'hui , & je ne doute pas qu'elle n'approuve mon choix , & le dessein où je suis de m'unir pour jamais à vous.

Vous savez , mon cher Duc , quelles sont mes idées , & vous pouvez aisément juger de ma surprise. Il ne m'étoit jamais venu dans l'esprit que Madame de Suffolck eût sur moi des vues si sérieuses & si cruelles. Toute aimable , toute estimable qu'elle étoit par elle-même , par ses biens qui sont immenses , le plus grand parti de toute l'Angleterre , je sentis moins tous les

avantages qu'elle m'offroit, que l'invincible aversion qu'un nœud éternel m'inspire. Eh ! le moyen en effet que je pusse, sans frémir, m'unir à une femme qui m'aimoit si tendrement ! Cette proposition que j'avois si peu prévue, me jetta dans une si grande surprise ; & cet étonnement que je n'avois pas la force de dissimuler, étoit si peu du genre que Madame de Suffolck devoit attendre, que ce fut sans peine qu'elle s'aperçut de la froideur avec laquelle je la recevois. Eh quoi ! Mylord, me dit-elle, n'auriez-vous attendu de moi qu'une honteuse foiblesse ; & seroit-il possible qu'en me déshonorant à vos yeux, aux miens, à ceux de toute la terre, je fisse plus pour votre bonheur, qu'en me donnant à vous de la seule façon dont il me convienne de me donner ? M'auriez-vous enfin assez méprisée pour me croire capable d'une si flétrissante erreur ; ou m'estimez-vous assez peu pour craindre de vous unir à moi ?

Ces paroles, qu'elle eut de la peine à prononcer, furent bientôt suivies d'un torrent de larmes. Que lui dire, sans compter que je n'ai pas à me reprocher d'avoir été une seule fois en ma vie sincère avec les femmes, je ne

vois l'être avec Madame de Suffolck, sans m'exposer à perdre le bonheur de la posséder ; & quoiqu'elle n'intéressât pas mon cœur , il ne se pouvoit pas que je le perdisse sans regret. Ses pleurs, malheureusement pour elle , ajoutoient encore à ses charmes , & ne m'en animoient que plus à la tromper. Je fondis donc en larmes avec elle. Cet attendrissement de ma part étoit on ne peut pas plus convenable ; & d'ailleurs , il me laissoit le temps de chercher quelque fable qui excusât à ses yeux un refus qu'elle avoit été si éloignée de prévoir , & qui ne l'empêchât pas de me rendre heureux : je le fus enfin assez , pour me trouver une cousine , fille d'une sœur aînée de ma mere. Cette cousine , en vertu d'une substitution , devoit emporter presque tous les biens de sa maison ; & mon pere , pour empêcher un malheur qui me priveroit d'une fortune considérable , m'avoit destiné cette fille ; mais qu'il y avoit toute apparence que j'en ferois plutôt l'héritier que l'époux , parce qu'elle étoit atteinte d'une maladie de langueur , dont il étoit impossible qu'elle revînt.

Je ne fais si vous trouvez cette fable bien ingénieuse ; elle ne me le pa-

roissoit point, & je n'aurois pas voulu la donner à examiner à un Jurisconsulte; mais Madame de Suffolck ne l'étoit pas : elle m'aimoit passionnément; c'étoit moi qui parlois; je pleurois comme je n'ai jamais pleuré, & il me parut impossible qu'avec tant de choses contre elle & pour moi, la Duchesse se tirât avantageusement de cette situation. L'indignation que j'avois lue dans ses yeux, à l'embarras que sa proposition m'avoit causée, se dissipoit peu-à-peu; & bientôt je n'y vis plus qu'une douleur tendre, dont je me promis bien de profiter. Elle se plaignit cependant, mais avec une douceur extrême, que je l'avois trompée. Je me justifiai aisément sur ce reproche, par l'espérance très-fondée que j'avois de la mort prochaine de ma cousine, & lui proposai avec ardeur de nous unir l'un à l'autre, autant que les circonstances actuelles nous le permettoient, & je lui jurai enfin de n'être jamais qu'à elle; soit que l'obstacle qui s'opposoit à une publicité que je nedesirois pas moins vivement qu'elle même, cessât, soit qu'il subsistât. Quoique ces serments que je faisois avec toute l'ardeur & tout l'air de vérité que pouvoit leur donner le desir, l'émus-

sent, & qu'elle ne crut pas que je voulusse la tromper, il lui parut que si je les lui faisois devant un Ministre, notre union n'en seroit que plus certaine & pas publique; & elle me proposa d'en envoyer chercher un. Vous savez avec quelle cruelle facilité on se marie en Angleterre : j'étois perdu si elle eût insisté sur une si raisonnable proposition. Je ne pouvois cependant la combattre, sans lui prouver combien peu elle m'agréoit; & je me contentai de lui dire froidement, & du ton d'un homme qui est piqué de voir que sa parole ne suffit pas, qu'elle étoit bien la maîtresse. Je me flattois que son amour, qui étoit extrême, lui exagérerait & la sincérité de l'espece de consentement que je lui donnois, & le chagrin qu'en même-temps je lui montrais de sa défiance, & lui ferois indubitablement prendre le seul parti qui me convînt, & ne lui convînt pas. Elle étoit perdue si elle craignoit de m'outrager; eh! le moyen qu'elle ne craignît pas, & que cette ame si pure, si franche & si noble, soupçonnât si longtemps de perfidie un homme à qui elle s'étoit livrée? Je lus son irrésolution dans ses regards; & sans paroître avoir

l'intention de la détourner du projet d'envoyer chercher un Ministre , je lui fis adroitement sentir que , quelque mystère que l'on mît dans un engagement de la nature de celui que nous voulions former , il étoit presque impossible que le secret n'en fût pas trahi ; que quand la maladie dont ma cousine étoit attequée ne seroit pas mortelle , mon pere , (& à cet égard , je ne disois que trop vrai) cassé de vieillesse , & accablé d'infirmités , ne généroit pas mon choix bien long-temps , & qu'il ne se pouvoit point que , soit d'un côté , soit de l'autre , je ne me vîsse pas bientôt en liberté de suivre mon penchant , & de me donner à elle avec tout l'éclat qui nous convenoit à tous deux. Enfin , je la conjurai de vouloir bien ne pas attendre des événements certains à la vérité , mais dont nous ne pouvions prescrire l'instant , & de ne laisser régler notre destinée que par notre tendresse mutuelle.

Je mêlois à ces discours , des serments qui avoient l'air si vrai , & des caresses si tendres , quoique fort ménagées , que je la voyois à chaque moment devenir plus foible & moins craintive. Je ne lui disois que des choses probables ; & quand

elles l'auroient été moins , devois-je douter que l'amour qui , seul , les discutoit , ne les lui présentât pas comme j'avois besoin qu'elle les vît ? Je crus enfin que je l'avois assez respectée. Je la pressai avec une ardeur extrême de recevoir mes serments. Des transports qui lui étoient si nouveaux la troublèrent ? tremblante ; éperdue , elle se laissa aller dans ces mêmes bras où je la ferrois si vivement ; elle reçut la perfide foi que je lui offrois ; & je jouis enfin du plaisir très-nouveau pour moi , de voir succomber la vertu.

Il est de règle en pareil cas , comme vous savez , qu'une femme paroisse avoir été emportée par un sentiment plus fort que tous ses principes ; & il ne l'est pas moins que quelque mal que ces scènes soient jouées , nous ayons la politesse de paroître nous y tromper ; & que nous tâchions de bannir par tout ce que la galanterie peut employer , ces remords terribles qui , si nous les laissons subsister , empoisonneroient des moments que l'amour heureux doit seul remplir. J'avois la veille vu pleurer bien amèrement Madame de Rindsley , je vis aussi pleurer Madame de Suffolck : mais les larmes de la première coulant sans

affliction , n'étoient pour elle qu'un crime de plus ; & la Duchesse, vraie dans son amour, dans sa résistance, dans sa foiblesse , ne l'étoit pas moins dans sa douleur. Je ne fais sur quoi portoient ses craintes ; elle ne m'en exprimoit aucune ; je ne pus cependant pas douter qu'elle n'en eût de fort vives. Mais si elles n'avoient pour fondement que la défiance d'elle-même , jamais je n'en ai vu de plus déplacées. Si je ne vins pas à bout de les calmer , je parvins enfin à les suspendre ; & cette journée auroit été la plus délicieuse de ma vie , si j'avois pu mettre à la place de ces desirs qui la flattoient si peu , ce sentiment qu'elle étoit si digne d'inspirer , & que mon orgueil peut-être lui refusoit encore plus que mon cœur. Tout indifférent que j'étois dans le fond , je ne fais quel mouvement auquel , malgré tous mes efforts je ne pouvois résister , me dictoit pour elle des égards que je n'avois jusques-là cru devoir à quelque femme que c'eût été. Déterminé à la tromper toujours , je résolus du moins de le faire avec tous les ménagements que je pourrois employer , & que je sentoais qu'elle méritoit. Quelque desir que j'eusse que cela ne fût pas , j'étois

fût d'être véritablement aimé d'elle. Je l'estimois ; & il est bien difficile avec cette certitude & ce sentiment , d'être aussi barbare que notre indifférence & notre vanité voudroient que nous le fussions, & d'avoir de ces malhonnêtes procédés que nous rendons encore plus offensants par la forme, qu'ils ne le sont par le fond. Je vous dirai même plus : cette galanterie légère & méprisante que , dans la position où je me trouvois avec elle , nous mettons toujours à la place de l'amour, & qui en est cependant si éloignée ; ces airs indécemment familiers , qui devroient encore plus faire rougir une femme que sa désaite même , & qui la punissent de sa foiblesse si bien & si promptement ; cette insolente hauteur avec laquelle nous exigeons des complaisances ; le peu d'égard que nous avons pour des répugnances qui peuvent être vraies , & pour lesquelles nous en devrions d'autant plus avoir , qu'en ne les brusquant pas , & ne cherchant à les vaincre que par l'amour, nous nous préparons des triomphes de plus ; toutes ces façons enfin que l'humanité seule devroit nous défendre , & dont notre vanité semble nous faire une loi , me coûtoient à imaginer seu-

lement auprès de Madame de Suffolck , plus que je ne pourrois vous l'exprimer. Les desirs , les transports , le délire même de l'amour , ont un ton si différent de celui que nous croyons devoir toujours employer , qu'il n'étoit pas bien étonnant que Madame de Suffolck , de qui j'étois incontestablement la première foiblesse , fût blessée du peu de respect avec lequel , quoique je me contraignisse beaucoup , j'abusois de la sienne : du moins elle me parut l'être ; & cependant toute autre femme qu'elle m'auroit , en connoissant mes mœurs ordinaires , trouvé l'air tout-à-fait emprunté. Mais il n'est permis qu'aux sens de prendre le desir pour du sentiment. Ce qui avoit fait la veille le bonheur de Madame de Rindsey , & lui avoit même prouvé de ma part un amour prodigieux , non-seulement ne prouvoit rien à Madame de Suffolck , mais encore la désespéroit. Je ne lisois de plaisir dans ses yeux , ou du moins je n'y en lisois un tranquille , que quand , pressé par l'excès de ses charmes , il m'arrivoit de lui dire tendrement que je l'adorois. Elle ignoroit le peu de valeur que nous attachons à ce mot , & ne savoit pas qu'il nous est bien plus aisé de le profaner , que de sentir tout ce

qu'il renferme. Si son amour-propre lui avoit fait une nécessité de m'entendre prononcer ce mot, elle l'auroit trouvé dans les louanges que je ne cessois de lui prodiguer, eussent-elles même été aussi modérées qu'elles étoient vives ; mais c'étoit son cœur qui le desiroit, & que je ne pouvois contenter qu'en le répétant sans cesse. Qu'elle-même le prononçoit bien ! Que d'ame ! que de noblesse ! que de vérité ! & avec cela combien de finesse dans ce qu'elle me disoit ; & que son sentiment lui donnoit d'avantage sur moi ! Que malgré tout mon art, elle le sentoît bien, & que sa supériorité lui étoit cruelle, où l'égalité seule auroit pu la satisfaire ! J'étois étonné, je l'avoue, qu'une femme, qui sûrement parloit amour pour la première fois, l'emportât si hautement sur moi, malgré ce brillant jargon d'habitude que je possède, & ce recueil de phrases galantes avec lesquelles j'ai si souvent ébloui. Je parvenois cependant, mais par hasard, à lui dire quelquefois des choses qui, malgré toute sa délicatesse, la flattoient ; & j'en étois payé sur le champ par tout ce que la passion peut inspirer de plus tendre & de plus fait pour toucher un cœur qui auroit consenti à se livrer à la

volupté de sentir. Quelquefois aussi j'étois exposé à d'assez violents reproches pour des choses dont Madame de Rindsey, apparemment plus raisonnable, ne m'auroit même fait que des remerciements.

Malgré cette fatigante alternative, cette journée me parut délicieuse, & ce ne fut qu'avec assez de regret que je la vis se terminer. Je ne manquai pas de proposer à Madame de Suffolck de nous revoir le lendemain; mais elle craignit qu'une seconde visite de ma part, aussi particulière & aussi longue, ne l'exposât chez elle à des commentaires & à des soupçons qu'elle auroit bien voulu empêcher, & trouva, comme Madame de Rindsey, qu'une petite maison seroit beaucoup plus convenable. Elle me pria même de ne la revoir que quand j'en aurois trouvé une. Quoique j'eusse plus d'une raison d'approuver des ménagements qui me conservoient tant de liberté, je me plaignis amèrement de l'absence qu'elle m'imposoit. J'osai même lui dire qu'elle ne m'aimoit point; mais je me gardai bien d'insister sur un reproche qui ne l'avoit pas d'abord émue; mais qui, s'il eût été répété, auroit pu lui faire à la fin sacrifier une décence qu'il m'étoit abso-

lument nécessaire qu'elle n'abandonnât pas. Aussi, après bien des soupirs, je convins qu'elle avoit raison, & l'assurai qu'elle verroit, par la promptitude avec laquelle j'aurois la maison où nous pourrions nous voir en liberté, combien il m'étoit impossible d'être longtemps privé de sa présence. Sans compter les raisons que j'avois de ne la pas voir tous les jours, je crus ne devoir pas lui dire que j'avois toujours eu la certitude de triompher d'elle; & cette idée lui auroit déplu, ou elle auroit pensé que cette précaution pouvoit regarder quelqu'autre qu'elle; & elle étoit trop délicate pour que cette crainte ne la rendît pas fort jalouse.

Ces deux affaires, si avantageusement terminées, il ne me restoit plus qu'à soumettre Madame de Pembrock: elle est vaine; son amour-propre étoit allarmé. Il ne pouvoit pas qu'elle crût n'être plus l'objet de mes soins, sans chercher à me rengager; & je me promettois bien de lui faire payer cher les sacrifices que je paroîtrois même lui faire.

Ce ne fera, mon cher Duc, que dans ma première Lettre que je vous apprendrai si j'avois tort ou non de

O R P H E L I N S. 471

croire que l'amour-propre pouvoit avoir
autant d'empire sur Madame de Pem-
broock , que le sentiment y en avoit
peu.

F I N.

